

LIRE LES
CLASSIQUES

BALZAC

La Peau de chagrin



La Peau de chagrin

Le texte est annoté par Marie Janin-Sartor
et Sabine Méloné.

Conception maquette : Pierre Taillemite
Illustration de couverture : Mélanie Kochert
Relecture : Catherine Lainé
Réalisation : Nord Compo

© BORDAS/SEJER, 2022
ISBN 978-02-4-733911-4

HONORÉ DE BALZAC

La Peau de chagrin

 **bordas**
éditeur

SOMMAIRE

Première partie : Le talisman	7
Deuxième partie : La femme sans cœur.....	79
Troisième partie : L'agonie.....	177
Épilogue.....	263



STERNE,
Tristram Shandy, chap. CCCXXII.

À MONSIEUR SAVARY
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

LE TALISMAN

Vers la fin du mois d'octobre dernier, un jeune homme entra dans le Palais-Royal au moment où les maisons de jeu s'ouvraient, conformément à la loi qui protège une passion essentiellement imposable. Sans trop hésiter, il monta l'escalier du
5 tripot¹ désigné sous le nom de numéro 36.

« Monsieur, votre chapeau, s'il vous plaît ? » lui cria d'une voix sèche et grondeuse un petit vieillard blême accroupi dans l'ombre, protégé par une barricade, et qui se leva soudain en montrant une figure moulée sur un type² ignoble.

10 Quand vous entrez dans une maison de jeu, la loi commence par vous dépouiller de votre chapeau. Est-ce une parabole³ évangélique et providentielle⁴ ? N'est-ce pas plutôt une manière de conclure un contrat infernal avec vous en exigeant je ne sais quel gage ? Serait-ce pour vous obliger à garder
15 un maintien respectueux devant ceux qui vont gagner votre argent ? Est-ce la police tapie dans tous les égouts sociaux qui tient à savoir le nom de votre chapelier ou le vôtre, si vous l'avez inscrit sur la coiffe ? Est-ce enfin pour prendre la mesure de votre crâne et dresser une statistique instructive
20 sur la capacité cérébrale des joueurs ? Sur ce point l'administration garde un silence complet. Mais, sachez-le bien, à peine avez-vous fait un pas vers le tapis vert, déjà votre chapeau ne vous appartient pas plus que vous ne vous appartenez à vous-même : vous êtes au jeu, vous, votre fortune, votre

1. **Tripot** : maison de jeu (vocabulaire péjoratif).

2. **Type** : ici, modèle.

3. **Parabole** : récit ayant un sens religieux sous lequel se cache un enseignement.

4. **Providentielle** : qui arrive opportunément, au bon moment.

25 coiffe, votre canne et votre manteau. À votre sortie, le JEU vous démontrera, par une atroce épigramme¹ en action, qu'il vous laisse encore quelque chose en vous rendant votre bagage. Si toutefois vous avez une coiffure neuve, vous apprendrez à vos dépens qu'il faut se faire un costume de joueur.

30 L'étonnement manifesté par le jeune homme en recevant une fiche numérotée en échange de son chapeau, dont heureusement les bords étaient légèrement pelés, indiquait assez une âme encore innocente ; aussi le petit vieillard, qui sans doute avait croupi dès son jeune âge dans les bouil-
 35 lants plaisirs de la vie des joueurs, lui jeta-t-il un coup d'œil terne et sans chaleur, dans lequel un philosophe aurait vu les misères de l'hôpital, les vagabondages des gens ruinés, les procès-verbaux d'une foule d'asphyxies, les travaux forcés à perpétuité, les expatriations au Guazacoalco². Cet homme,
 40 dont la longue face blanche n'était plus nourrie que par les soupes gélatineuses de d'Arcet³, présentait la pâle image de la passion réduite à son terme le plus simple. Dans ses rides il y avait trace de vieilles tortures, il devait jouer ses maigres appointements⁴ le jour même où il les recevait. Semblable
 45 aux rosses⁵ sur qui les coups de fouet n'ont plus de prise, rien ne le faisait tressaillir ; les sourds gémissements des joueurs qui sortaient ruinés, leurs muettes imprécations⁶, leurs regards hébétés, le trouvaient toujours insensible. C'était le JEU incarné. Si le jeune homme avait contemplé ce triste
 50 Cerbère⁷, peut-être se serait-il dit : « Il n'y a plus qu'un jeu de cartes dans ce cœur-là ! » L'inconnu n'écoula pas ce conseil vivant, placé là sans doute par la Providence, comme elle a mis le dégoût à la porte de tous les mauvais lieux. Il entra résolument dans la salle où le son de l'or exerçait une éblouis-

1. **Épigramme** : mot d'esprit satirique.

2. **Guazacoalco** : ville du Mexique dans laquelle des colons français ont essayé de s'installer, sans succès.

3. **Jean-Pierre-Joseph d'Arcet** (1777-1844) : chimiste ayant inventé des aliments pour les pauvres à partir de gélatine extraite d'os.

4. **Appointements** : salaires.

5. **Rosse** : mauvais cheval.

6. **Imprécations** : souhaits de malheur contre quelqu'un.

7. **Cerbère** : dans la mythologie grecque, chien à plusieurs têtes, chargé de garder la porte des Enfers.

55 sante fascination sur les sens en pleine convoitise. Ce jeune
homme était probablement poussé là par la plus logique de
toutes les éloquentes phrases de J.-J. Rousseau, et dont voici,
je crois, la triste pensée : *Oui, je conçois qu'un homme aille*
au Jeu ; mais c'est lorsque entre lui et la mort il ne voit plus
60 *que son dernier écu.*

Le soir, les maisons de jeu n'ont qu'une poésie vulgaire,
mais dont l'effet est assuré comme celui d'un drame san-
guinolent. Les salles sont garnies de spectateurs et de joueurs,
de vieillards indigents¹ qui s'y traînent pour s'y réchauffer, de
65 faces agitées, d'orgies commencées dans le vin et décidées
à finir dans la Seine. Si la passion y abonde, le trop grand
nombre d'acteurs vous empêche de contempler face à face le
démon du jeu. La soirée est un véritable morceau d'ensemble
où la troupe entière crie, où chaque instrument de l'orchestre
70 module sa phrase. Vous verriez là beaucoup de gens hono-
rables qui viennent y chercher des distractions et les payent
comme ils payeraient le plaisir du spectacle, de la gourman-
dise, ou comme ils iraient dans une mansarde acheter à bas
prix de cuisants regrets pour trois mois. Mais comprenez-vous
75 tout ce que doit avoir de délire et de vigueur dans l'âme un
homme qui attend avec impatience l'ouverture d'un tripot ?
Entre le joueur du matin et le joueur du soir il existe la diffé-
rence qui distingue le mari nonchalant de l'amant pâmé sous
les fenêtres de sa belle. Le matin seulement arrivent la passion
80 palpitante et le besoin dans sa franche horreur. En ce moment
vous pourrez admirer un véritable joueur, un joueur qui n'a
pas mangé, dormi, vécu, pensé, tant il était rudement flagellé
par le fouet de sa martingale², tant il souffrait travaillé par le
prurit³ d'un coup de *trente et quarante*⁴. À cette heure maudite,
85 vous rencontrerez des yeux dont le calme effraie, des visages
qui vous fascinent, des regards qui soulèvent les cartes et
les dévorent. Aussi les maisons de jeu ne sont-elles sublimes
qu'à l'ouverture de leurs séances. Si l'Espagne a ses combats

1. **Indigents** : démunis, très pauvres.

2. **Martingale** : méthode de jeu, plus ou moins scientifique, supposée garantir le gain dans les jeux de hasard.

3. **Prurit** : désir incontrôlable.

4. **Trente et quarante** : jeu de hasard.

de taureaux, si Rome a eu ses gladiateurs, Paris s'enorgueillit
90 de son Palais-Royal dont les agaçantes roulettes donnent le
plaisir de voir couler le sang à flots, sans que les pieds du
parterre risquent d'y glisser. Essayez de jeter un regard furtif
sur cette arène, entrez ?... Quelle nudité ! Les murs couverts
95 d'un papier gras à hauteur d'homme n'offrent pas une seule
image qui puisse rafraîchir l'âme. Il ne s'y trouve même pas
un clou pour faciliter le suicide. Le parquet est usé, malpropre.
Une table oblongue occupe le centre de la salle. La simplicité
des chaises de paille pressées autour de ce tapis usé par l'or
annonce une curieuse indifférence du luxe chez ces hommes
100 qui viennent périr là pour la fortune et pour le luxe. Cette
antithèse humaine se découvre partout où l'âme réagit puis-
samment sur elle-même. L'amoureux veut mettre sa maîtresse
dans la soie, la revêtir d'un moelleux tissu d'Orient, et la plu-
part du temps il la possède sur un grabat¹. L'ambitieux se
105 rêve au faite du pouvoir, tout en s'aplatissant dans la boue
du servilisme². Le marchand végète au fond d'une boutique
humide et malsaine, en élevant un vaste hôtel, d'où son fils,
héritier précoce, sera chassé par une licitation³ fraternelle.
Enfin, existe-t-il chose plus déplaisante qu'une maison de
110 plaisir ? Singulier problème ! Toujours en opposition avec
lui-même, trompant ses espérances par ses maux présents,
et ses maux par un avenir qui ne lui appartient pas, l'homme
imprime à tous ses actes le caractère de l'inconséquence et de
la faiblesse. Ici-bas rien n'est complet que le malheur.

115 Au moment où le jeune homme entra dans le salon,
quelques joueurs s'y trouvaient déjà. Trois vieillards à têtes
chauves étaient nonchalamment assis autour du tapis vert ;
leurs visages de plâtre, impassibles comme ceux des diplo-
mates, révélaient des âmes blasées, des cœurs qui depuis
120 longtemps avaient désappris de palpiter, même en risquant
les biens paraphernaux⁴ d'une femme. Un jeune Italien aux
cheveux noirs, au teint olivâtre, était accoudé tranquillement

1. **Grabat** : lit misérable.

2. **Servilisme** : servitude, soumission.

3. **Licitation** : vente aux enchères.

4. **Biens paraphernaux** : biens appartenant à une femme mariée, n'entrant pas dans sa dot.

au bout de la table, et paraissait écouter ces pressentiments secrets qui crient fatalement à un joueur : « Oui. – Non ! »
125 Cette tête méridionale respirait l'or et le feu. Sept ou huit spectateurs, debout, rangés de manière à former une galerie, attendaient les scènes que leur préparaient les coups du sort, les figures des acteurs, le mouvement de l'argent et celui des râteaux. Ces désœuvrés étaient là, silencieux, immobiles,
130 attentifs comme l'est le peuple à la Grève¹ quand le bourreau tranche une tête. Un grand homme sec, en habit râpé, tenait un registre d'une main, et de l'autre une épingle pour marquer les passes de la Rouge ou de la Noire. C'était un de ces Tantales² modernes qui vivent en marge de toutes les jouissances de
135 leur siècle, un de ces avarés sans trésor qui jouent une mise imaginaire ; espèce de fou raisonnable qui se consolait de ses misères en caressant une chimère³, qui agissait enfin avec le vice et le danger comme les jeunes prêtres avec l'Eucharistie, quand ils disent des messes blanches. En face de la banque,
140 un ou deux de ces fins spéculateurs, experts des chances du jeu, et semblables à d'anciens forçats qui ne s'effraient plus des galères, étaient venus là pour hasarder trois coups et remporter immédiatement le gain probable duquel ils vivaient. Deux vieux garçons de salle se promenaient nonchalamment
145 les bras croisés, et de temps en temps regardaient le jardin par les fenêtres, comme pour montrer aux passants leurs plates figures, en guise d'enseigne. Le *tailleur*⁴ et le *banquier* venaient de jeter sur les ponteurs⁵ ce regard blême qui les tue, et disaient d'une voix grêle : « Faites le jeu ! » quand le jeune
150 homme ouvrit la porte. Le silence devint en quelque sorte plus profond, et les têtes se tournèrent vers le nouveau venu par curiosité. Chose inouïe ! les vieillards émoussés, les employés pétrifiés, les spectateurs, et jusqu'au fanatique Italien, tous en voyant l'inconnu éprouvèrent je ne sais quel sentiment épouvantable. Ne faut-il pas être bien malheureux pour obtenir de

1. **La Grève** : place de Paris où se trouvait la guillotine.

2. **Tantales** : figures mythologiques condamnées par les dieux à ne pouvoir jamais boire ni manger.

3. **Chimère** : rêve.

4. **Tailleur** : celui qui distribue les cartes.

5. **Ponteurs** : joueurs.

la pitié, bien faible pour exciter une sympathie, ou d'un bien sinistre aspect pour faire frissonner les âmes dans cette salle où les douleurs doivent être muettes, où la misère est gaie et le désespoir décent ? Eh bien, il y avait de tout cela dans la sensation neuve qui remua ces cœurs glacés quand le jeune homme entra. Mais les bourreaux n'ont-ils pas quelquefois pleuré sur les vierges dont les blondes têtes devaient être coupées à un signal de la Révolution ?

Au premier coup d'œil les joueurs lurent sur le visage du novice quelque horrible mystère, ses jeunes traits étaient empreints d'une grâce nébuleuse, son regard attestait des efforts trahis, mille espérances trompées ! La morne impassibilité du suicide donnait à ce front une pâleur mate et malade, un sourire amer dessinait de légers plis dans les coins de la bouche, et la physionomie exprimait une résignation qui faisait mal à voir. Quelque secret génie scintillait au fond de ces yeux voilés peut-être par les fatigues du plaisir. Était-ce la débauche qui marquait de son sale cachet cette noble figure jadis pure et brûlante, maintenant dégradée ? Les médecins auraient sans doute attribué à des lésions au cœur ou à la poitrine le cercle jaune qui encadrait les paupières, et la rougeur qui marquait les joues, tandis que les poètes eussent voulu reconnaître à ces signes les ravages de la science, les traces de nuits passées à la lueur d'une lampe studieuse. Mais une passion plus mortelle que la maladie, une maladie plus impitoyable que l'étude et le génie, altéraient cette jeune tête, contractaient ces muscles vivaces, tordaient ce cœur qu'avaient seulement effleuré les orgies, l'étude et la maladie. Comme, lorsqu'un célèbre criminel arrive au bagne, les condamnés l'accueillent avec respect, ainsi tous ces démons humains, experts en tortures, saluèrent une douleur inouïe, une blessure profonde que sondait leur regard, et reconnurent un de leurs princes à la majesté de sa muette ironie, à l'élégante misère de ses vêtements. Le jeune homme avait bien un frac¹ de bon goût, mais la jonction de son gilet et de sa cravate était trop savamment maintenue pour qu'on lui supposât du linge. Ses mains, jolies comme des mains de femme, étaient

1. **Frac** : habit.

d'une douteuse propreté ; enfin depuis deux jours il ne portait plus de gants ! Si le tailleur et les garçons de salle eux-mêmes
195 frissonnèrent, c'est que les enchantements de l'innocence florissaient par vestiges dans ces formes grêles et fines, dans ces cheveux blonds et rares, naturellement bouclés. Cette figure avait encore vingt-cinq ans, et le vice paraissait n'y être qu'un
200 accident. La verte vie de la jeunesse y luttait encore avec les ravages d'une impuissante lubricité¹. Les ténèbres et la lumière, le néant et l'existence s'y combattaient en produisant tout à la fois de la grâce et de l'horreur. Le jeune homme se présentait là comme un ange sans rayons, égaré dans sa route. Aussi tous ces professeurs émérites de vice et d'infamie, sem-
205 blables à une vieille femme édentée, prise de pitié à l'aspect d'une belle fille qui s'offre à la corruption, furent-ils près de crier au novice : « Sortez ! » Celui-ci marcha droit à la table, s'y tint debout, jeta sans calcul sur le tapis une pièce d'or qu'il avait à la main, et qui roula sur Noir ; puis, comme les âmes
210 fortes, abhorrant de chicanières incertitudes, il lança sur le Tailleur un regard tout à la fois turbulent et calme. L'intérêt de ce coup était si grand que les vieillards ne firent pas de mise ; mais l'Italien saisit avec le fanatisme de la passion une idée qui vint lui sourire, et ponta² sa masse d'or en opposition
215 au jeu de l'inconnu. Le Banquier oublia de dire ces phrases qui se sont à la longue converties en un cri rauque et inintelligible : « Faites le jeu ! - Le jeu est fait ! - Rien ne va plus. » Le Tailleur étala les cartes, et sembla souhaiter bonne chance au dernier venu, indifférent qu'il était à la perte ou au gain
220 fait par les entrepreneurs de ces sombres plaisirs. Chacun des spectateurs voulut voir un drame et la dernière scène d'une noble vie dans le sort de cette pièce d'or ; leurs yeux arrêtés sur les cartons fatidiques étincelèrent ; mais, malgré l'attention avec laquelle ils regardèrent alternativement et le
225 jeune homme et les cartes, ils ne purent apercevoir aucun symptôme d'émotion sur sa figure froide et résignée. « Rouge, pair, passe », dit officiellement le Tailleur. Une espèce de râle sourd sortit de la poitrine de l'Italien lorsqu'il vit tomber un à

1. **Lubricité** : fort attrait pour les plaisirs sensuels.

2. **Ponta** : misa.

un les billets pliés que lui lança le Banquier. Quant au jeune
230 homme, il ne comprit sa ruine qu'au moment où le râteau
s'allongea pour ramasser son dernier napoléon¹. L'ivoire fit
rendre un bruit sec à la pièce qui, rapide comme une flèche,
alla se réunir au tas d'or étalé devant la caisse. L'inconnu
235 releva bientôt ses paupières, sa bouche reprit une rougeur
de corail, il affecta l'air d'un Anglais pour qui la vie n'a plus
de mystères, et disparut sans mendier une consolation par
un de ces regards déchirants que les joueurs au désespoir
lancent assez souvent sur la galerie. Combien d'événements
240 se pressent dans l'espace d'une seconde, et que de choses
dans un coup de dé !

« Voilà sans doute sa dernière cartouche, dit en souriant le
croupier après un moment de silence pendant lequel il tint
cette pièce d'or entre le pouce et l'index pour la montrer aux
245 assistants.

— C'est un cerveau brûlé qui va se jeter à l'eau, répon-
dit un habitué en regardant autour de lui les joueurs qui se
connaissaient tous.

— Bah ! s'écria le garçon de chambre en prenant une prise
250 de tabac.

— Si nous avons imité monsieur ? » dit un des vieillards
à ses collègues en désignant l'Italien.

Tout le monde regarda l'heureux joueur dont les mains
tremblaient en comptant ses billets de banque.

« J'ai entendu, dit-il, une voix qui me criait dans l'oreille :
255 "Le jeu aura raison contre le désespoir de ce jeune homme."

— Ce n'est pas un joueur, reprit le banquier, autrement il
aurait groupé son argent en trois masses pour se donner plus
de chances. »

260 Le jeune homme passait sans réclamer son chapeau ; mais
le vieux molosse, ayant remarqué le mauvais état de cette
guenille, la lui rendit sans proférer une parole ; le joueur res-
titua la fiche par un mouvement machinal, et descendit les
escaliers en sifflant *Di tanti palpiti* d'un souffle si faible, qu'il
265 en entendit à peine lui-même les notes délicieuses.

1. Napoléon : pièce de monnaie.

Il se trouva bientôt sous les galeries du Palais-Royal, alla jusqu'à la rue Saint-Honoré, prit le chemin des Tuileries et traversa le jardin d'un pas indécis. Il marchait comme au milieu d'un désert, coudoyé par des hommes qu'il ne voyait pas, n'écoulant à travers les clameurs populaires qu'une seule
 270 voix, celle de la mort ; enfin perdu dans une engourdissante méditation, semblable à celle dont jadis étaient saisis les criminels qu'une charrette conduisait du Palais à la Grève, vers cet échafaud, rouge de tout le sang versé depuis 1793.

Il existe je ne sais quoi de grand et d'épouvantable dans le suicide. Les chutes d'une multitude de gens sont sans danger, comme celles des enfants qui tombent de trop bas pour se blesser ; mais quand un grand homme se brise, il doit venir de bien haut, s'être élevé jusqu'aux cieux, avoir entrevu quelque
 280 paradis inaccessible. Implacables doivent être les ouragans qui le forcent à demander la paix de l'âme à la bouche d'un pistolet. Combien de jeunes talents confinés dans une mansarde s'étiolent¹ et périssent faute d'un ami, faute d'une femme consolatrice, au sein d'un million d'êtres, en présence d'une
 285 foule lassée d'or et qui s'ennuie. À cette pensée, le suicide prend des proportions gigantesques. Entre une mort volontaire et la féconde espérance dont la voix appelait un jeune homme à Paris, Dieu seul sait combien se heurtent de conceptions, de poésies abandonnées, de désespoirs et de cris étouffés, de
 290 tentatives inutiles et de chefs-d'œuvre avortés. Chaque suicide est un poème sublime de mélancolie. Où trouverez-vous, dans l'océan des littératures, un livre surnageant qui puisse lutter de génie avec cet entrefilet :

Hier, à quatre heures, une jeune femme s'est jetée dans la Seine du haut du pont des Arts.

Devant ce laconisme² parisien, les drames, les romans, tout pâlit, même ce vieux frontispice : *Les lamentations du glorieux roi de Kaërnavan, mis en prison par ses enfants* ; dernier fragment d'un livre perdu, dont la seule lecture faisait pleurer
 300 ce Sterne³, qui lui-même délaissait sa femme et ses enfants.

1. **S'étiolent** : dépérissent.

2. **Laconisme** : façon brève de dire les choses.

3. **Laurence Sterne** (1713-1768) : écrivain anglais.

L'inconnu fut assailli par mille pensées semblables, qui passaient en lambeaux dans son âme, comme des drapeaux déchirés voltigent au milieu d'une bataille. S'il déposait pendant un moment le fardeau de son intelligence et de ses souvenirs
305 pour s'arrêter devant quelques fleurs dont les têtes étaient mollement balancées par la brise parmi les massifs de verdure, bientôt saisi par une convulsion de la vie qui regimbait encore sous la pesante idée du suicide, il levait les yeux au ciel : là, des nuages gris, des bouffées de vent chargées de tristesse,
310 une atmosphère lourde, lui conseillaient encore de mourir. Il s'achemina vers le pont Royal en songeant aux dernières fantaisies de ses prédécesseurs. Il souriait en se rappelant que lord Castlereagh avait satisfait le plus humble de nos besoins avant de se couper la gorge, et que l'académicien Auger était
315 allé chercher sa tabatière pour priser tout en marchant à la mort. Il analysait ces bizarreries et s'interrogeait lui-même, quand, en se serrant contre le parapet du pont pour laisser passer un fort de la halle, celui-ci ayant légèrement blanchi la manche de son habit, il se surprit à en secouer soigneusement
320 la poussière. Arrivé au point culminant de la voûte, il regarda l'eau d'un air sinistre.

« Mauvais temps pour se noyer, lui dit en riant une vieille femme vêtue de haillons. Est-elle sale et froide, la Seine ! »

Il répondit par un sourire plein de naïveté qui attestait
325 le délire de son courage ; mais il frissonna tout à coup en voyant de loin, sur le port des Tuileries, la baraque surmontée d'un écriteau où ces paroles sont tracées en lettres hautes d'un pied : SECOURS AUX ASPHYXIÉS. M. Dacheux lui apparut armé de sa philanthropie¹, réveillant et faisant
330 mouvoir ces vertueux avirons qui cassent la tête aux noyés, quand malheureusement ils remontent sur l'eau ; il l'aperçut ameutant les curieux, quêtant un médecin, apprêtant des fumigations² ; il lut les doléances des journalistes écrites entre les joies d'un festin et le sourire d'une danseuse ;
335 il entendit sonner les écus comptés à des bateliers pour sa tête par le préfet de la Seine. Mort, il valait cinquante

1. **Philanthropie** : amour du genre humain.

2. **Fumigations** : utilisation de la fumée comme médicament.

francs, mais vivant il n'était qu'un homme de talent sans protecteurs, sans amis, sans paillasse, sans tambour, un véritable zéro social, inutile à l'État, qui n'en avait aucun
340 souci. Une mort en plein jour lui parut ignoble, il résolut de mourir pendant la nuit, afin de livrer un cadavre indéchiffrable à cette Société qui méconnaissait la grandeur de sa vie. Il continua donc son chemin, et se dirigea vers le quai Voltaire en prenant la démarche indolente d'un désœuvré
345 qui veut tuer le temps. Quand il descendit les marches qui terminent le trottoir du pont, à l'angle du quai, son attention fut excitée par les bouquins étalés sur le parapet ; peu s'en fallut qu'il n'en marchandât quelques-uns. Il se prit à sourire, remit philosophiquement les mains dans ses goussets,
350 et allait reprendre son allure d'insouciance où perçait un froid dédain, quand il entendit avec surprise quelques pièces retentir d'une manière véritablement fantastique au fond de sa poche. Un sourire d'espérance illumina son visage, glissa de ses lèvres sur ses traits, sur son front, fit briller de joie
355 ses yeux et ses joues sombres. Cette étincelle de bonheur ressemblait à ces feux qui courent dans les vestiges d'un papier déjà consumé par la flamme ; mais le visage eut le sort des cendres noires, il redevint triste quand l'inconnu, après avoir vivement retiré la main de son gousset, aperçut
360 trois gros sous.

« Ah ! mon bon monsieur, *la carita*¹ ! *la carita ! catarina !* Un petit sou pour avoir du pain ! »

Un jeune ramoneur dont la figure bouffie était noire, le corps brun de suie, les vêtements déguenillés, tendit la main
365 à cet homme pour lui arracher ses derniers sous.

À deux pas du petit Savoyard, un vieux pauvre honteux, maladif, souffreteux, ignoblement vêtu d'une tapisserie trouée, lui dit d'une grosse voix sourde : « Monsieur, donnez-moi ce
370 *que vous voudrez*, je prierai Dieu pour vous... » Mais quand l'homme jeune eut regardé le vieillard, celui-ci se tut et ne demanda plus rien, reconnaissant peut-être sur ce visage funèbre la livrée d'une misère plus âpre que n'était la sienne.

« *La carita ! la carita !* »

1. *La carita* : la charité.

L'inconnu jeta sa monnaie à l'enfant et au vieux pauvre en
375 quittant le trottoir pour aller vers les maisons, il ne pouvait
plus supporter le poignant aspect de la Seine.

« Nous prions Dieu pour la conservation de vos jours »,
lui dirent les deux mendiants.

En arrivant à l'étalage d'un marchand d'estampes, cet
380 homme presque mort rencontra une jeune femme qui des-
cendait d'un brillant équipage. Il contempla délicieusement
cette charmante personne dont la blanche figure était harmo-
nieusement encadrée dans le satin d'un élégant chapeau. Il
fut séduit par une taille svelte, par de jolis mouvements. La
385 robe, légèrement relevée par le marchepied, lui laissa voir une
jambe dont les fins contours étaient dessinés par un bas blanc
et bien tiré. La jeune femme entra dans le magasin, y mar-
chanda des albums, des collections de lithographies ; elle en
acheta pour plusieurs pièces d'or qui étincelèrent et sonnèrent
390 sur le comptoir. Le jeune homme, en apparence occupé sur
le seuil de la porte à regarder des gravures exposées dans la
montre¹, échangea vivement avec la belle inconnue l'ocellade
la plus perçante que puisse lancer un homme, contre un de
ces coups d'œil insouciant jetés au hasard sur les passants.
395 C'était, de sa part, un adieu à l'amour, à la femme ! mais cette
dernière et puissante interrogation ne fut pas comprise, ne
remua pas ce cœur de femme frivole, ne la fit pas rougir, ne lui
fit pas baisser les yeux. Qu'était-ce pour elle ? une admiration
de plus, un désir inspiré qui le soir lui suggérerait cette douce
400 parole : « J'étais *bien* aujourd'hui. » Le jeune homme passa
promptement à un autre cadre, et ne se retourna point quand
l'inconnue remonta dans sa voiture. Les chevaux partirent,
cette dernière image du luxe et de l'élégance s'éclipsa comme
allait s'éclipser sa vie. Il marcha d'un pas mélancolique le
405 long des magasins, en examinant sans beaucoup d'intérêt
les échantillons de marchandises. Quand les boutiques lui
manquèrent, il étudia le Louvre, l'Institut, les tours de Notre-
Dame, celles du Palais, le Pont des Arts. Ces monuments
paraissaient prendre une physionomie triste en reflétant les
410 teintes grises du ciel dont les rares clartés prêtaient un air

1. Montre : vitrine.

menaçant à Paris qui, pareil à une jolie femme, est soumis à d'inexplicables caprices de laideur et de beauté. Ainsi, la nature elle-même conspirait à plonger le mourant dans une extase douloureuse. En proie à cette puissance malfaisante dont l'action dissolvante trouve un véhicule dans le fluide qui circule en nos nerfs, il sentait son organisme arriver insensiblement aux phénomènes de la fluidité. Les tourmentes de cette agonie lui imprimaient un mouvement semblable à celui des vagues, et lui faisaient voir les bâtiments, les hommes, à travers un brouillard où tout ondoyait. Il voulut se soustraire aux titillations que produisaient sur son âme les réactions de la nature physique, et se dirigea vers un magasin d'antiquités dans l'intention de donner une pâture à ses sens, ou d'y attendre la nuit en marchandant des objets d'art. C'était, pour ainsi dire, quêter du courage et demander un cordial¹, comme les criminels qui se défient de leurs forces en allant à l'échafaud ; mais la conscience de sa prochaine mort rendit pour un moment au jeune homme l'assurance d'une duchesse qui a deux amants, et il entra chez le marchand de curiosités d'un air dégagé, laissant voir sur ses lèvres un sourire fixe comme celui d'un ivrogne. N'était-il pas ivre de la vie, ou peut-être de la mort. Il retomba bientôt dans ses vertiges, et continua d'apercevoir les choses sous d'étranges couleurs, ou animées d'un léger mouvement dont le principe était sans doute dans une irrégulière circulation de son sang, tantôt bouillonnant comme une cascade, tantôt tranquille et fade comme l'eau tiède. Il demanda simplement à visiter les magasins pour chercher s'ils ne renfermaient pas quelques singularités à sa convenance. Un jeune garçon à figure fraîche et joufflue, à chevelure rousse, et coiffé d'une casquette de loutre, commit² la garde de la boutique à une vieille paysanne, espèce de *Caliban*³ femelle occupée à nettoyer un poêle dont les merveilles étaient dues au génie de Bernard de Palissy⁴ ; puis il

1. **Cordial** : boisson alcoolisée pour se remettre en forme.

2. **Commit** : confia.

3. **Caliban** : personnage monstrueux, difforme de la pièce de théâtre *La Tempête* (1610-1611) de William Shakespeare (1564-1616).

4. **Bernard de Palissy** (1510-1589 ou 1590) : potier, émailleur, écrivain et savant français appartenant à l'école de la Renaissance.

dit à l'étranger d'un air insouciant : « Voyez, monsieur, voyez !
 445 Nous n'avons en bas que des choses assez ordinaires ; mais
 si vous voulez prendre la peine de monter au premier étage,
 je pourrai vous montrer de fort belles momies du Caire, plu-
 sieurs poteries incrustées, quelques ébènes sculptés, *vraie*
renaissance, récemment arrivés, et qui sont de toute beauté. »

450 Dans l'horrible situation où se trouvait l'inconnu, ce babil
 de cicérone¹, ces phrases sottement mercantiles furent pour
 lui comme les taquineries mesquines par lesquelles des esprits
 étroits assassinent un homme de génie. Portant sa croix
 jusqu'au bout, il parut écouter son conducteur et lui répondit
 455 par gestes ou par monosyllabes ; mais insensiblement il sut
 conquérir le droit d'être silencieux, et put se livrer sans crainte
 à ses dernières méditations, qui furent terribles. Il était poète,
 et son âme rencontra fortuitement une immense pâture : il
 devait voir par avance les ossements de vingt mondes.

460 Au premier coup d'œil, les magasins lui offrirent un
 tableau confus, dans lequel toutes les œuvres humaines et
 divines se heurtaient. Des crocodiles, des singes, des boas
 empaillés souriaient à des vitraux d'église, semblaient vou-
 loir mordre des bustes, courir après des laques, ou grimper
 465 sur des lustres. Un vase de Sèvres, où Mme Jacotot avait
 peint Napoléon, se trouvait auprès d'un sphinx dédié à
 Sésostris. Le commencement du monde et les événements
 d'hier se mariaient avec une grotesque bonhomie. Un tourne-
 broche était posé sur un ostensor, un sabre républicain sur
 470 une hacquebute² du Moyen Âge. Mme Dubarry peinte au
 pastel par Latour, une étoile sur la tête, nue et dans un nuage,
 paraissait contempler avec concupiscence une chibouque³
 indienne, en cherchant à deviner l'utilité des spirales qui
 serpentaient vers elle. Les instruments de mort, poignards,
 475 pistolets curieux, armes à secret, étaient jetés pêle-mêle avec
 des instruments de vie : soupières en porcelaine, assiettes de
 Saxe, tasses diaphanes venues de Chine, salières antiques,
 drageoirs féodaux. Un vaisseau d'ivoire voguait à pleines

1. **Babil de cicérone** : bavardage de guide.

2. **Hacquebute** : arquebuse, ancienne arme à feu.

3. **Chibouque** : pipe orientale.

voiles sur le dos d'une immobile tortue. Une machine
480 pneumatique éborgnait l'empereur Auguste, majestueuse-
ment impassible. Plusieurs portraits d'échevins français, de
bourgmestres¹ hollandais, insensibles alors comme pendant
leur vie, s'élevaient au-dessus de ce chaos d'antiquités, en
y lançant un regard pâle et froid. Tous les pays de la terre
485 semblaient avoir apporté là quelque débris de leurs sciences,
un échantillon de leurs arts. C'était une espèce de fumier
philosophique auquel rien ne manquait, ni le calumet du
sauvage, ni la pantoufle vert et or du sérail, ni le yatagan² du
Maure, ni l'idole des Tartares. Il y avait jusqu'à la blague à
490 tabac du soldat, jusqu'au ciboire³ du prêtre, jusqu'aux plumes
d'un trône. Ces monstrueux tableaux étaient encore assujettis
à mille accidents de lumière par la bizarrerie d'une multi-
tude de reflets dus à la confusion des nuances, à la brusque
opposition des jours et des noirs. L'oreille croyait entendre
495 des cris interrompus, l'esprit saisir des drames inachevés,
l'œil apercevoir des lueurs mal étouffées. Enfin une poussière
obstinée avait jeté son léger voile sur tous ces objets, dont les
angles multipliés et les sinuosités nombreuses produisaient
les effets les plus pittoresques.

500 L'inconnu compara d'abord ces trois salles gorgées de civi-
lisation, de cultes, de divinités, de chefs-d'œuvre, de royau-
tés, de débauches, de raison et de folie, à un miroir plein de
facettes dont chacune représentait un monde. Après cette
impression brumeuse, il voulut choisir ses jouissances ; mais
505 à force de regarder, de penser, de rêver, il tomba sous la puis-
sance d'une fièvre due peut-être à la faim qui rugissait dans
ses entrailles. La vue de tant d'existences nationales ou indivi-
duelles, attestées par ces gages humains qui leur survivaient,
acheva d'engourdir les sens du jeune homme ; le désir qui
510 l'avait poussé dans le magasin fut exaucé : il sortit de la vie
réelle, monta par degrés vers un monde idéal, arriva dans les
palais enchantés de l'Extase où l'univers lui apparut par bribes

1. **Échevins, bourgmestres** : magistrats qui s'occupent des villes.

2. **Yatagan** : sabre.

3. **Ciboire** : vase en forme de coupe où l'on conserve les hosties consacrées pour la communion.

et en traits de feu, comme l'avenir passa jadis flamboyant aux yeux de saint Jean dans Pathmos¹.

515 Une multitude de figures endolories, gracieuses et terribles, obscures et lucides, lointaines et rapprochées, se leva par masses, par myriades, par générations. L'Égypte, roide, mystérieuse, se dressa de ses sables, représentée par une momie qu'enveloppaient des bandelettes noires ; puis ce fut
520 les Pharaons ensevelissant des peuples pour se construire une tombe, et Moïse, et les Hébreux, et le désert, il entrevit tout un monde antique et solennel. Fraîche et suave, une statue de marbre assise sur une colonne torse et rayonnant de blancheur lui parla des mythes voluptueux de la Grèce et de
525 l'Ionie². Ah ! qui n'aurait souri comme lui de voir sur un fond rouge la jeune fille brune dansant dans la fine argile d'un vase étrusque devant le Dieu Priape³ qu'elle saluait d'un air joyeux ? En regard, une reine latine caressait sa chimère⁴ avec amour ! Les caprices de la Rome impériale respiraient là tout
530 entiers et révélaient le bain, la couche, la toilette d'une Julie⁵ indolente⁶, songeuse, attendant son Tibulle⁷. Armée du pouvoir des talismans arabes, la tête de Cicéron⁸ évoquait les souvenirs de la Rome libre et lui déroulait les pages de Tite-Live⁹. Le jeune homme contempla *Senatus Populusque romanus*¹⁰ : le
535 consul, les licteurs¹¹, les toges bordées de pourpre, les luttes du

1. **Pathmos** : île grecque sur laquelle l'apôtre Jean, auteur de l'« Apocalypse », aurait eu des visions.

2. **Ionie** : région historique du monde grec antique.

3. **Dieu Priape** : dieu de la Fécondité, possédant un membre viril excessivement long.

4. **Chimère** : créature fabuleuse, monstre à tête de lion, corps de chèvre, queue de dragon, crachant des flammes.

5. **Julie** : Balzac fait ici référence à la femme dont Tibulle était amoureux, mais il se trompe de prénom ; en réalité, elle se prénommaient Délie.

6. **Indolente** : qui évite de faire des efforts, nonchalante.

7. **Tibulle** (vers 50-19 ou 18 av. J.-C.) : poète élégiaque romain.

8. **Cicéron** (106-43 av. J.-C.) : homme politique et orateur romain.

9. **Tite-Live** (vers 59 av. J.-C.-17 apr. J.-C.) : historien de la Rome antique, auteur de *l'Histoire romaine*.

10. **Senatus Populusque romanus** : formule latine signifiant « le Sénat et le peuple romain ».

11. **Licteurs** : dans la Rome antique, personnes constituant l'escorte des magistrats. Chargés de protéger et d'exécuter les décisions des magistrats, ils portent une hache, pour les mises à mort par décapitation, entourée d'un faisceau de verges, pour les punitions corporelles.

Forum¹, le peuple courroucé défilait lentement devant lui comme les vaporeuses figures d'un rêve. Enfin la Rome chrétienne dominait ces images. Une peinture ouvrait les cieus, il y voyait la Vierge Marie plongée dans un nuage d'or, au sein
 540 des anges, éclipsant la gloire du soleil, écoutant les plaintes des malheureux auxquels cette Ève régénérée souriait d'un air doux. En touchant une mosaïque faite avec les différentes laves du Vésuve et de l'Etna, son âme s'élançait dans la chaude et fauve Italie : il assistait aux orgies des Borgia²,
 545 courait dans les Abruzzes, aspirait aux amours italiennes, se passionnait pour les blancs visages aux longs yeux noirs. Il frémissait aux dénouements nocturnes interrompus par la froide épée d'un mari, en apercevant une dague du Moyen Âge dont la poignée était travaillée comme l'est une dentelle,
 550 et dont la rouille ressemblait à des taches de sang. L'Inde et ses religions revivaient dans une idole coiffée de son chapeau pointu, à losanges relevées, parée de clochettes, vêtue d'or et de soie. Près du magot³, une natte, jolie comme la bayadère⁴ qui s'y était roulée, exhalait encore les odeurs du sandal⁵.
 555 Un monstre de la Chine dont les yeux restaient tordus, la bouche contournée, les membres torturés, réveillait l'âme par les inventions d'un peuple qui, fatigué du beau toujours unitaire, trouve d'ineffables plaisirs dans la fécondité des laideurs. Une salière sortie des ateliers de Benvenuto Cellini⁶ le reportait au sein de la Renaissance, au temps où les arts et la licence⁷ fleurissaient, où les souverains se divertissaient à des supplices, où les conciles⁸ couchés dans les bras des courtisanes décrétaient la chasteté pour les simples prêtres. Il vit

1. **Forum** : dans la Rome antique, place publique où se réunissaient les citoyens romains pour traiter de diverses affaires (commerciales, politiques...).

2. **Borgia** : famille qui exerça une grande influence politique dans l'Italie du XV^e au XVI^e siècle, et connue pour la réputation sulfureuse de certains de ses membres.

3. **Magot** : figurine d'Extrême-Orient.

4. **Bayadère** : en Inde, danseuse sacrée.

5. **Sandal** (mis pour « santal ») : arbre d'Orient.

6. **Benvenuto Cellini** (1500-1571) : sculpteur, dessinateur, orfèvre de la Renaissance italienne.

7. **Licence** : débauche.

8. **Conciles** : assemblées de dignitaires catholiques.

les conquêtes d'Alexandre¹ sur un camée², les massacres de
 565 Pizarre³ dans une arquebuse à mèche, les guerres de religion
 échevelées, bouillantes, cruelles, au fond d'un casque. Puis,
 les riantes images de la chevalerie sourdirent⁴ d'une armure
 de Milan supérieurement damasquinée⁵, bien fourbie, et sous
 la visière de laquelle brillaient encore les yeux d'un paladin⁶.

570 Cet océan de meubles, d'inventions, de modes, d'œuvres,
 de ruines, lui composait un poème sans fin. Formes, couleurs,
 pensées, tout revivait là ; mais rien de complet ne s'offrait à
 l'âme. Le poète devait achever les croquis du grand peintre qui
 avait fait cette immense palette où les innombrables accidents
 575 de la vie humaine étaient jetés à profusion, avec dédain. Après
 s'être emparé du monde, après avoir contemplé des pays, des
 âges, des règnes, le jeune homme revint à des existences indi-
 viduelles. Il se personnifia de nouveau, s'empara des détails
 en repoussant la vie des nations comme trop accablante pour
 580 un seul homme.

Là dormait un enfant en cire, sauvé du cabinet de Ruysch⁷,
 et cette ravissante créature lui rappelait les joies de son jeune
 âge. Au prestigieux aspect du pagne virginal de quelque
 jeune fille d'Otaïti⁸, sa brûlante imagination lui peignait la
 585 vie simple de la nature, la chaste nudité de la vraie pudeur,
 les délices de la paresse si naturelle à l'homme, toute une
 destinée calme au bord d'un ruisseau frais et rêveur, sous un
 bananier qui dispensait une manne⁹ savoureuse, sans culture.
 Mais tout à coup il devenait corsaire, et revêtait la terrible
 590 poésie empreinte dans le rôle de Lara, vivement inspiré par

1. **Alexandre le Grand** (356-323 av. J.-C.) : connu pour être le plus grand conquérant de l'Histoire. Roi de Macédoine, il prit possession de l'immense Empire perse.

2. **Camée** : pierre fine travaillée de façon à faire ressortir une figure en relief.

3. **Pizarre** (Francisco Pizarro 1475-1541) : conquistador espagnol qui a conquis l'Empire inca au XVI^e siècle.

4. **Sourdirent** : naquirent, émergèrent.

5. **Damasquinée** : ornée d'un décor constitué de fils d'or, d'argent, de cuivre.

6. **Paladin** : chevalier.

7. **Frederik Ruysch** (1638-1731) : médecin néerlandais qui mit au point une technique d'embaumement si parfaite qu'elle donnait à ses momies l'apparence de vivants endormis.

8. **Otaïti** : Tahiti.

9. **Manne** : nourriture miraculeuse.

les couleurs nacrées de mille coquillages, exalté par la vue de quelques madrépores¹ qui sentaient le varech², les algues et les ouragans atlantiques. Admirant plus loin les délicates miniatures, les arabesques d'azur et d'or qui enrichissaient
 595 quelque précieux missel³ manuscrit, il oubliait les tumultes de la mer. Mollement balancé dans une pensée de paix, il épousait de nouveau l'étude et la science, souhaitait la grasse vie des moines exempte de chagrins, exempte de plaisirs, et se couchait au fond d'une cellule, en contemplant par sa
 600 fenêtre en ogive les prairies, les bois, les vignobles de son monastère. Devant quelques Teniers, il endossait la casaque d'un soldat ou la misère d'un ouvrier ; il désirait porter le bonnet sale et enfumé des Flamands, s'enivrait de bière, jouait aux cartes avec eux, et souriait à une grosse paysanne d'un
 605 attrayant embonpoint. Il grelottait en voyant une tombée de neige de Mieris, ou se battait en regardant un combat de Salvator Rosa⁴. Il caressait un tomhawk⁵ d'Illinois, et sentait le scalpel d'un Chérokée⁶ qui lui enlevait la peau du crâne. Émerveillé à l'aspect d'un rebec⁷, il le confiait à la main d'une
 610 châtelaine en en savourant la romance mélodieuse et lui déclarant son amour, le soir, auprès d'une cheminée gothique, dans la pénombre où se perdait un regard de consentement. Il s'accrochait à toutes les joies, saisissait toutes les douleurs, s'emparait de toutes les formules d'existence en éparpillant si
 615 généreusement sa vie et ses sentiments sur les simulacres de cette nature plastique et vide, que le bruit de ses pas retentissait dans son âme comme le son lointain d'un autre monde, comme la rumeur de Paris arrive sur les tours de Notre-Dame.

En montant l'escalier intérieur qui conduisait aux salles
 620 situées au premier étage, il vit des boucliers votifs⁸, des pano-

1. **Madrépores** : variété de coraux.

2. **Varech** : ensemble des algues qui restent sur la plage.

3. **Missel** : livre de prières.

4. **Teniers, Mieris, Salvator Rosa** : le Belge David Teniers, dit le Jeune (1610-1690), le Néerlandais Frans van Mieris de Oudere (1635-1681), l'Italien Salvator Rosa (1615-1673) sont des peintres du XVII^e siècle.

5. **Tomhawk** (mis pour « tomahawk ») : hache indienne.

6. **Chérokée** : mis pour « Cherokee ».

7. **Rebec** : violon très simple.

8. **Votifs** : qui commémorent l'accomplissement d'un vœu.

plies, des tabernacles¹ sculptés, des figures en bois pendues aux murs, posées sur chaque marche. Poursuivi par les formes les plus étranges, par des créations merveilleuses assises sur les confins de la mort et de la vie, il marchait dans les
625 enchantements d'un songe. Enfin, doutant de son existence, il était comme ces objets curieux, ni tout à fait mort, ni tout à fait vivant. Quand il entra dans les nouveaux magasins, le jour commençait à pâlir ; mais la lumière semblait inutile aux richesses resplendissant d'or et d'argent qui s'y trouvaient
630 entassées. Les plus coûteux caprices de dissipateurs morts sous des mansardes après avoir possédé plusieurs millions, étaient dans ce vaste bazar des folies humaines. Une écriture payée cent mille francs et rachetée pour cent sous, gisait auprès d'une serrure à secret dont le prix aurait suffi jadis
635 à la rançon d'un roi. Là, le génie humain apparaissait dans toutes les pompes² de sa misère, dans toute la gloire de ses gigantesques petitessees. Une table d'ébène, véritable idole d'artiste, sculptée d'après les dessins de Jean Goujon³ et qui coûta jadis plusieurs années de travail, avait été peut-être
640 acquise au prix du bois à brûler. Des coffrets précieux, des meubles faits par la main des fées, y étaient dédaigneusement amoncelés.

« Vous avez des millions ici, s'écria le jeune homme en arrivant à la pièce qui terminait une immense enfilade
645 d'appartements dorés et sculptés par des artistes du siècle dernier.

— Dites des milliards, répondit le gros garçon joufflu. Mais ce n'est rien encore, montez au troisième étage, et vous verrez ! »

650 L'inconnu suivit son conducteur et parvint à une quatrième galerie où successivement passèrent devant ses yeux fatigués plusieurs tableaux du Poussin, une sublime statue de Michel-Ange, quelques ravissants paysages de Claude Lorrain, un Gérard Dow qui ressemblait à une page de Sterne,
655 des Rembrandt, des Murillo, des Velasquez sombres et colo-

1. Tabernacles : petites armoires fermant à clé que l'on trouve sur les autels des églises.

2. Les pompes : le luxe.

3. Jean Goujon (vers 1510-vers 1567) : sculpteur et architecte français.

rés comme un poème de lord Byron¹ ; puis des bas-reliefs antiques, des coupes d'agate, des onyx² merveilleux ! Enfin c'était des travaux à déguster du travail, des chefs-d'œuvre accumulés à faire prendre en haine les arts et à tuer l'enthousiasme. Il arriva devant une Vierge de Raphaël, mais il était las de Raphaël. Une figure de Corrège³ qui voulait un regard ne l'obtint même pas. Un vase inestimable en porphyre⁴ antique et dont les sculptures circulaires représentaient de toutes les priapées⁵ romaines la plus grotesquement licencieuse⁶, délices de quelque Corinne, eut à peine un sourire. Il étouffait sous les débris de cinquante siècles évanouis, il était malade de toutes ces pensées humaines, assassiné par le luxe et les arts, oppressé sous ces formes renaissantes qui, pareilles à des monstres enfantés sous ses pieds par quelque malin génie, lui livraient un combat sans fin.

Semblable en ses caprices à la chimie moderne qui résume la création par un gaz, l'âme ne compose-t-elle pas de terribles poisons par la rapide concentration de ses jouissances, de ses forces ou de ses idées ? Beaucoup d'hommes ne périssent-ils pas sous le foudroiement de quelque acide moral soudainement épandu dans leur être intérieur ?

« Que contient cette boîte ? » demanda-t-il en arrivant à un grand cabinet, dernier monceau de gloire, d'efforts humains, d'originalités, de richesses parmi lesquelles il montra du doigt une grande caisse carrée construite en acajou, suspendue à un clou par une chaîne d'argent.

« Ah ! monsieur en a la clef, dit le gros garçon avec un air de mystère. Si vous désirez voir ce portrait, je me hasarderai volontiers à prévenir monsieur.

— Vous hasarder ! reprit le jeune homme. Votre maître est-il un prince ?

— Mais, je ne sais pas », répondit le garçon.

1. **Lord Byron** : George Gordon Byron (1788-1824), poète romantique du début du XIX^e siècle.

2. **Agate, onyx** : pierres.

3. **Raphaël** (1483-1520), **Le Corrège** (1489-1534) : peintres italiens de la Renaissance.

4. **Porphyre** : roche rouge foncé.

5. **Priapées** : fêtes pour honorer le dieu Priape.

6. **Licencieuse** : qui manque de décence.

Ils se regardèrent pendant un moment aussi étonnés l'un que l'autre. Après avoir interprété le silence de l'inconnu
690 comme un souhait, l'apprenti le laissa seul dans le cabinet.

Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier¹ ? Emporté par son génie, avez-vous plané sur l'abîme sans bornes du passé, comme soutenu par la main d'un enchanteur ? En découvrant de tranche en tranche, de couche en couche, sous les carrières de Montmartre ou dans les schistes de l'Oural, ces animaux dont les dépouilles fossilisées appartiennent à des civilisations antédiluviennes², l'âme est effrayée d'entrevoir des milliards d'années, des millions de peuples
695 que la faible mémoire humaine, que l'indestructible tradition divine ont oubliés et dont la cendre, entassée à la surface de notre globe, y forme les deux pieds de terre qui nous donnent du pain et des fleurs. Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle ? Lord Byron a bien reproduit par des mots
700 quelques agitations morales ; mais notre immortel naturaliste a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti comme Cadmus des cités avec des dents³, a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie avec quelques fragments de houille⁴, a retrouvé des populations de géants dans le pied
710 d'un mammouth. Ces figures se dressent, grandissent et meublent des régions en harmonie avec leurs statures colossales. Il est poète avec des chiffres, il est sublime en posant un zéro près d'un sept. Il réveille le néant sans prononcer des paroles artificiellement magiques, il fouille une parcelle
715 de gypse⁵, y aperçoit une empreinte, et vous crie : « Voyez ! » Soudain les marbres s'animalisent, la mort se vivifie, le monde se déroule ! Après d'innombrables dynasties de créatures gigantesques, après des races de poissons et des clans de mollusques, arrive enfin le genre humain, produit dégénéré
720 d'un type grandiose, brisé peut-être par le Créateur. Échauffés

1. **Georges Cuvier** (1769-1832) : savant naturaliste du XIX^e siècle.

2. **Antédiluviennes** : très anciennes.

3. **Cadmus** : héros grec, fondateur légendaire de la ville de Thèbes. Aussi connu pour avoir créé une armée en semant les dents d'un dragon qu'il avait tué.

4. **Houille** : charbon.

5. **Gypse** : roche.

par son regard rétrospectif, ces hommes chétifs, nés d'hier, peuvent franchir le chaos, entonner un hymne sans fin et se configurer le passé de l'univers dans une sorte d'Apocalypse rétrograde. En présence de cette épouvantable résurrection
 725 due à la voix d'un seul homme, la miette dont l'usufruit¹ nous est concédé dans cet infini sans nom, commun à toutes les sphères et que nous avons nommé LE TEMPS, cette minute de vie nous fait pitié. Nous nous demandons, écrasés que nous sommes sous tant d'univers en ruines, à quoi bon nos
 730 gloires, nos haines, nos amours ; et si, pour devenir un point intangible² dans l'avenir, la peine de vivre doit s'accepter ? Déracinés du présent, nous sommes morts jusqu'à ce que notre valet de chambre entre et vienne nous dire : « Madame la comtesse a répondu qu'elle attendait monsieur ! »

735 Les merveilles dont l'aspect venait de présenter au jeune homme toute la création connue mirent dans son âme l'abattement que produit chez le philosophe la vue scientifique des créations inconnues, il souhaita plus vivement que jamais de mourir, et tomba sur une chaise curule³ en laissant errer ses
 740 regards à travers les fantasmagories⁴ de ce panorama du passé. Les tableaux s'illuminèrent, les têtes de vierge lui sourirent, et les statues se colorèrent d'une vie trompeuse. À la faveur de l'ombre, et mises en danse par la fiévreuse tourmente qui fermentait dans son cerveau brisé, ces œuvres s'agitèrent et
 745 tourbillonnèrent devant lui ; chaque magot lui jeta sa grimace, les paupières des personnages représentés dans les tableaux s'abaissèrent sur leurs yeux pour les rafraîchir. Chacune de ces formes frémit, sautilla, se détacha de sa place gravement, légèrement, avec grâce ou brusquerie, selon ses mœurs, son
 750 caractère et sa contexture. Ce fut un mystérieux sabbat⁵ digne des fantaisies entrevues par le docteur Faust⁶ sur le *Brocken*⁷. Mais ces phénomènes d'optique enfantés par la fatigue, par la

1. **Usufruit** : usage.

2. **Intangible** : ici, imperceptible.

3. **Chaise curule** : siège d'ivoire réservé au premier magistrat de Rome.

4. **Fantasmagories** : visions imaginaires.

5. **Sabbat** : cérémonie de sorciers.

6. **Docteur Faust** : personnage légendaire qui passa un pacte avec le diable, et sur qui de nombreux auteurs (Goethe, notamment) ont écrit.

7. **Brocken** : montagne en Allemagne.

tension des forces oculaires ou par les caprices du crépuscule, ne pouvaient effrayer l'inconnu. Les terreurs de la vie étaient
755 impuissantes sur une âme familiarisée avec les terreurs de la mort. Il favorisa même par une sorte de complicité railleuse les bizarreries de ce galvanisme¹ moral dont les prodiges s'accouplaient aux dernières pensées qui lui donnaient encore le sentiment de l'existence. Le silence régnait si profondément
760 autour de lui, que bientôt il s'aventura dans une douce rêverie dont les impressions graduellement noires suivirent, de nuance en nuance et comme par magie, les lentes dégradations de la lumière. Une lueur en quittant le ciel fit reluire un dernier reflet rouge en luttant contre la nuit, il leva la tête,
765 vit un squelette à peine éclairé qui pencha dubitativement son crâne de droite à gauche, comme pour lui dire : « Les morts ne veulent pas encore de toi ! » En passant la main sur son front pour en chasser le sommeil, le jeune homme sentit distinctement un vent frais produit par je ne sais quoi
770 de velu qui lui effleura les joues, et il frissonna. Les vitres ayant retenti d'un claquement sourd, il pensa que cette froide caresse digne des mystères de la tombe venait de quelque chauve-souris. Pendant un moment encore, les vagues reflets du couchant lui permirent d'apercevoir indistinctement les fantômes par lesquels il était entouré ; puis toute cette nature morte s'abolit dans une même teinte noire. La nuit, l'heure de mourir était subitement venue. Il s'écoula, dès ce moment, un certain laps de temps pendant lequel il n'eut aucune perception claire des choses terrestres, soit qu'il se fût enseveli
780 dans une rêverie profonde, soit qu'il eût cédé à la somnolence provoquée par ses fatigues et par la multitude des pensées qui lui déchiraient le cœur. Tout à coup il crut avoir été appelé par une voix terrible, et il tressaillit comme lorsqu'au milieu d'un brûlant cauchemar nous sommes précipités d'un seul
785 bond dans les profondeurs d'un abîme. Il ferma les yeux, les rayons d'une vive lumière l'éblouissaient ; il voyait briller au sein des ténèbres une sphère rougeâtre dont le centre était occupé par un petit vieillard qui se tenait debout et dirigeait sur lui la clarté d'une lampe. Il ne l'avait entendu ni venir, ni

1. **Galvanisme** : phénomène électrique qui touche les muscles et les nerfs.

790 parler, ni se mouvoir. Cette apparition eut quelque chose de magique. L'homme le plus intrépide, surpris ainsi dans son sommeil, aurait sans doute tremblé devant ce personnage qui semblait être sorti d'un sarcophage voisin. La singulière
795 fantôme empêchait l'inconnu de croire à des effets surnaturels ; néanmoins, pendant le rapide intervalle qui sépara sa vie somnambulique de sa vie réelle, il demeura dans le doute philosophique recommandé par Descartes¹, et fut alors, malgré lui, sous la puissance de ces inexplicables hallucinations dont
800 les mystères sont condamnés par notre fierté ou que notre science impuissante tâche en vain d'analyser.

Figurez-vous un petit vieillard sec et maigre, vêtu d'une robe en velours noir, serrée autour de ses reins par un gros cordon de soie. Sur sa tête, une calotte² en velours également
805 noir laissait passer, de chaque côté de la figure, les longues mèches de ses cheveux blancs et s'appliquait sur le crâne de manière à rigidement encadrer le front. La robe ensevelissait le corps comme dans un vaste linceul, et ne permettait de voir d'autre forme humaine qu'un visage étroit et pâle. Sans le bras
810 décharné, qui ressemblait à un bâton sur lequel on aurait posé une étoffe et que le vieillard tenait en l'air pour faire porter sur le jeune homme toute la clarté de la lampe, ce visage aurait paru suspendu dans les airs. Une barbe grise et taillée en pointe cachait le menton de cet être bizarre, et lui donnait
815 l'apparence de ces têtes judaïques qui servent de types aux artistes quand ils veulent représenter Moïse. Les lèvres de cet homme étaient si décolorées, si minces, qu'il fallait une attention particulière pour deviner la ligne tracée par la bouche dans son blanc visage. Son large front ridé, ses joues blêmes et
820 creuses, la rigueur implacable de ses petits yeux verts dénués de cils et de sourcils, pouvaient faire croire à l'inconnu que le *Peseur d'or*³ de Gérard Dow était sorti de son cadre. Une finesse d'inquisiteur trahie par les sinuosités de ses rides et

1. **René Descartes** (1596-1650) : philosophe français du XVII^e siècle pour qui toute réalité est sujette au doute.

2. **Calotte** : petit bonnet.

3. **Le Peseur d'or** : tableau du peintre Gérard Dow (1613-1675) datant de 1664, exposé au musée du Louvre.

par les plis circulaires dessinés sur ses tempes, accusait une science profonde des choses de la vie. Il était impossible de tromper cet homme qui semblait avoir le don de surprendre les pensées au fond des cœurs les plus discrets. Les mœurs de toutes les nations du globe et leurs sagesses se résumaient sur sa face froide, comme les productions du monde entier se trouvaient accumulées dans ses magasins poudreux. Vous y auriez lu la tranquillité lucide d'un Dieu qui voit tout, ou la force orgueilleuse d'un homme qui a tout vu. Un peintre aurait, avec deux expressions différentes et en deux coups de pinceau, fait de cette figure une belle image du Père Éternel ou le masque ricaneur de Méphistophélès, car il se trouvait tout ensemble une suprême puissance dans le front et de sinistres railleries sur la bouche. En broyant toutes les peines humaines sous un pouvoir immense, cet homme devait avoir tué les joies terrestres. Le moribond frémit en présentant que ce vieux génie habitait une sphère étrangère au monde, et où il vivait seul, sans jouissances parce qu'il n'avait plus d'illusions, sans douleur parce qu'il ne connaissait plus de plaisirs. Le vieillard se tenait debout, immobile, inébranlable comme une étoile au milieu d'un nuage de lumière. Ses yeux verts, pleins de je ne sais quelle malice calme, semblaient éclairer le monde moral comme sa lampe illuminait ce cabinet mystérieux.

Tel fut le spectacle étrange qui surprit le jeune homme au moment où il ouvrit les yeux, après avoir été bercé par des pensées de mort et de fantasques¹ images. S'il demeura comme étourdi, s'il se laissa momentanément dominer par une croyance digne d'enfants qui écoutent les contes de leurs nourrices, il faut attribuer cette erreur au voile étendu sur sa vie et sur son entendement par ses méditations, à l'agacement de ses nerfs irrités, au drame violent dont les scènes venaient de lui prodiguer les atroces délices contenues dans un morceau d'opium. Cette vision avait lieu dans Paris, sur le quai Voltaire, au dix-neuvième siècle, temps et lieux où la magie devait être impossible. Voisin de la maison où le dieu de l'incrédulité française avait expiré, disciple de Gay-Lussac

1. **Fantasques** : imprévisibles, étonnantes.

et d'Arago¹, contempteur² des tours de gobelets que font les hommes du pouvoir, l'inconnu n'obéissait sans doute qu'à ces fascinations poétiques auxquelles nous nous prêtons souvent comme pour fuir de désespérantes vérités, comme pour tenter
865 la puissance de Dieu. Il trembla donc devant cette lumière et ce vieillard, agité par l'inexplicable pressentiment de quelque pouvoir étrange ; mais cette émotion était semblable à celle que nous avons tous éprouvée devant Napoléon, ou en présence de quelque grand homme brillant de génie et revêtu
870 de gloire.

« Monsieur désire voir le portrait de Jésus-Christ peint par Raphaël ? » lui dit courtoisement le vieillard d'une voix dont la sonorité claire et brève avait quelque chose de métallique.

Et il posa la lampe sur le fût d'une colonne brisée, de
875 manière à ce que la boîte brune reçût toute la clarté.

Aux noms religieux de Jésus-Christ et de Raphaël, il échappa au jeune homme un geste de curiosité, sans doute attendu par le marchand, qui fit jouer un ressort. Soudain le panneau d'acajou glissa dans une rainure, tomba sans bruit
880 et livra la toile à l'admiration de l'inconnu. À l'aspect de cette immortelle création, il oublia les fantaisies du magasin, les caprices de son sommeil, redevint homme, reconnu dans le vieillard une créature de chair, bien vivante, nullement fantasmagorique, et revécut dans le monde réel. La tendre sollicitude, la douce sérénité du divin visage influèrent aussitôt
885 sur lui. Quelque parfum épanché des cieux dissipa les tortures infernales qui lui brûlaient la moelle des os. La tête du Sauveur des hommes paraissait sortir des ténèbres figurées par un fond noir ; une auréole de rayons étincelait vivement
890 autour de sa chevelure d'où cette lumière voulait sortir ; sous le front, sous les chairs, il y avait une éloquente conviction qui s'échappait de chaque trait par de pénétrantes effluves. Les lèvres vermeilles venaient de faire entendre la parole de vie, et le spectateur en cherchait le retentissement sacré dans les
895 airs, il en demandait les ravissantes paraboles au silence, il

1. **Joseph-Louis Gay-Lussac** (1778-1850), **François Arago** (1786-1853) : scientifiques du XIX^e siècle.

2. **Contempteur** : personne qui méprise.

l'écoutait dans l'avenir, la retrouvait dans les enseignements du passé. L'Évangile était traduit par la simplicité calme de ces adorables yeux où se réfugiaient les âmes troublées. Enfin la religion catholique se lisait tout entière en un suave et
 900 magnifique sourire qui semblait exprimer ce précepte où elle se résume : *Aimez-vous les uns les autres !* Cette peinture inspirait une prière, recommandait le pardon, étouffait l'égoïsme, réveillait toutes les vertus endormies. Partageant le privilège des enchantements de la musique, l'œuvre de
 905 Raphaël vous jetait sous le charme impérieux des souvenirs, et son triomphe était complet, on oubliait le peintre. Le prestige de la lumière agissait encore sur cette merveille ; par moments il semblait que la tête s'agitât dans le lointain, au sein de quelque nuage.

910 « J'ai couvert cette toile de pièces d'or, dit froidement le marchand.

— Eh bien, il va falloir mourir, s'écria le jeune homme qui sortait d'une rêverie dont la dernière pensée l'avait ramené vers sa fatale destinée en le faisant descendre par d'insensibles déductions d'une dernière espérance à laquelle il s'était
 915 attaché.

— Ah ! ah ! j'avais donc raison de me méfier de toi », répondit le vieillard en saisissant les deux mains du jeune homme qu'il serra par les poignets dans l'une des siennes, comme
 920 dans un étau.

L'inconnu sourit tristement de cette méprise et dit d'une voix douce : « Hé ! monsieur, ne craignez rien, il s'agit de ma vie et non de la vôtre. Pourquoi n'avouerais-je pas une innocente supercherie, reprit-il après avoir regardé le vieillard
 925 inquiet. En attendant la nuit, afin de pouvoir me noyer sans esclandre, je suis venu voir vos richesses. Qui ne pardonnerait ce dernier plaisir à un homme de science et de poésie ? »

Le soupçonneux marchand examina d'un œil sagace¹ le morne visage de son faux chaland tout en l'écoutant parler.
 930 Rassuré bientôt par l'accent de cette voix douloureuse, ou lisant peut-être dans ces traits décolorés les sinistres destinées qui naguère avaient fait frémir les joueurs, il lâcha les mains ;

1. **Sagace** : avisé, perspicace.

935 mais par un reste de suspicion qui révéla une expérience au moins centenaire, il étendit nonchalamment le bras vers un buffet comme pour s'appuyer, et dit en y prenant un stylet¹ : « Êtes-vous depuis trois ans surnuméraire² au trésor, sans y avoir touché de gratification ? »

L'inconnu ne put s'empêcher de sourire en faisant un geste négatif.

940 « Votre père vous a-t-il trop vivement reproché d'être venu au monde, ou bien êtes-vous déshonoré ?

— Si je voulais me déshonorer, je vivrais.

— Avez-vous été sifflé aux Funambules³, ou vous trouvez-vous obligé de composer des flonflons⁴ pour payer le convoi⁵ 945 de votre maîtresse ? N'auriez-vous pas plutôt la maladie de l'or ? voulez-vous détrôner l'ennui ? Enfin, quelle erreur vous engage à mourir ?

— Ne cherchez pas le principe de ma mort dans les raisons vulgaires qui commandent la plupart des suicides. Pour me 950 dispenser de vous dévoiler des souffrances inouïes et qu'il est difficile d'exprimer en langage humain, je vous dirai que je suis dans la plus profonde, la plus ignoble, la plus perçante de toutes les misères. Et, ajouta-t-il d'un ton de voix dont la fierté sauvage démentait ses paroles précédentes, je ne veux 955 mendier ni secours ni consolations.

— Eh ! eh ! » Ces deux syllabes que d'abord le vieillard fit entendre pour toute réponse ressemblèrent au cri d'une crécelle. Puis il reprit ainsi : « Sans vous forcer à m'implorer, sans vous faire rougir, et sans vous donner un centime de 960 France, un parat du Levant, un tarain de Sicile, un heller d'Allemagne, un copec de Russie, un farthing d'Écosse, une seule des sesterces ou des oboles de l'ancien monde, ni une piastre⁶ du nouveau, sans vous offrir quoi que ce soit en or, argent, billon, papier, billet, je veux vous faire plus riche,

1. **Stylet** : poignard à lame mince et très pointue.

2. **Surnuméraire** : employé subalterne dans l'Administration, non titulaire de son poste, qui reçoit peu ou pas de salaire.

3. **Aux Funambules** : théâtre à Paris.

4. **Flonflons** : accords bruyants de certains morceaux de musique populaire.

5. **Convoi** : funérailles.

6. **Centime, parat, tarain, heller, copec, farthing, sesterces, oboles, piastre** : monnaies de divers pays.

965 plus puissant et plus considéré que ne peut l'être un roi
constitutionnel. »

Le jeune homme crut le vieillard en enfance, et resta comme engourdi, sans oser répondre.

« Retournez-vous, dit le marchand en saisissant tout à coup
970 la lampe pour en diriger la lumière sur le mur qui faisait face
au portrait, et regardez cette PEAU DE CHAGRIN », ajouta-t-il.

Le jeune homme se leva brusquement et témoigna quelque surprise en apercevant au-dessus du siège où il s'était assis un morceau de *chagrin* accroché sur le mur, et dont la dimension n'excédait pas celle d'une peau de renard ;
975 mais, par un phénomène inexplicable au premier abord, cette peau projetait au sein de la profonde obscurité qui régnait dans le magasin des rayons si lumineux que vous eussiez dit d'une petite comète. Le jeune incrédule s'approcha de
980 ce prétendu talisman qui devait le préserver du malheur, et s'en moqua par une phrase mentale. Cependant, animé d'une curiosité bien légitime, il se pencha pour regarder alternativement la peau sous toutes les faces, et découvrit bientôt une cause naturelle à cette singulière lucidité. Les grains noirs
985 du chagrin étaient si soigneusement polis et si bien brunis, les rayures capricieuses en étaient si propres et si nettes que, pareilles à des facettes de grenat¹, les aspérités de ce cuir oriental formaient autant de petits foyers qui réfléchissaient vivement la lumière. Il démontra mathématiquement la rai-
990 son de ce phénomène au vieillard, qui, pour toute réponse, sourit avec malice. Ce sourire de supériorité fit croire au jeune savant qu'il était la dupe en ce moment de quelque charlatanisme. Il ne voulut pas emporter une énigme de plus dans la tombe, et retourna promptement la Peau comme un
995 enfant pressé de connaître les secrets de son jouet nouveau.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il, voici l'empreinte du sceau que les Orientaux nomment le cachet de Salomon.

— Vous le connaissez donc ? demanda le marchand dont les narines laissèrent passer deux ou trois bouffées d'air qui
1000 peignirent plus d'idées que n'en auraient exprimé les plus énergiques paroles.

1. Grenat : pierre fine très dure, généralement d'un beau rouge sombre.

— Existe-t-il au monde un homme assez simple pour croire à cette chimère ? s'écria le jeune homme piqué d'entendre ce rire muet et plein d'amères dérisions. Ne savez-vous pas, ajouta-t-il, que les superstitions de l'Orient ont consacré la forme mystique et les caractères mensongers de cet emblème qui représente une puissance fabuleuse ? Je ne crois pas devoir être plus taxé de niaiserie dans cette circonstance que si je parlais des Sphinx ou des Griffons¹, dont l'existence est en quelque sorte mythologiquement admise.

— Puisque vous êtes un orientaliste, reprit le vieillard, peut-être lirez-vous cette sentence ? »

Il apporta la lampe près du talisman que le jeune homme tenait à l'envers, et lui fit apercevoir des caractères incrustés dans le tissu cellulaire de cette Peau merveilleuse, comme s'ils eussent été produits par l'animal auquel elle avait jadis appartenu.

« J'avoue, s'écria l'inconnu, que je ne devine guère le procédé dont on se sera servi pour graver si profondément ces lettres sur la peau d'un onagre². »

Et, se retournant avec vivacité vers les tables chargées de curiosités, ses yeux parurent y chercher quelque chose.

« Que voulez-vous ? demanda le vieillard.

— Un instrument pour trancher le chagrin, afin de voir si les lettres y sont empreintes ou incrustées. »

Le vieillard présenta son stylet à l'inconnu, qui le prit et tenta d'entamer la Peau à l'endroit où les paroles se trouvaient écrites ; mais, quand il eut enlevé une légère couche de cuir, les lettres y reparurent si nettes et tellement conformes à celles qui étaient imprimées sur la surface, que, pendant un moment, il crut n'en avoir rien ôté.

« L'industrie du Levant³ a des secrets qui lui sont réellement particuliers, dit-il en regardant la sentence orientale avec une sorte d'inquiétude.

— Oui, répondit le vieillard, il vaut mieux s'en prendre aux hommes qu'à Dieu ! »

1. **Sphinx, griffons** : créatures légendaires.

2. **Onagre** : âne.

3. **Levant** : Proche-Orient.

Les paroles mystérieuses étaient disposées de la manière suivante :

لو ملكتني ملكت الكل
 و لكن عمرک ملکی
 و اراد الله هكذا
 اطلب و ستتنال مطالبک
 و لكن قس مطالبک علی عمرک
 وهي هاهنا
 فدکل مرامک ستسنزل ایامک
 انترید فی
 الله مجیبک
 آمین

Ce qui voulait dire en français :

1040 SI TU ME POSSÈDES, TU POSSÉDERAS TOUT.
 MAIS TA VIE M'APPARTIENDRA. DIEU L'A
 VOULU AINSI. DÉSIRE, ET TES DÉSIRES
 SERONT ACCOMPLIS. MAIS RÈGLE
 TES SOUHAITS SUR TA VIE.
 1045 ELLE EST LÀ. À CHAQUE
 VOULOIR JE DÉCROÎTRAI
 COMME TES JOURS.
 ME VEUX-TU ?
 PRENDS. DIEU
 1050 T'EXAUCERA.
 SOIT !

« Ah ! vous lisez couramment le sanscrit, dit le vieillard.
 Peut-être avez-vous voyagé en Perse ou dans le Bengale ?

— Non, monsieur », répondit le jeune homme en tâtant avec
1055 curiosité cette Peau symbolique, assez semblable à une feuille
de métal par son peu de flexibilité.

Le vieux marchand remit la lampe sur la colonne où il
l'avait prise, en lançant au jeune homme un regard empreint
d'une froide ironie qui semblait dire : « Il ne pense déjà plus
1060 à mourir. »

« Est-ce une plaisanterie, est-ce un mystère ? » demanda
le jeune inconnu.

Le vieillard hocha de la tête et dit gravement : « Je ne sau-
rais vous répondre. J'ai offert le terrible pouvoir que donne ce
1065 talisman à des hommes doués de plus d'énergie que vous ne
paraissez en avoir ; mais, tout en se moquant de la probléma-
tique influence qu'il devait exercer sur leurs destinées futures,
aucun n'a voulu se risquer à conclure ce contrat si fatalement
proposé par je ne sais quelle puissance. Je pense comme eux,
1070 j'ai douté, je me suis abstenu, et...

— Et vous n'avez pas même essayé ? dit le jeune homme
en l'interrompant.

— Essayer ! dit le vieillard. Si vous étiez sur la colonne de
la place Vendôme, essaieriez-vous de vous jeter dans les airs ?
1075 Peut-on arrêter le cours de la vie ? L'homme a-t-il jamais pu
scinder la mort ? Avant d'entrer dans ce cabinet, vous aviez
résolu de vous suicider ; mais tout à coup un secret vous
occupe et vous distrait de mourir. Enfant ! Chacun de vos
jours ne vous offrira-t-il pas une énigme plus intéressante que
1080 ne l'est celle-ci ? Écoutez-moi. J'ai vu la cour licencieuse du
régent. Comme vous, j'étais alors dans la misère, j'ai mendié
mon pain ; néanmoins j'ai atteint l'âge de cent deux ans, et
suis devenu millionnaire : le malheur m'a donné la fortune,
l'ignorance m'a instruit. Je vais vous révéler en peu de mots
1085 un grand mystère de la vie humaine. L'homme s'épuise par
deux actes instinctivement accomplis qui tarissent les sources
de son existence. Deux verbes expriment toutes les formes
que prennent ces deux causes de mort : VOULOIR et POUVOIR.
Entre ces deux termes de l'action humaine, il est une autre
1090 formule dont s'emparent les sages, et je lui dois le bonheur et
ma longévité. *Vouloir* nous brûle et *Pouvoir* nous détruit ; mais
SAVOIR laisse notre faible organisation dans un perpétuel état

de calme. Ainsi le désir ou le vouloir est mort en moi, tué par la pensée ; le mouvement ou le pouvoir s'est résolu par le jeu naturel de mes organes. En deux mots, j'ai placé ma vie, non dans le cœur qui se brise, non dans les sens qui s'émoussent¹ ; mais dans le cerveau qui ne s'use pas et qui survit à tout. Rien d'excessif n'a froissé ni mon âme ni mon corps. Cependant j'ai vu le monde entier. Mes pieds ont foulé les plus hautes montagnes de l'Asie et de l'Amérique, j'ai appris tous les langages humains, et j'ai vécu sous tous les régimes. J'ai prêté mon argent à un Chinois en prenant pour gage le corps de son père, j'ai dormi sous la tente de l'Arabe sur la foi de sa parole, j'ai signé des contrats dans toutes les capitales européennes, et j'ai laissé sans crainte mon or dans le wigham² des sauvages, enfin j'ai tout obtenu parce que j'ai tout su dédaigner. Ma seule ambition a été de voir. Voir, n'est-ce pas savoir ? Oh ! savoir, jeune homme, n'est-ce pas jouir intuitivement ? n'est-ce pas découvrir la substance même du fait et s'en emparer essentiellement ? Que reste-t-il d'une possession matérielle ? une idée. Jugez alors combien doit être belle la vie d'un homme qui, pouvant empreindre toutes les réalités dans sa pensée, transporte en son âme les sources du bonheur, en extrait mille voluptés idéales dépouillées des souillures terrestres. La pensée est la clef de tous les trésors, elle procure les joies de l'avare sans en donner les soucis. Aussi ai-je plané sur le monde, où mes plaisirs ont toujours été des jouissances intellectuelles. Mes débauches étaient la contemplation des mers, des peuples, des forêts, des montagnes ! J'ai tout vu, mais tranquillement, sans fatigue ; je n'ai jamais rien désiré, j'ai tout attendu. Je me suis promené dans l'univers comme dans le jardin d'une habitation qui m'appartenait. Ce que les hommes appellent chagrins, amours, ambitions, revers, tristesse, sont pour moi des idées que je change en rêveries ; au lieu de les sentir, je les exprime, je les traduis ; au lieu de leur laisser dévorer ma vie, je les dramatise, je les développe, je m'en amuse comme de romans que je lirais par une vision intérieure. N'ayant jamais lassé mes organes, je jouis encore

1. **S'émoussent** : s'affaiblissent.

2. **Wigham** : tente.

d'une santé robuste. Mon âme ayant hérité de toute la force
 1130 dont je n'abusais pas, cette tête est encore mieux meublée
 que ne le sont mes magasins. Là, dit-il en se frappant le front,
 là sont les vrais millions. Je passe des journées délicieuses
 en jetant un regard intelligent dans le passé, j'évoque des
 1135 pays entiers, des sites, des vues de l'Océan, des figures his-
 toriquement belles ! J'ai un sérail¹ imaginaire où je possède
 toutes les femmes que je n'ai pas eues. Je revois souvent vos
 guerres, vos révolutions, et je les juge. Oh ! comment préférer
 de fébriles, de légères admirations pour quelques chairs plus
 ou moins colorées, pour des formes plus ou moins rondes !
 1140 comment préférer tous les désastres de vos volontés trompées
 à la faculté sublime de faire comparaître en soi l'univers, au
 plaisir immense de se mouvoir sans être garrotté par les liens
 du temps ni par les entraves de l'espace, au plaisir de tout
 embrasser, de tout voir, de se pencher sur le bord du monde
 1145 pour interroger les autres sphères, pour écouter Dieu ! Ceci,
 dit-il d'une voix éclatante en montrant la Peau de chagrin, est
 le *pouvoir* et le *vouloir* réunis. Là sont vos idées sociales, vos
 désirs excessifs, vos intempérances, vos joies qui tuent, vos
 douleurs qui font trop vivre ; car le mal n'est peut-être qu'un
 1150 violent plaisir. Qui pourrait déterminer le point où la volupté
 devient un mal et celui où le mal est encore la volupté ? Les
 plus vives lumières du monde idéal ne caressent-elles pas la
 vue, tandis que les plus douces ténèbres du monde physique
 la blessent toujours ? Le mot de Sagesse ne vient-il pas de
 1155 savoir ? et qu'est-ce que la folie, sinon l'excès d'un vouloir ou
 d'un pouvoir ?

— Eh bien, oui, je veux vivre avec excès, dit l'inconnu en
 saisissant la Peau de chagrin.

— Jeune homme, prenez garde, s'écria le vieillard avec une
 1160 incroyable vivacité.

— J'avais résolu ma vie par l'étude et par la pensée ; mais
 elles ne m'ont même pas nourri, répliqua l'inconnu. Je ne
 veux être la dupe ni d'une prédication digne de Swedenborg²,

1. **Sérail** : en Orient, endroit où se trouvent les femmes du harem.

2. **Emanuel Swedenborg** (1688-1772) : scientifique et théologien suédois, célèbre pour ses visions mystiques. Il établit des correspondances entre le monde terrestre et le monde spirituel qui inspirèrent beaucoup Balzac.

ni de votre amulette oriental, ni des charitables efforts que
1165 vous faites, monsieur, pour me retenir dans un monde où
mon existence est désormais impossible. Voyons ! ajouta-t-il
en serrant le talisman d'une main convulsive et regardant
le vieillard. Je veux un dîner royalement splendide, quelque
bacchanale¹ digne du siècle où tout s'est, dit-on, perfectionné !
1170 Que mes convives soient jeunes, spirituels et sans préjugés,
joyeux jusqu'à la folie ! Que les vins se succèdent toujours
plus incisifs, plus pétillants, et soient de force à nous en-
vrer pour trois jours ! Que cette nuit soit parée de femmes
ardentes ! Je veux que la Débauche en délire et rugissant
1175 nous emporte dans son char à quatre chevaux, par-delà les
bornes du monde, pour nous verser sur des plages inconnues :
que les âmes montent dans les cieux ou se plongent dans
la boue, je ne sais si alors elles s'élèvent ou s'abaissent, peu
m'importe ! Donc je commande à ce pouvoir sinistre de me
1180 fondre toutes les joies dans une joie. Oui, j'ai besoin d'em-
brasser les plaisirs du ciel et de la terre dans une dernière
étreinte pour en mourir. Aussi souhaité-je et des priapées
antiques après boire, et des chants à réveiller les morts, et de
triples baisers, des baisers sans fin dont la clameur passe sur
1185 Paris comme un craquement d'incendie, y réveille les époux
et leur inspire une ardeur cuisante qui les rajeunisse tous,
même les septuagénaires ! »

Un éclat de rire, parti de la bouche du petit vieillard, reten-
tit dans les oreilles du jeune fou comme un bruissement de
1190 l'enfer, et l'interdit si despotiquement qu'il se tut.

« Croyez-vous, dit le marchand, que mes planchers vont
s'ouvrir tout à coup pour donner passage à des tables somp-
tueusement servies et à des convives de l'autre monde ? Non,
non, jeune étourdi. Vous avez signé le pacte, tout est dit.
1195 Maintenant vos volontés seront scrupuleusement satisfaites,
mais aux dépens de votre vie. Le cercle de vos jours, figuré
par cette Peau, se resserrera suivant la force et le nombre de
vos souhaits, depuis le plus léger jusqu'au plus exorbitant. Le
bramine² auquel je dois ce talisman m'a jadis expliqué qu'il

1. **Bacchanale** : orgie.

2. **Bramine** : prêtre chez les hindous.

1200 s'opérerait un mystérieux accord entre les destinées et les
souhais du possesseur. Votre premier désir est vulgaire, je
pourrais le réaliser ; mais j'en laisse le soin aux événements
de votre nouvelle existence. Après tout, vous vouliez mourir ?
hé bien, votre suicide n'est que retardé. »

1205 L'inconnu, surpris et presque irrité de se voir toujours
plaisanté par ce singulier vieillard dont l'intention demi-
philanthropique lui parut clairement démontrée dans cette
dernière raillerie, s'écria : « Je verrai bien, monsieur, si ma
fortune changera pendant le temps que je vais mettre à fran-
1210 chir la largeur du quai. Mais, si vous ne vous moquez pas d'un
malheureux, je désire, pour me venger d'un si fatal service, que
vous tombiez amoureux d'une danseuse ! Vous comprendrez
alors le bonheur d'une débauche, et peut-être deviendrez-vous
prodigue de tous les biens que vous avez si philosophique-
1215 ment ménagés. »

Il sortit sans entendre un grand soupir que poussa le vieil-
lard, traversa les salles et descendit les escaliers de cette mai-
son, suivi par le gros garçon joufflu qui voulut vainement
l'éclairer ; il courait avec la prestesse d'un voleur pris en
1220 flagrant délit. Aveuglé par une sorte de délire, il ne s'aperçut
même pas de l'incroyable ductilité¹ de la Peau de chagrin,
qui, devenue souple comme un gant, se roula sous ses doigts
frénétiques et put entrer dans la poche de son habit où il
la mit presque machinalement. En s'élançant de la porte du
1225 magasin sur la chaussée, il heurta trois jeunes gens qui se
tenaient bras dessus bras dessous.

« Animal !

— Imbécile ! »

Telles furent les gracieuses interpellations qu'ils
1230 échangèrent.

« Eh ! c'est Raphaël.

— Ah ! bien, nous te cherchions.

— Quoi ! c'est vous ? »

Ces trois phrases amicales succédèrent à l'injure aussitôt
1235 que la clarté d'un réverbère balancé par le vent frappa les
visages de ce groupe étonné.

1. **Ductilité** : capacité à s'étendre sans se casser.

« Mon cher ami, dit à Raphaël le jeune homme qu'il avait failli renverser, tu vas venir avec nous.

— De quoi s'agit-il donc ?

1240 — Avance toujours, je te conterai l'affaire en marchant. »

De force ou de bonne volonté, Raphaël fut entouré de ses amis, qui, l'ayant enchaîné par les bras dans leur joyeuse bande, l'entraînèrent vers le Pont des Arts.

1245 « Mon cher, dit l'orateur en continuant, nous sommes à ta poursuite depuis une semaine environ. À ton respectable hôtel Saint-Quentin, dont par parenthèse l'enseigne inamovible offre des lettres toujours alternativement noires et rouges comme au temps de J.-J. Rousseau, ta Léonarde¹ nous a dit que tu étais parti pour la campagne. Cependant nous
1250 n'avions certes pas l'air de gens d'argent, huissiers, créanciers, gardes du commerce, etc. N'importe ! Rastignac t'avait aperçu la veille aux Bouffons², nous avons repris courage, et nous avons mis de l'amour-propre à découvrir si tu te perchais sur les arbres des Champs-Élysées, si tu allais coucher pour deux
1255 sous dans ces maisons philanthropiques où les mendiants dorment appuyés sur des cordes tendues, ou si, plus heureux, ton bivouac n'était pas établi dans quelque boudoir³. Nous ne t'avons rencontré nulle part, ni sur les écrous de Sainte-Pélagie, ni sur ceux de la Force⁴ ! Les ministères, l'Opéra, les
1260 maisons conventuelles, cafés, bibliothèques, listes de préfets, bureaux de journalistes, restaurants, foyers de théâtre, bref, tout ce qu'il y a dans Paris de bons et de mauvais lieux ayant été savamment explorés, nous gémissions sur la perte d'un homme doué d'assez de génie pour se faire également cher-
1265 cher à la cour et dans les prisons. Nous parlions de te canoniser⁵ comme un héros de juillet⁶ ! et, ma parole d'honneur, nous te regrettions. »

1. **Ta Léonarde** : vieille cuisinière très laide, complice d'une bande de brigands dans un célèbre roman du XVIII^e siècle, *Histoire de Gil Blas de Santillane* d'Alain-René Lesage (1668-1747).

2. **Aux Bouffons** : théâtre à Paris.

3. **Boudoir** : petit salon.

4. **Sainte-Pélagie, la Force** : prisons où étaient enfermés ceux qui étaient condamnés pour dettes.

5. **Canoniser** : faire de quelqu'un un saint.

6. **Juillet** : allusion à la révolution de juillet 1830.

En ce moment, Raphaël passait avec ses amis sur le Pont des Arts, d'où, sans les écouter, il regardait la Seine dont les eaux mugissantes répétaient les lumières de Paris. Au-dessus de ce fleuve, dans lequel il voulait se précipiter naguère, les prédictions du vieillard étaient accomplies, l'heure de sa mort se trouvait déjà fatalement retardée.

« Et nous te regrettions vraiment ! dit son ami poursuivant toujours sa thèse. Il s'agit d'une combinaison dans laquelle nous te comprenions en ta qualité d'homme supérieur, c'est-à-dire d'homme qui sait se mettre au-dessus de tout. L'escamotage¹ de la muscade constitutionnelle sous le gobelet royal se fait aujourd'hui, mon cher, plus gravement que jamais. L'infâme Monarchie renversée par l'héroïsme populaire était une femme de mauvaise vie avec laquelle on pouvait rire et banqueter ; mais la Patrie est une épouse acariâtre² et vertueuse, il nous faut accepter, bon gré, mal gré, ses caresses compassées. Or donc, le pouvoir s'est transporté, comme tu sais, des Tuileries chez les journalistes, de même que le budget a changé de quartier, en passant du faubourg Saint-Germain à la Chaussée-d'Antin³. Mais voici ce que tu ne sais peut-être pas ! Le gouvernement, c'est-à-dire l'aristocratie de banquiers et d'avocats, qui font aujourd'hui de la patrie comme les prêtres faisaient jadis de la monarchie, a senti la nécessité de mystifier le bon peuple de France avec des mots nouveaux et de vieilles idées, à l'instar des philosophes de toutes les écoles et des hommes forts de tous les temps. Il s'agit donc de nous inculquer une opinion royalement nationale, en nous prouvant qu'il est bien plus heureux de payer douze cents millions trente-trois centimes à la patrie représentée par messieurs tels et tels, que onze cents millions neuf centimes à un Roi qui disait *moi* au lieu de dire *nous*. En un mot, un journal armé de deux ou trois cent bons mille francs vient d'être fondé dans le but de faire une opposition qui contente les mécontents, sans nuire au gouvernement

1. **Escamotage** : subtilisation.

2. **Acariâtre** : désagréable.

3. Le **faubourg Saint-Germain** était habité par les hautes familles de l'aristocratie ; le quartier de la **Chaussée-d'Antin**, à la mode au début du XIX^e siècle, était apprécié par les familles de la bourgeoisie.

national du roi-citoyen¹. Or, comme nous nous moquons de la liberté autant que du despotisme, de la religion aussi bien que de l'incrédulité ; que pour nous la patrie est une capitale où les idées s'échangent et se vendent à tant la ligne, où tous les jours amènent de succulents dîners, de nombreux spectacles ; où fourmillent de licencieuses prostituées, où les soupers ne finissent que le lendemain, où les amours vont à l'heure comme les citadines ; que Paris sera toujours la plus adorable de toutes les patries ! la patrie de la joie, de la liberté, de l'esprit, des jolies femmes, des mauvais sujets, du bon vin, et où le bâton du pouvoir ne se fera jamais trop sentir, puisque l'on est près de ceux qui le tiennent... Nous, véritables sectateurs² du dieu Méphistophélès, avons entrepris de badigeonner l'esprit public, de rhabiller les acteurs, de clouer de nouvelles planches à la baraque gouvernementale, de médicamenter les doctrinaires, de recuire les vieux républicains, de réchampir³ les bonapartistes et de ravitailler le centre, pourvu qu'il nous soit permis de rire *in petto*⁴ des rois et des peuples, de ne pas être le soir de notre opinion du matin, et de passer une joyeuse vie à la Panurge⁵ ou *more orientali*⁶, couchés sur de moelleux coussins. Nous te destinions les rênes de cet empire macaronique et burlesque, ainsi nous t'emmenons de ce pas au dîner donné par le fondateur dudit journal, un banquier retiré qui, ne sachant que faire de son or, veut le changer en esprit. Tu y seras accueilli comme un frère, nous t'y saluerons roi de ces esprits frondeurs que rien n'épouvante, dont la perspicacité découvre les intentions de l'Autriche, de l'Angleterre ou de la Russie, avant que la Russie, l'Angleterre ou l'Autriche n'aient des intentions ! Oui, nous t'instituerons le souverain de ces puissances intelligentes qui fournissent au monde les Mirabeau, les Talleyrand, les Pitt, les Metternich⁷,

1. **Roi-citoyen** : Louis-Philippe (1773-1850) règne de 1830 à 1848 et met en place un régime parlementaire, la monarchie de Juillet.

2. **Sectateur** : partisan.

3. **Rechampir** : ranimer.

4. **In petto** : à part soi, intérieurement.

5. **Panurge** : personnage rusé créé par François Rabelais (vers 1494-1553).

6. **More orientali** : selon les mœurs orientales.

7. **Mirabeau, Talleyrand, Pitt, Metternich** : hommes politiques.

1335 enfin tous ces hardis Crispins¹ qui jouent entre eux les destinées d'un empire comme les hommes vulgaires² jouent leur *kirschen-wasser*³ aux dominos. Nous t'avons donné pour le plus intrépide compagnon qui jamais ait étreint corps à corps la Débauche, ce monstre admirable avec lequel veulent lutter tous les esprits forts ; nous avons même affirmé qu'il ne t'a pas encore vaincu. J'espère que tu ne feras pas mentir nos éloges.

1340 Taillefer, notre amphitryon⁴, nous a promis de surpasser les étroites saturnales⁵ de nos petits Lucullus⁶ modernes. Il est assez riche pour mettre de la grandeur dans les petitesesses, de l'élégance et de la grâce dans le vice. Entends-tu, Raphaël ? lui demanda l'orateur en s'interrompant.

1345 — Oui », répondit le jeune homme moins étonné de l'accomplissement de ses souhaits que surpris de la manière naturelle par laquelle les événements s'enchaînaient. Quoiqu'il lui fût impossible de croire à une influence magique, il admirait les hasards de la destinée humaine.

1350 « Mais tu nous dis oui, comme si tu pensais à la mort de ton grand-père, lui répliqua l'un de ses voisins.

— Ah ! reprit Raphaël avec un accent de naïveté qui fit rire ces écrivains, l'espoir de la jeune France, je pensais, mes amis, que nous voilà près de devenir de bien grands coquins ! Jusqu'à présent nous avons fait de l'impiété entre
1355 deux vins, nous avons pesé la vie étant ivres, nous avons prisé les hommes et les choses en digérant. Vierges du fait, nous étions hardis en paroles ; mais marqués maintenant par le fer chaud de la politique, nous allons entrer dans ce grand bain et y perdre nos illusions. Quand on ne croit plus qu'au diable,
1360 il est permis de regretter le paradis de la jeunesse, le temps d'innocence où nous tendions dévotement la langue à un bon prêtre, pour recevoir le sacré corps de notre Seigneur Jésus-Christ. Ah ! mes bons amis, si nous avons eu tant de plaisir

1. **Crispins** : valets de comédie, fourbes, effrontés et peu scrupuleux.

2. **Vulgaires** : ordinaires.

3. **Kirschen-wasser** : eau-de-vie de cerises.

4. **Amphitryon** : personne qui invite à dîner.

5. **Saturnales** : fêtes données en l'honneur de Saturne dans l'antiquité romaine. Moment d'excès et de débauche.

6. **Lucullus** (106-56 av. J.-C.) : général romain très riche.

1365 à commettre nos premiers péchés, c'est que nous avons des remords pour les embellir et leur donner du piquant, de la saveur ; tandis que maintenant...

— Oh ! maintenant, reprit le premier interlocuteur, il nous reste...

1370 — Quoi ? dit un autre.

— Le crime...

— Voilà un mot qui a toute la hauteur d'une potence et toute la profondeur de la Seine, répliqua Raphaël.

— Oh ! tu ne m'entends pas. Je parle des crimes politiques. Depuis ce matin je n'envie qu'une existence, celle des conspirateurs. Demain, je ne sais si ma fantaisie durera toujours ; mais ce soir la vie pâle de notre civilisation, unie comme la rainure d'un chemin de fer, fait bondir mon cœur de dégoût ! Je suis épris de passion pour les malheurs de la déroute de Moscou, pour les émotions du *Corsaire rouge* et pour l'existence des contrebandiers. Puisqu'il n'y a plus de Chartreux¹ en France, je voudrais au moins un Botany-Bay², une espèce d'infirmierie destinée aux petits lords Byrons, qui, après avoir chiffonné la vie comme une serviette après dîner, n'ont plus rien à faire qu'à incendier leur pays, se brûler la cervelle, conspirer pour la république, ou demander la guerre...

— Émile, dit avec feu le voisin de Raphaël à l'interlocuteur, foi d'homme, sans la révolution de juillet, je me faisais prêtre pour aller mener une vie animale au fond de quelque campagne, et...

— Et tu aurais lu le bréviaire³ tous les jours ?

— Oui.

— Tu es un fat⁴.

1395 — Nous lisons bien les journaux.

— Pas mal ! pour un journaliste. Mais, tais-toi, nous marchons au milieu d'une masse d'abonnés. Le journalisme, vois-tu, c'est la religion des sociétés modernes, et il y a progrès.

— Comment ?

1. **Chartreux** : moines de l'ordre de Saint-Bruno.

2. **Botany Bay** : baie en Australie où débarqua James Cook.

3. **Bréviaire** : ouvrage qui contient les prières devant être dites tous les jours.

4. **Fat** : orgueilleux, prétentieux.

1400 — Les pontifes¹ ne sont pas tenus de croire, ni le peuple non plus... »

En devisant ainsi, comme de braves gens qui savaient le *De viris illustribus*² depuis longues années, ils arrivèrent à un hôtel de la rue Joubert.

1405 Émile était un journaliste qui avait conquis plus de gloire à ne rien faire que les autres n'en recueillent de leurs succès. Critique hardi, plein de verve et de mordant, il possédait toutes les qualités que comportaient ses défauts. Franc et rieur, il disait en face mille épigrammes à un ami, qu'absent,
1410 il défendait avec courage et loyauté. Il se moquait de tout, même de son avenir. Toujours dépourvu d'argent, il restait, comme tous les hommes de quelque portée, plongé dans une inexprimable paresse, jetant un livre dans un mot au nez de gens qui ne savaient pas mettre un mot dans leurs livres.
1415 Prodigue de promesses qu'il ne réalisait jamais, il s'était fait de sa fortune et de sa gloire un coussin pour dormir, courant ainsi la chance de se réveiller vieux à l'hôpital. D'ailleurs, ami jusqu'à l'échafaud, fanfaron de cynisme et simple comme un enfant, il ne travaillait que par boutade ou par nécessité.

1420 « Nous allons faire, suivant l'expression de maître Alcofribas³, un fameux *tronçon de chiere lie*⁴, dit-il à Raphaël en lui montrant les caisses de fleurs qui embaumaient et verdissaient les escaliers.

— J'aime les porches bien chauffés et garnis de riches tapis,
1425 répondit Raphaël. Le luxe dès le péristyle est rare en France. Ici, je me sens renaître.

— Et là-haut nous allons boire et rire encore une fois, mon pauvre Raphaël. Ah ça ! reprit-il, j'espère que nous serons les vainqueurs et que nous marcherons sur toutes ces têtes-là. »

1430 Puis, d'un geste moqueur, il montra les convives en entrant dans un salon qui resplendissait de dorures, de lumières, et où ils furent aussitôt accueillis par les jeunes gens les plus remarquables de Paris. L'un venait de révéler un talent neuf, et de rivaliser par son premier tableau avec les gloires de la

1. **Pontifes** : personnes haut placées dans la hiérarchie catholique.

2. **De viris illustribus** : livre de latin.

3. **Alcofribas Nasier** : pseudonyme anagrammatique de François Rabelais.

4. **Tronçon de chiere lie** : festin.

1435 peinture impériale. L'autre avait hasardé la veille un livre plein
 de verneur, empreint d'une sorte de dédain littéraire, et qui
 découvrait à l'école moderne de nouvelles routes. Plus loin,
 un statuaire dont la figure pleine de rudesse accusait quelque
 vigoureux génie, causait avec un de ces froids railleurs qui,
 1440 selon l'occurrence, tantôt ne veulent voir de supériorité nulle
 part, et tantôt en reconnaissent partout. Ici, le plus spirituel de
 nos caricaturistes, à l'œil malin, à la bouche mordante, guettait
 les épigrammes pour les traduire à coups de crayon. Là, ce
 jeune et audacieux écrivain, qui mieux que personne distillait
 1445 la quintessence des pensées politiques, ou condensait en se
 jouant l'esprit d'un écrivain fécond, s'entretenait avec ce poète
 dont les écrits écraseraient toutes les œuvres du temps pré-
 sent, si son talent avait la puissance de sa haine. Tous deux
 essayaient de ne pas dire la vérité et de ne pas mentir, en
 1450 s'adressant de douces flatteries. Un musicien célèbre consolait
 en *si bémol*, et d'une voix moqueuse, un jeune homme poli-
 tique récemment tombé de la tribune sans se faire aucun mal.
 De jeunes auteurs sans style étaient auprès de jeunes auteurs
 sans idées, des prosateurs pleins de poésie près de poètes
 1455 prosaïques¹. Voyant ces êtres incomplets, un pauvre saint-si-
 monien², assez naïf pour croire à sa doctrine, les accouplait
 avec charité, voulant sans doute les transformer en religieux
 de son ordre. Enfin, il s'y trouvait deux ou trois de ces savants
 destinés à mettre de l'azote dans la conversation, et plusieurs
 1460 vaudevillistes prêts à y jeter de ces lueurs éphémères qui,
 semblables aux étincelles du diamant, ne donnent ni chaleur
 ni lumière. Quelques hommes à paradoxes, riant sous cape
 des gens qui épousent leurs admirations ou leurs mépris pour
 les hommes et les choses, faisaient déjà de cette politique
 1465 à double tranchant, avec laquelle ils conspirent contre tous
 les systèmes, sans prendre parti pour aucun. Le *jugeur* qui
 ne s'étonne de rien, qui se mouche au milieu d'une cavatine³

1. **Prosaïques** : qui relèvent de la prose.

2. **Saint-simonien** : partisan des idées de Saint-Simon (1760-1825), économiste et philosophe français qui prône l'enrichissement de la société par le développement de l'industrie, et la fraternité entre les hommes pour secourir les plus nécessiteux.

3. **Cavatine** : air dans un opéra.

aux Bouffons, y crie *brava* avant tout le monde, et contredit ceux qui préviennent son avis, était là cherchant à s'attribuer les mots des gens d'esprit. Parmi ces convives, cinq avaient de l'avenir, une dizaine devait obtenir quelque gloire viagère¹ ; quant aux autres, ils pouvaient comme toutes les médiocrités se dire le fameux mensonge de Louis XVIII : *Union et oubli*². L'amphitryon avait la gaieté soucieuse d'un homme qui dépense deux mille écus. De temps en temps ses yeux se dirigeaient avec impatience vers la porte du salon, en appelant celui des convives qui se faisait attendre. Bientôt apparut un gros petit homme qui fut accueilli par une flatteuse rumeur, c'était le notaire qui, le matin même, avait achevé de créer le journal. Un valet de chambre vêtu de noir vint ouvrir les portes d'une vaste salle à manger, où chacun alla sans cérémonie reconnaître sa place autour d'une table immense. Avant de quitter les salons, Raphaël y jeta un dernier coup d'œil. Son souhait était certes bien complètement réalisé. La soie et l'or tapissaient les appartements. De riches candélabres supportant d'innombrables bougies faisaient briller les plus légers détails des frises dorées, les délicates ciselures du bronze et les somptueuses couleurs de l'ameublement. Les fleurs rares de quelques jardinières artistement construites avec des bambous répandaient de doux parfums. Tout jusqu'aux draperies respirait une élégance sans prétention ; enfin, il y avait en tout je ne sais quelle grâce poétique dont le prestige devait agir sur l'imagination d'un homme sans argent.

« Cent mille livres de rente sont un bien joli commentaire du catéchisme, et nous aident merveilleusement à mettre la *morale en actions* ! dit-il en soupirant. Oh ! oui, ma vertu ne va guère à pied. Pour moi, le vice c'est une mansarde, un habit râpé, un chapeau gris en hiver, et des dettes chez le portier. Ah ! je veux vivre au sein de ce luxe un an, six mois, n'importe ! Et puis après mourir. J'aurai du moins épuisé, connu, dévoré mille existences.

1. **Viagère** : qui dure pendant la vie d'une personne.

2. **Union et oubli** : politique menée par Louis XVIII sous la Restauration pour oublier les crimes de la Révolution et unifier la nation.

— Oh ! lui dit Émile qui l'écoutait, tu prends le coupé¹ d'un agent de change pour le bonheur. Va, tu serais bientôt ennuyé de la fortune en t'apercevant qu'elle te ravirait la chance d'être un homme supérieur. Entre les pauvretés de la richesse et les richesses de la pauvreté, l'artiste a-t-il jamais balancé ? Ne nous faut-il pas toujours des luttes, à nous autres ? Aussi, prépare ton estomac, vois, dit-il en lui montrant par un geste héroïque le majestueux, le trois fois saint et rassurant aspect que présentait la salle à manger du benoît capitaliste. Cet homme-là, reprit-il, ne s'est vraiment donné la peine d'amasser son argent que pour nous. N'est-ce pas une espèce d'éponge oubliée par les naturalistes dans l'ordre des Polypiers, et qu'il s'agit de presser avec délicatesse, avant de la laisser sucer par des héritiers ? Ne trouves-tu pas du style aux bas-reliefs qui décorent les murs ? Et les lustres, et les tableaux, quel luxe bien entendu ! S'il faut croire les envieux et ceux qui tiennent à voir les ressorts de la vie, cet homme aurait tué, pendant la révolution, un Allemand et quelques autres personnes qui seraient, dit-on, son meilleur ami et la mère de cet ami². Peux-tu donner place à des crimes sous les cheveux grisonnants de ce vénérable Taillefer ? Il a l'air d'un bien bon homme. Vois donc comme l'argenterie étincelle, et chacun de ces rayons brillants serait pour lui un coup de poignard ?... allons donc ! autant vaudrait croire en Mahomet. Si le public avait raison, voici trente hommes de cœur et de talent qui s'apprêteraient à manger les entrailles, à boire le sang d'une famille. Et nous deux, jeunes gens pleins de candeur, d'enthousiasme, nous serions complices du forfait ! J'ai envie de demander à notre capitaliste s'il est honnête homme.

— Non pas maintenant ! s'écria Raphaël, mais quand il sera ivre mort, nous aurons dîné. »

Les deux amis s'assirent en riant. D'abord et par un regard plus rapide que la parole, chaque convive paya son tribut d'admiration au somptueux coup d'œil qu'offrait une longue table, blanche comme une couche de neige fraîchement tombée, et

1. Coupé : voiture.

2. Cette histoire est racontée par Balzac dans une nouvelle de *La Comédie humaine*, intitulée *L'Auberge rouge*, dans laquelle Balzac raconte l'histoire d'un vol et d'un meurtre sordides, exécutés par Taillefer dans sa jeunesse.

sur laquelle s'élevaient symétriquement les couverts couronnés de petits pains blonds. Les cristaux répétaient les couleurs de l'iris dans leurs reflets étoilés, les bougies traçaient des feux croisés à l'infini, les mets placés sous des dômes d'argent aiguisaient l'appétit et la curiosité. Les paroles furent assez rares. Les voisins se regardèrent. Le vin de Madère circula. Puis le premier service apparut dans toute sa gloire, il aurait fait honneur à feu Cambacérés¹, et Brillat-Savarin² l'eût célébré. Les vins de Bordeaux et de Bourgogne, blancs et rouges, furent servis avec une profusion royale. Cette première partie du festin était comparable, en tout point, à l'exposition d'une tragédie classique. Le second acte devint quelque peu bavard. Chaque convive avait bu raisonnablement en changeant de crus suivant ses caprices, en sorte qu'au moment où l'on emporta les restes de ce magnifique service, de tempétueuses discussions s'étaient établies ; quelques fronts pâles rougissaient, plusieurs nez commençaient à s'empourprer, les visages s'allumaient, les yeux pétillaient. Pendant cette aurore de l'ivresse, le discours ne sortit pas encore des bornes de la civilité ; mais les railleries, les bons mots s'échappèrent peu à peu de toutes les bouches ; puis la calomnie éleva tout doucement sa petite tête de serpent et parla d'une voix flûtée ; çà et là, quelques surnois écoutèrent attentivement, espérant garder leur raison. Le second service trouva donc les esprits tout à fait échauffés. Chacun mangea en parlant, parla en mangeant, but sans prendre garde à l'affluence des liquides, tant ils étaient lampants et parfumés, tant l'exemple fut contagieux. Taillefer se piqua d'animer ses convives, et fit avancer les terribles vins du Rhône, le chaud Tokay, le vieux Roussillon capiteux. Déchaînés comme les chevaux d'une malle-poste qui part d'un relais, ces hommes fouettés par les flammèches du vin de Champagne impatientement attendu, mais abondamment versé, laissèrent alors galoper leur esprit dans le vide de ces raisonnements que personne n'écoute, se mirent à raconter ces histoires qui n'ont pas d'auditeur,

1. **Jean-Jacques-Régis de Cambacérés** (1753-1824) : homme politique français qui donnait des dîners très réputés.

2. **Jean Anthelme Brillat-Savarin** (1755-1826) : écrivain et gastronome français.

recommencèrent cent fois ces interpellations qui restent sans réponse. L'orgie seule déploya sa grande voix, sa voix composée de cent clameurs confuses qui grossissent comme les *crescendo* de Rossini¹. Puis arrivèrent les toasts insidieux, les forfanteries, les défis. Tous renonçaient à se glorifier de leur capacité intellectuelle pour revendiquer celle des tonneaux, des foudres, des cuves. Il semblait que chacun eût deux voix. Il vint un moment où les maîtres parlèrent tous à la fois, et où les valets sourirent. Mais cette mêlée de paroles où les paradoxes douteusement lumineux, les vérités grotesquement habillées se heurtèrent à travers les cris, les jugements interlocutoires, les arrêts souverains et les niaiseries, comme au milieu d'un combat se croisent les boulets, les balles et la mitraille, eût sans doute intéressé quelque philosophe par la singularité des pensées, ou surpris un politique par la bizarrerie des systèmes. C'était tout à la fois un livre et un tableau. Les philosophies, les religions, les morales, si différentes d'une latitude à l'autre, les gouvernements, enfin tous les grands actes de l'intelligence humaine tombèrent sous une faux aussi longue que celle du Temps, et peut-être eussiez-vous pu difficilement décider si elle était maniée par la Sagesse ivre, ou par l'Ivresse devenue sage et clairvoyante. Emportés par une espèce de tempête, ces esprits semblaient, comme la mer irritée contre ses falaises, vouloir ébranler toutes les lois entre lesquelles flottent les civilisations, satisfaisant ainsi sans le savoir à la volonté de Dieu, qui laisse dans la nature le bien et le mal en gardant pour lui seul le secret de leur lutte perpétuelle. Furieuse et burlesque, la discussion fut en quelque sorte un sabbat des intelligences. Entre les tristes plaisanteries dites par ces enfants de la Révolution à la naissance d'un journal, et les propos tenus par de joyeux buveurs à la naissance de Gargantua, se trouvait tout l'abîme qui sépare le dix-neuvième siècle du seizième. Celui-ci apprêtait une destruction en riant, le nôtre riait au milieu des ruines.

« Comment appelez-vous le jeune homme que je vois là-bas ? dit le notaire en montrant Raphaël. J'ai cru l'entendre nommer Valentin.

1. **Gioachino Rossini** (1792-1868) : compositeur italien du XIX^e siècle.

1610 — Que chantez-vous avec votre Valentin tout court ? s'écria
 Émile en riant. Raphaël de Valentin, s'il vous plaît ! Nous
portons un aigle d'or en champ de sable couronné d'argent
becqué et onglé de gueules, avec une belle devise : NON CECI-
 DIT ANIMUS¹ ! Nous ne sommes pas un enfant trouvé, mais
 1615 le descendant de l'empereur *Valens*, souche des *Valentinois*,
 fondateur des villes de Valence en Espagne et en France,
 héritier légitime de l'empire d'Orient. Si nous laissons trôner
 Mahmoud à Constantinople, c'est par pure bonne volonté, et
 faute d'argent ou de soldats². »

1620 Émile décrivit en l'air, avec sa fourchette, une couronne au-
 dessus de la tête de Raphaël. Le notaire se recueillit pendant
 un moment et se remit bientôt à boire en laissant échapper un
 geste authentique, par lequel il semblait avouer qu'il lui était
 impossible de rattacher à sa clientèle les villes de Valence,
 1625 de Constantinople, Mahmoud, l'empereur Valens et la famille
 des Valentinois.

« La destruction de ces fourmilières nommées Babylone, Tyr,
 Carthage, ou Venise, toujours écrasées sous les pieds d'un géant
 qui passe, ne serait-elle pas un avertissement donné à l'homme
 par une puissance moqueuse ? dit Claude Vignon, espèce d'es-
 1630 clave acheté pour faire du Bossuet à dix sous la ligne.

— Moïse, Sylla, Louis XI, Richelieu, Robespierre et Napoléon
 sont peut-être un même homme qui reparait à travers les
 civilisations comme une comète dans le ciel ! répondit un
 1635 ballanchiste³.

— Pourquoi sonder la Providence ? dit Canalis⁴, le fabricant
 de ballades.

— Allons, voilà la Providence, s'écria le joueur en l'inter-
 rompant. Je ne connais rien au monde de plus élastique.

1. **Non cecidit animus** : « notre courage n'a pas fait défaut ». Mais « *animus* » désigne aussi le « souffle vital », qui fera défaut à Raphaël à partir du moment où il possédera la peau. Émile imite ici la description des blasons aristocratiques (aigle d'or...).

2. Allusion aux croisades médiévales.

3. **Ballanchiste** : partisan de Pierre-Simon Ballanche (1776-1847), écrivain français selon qui les sociétés se succèdent dans une logique cyclique. Les mêmes événements reviendraient de siècle en siècle, tout en s'inscrivant dans une dynamique de progrès.

4. **Canalis** : poète fictif de *La Comédie humaine*.

1640 — Mais, monsieur, Louis XIV a fait périr plus d'hommes
pour creuser les aqueducs de Maintenon que la Convention
pour asseoir justement l'impôt, pour mettre de l'unité dans
la loi, nationaliser la France et faire également partager les
héritages, disait Massol, un jeune homme devenu républicain
1645 faute d'une syllabe devant son nom¹.

— Monsieur, lui répondit Moreau de l'Oise, bon pro-
priétaire, vous qui prenez le sang pour du vin, cette fois-ci
laissez-vous à chacun sa tête sur ses épaules ?

— À quoi bon, monsieur ? les principes de l'ordre social ne
1650 valent-ils donc pas quelques sacrifices ?

— Bixiou ! Hé ! Chose-le-républicain prétend que la tête
de ce propriétaire serait un sacrifice, dit un jeune homme à
son voisin.

— Les hommes et les événements ne sont rien, disait le
1655 républicain en continuant sa théorie à travers les hoquets, il n'y
a en politique et en philosophie que des principes et des idées.

— Quelle horreur ! Vous n'auriez nul chagrin de tuer vos
amis pour un si...

— Hé ! monsieur, l'homme qui a des remords est le vrai
1660 scélérat, car il a quelque idée de la vertu ; tandis que Pierre-
le-Grand, le duc d'Albe, étaient des systèmes, et le corsaire
Monbard, une organisation.

— Mais la société ne peut-elle pas se priver de vos systèmes
et de vos organisations ? dit Canalis.

1665 — Oh ! d'accord, s'écria le républicain.

— Eh ! votre stupide république me donne des nausées !
nous ne saurions découper tranquillement un chapon sans y
trouver la loi agraire.

— Tes principes sont excellents, mon petit Brutus farci de
1670 truffes ! Mais tu ressembles à mon valet de chambre, le drôle
est si cruellement possédé par la manie de la propreté, que si
je lui laissais broser mes habits à sa fantaisie, j'irais tout nu.

— Vous êtes des brutes ! vous voulez nettoyer une nation
avec des cure-dents, répliqua l'homme à la république. Selon
1675 vous la justice serait plus dangereuse que les voleurs.

1. **Une syllabe devant son nom** : une particule, signe de l'appartenance à l'aristocratie.

— Hé ! hé ! fit l'avoué Desroches.

— Sont-ils ennuyeux avec leur politique ! dit Cardot le notaire. Fermez la porte. Il n'y a pas de science ou de vertu qui vaille une goutte de sang. Si nous voulions faire la liqui-
1680 dation de la vérité, nous la trouverions peut-être en faillite.

— Ah ! il en aurait sans doute moins coûté de nous amu-
ser dans le mal que de nous disputer dans le bien. Aussi,
donnerais-je tous les discours prononcés à la tribune depuis
1685 quarante ans pour une truite, pour un conte de Perrault ou
une croquade¹ de Charlet.

— Vous avez bien raison ! Passez-moi des asperges. Car,
après tout, la liberté enfante l'anarchie, l'anarchie conduit au
despotisme, et le despotisme ramène à la liberté. Des millions
1690 d'êtres ont péri sans avoir pu faire triompher aucun de ces
systèmes. N'est-ce pas le cercle vicieux dans lequel tournera
toujours le monde moral ? Quand l'homme croit avoir perfec-
tionné, il n'a fait que déplacer les choses.

— Oh ! oh ! s'écria Cursy le vaudevilliste, alors, messieurs,
je porte un toast à Charles X, père de la liberté !

1695 — Pourquoi pas ? dit Émile. Quand le despotisme est dans
les lois, la liberté se trouve dans les mœurs, et *vice versa*.

— Buvons donc à l'imbécillité du pouvoir qui nous donne
tant de pouvoir sur les imbéciles ! dit le banquier.

1700 — Hé ! mon cher, au moins Napoléon nous a-t-il laissé de
la gloire ! criait un officier de marine qui n'était jamais sorti
de Brest.

— Ah ! la gloire, triste denrée. Elle se paye cher et ne se
garde pas. Ne serait-elle point l'égoïsme des grands hommes,
comme le bonheur est celui des sots ?

1705 — Monsieur, vous êtes bien heureux.

— Le premier qui inventa les fossés était sans doute un
homme faible, car la société ne profite qu'aux gens chétifs.
Placés aux deux extrémités du monde moral, le sauvage et le
penseur ont également horreur de la propriété.

1710 — Joli ! s'écria Cardot. S'il n'y avait pas de propriétés, com-
ment pourrions-nous faire des actes ?

— Voilà des petits pois délicieusement fantastiques !

1. Croquade : ébauche.

- Et le curé fut trouvé mort dans son lit, le lendemain...
- Qui parle de mort ? Ne badinez pas ! J'ai un oncle.
- 1715 — Vous vous résigneriez sans doute à le perdre.
- Ce n'est pas une question.
- Écoutez-moi, messieurs ! MANIÈRE DE TUER SON ONCLE.
Chut ! (Écoutez ! Écoutez !) Ayez d'abord un oncle gros et gras, septuagénaire au moins, ce sont les meilleurs oncles.
- 1720 (Sensation.) Faites-lui manger, sous un prétexte quelconque, un pâté de foie gras...
- Hé ! mon oncle est un grand homme sec, avare et sobre.
- Ah ! ces oncles-là sont des monstres qui abusent de la vie.
- 1725 — Et, dit l'homme aux oncles en continuant, annoncez-lui, pendant sa digestion, la faillite de son banquier.
- S'il résiste ?
- Lâchez-lui une jolie fille !
- S'il est... dit-il en faisant un geste négatif.
- 1730 — Alors, ce n'est pas un oncle, l'oncle est essentiellement égrillard¹.
- La voix de la Malibran² a perdu deux notes.
- Non, monsieur.
- Si, monsieur.
- 1735 — Oh ! oh ! Oui et non, n'est-ce pas l'histoire de toutes les dissertations religieuses, politiques et littéraires ? L'homme est un bouffon qui danse sur des précipices !
- À vous entendre, je suis un sot.
- Au contraire, c'est parce que vous ne m'entendez pas.
- 1740 — L'instruction, belle niaiserie ! M. Heineffettermach porte le nombre des volumes imprimés à plus d'un milliard, et la vie d'un homme ne permet pas d'en lire cent cinquante mille.
- 1745 Alors expliquez-moi ce que signifie le mot *instruction* ? pour les uns, elle consiste à savoir les noms du cheval d'Alexandre, du dogue Bérécillo, du seigneur des Accords, et à ignorer celui de l'homme auquel nous devons le flottage³ des bois ou la porcelaine. Pour les autres, être instruit, c'est savoir brûler

1. **Égrillard** : grivois, libertin.

2. **Maria Malibran** (1808-1836) : célèbre chanteuse d'opéra.

3. **Flottage** : transport du bois par voie d'eau.

un testament et vivre en honnêtes gens, aimés, considérés, au lieu de voler une montre en récidive, avec les cinq circonstances aggravantes, et d'aller mourir en place de Grève, haïs et déshonorés.

— Nathan restera-t-il ?

— Ah ! Ses collaborateurs, monsieur, ont bien de l'esprit.

— Et Canalis ?

1755 — C'est un grand homme, n'en parlons plus.

— Vous êtes ivres !

— La conséquence immédiate d'une constitution est l'aplatissement des intelligences. Arts, sciences, monuments, tout est dévoré par un effroyable sentiment d'égoïsme, notre lèpre actuelle. Vos trois cents bourgeois, assis sur des banquettes¹, ne penseront qu'à planter des peupliers. Le despotisme fait illégalement de grandes choses, la liberté ne se donne même pas la peine d'en faire légalement de très petites.

1765 — Votre enseignement mutuel fabrique des pièces de cent sous en chair humaine, dit un absolutiste en interrompant. Les individualités disparaissent chez un peuple nivelé par l'instruction.

— Cependant le but de la société n'est-il pas de procurer à chacun le bien-être ? demanda le saint-simonien.

— Si vous aviez cinquante mille livres de rente, vous ne penseriez guère au peuple. Êtes-vous épris de belle passion pour l'humanité ; allez à Madagascar : vous y trouverez un joli petit peuple tout neuf à saint-simoniser, à classer, à mettre en bocal ; mais ici, chacun entre tout naturellement dans son alvéole, comme une cheville dans son trou. Les portiers sont portiers, et les niais sont des bêtes sans avoir besoin d'être promus par un collègue de Pères. Ah ! ah !

— Vous êtes un carliste² !

1780 — Pourquoi pas ? J'aime le despotisme, il annonce un certain mépris pour la race humaine. Je ne hais pas les rois. Ils sont si amusants ! Trôner dans une chambre, à trente millions de lieues du soleil, n'est-ce donc rien ?

1. Sur des banquettes : à la Chambre.

2. Carliste : personne favorable au roi Charles X.

— Mais résumons cette large vue de la civilisation, disait
 1785 le savant, qui pour l'instruction du sculpteur inattentif avait
 entrepris une discussion sur le commencement des sociétés
 et sur les peuples autochtones. À l'origine des nations
 la force fut en quelque sorte matérielle, une, grossière ; puis
 avec l'accroissement des agrégations, les gouvernements
 1790 ont procédé par des décompositions plus ou moins habiles
 du pouvoir primitif. Ainsi, dans la haute antiquité, la force
 était dans la théocratie¹ ; le prêtre tenait le glaive et l'encen-
 soir. Plus tard, il y eut deux sacerdoce : le pontife et le roi.
 Aujourd'hui, notre société, dernier terme de la civilisation, a
 1795 distribué la puissance suivant le nombre des combinaisons, et
 nous sommes arrivés aux forces nommées industrie, pensée,
 argent, parole. Le pouvoir n'ayant plus alors d'unité marche
 sans cesse vers une dissolution sociale qui n'a plus d'autre
 barrière que l'intérêt. Aussi ne nous appuyons-nous ni sur la
 1800 religion, ni sur la force matérielle, mais sur l'intelligence. Le
 livre vaut-il le glaive, la discussion vaut-elle l'action ? Voilà
 le problème.

— L'intelligence a tout tué, s'écria le carliste. Allez, la liberté
 absolue mène les nations au suicide, elles s'ennuient dans le
 1805 triomphe, comme un Anglais millionnaire.

— Que nous direz-vous de neuf ? Aujourd'hui vous avez
 ridiculisé tous les pouvoirs, et c'est même chose vulgaire que
 de nier Dieu ! Vous n'avez plus de croyance. Aussi le siècle
 est-il comme un vieux sultan perdu de débauche ! Enfin, votre
 1810 lord Byron, en dernier désespoir de poésie, a chanté les pas-
 sions du crime.

— Savez-vous, lui répondit Bianchon² complètement ivre,
 qu'une dose de phosphore de plus ou de moins fait l'homme
 de génie ou le scélérat, l'homme d'esprit ou l'idiot, l'homme
 1815 vertueux ou le criminel ?

— Peut-on traiter ainsi la vertu ! s'écria de Cursy. La vertu,
 sujet de toutes les pièces de théâtre, dénouement de tous les
 drames, base de tous les tribunaux.

1. **Théocratie** : gouvernement dans lequel le pouvoir est aux mains des religieux.

2. **Bianchon** : médecin, personnage important de *La Comédie humaine*, notamment mis en scène dans *Le Père Goriot*.

— Hé ! tais-toi donc, animal. Ta vertu, c'est Achille sans talon ! dit Bixiou.

— À boire !

— Veux-tu parier que je bois une bouteille de vin de Champagne d'un seul trait ?

— Quel trait d'esprit ! s'écria Bixiou.

— Ils sont gris comme des charretiers, dit un jeune homme qui donnait sérieusement à boire à son gilet.

— Oui, monsieur, le gouvernement actuel est l'art de faire régner l'opinion publique.

— L'opinion ? mais c'est la plus vicieuse de toutes les prostituées ! À vous entendre, hommes de morale et de politique, il faudrait sans cesse préférer vos lois à la nature, l'opinion à la conscience. Allez, tout est vrai, tout est faux ! Si la société nous a donné le duvet des oreillers, elle a certes compensé le bienfait par la goutte¹, comme elle a mis la procédure pour tempérer la justice, et les rhumes à la suite des châles de Cachemire.

— Monstre ! dit Émile en interrompant le misanthrope², comment peux-tu médire de la civilisation en présence de vins, de mets si délicieux, et à table jusqu'au menton ? Mords ce chevreuil aux pieds et aux cornes dorées, mais ne mords pas ta mère.

— Est-ce ma faute, à moi, si le catholicisme arrive à mettre un million de dieux dans un sac de farine, si la république aboutit toujours à quelque Napoléon, si la royauté se trouve entre l'assassinat de Henri IV et le jugement de Louis XVI, si le libéralisme devient La Fayette ?

— L'avez-vous embrassé en juillet ?

— Non.

— Alors taisez-vous, sceptique.

— Les sceptiques sont les hommes les plus consciencieux.

— Ils n'ont pas de conscience.

— Que dites-vous ? ils en ont au moins deux.

— Escompter³ le ciel ! monsieur, voilà une idée vraiment commerciale. Les religions antiques n'étaient qu'un heureux

1. Goutte : maladie articulaire chronique et douloureuse.

2. Misanthrope : personne qui n'aime pas le genre humain, la compagnie des autres.

3. Escompter : payer en avance.

développement du plaisir physique ; mais nous autres nous
1855 avons développé l'âme et l'espérance ; il y a eu progrès.

— Hé ! mes bons amis, que pouvez-vous attendre d'un
siècle repu de politique ? dit Nathan. Quel a été le sort du
Roi de Bohême et de ses sept châteaux, la plus ravissante
conception...

1860 — Ça ? cria le joueur d'un bout de la table à l'autre. C'est
des phrases tirées au hasard dans un chapeau, véritable
ouvrage écrit pour Charenton¹.

— Vous êtes un sot !

— Vous êtes un drôle !

1865 — Oh ! oh !

— Ah ! ah !

— Ils se battront.

— Non.

— À demain, monsieur.

1870 — À l'instant, répondit Nathan.

— Allons ! allons ! vous êtes deux braves.

— Vous en êtes un autre ! dit le provocateur.

— Ils ne peuvent seulement pas se mettre debout.

1875 — Ah ! je ne me tiens pas droit, peut-être ! » reprit le belli-
queux Nathan en se dressant comme un cerf-volant indécis.

Il jeta sur la table un regard hébété, puis comme exténué
par cet effort, il retomba sur sa chaise, pencha la tête et resta
muet.

1880 « Ne serait-il pas plaisant, dit le joueur à son voisin, de me
battre pour un ouvrage que je n'ai jamais vu ni lu !

— Émile, prends garde à ton habit, ton voisin pâlit, dit
Bixiou.

1885 — Kant, monsieur. Encore un ballon lancé pour amuser
les niais ! Le matérialisme et le spiritualisme sont deux jolies
raquettes avec lesquelles des charlatans en robe font aller le
même volant. Que Dieu soit en tout selon Spinoza, ou que tout
vienne de Dieu selon saint Paul... Imbéciles ! ouvrir ou fermer
une porte, n'est-ce pas le même mouvement ? L'œuf vient-il
de la poule ou la poule de l'œuf ? (Passez-moi du canard !)
1890 Voilà toute la science.

1. Charenton : asile destiné à accueillir les fous, les aliénés.

— Nigaud, lui cria le savant, la question que tu poses est tranchée par un fait.

— Et lequel ?

1895 — Les chaires de professeurs n'ont pas été faites pour la philosophie, mais bien la philosophie pour les chaires ? Mets des lunettes et lis le budget.

— Voleurs !

— Imbéciles !

— Fripons !

1900 — Dupes !

— Où trouverez-vous ailleurs qu'à Paris un échange aussi vif, aussi rapide entre les pensées, s'écria Bixiou, en prenant une voix de basse-taille¹.

1905 — Allons, Bixiou, fais-nous quelque farce classique ? Voyons, une charge² !

— Voulez-vous que je vous fasse le dix-neuvième siècle ?

— Écoutez !

— Silence !

1910 — Mettez des sourdines à vos mufles !

— Te tairas-tu, chinois !

— Donne-lui du vin, et qu'il se taise, cet enfant !

— À toi, Bixiou ! »

1915 L'artiste boutonna son habit noir jusqu'au col, mit ses gants jaunes, et se grima de manière à singer la *Revue des Deux Mondes* en louchant ; mais le bruit couvrit sa voix, et il fut impossible de saisir un seul mot de sa moquerie. S'il ne représenta pas le siècle, au moins représenta-t-il la Revue, car il ne s'entendit pas lui-même.

1920 Le dessert se trouva servi comme par enchantement. La table fut couverte d'un vaste surtout en bronze doré, sorti des ateliers de Thomire. De hautes figures douées par un célèbre artiste des formes convenues en Europe pour la beauté idéale, soutenaient et portaient des buissons de fraises, des ananas, des dattes fraîches, des raisins jaunes, de blondes pêches, des oranges arrivées de Sétubal³ par un paquebot, des grenades,

1925

1. **De basse-taille** : très grave.

2. **Charge** : caricature, critique.

3. **Sétubal** : ville du Portugal, qui s'écrit normalement « Setúbal ».

des fruits de la Chine, enfin toutes les surprises du luxe, les miracles du petit-four, les délicatesses les plus friandes, les friandises les plus séductrices. Les couleurs de ces tableaux gastronomiques étaient rehaussées par l'éclat de la porcelaine, par des lignes étincelantes d'or, par les découpures des vases. Gracieuse comme les liquides franges de l'Océan, verte et légère, la mousse couronnait les paysages du Poussin, copiés à Sèvres. Le territoire d'un prince allemand n'aurait pas payé cette richesse insolente. L'argent, la nacre, l'or, les cristaux furent de nouveau prodigués sous de nouvelles formes ; mais les yeux engourdis et la verbeuse fièvre de l'ivresse permirent à peine aux convives d'avoir une intuition vague de cette féerie digne d'un conte oriental. Les vins de dessert apportèrent leurs parfums et leurs flammes, philtres puissants, vapeurs enchanteresses qui engendrent une espèce de mirage intellectuel et dont les liens puissants enchaînent les pieds, alourdissent les mains. Les pyramides de fruits furent pillées, les voix grossirent, le tumulte grandit. Il n'y eut plus alors de paroles distinctes, les verres volèrent en éclats, et des rires atroces partirent comme des fusées. Cursy saisit un cor et se mit à sonner une fanfare. Ce fut comme un signal donné par le diable. Cette assemblée en délire hurla, siffla, chanta, cria, rugit, gronda. Vous eussiez souri de voir des gens naturellement gais, devenus sombres comme les dénouements de Crébillon¹, ou rêveurs comme des marins en voiture. Les hommes fins disaient leurs secrets à des curieux qui n'écoutaient pas. Les mélancoliques souriaient comme des danseuses qui achèvent leurs pirouettes. Claude Vignon se dandinait à la manière des ours en cage. Des amis intimes se battaient. Les ressemblances animales inscrites sur les figures humaines, et si curieusement démontrées par les physiologistes, reparaissaient vaguement dans les gestes, dans les habitudes du corps. Il y avait un livre tout fait pour quelque Bichat² qui se serait trouvé là froid et à jeun. Le maître du logis, se sentant ivre, n'osait se lever, mais il approuvait les extravagances de ses

1. **Crébillon** (1674-1762) : auteur dramatique de nombreuses tragédies.

2. **Marie François Xavier Bichat** (1771-1802) : médecin du XVIII^e siècle, auteur des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, dont le travail a inspiré Balzac et sa théorie de l'énergie.

convives par une grimace fixe, en tâchant de conserver un air décent et hospitalier. Sa large figure, devenue rouge et bleue, presque violacée, terrible à voir, s'associait au mouvement général par des efforts semblables au roulis et au tangage d'un brick¹.

« Les avez-vous assassinés ? lui demanda Émile.

— La peine de mort va, dit-on, être abolie en faveur de la révolution de Juillet, répondit Taillefer qui haussa les sourcils d'un air tout à la fois plein de finesse et de bêtise.

1970 — Mais ne les voyez-vous pas quelquefois en songe ? reprit Raphaël.

— Il y a prescription ! dit le meurtrier plein d'or.

1975 — Et sur sa tombe, s'écria Émile d'un ton sardonique², l'entrepreneur du cimetière gravera : *Passants, accordez une larme à sa mémoire !* Oh ! reprit-il, je donnerais bien cent sous au mathématicien qui me démontrerait par une équation algébrique l'existence de l'enfer. »

Il jeta une pièce en l'air en criant : « Face pour Dieu !

1980 — Ne regarde pas, dit Raphaël en saisissant la pièce, que sait-on ? le hasard est si plaisant.

— Hélas ! reprit Émile d'un air tristement bouffon, je ne vois pas où poser les pieds entre la géométrie de l'incrédule et le *Pater noster*³ du pape. Bah ! buvons ! *Trinc*⁴ est, je crois, l'oracle de la dive bouteille⁵ et sert de conclusion au *Pantagruel*.

1985 — Nous devons au *Pater noster*, répondit Raphaël, nos arts, nos monuments, nos sciences peut-être ; et, bienfait plus grand encore, nos gouvernements modernes, dans lesquels une société vaste et féconde est merveilleusement représentée par cinq cents intelligences, où les forces opposées les unes
1990 aux autres se neutralisent en laissant tout pouvoir à la CIVILISATION, reine gigantesque qui remplace le ROI, cette ancienne et terrible figure, espèce de faux destin créé par l'homme

1. **Brick** : navire.

2. **Sardonique** : sarcastique.

3. **Pater noster** : « Notre Père », prière catholique.

4. **Trinc** : « bois ».

5. **Dive bouteille** : expression empruntée à Rabelais, qui signifie « divine bouteille ». Elle délivre un oracle, auquel Pantagruel et ses compagnons ont accès dans *Le Cinquième Livre* de Rabelais.

entre le ciel et lui. En présence de tant d'œuvres accomplies, l'athéisme apparaît comme un squelette qui n'engendre pas.

1995 Qu'en dis-tu ?

— Je songe aux flots de sang répandus par le catholicisme, dit froidement Émile. Il a pris nos veines et nos cœurs pour faire une contrefaçon du déluge. Mais n'importe ! Tout homme qui pense doit marcher sous la bannière du Christ. Lui seul a consacré le triomphe de l'esprit sur la matière, lui seul nous a poétiquement révélé le monde intermédiaire qui nous sépare de Dieu.

2000 — Tu crois ? reprit Raphaël en lui jetant un indéfinissable sourire d'ivresse. Eh bien, pour ne pas nous compromettre, portons le fameux toast : *Diis ignotis*¹ ! »

Et ils vidèrent leurs calices de science, de gaz carbonique, de parfums, de poésie et d'incrédulité.

« Si ces messieurs veulent passer dans le salon, le café les y attend », dit le maître d'hôtel.

2010 En ce moment presque tous les convives se roulaient au sein de ces limbes délicieuses où les lumières de l'esprit s'éteignent, où le corps délivré de son tyran s'abandonne aux joies délirantes de la liberté. Les uns arrivés à l'apogée de l'ivresse restaient mornes et péniblement occupés à saisir une pensée qui leur attestât leur propre existence, les autres plongés dans le marasme produit par une digestion alourdissante niaient le mouvement. D'intrépides orateurs disaient encore de vagues paroles dont le sens leur échappait à eux-mêmes. Quelques refrains retentissaient comme le bruit d'une mécanique obligée d'accomplir sa vie factice et sans âme. Le silence et le tumulte s'étaient bizarrement accouplés. Néanmoins, en entendant la voix sonore du valet qui, à défaut d'un maître, leur annonçait des joies nouvelles, les convives se levèrent entraînés, soutenus ou portés les uns par les autres. La troupe
2020
2025 entière resta pendant un moment immobile et charmée sur le seuil de la porte. Les jouissances excessives du festin pâlirent devant le chatouillant spectacle que l'amphitryon offrait au plus voluptueux de leurs sens. Sous les étincelantes bougies d'un lustre d'or, autour d'une table chargée de vermeil, un

1. *Diis ignotis* : « Aux dieux inconnus ».

2030 groupe de femmes se présenta soudain aux convives hébé-
tés dont les yeux s'allumèrent comme autant de diamants.
Riches étaient les parures, mais plus riches encore étaient
ces beautés éblouissantes devant lesquelles disparaissaient
toutes les merveilles de ce palais. Les yeux passionnés de
2035 ces filles, prestigieuses comme des fées, avaient encore plus
de vivacité que les torrents de lumière qui faisaient resplen-
dir les reflets satinés des tentures, la blancheur des marbres
et les saillies délicates des bronzes. Le cœur brûlait à voir
les contrastes de leurs coiffures agitées et de leurs attitudes,
2040 toutes diverses d'attraits et de caractère. C'était une haie de
fleurs mêlées de rubis, de saphirs et de corail ; une ceinture
de colliers noirs sur des cous de neige, des écharpes légères
flottant comme les flammes d'un phare, des turbans orgueil-
leux, des tuniques modestement provocantes. Ce sérail offrait
2045 des séductions pour tous les yeux, des voluptés pour tous les
caprices. Posée à ravir, une danseuse semblait être sans voile
sous les plis onduleux du cachemire. Là une gaze diaphane,
ici la soie chatoyante cachaient ou révélaient des perfections
mystérieuses. De petits pieds étroits parlaient d'amour, des
2050 bouches fraîches et rouges se taisaient. De frêles et décentes
jeunes filles, vierges factices dont les jolies chevelures respi-
raient une religieuse innocence, se présentaient aux regards
comme des apparitions qu'un souffle pouvait dissiper. Puis
des beautés aristocratiques au regard fier, mais indolentes,
2055 mais fluettes, maigres, gracieuses, penchaient la tête comme
si elles avaient encore de royales protections à faire acheter.
Une Anglaise, blanche et chaste figure aérienne, descendue
des nuages d'Ossian, ressemblait à un ange de mélancolie, à
un remords fuyant le crime. La Parisienne dont toute la beauté
2060 gît dans une grâce indescrivable, vaine de sa toilette et de son
esprit, armée de sa toute-puissante faiblesse, souple et dure,
sirène sans cœur et sans passion, mais qui sait artificieuse-
ment créer les trésors de la passion et contrefaire les accents
du cœur, ne manquait pas à cette périlleuse assemblée où
2065 brillaient encore des Italiennes tranquilles en apparence et
consciencieuses dans leur félicité de riches Normandes aux
formes magnifiques, des femmes méridionales aux cheveux
noirs, aux yeux bien fendus. Vous eussiez dit des beautés de

Versailles convoquées par Lebel, ayant dès le matin dressé
2070 tous leurs pièges, arrivant comme une troupe d'esclaves orientales réveillées par la voix du marchand pour partir à l'aurore. Elles restaient interdites, honteuses, et s'empressaient autour de la table comme des abeilles qui bourdonnent dans l'intérieur d'une ruche. Cet embarras craintif, reproche et coquette-
2075 rie tout ensemble, était ou quelque séduction calculée ou de la pudeur involontaire. Peut-être un sentiment que la femme ne dépouille jamais complètement leur ordonnait-il de s'envelopper dans le manteau de la vertu pour donner plus de charme et de piquant aux prodigalités du vice. Aussi la conspiration
2080 ourdie par le vieux Taillefer sembla-t-elle devoir échouer. Ces hommes sans frein furent subjugués tout d'abord par la puissance majestueuse dont est investie la femme. Un murmure d'admiration résonna comme la plus douce musique. L'amour n'avait pas voyagé de compagnie avec l'ivresse ; au lieu d'un
2085 ouragan de passions, les convives surpris dans un moment de faiblesse s'abandonnèrent aux délices d'une voluptueuse extase. À la voix de la poésie qui les domine toujours, les artistes étudièrent avec bonheur les nuances délicates qui distinguaient ces beautés choisies. Réveillé par une pensée, due
2090 peut-être à quelque émanation d'acide carbonique dégagé du vin de Champagne, un philosophe frissonna en songeant aux malheurs qui amenaient là ces femmes, dignes peut-être jadis des plus purs hommages. Chacune d'elles avait sans doute un drame sanglant à raconter. Presque toutes apportaient d'infernales tortures, et traînaient après elles des hommes sans foi,
2095 des promesses trahies, des joies rançonnées par la misère. Les convives s'approchèrent d'elles avec politesse, et des conversations aussi diverses que les caractères s'établirent. Des groupes se formèrent. Vous eussiez dit d'un salon de bonne
2100 compagnie où les jeunes filles et les femmes vont offrant aux convives, après le dîner, les secours que le café, les liqueurs et le sucre prêtent aux gourmands embarrassés dans les travaux d'une digestion récalcitrante. Mais bientôt quelques rires éclatèrent, le murmure augmenta, les voix s'élevèrent. L'orgie,
2105 domptée pendant un moment, menaça par intervalles de se réveiller. Ces alternatives de silence et de bruit eurent une vague ressemblance avec une symphonie de Beethoven.

Assis sur un moelleux divan, les deux amis virent d'abord arriver près d'eux une grande fille bien proportionnée, superbe en son maintien, de physionomie assez irrégulière, mais perçante, mais impétueuse, et qui saisissait l'âme par de vigoureux contrastes. Sa chevelure noire, lascivement bouclée, semblait avoir déjà subi les combats de l'amour, et retombait en flocons légers sur ses larges épaules qui offraient des perspectives attrayantes à voir. De longs rouleaux bruns enveloppaient à demi un cou majestueux sur lequel la lumière glissait par intervalles en révélant la finesse des plus jolis contours. La peau, d'un blanc mat, faisait ressortir les tons chauds et animés de ses vives couleurs. L'œil, armé de longs cils, lançait des flammes hardies, étincelles d'amour ! La bouche, rouge, humide, entrouverte, appelait le baiser. Cette fille avait une taille forte, mais amoureusement élastique ; son sein, ses bras étaient largement développés, comme ceux des belles figures du Carrache¹ ; néanmoins, elle paraissait leste, souple, et sa vigueur supposait l'agilité d'une panthère, comme la mâle élégance de ses formes en promettait les voluptés dévorantes. Quoique cette fille dût savoir rire et folâtrer, ses yeux et son sourire effrayaient la pensée. Semblable à ces prophétesses agitées par un démon, elle étonnait plutôt qu'elle ne plaisait. Toutes les expressions passaient par masses et comme des éclairs sur sa figure mobile. Peut-être eût-elle ravi des gens blasés, mais un jeune homme l'eût redoutée. C'était une statue colossale tombée du haut de quelque temple grec, sublime à distance, mais grossière à voir de près. Néanmoins, sa foudroyante beauté devait réveiller les impuissants, sa voix charmer les sourds, ses regards ranimer de vieux ossements ; aussi Émile la compara-t-il vaguement à une tragédie de Shakespeare, espèce d'arabesque admirable où la joie hurle, où l'amour a je ne sais quoi de sauvage, où la magie de la grâce et le feu du bonheur succèdent aux sanglants tumultes de la colère ; monstre qui sait mordre et caresser, rire comme un démon, pleurer comme les anges, improviser dans une seule étreinte toutes les séductions de la femme, excepté les soupirs de la mélancolie et les enchanteresses modesties d'une vierge ; puis en un moment rugir, se déchirer les flancs,

1. **Annibal Carrache** (1560-1609) : peintre italien de la Renaissance.

2145 briser sa passion, son amant ; enfin, se détruire elle-même
 comme fait un peuple insurgé. Vêtue d'une robe en velours
 rouge, elle foulait d'un pied insouciant quelques fleurs déjà
 tombées de la tête de ses compagnes, et d'une main dédai-
 2150 gnieuse tendait aux deux amis un plateau d'argent. Fière de sa
 beauté, fière de ses vices peut-être, elle montrait un bras blanc,
 qui se détachait vivement sur le velours. Elle était là comme la
 reine du plaisir, comme une image de la joie humaine, de cette
 joie qui dissipe les trésors amassés par trois générations, qui
 rit sur des cadavres, se moque des aïeux, dissout des perles et
 2155 des trônes, transforme les jeunes gens en vieillards, et souvent
 les vieillards en jeunes gens ; de cette joie permise seulement
 aux géants fatigués du pouvoir, éprouvés par la pensée, ou pour
 lesquels la guerre est devenue comme un jouet.

« Comment te nommes-tu ? lui dit Raphaël.

2160 — Aquilina.

— Oh ! oh ! tu viens de *Venise sauvée*¹, s'écria Émile.

— Oui, répondit-elle. De même que les papes se donnent
 de nouveaux noms en montant au-dessus des hommes, j'en
 ai pris un autre en m'élevant au-dessus de toutes les femmes.

2165 — As-tu donc, comme ta patronne, un noble et terrible
 conspirateur qui t'aime et sache mourir pour toi ? dit vivement
 Émile, réveillé par cette apparence de poésie.

— Je l'ai eu, répondit-elle. Mais la guillotine a été ma rivale.
 Aussi metté-je toujours quelques chiffons rouges dans ma
 2170 parure pour que ma joie n'aille jamais trop loin.

— Oh ! si vous lui laissez raconter l'histoire des quatre
 jeunes gens de La Rochelle², elle n'en finira pas. Tais-toi donc,
 Aquilina ! Les femmes n'ont-elles pas toutes un amant à pleu-
 rer ; mais toutes n'ont pas, comme toi, le bonheur de l'avoir
 2175 perdu sur un échafaud. Ah ! j'aimerais bien mieux savoir le mien
 couché dans une fosse, à Clamart³, que dans le lit d'une rivale. »

1. **Venise sauvée** : pièce de théâtre de l'Anglais Thomas Otway (1652-1685), dont l'héroïne se nomme Aquilina.

2. Les **quatre jeunes gens de La Rochelle** étaient quatre jeunes soldats français partisans de Napoléon, guillotins pour avoir voulu renverser la monarchie, par un complot, sous la Restauration.

3. **Clamart** : cimetière appelé « cimetière de Clamart », mais qui se trouve en réalité à Paris, dans lequel on enterrait les cadavres des condamnés à mort.

Ces phrases furent prononcées d'une voix douce et mélodieuse par la plus innocente, la plus jolie et la plus gentille petite créature qui, sous la baguette d'une fée, fût jamais sortie d'un œuf enchanté. Elle était arrivée à pas muets, et montrait une figure délicate, une taille grêle, des yeux bleus ravissants de modestie, des tempes fraîches et pures. Une naïade¹ ingénue, qui s'échappe de sa source, n'est pas plus timide, plus blanche ni plus naïve que cette jeune fille qui paraissait avoir seize ans, ignorer le mal, ignorer l'amour, ne pas connaître les orages de la vie, et venir d'une église où elle aurait prié les anges d'obtenir avant le temps son rappel dans les cieux. À Paris seulement se rencontrent ces créatures au visage candide qui cachent la dépravation la plus profonde, les vices les plus raffinés, sous un front aussi doux, aussi tendre que la fleur d'une marguerite. Trompés d'abord par les célestes promesses écrites dans les suaves attraits de cette jeune fille, Émile et Raphaël acceptèrent le café qu'elle leur versa dans les tasses présentées par Aquilina, et se mirent à la questionner. Elle acheva de transfigurer aux yeux des deux poètes, par une sinistre allégorie, je ne sais quelle face de la vie humaine, en opposant à l'expression rude et passionnée de son imposante compagne le portrait de cette corruption froide, voluptueusement cruelle, assez étourdie pour commettre un crime, assez forte pour en rire ; espèce de démon sans cœur, qui punit les âmes riches et tendres de ressentir les émotions dont il est privé, qui trouve toujours une grimace d'amour à vendre, des larmes pour le convoi de sa victime, et de la joie le soir pour en lire le testament. Un poète eût admiré la belle Aquilina ; le monde entier devait fuir la touchante Euphrasie : l'une était l'âme du vice, l'autre le vice sans âme.

« Je voudrais bien savoir, dit Émile à cette jolie créature, si parfois tu songes à l'avenir.

— L'avenir ! répondit-elle en riant. Qu'appellez-vous l'avenir ? Pourquoi penserais-je à ce qui n'existe pas encore ? Je ne regarde jamais ni en arrière ni en avant de moi. N'est-ce pas déjà trop que de m'occuper d'une journée à la fois ? D'ailleurs, l'avenir, nous le connaissons, c'est l'hôpital².

1. **Naïade** : nymphe des eaux.

2. **L'hôpital** : au XIX^e siècle, l'hôpital accueillait les pauvres, mendiants, prostituées...

— Comment peux-tu voir d'ici l'hôpital et ne pas éviter d'y aller ? s'écria Raphaël.

2215 — Qu'a donc l'hôpital de si effrayant ? demanda la terrible Aquilina. Quand nous ne sommes ni mères ni épouses, quand la vieillesse nous met des bas noirs aux jambes et des rides au front, flétrit tout ce qu'il y a de femme en nous et sèche la joie dans les regards de nos amis, de quoi pourrions-nous
2220 avoir besoin ? Vous ne voyez plus alors en nous, de notre parure, que sa fange primitive qui marche sur deux pattes, froide, sèche, décomposée, et va produisant un bruissement de feuilles mortes. Les plus jolis chiffons nous deviennent des haillons, l'ambre qui réjouissait le boudoir prend une odeur
2225 de mort et sent le squelette ; puis, s'il se trouve un cœur dans cette boue, vous y insultez tous, vous ne nous permettez même pas un souvenir. Ainsi, que nous soyons, à cette époque de la vie, dans un riche hôtel à soigner des chiens, ou dans un hôpital à trier des guenilles, notre existence n'est-elle pas exacte-
2230 ment la même ? Cacher nos cheveux blancs sous un mouchoir à carreaux rouges et bleus ou sous des dentelles, balayer les rues avec du bouleau ou les marches des Tuileries avec du satin, être assises à des foyers dorés ou nous chauffer à des cendres dans un pot de terre rouge, assister au spectacle de la Grève ou aller à l'Opéra, y a-t-il donc là tant de différence ?

— *Aquilina mia*, jamais tu n'as eu tant de raison au milieu de tes désespoirs, reprit Euphrasie. Oui, les cachemires, les vélins¹, les parfums, l'or, la soie, le luxe, tout ce qui brille, tout ce qui plaît ne va bien qu'à la jeunesse. Le temps seul pourrait
2240 avoir raison contre nos folies, mais le bonheur nous absout. Vous riez de ce que je dis, s'écria-t-elle en lançant un sourire venimeux aux deux amis ; n'ai-je pas raison ? J'aime mieux mourir de plaisir que de maladie. Je n'ai ni la manie de la perpétuité ni grand respect pour l'espèce humaine à voir ce
2245 que Dieu en fait ! Donnez-moi des millions, je les mangerai ; je ne voudrais pas garder un centime pour l'année prochaine. Vivre pour plaire et régner, tel est l'arrêt que prononce chaque battement de mon cœur. La société m'approuve ; ne fournit-elle pas sans cesse à mes dissipations ? Pourquoi le bon Dieu

1. **Vélins** : peaux de veau, très fines.

2250 me fait-il tous les matins la rente de ce que je dépense tous les soirs ? Pourquoi nous bâtissez-vous des hôpitaux ? Comme il ne nous a pas mis entre le bien et le mal pour choisir ce qui nous blesse ou nous ennuie, je serais bien sotte de ne pas m'amuser.

2255 — Et les autres ? dit Émile.

— Les autres ? Eh bien, qu'ils s'arrangent ! J'aime mieux rire de leurs souffrances que d'avoir à pleurer sur les miennes. Je défie un homme de me causer la moindre peine.

2260 — Qu'as-tu donc souffert pour penser ainsi ? demanda Raphaël.

— J'ai été quittée pour un héritage, moi ! dit-elle en prenant une pose qui fit ressortir toutes ses séductions. Et cependant j'avais passé les nuits et les jours à travailler pour nourrir mon amant. Je ne veux plus être la dupe d'aucun sourire, d'aucune
2265 promesse, et je prétends faire de mon existence une longue partie de plaisir.

— Mais, s'écria Raphaël, le bonheur ne vient-il donc pas de l'âme ?

— Eh bien, reprit Aquilina, n'est-ce rien que de se voir admirée, flattée, de triompher de toutes les femmes, même des plus vertueuses, en les écrasant par notre beauté, par notre
2270 richesse ? D'ailleurs nous vivons plus en un jour qu'une bonne bourgeoise en dix ans, et alors tout est jugé.

2275 — Une femme sans vertu n'est-elle pas odieuse ? » dit Émile à Raphaël.

Euphrasie leur lança un regard de vipère, et répondit avec un inimitable accent d'ironie : « La vertu ! nous la laissons aux laides et aux bossues. Que seraient-elles sans cela, les
pauvres femmes ?

2280 — Allons, tais-toi, s'écria Émile, ne parle point de ce que tu ne connais pas.

— Ah ! je ne la connais pas ! reprit Euphrasie. Se donner pendant toute la vie à un être détesté, savoir élever des enfants qui vous abandonnent, et leur dire : "Merci !" quand
2285 ils vous frappent au cœur ; voilà les vertus que vous ordonnez à la femme ; et encore, pour la récompenser de son abnégation, venez-vous lui imposer des souffrances en cherchant à la séduire ; si elle résiste, vous la compromettez. Jolie vie !

Autant rester libres, aimer ceux qui nous plaisent et mourir
2290 jeunes.

— Ne crains-tu pas de payer tout cela un jour ?

— Eh bien, répondit-elle, au lieu d'entremêler mes plaisirs
de chagrins, ma vie sera coupée en deux parts : une jeunesse
2295 certainement joyeuse, et je ne sais quelle vieillesse incertaine
pendant laquelle je souffrirai tout à mon aise.

— Elle n'a pas aimé, dit Aquilina d'un son de voix pro-
fond. Elle n'a jamais fait cent lieues pour aller dévorer avec
mille délices un regard et un refus ; elle n'a point attaché sa
vie à un cheveu, ni essayé de poignarder plusieurs hommes
2300 pour sauver son souverain, son seigneur, son dieu. Pour elle,
l'amour était un joli colonel.

— Hé ! hé ! *La Rochelle*, répondit Euphrasie, l'amour est
comme le vent, nous ne savons d'où il vient. D'ailleurs, si
tu avais été bien aimée par une bête, tu prendrais les gens
2305 d'esprit en horreur.

— Le Code nous défend d'aimer les bêtes, répliqua la
grande Aquilina d'un accent ironique.

— Je te croyais plus indulgente pour les militaires, s'écria
Euphrasie en riant.

— Sont-elles heureuses de pouvoir abdiquer ainsi leur rai-
son ! s'écria Raphaël.

— Heureuses ! dit Aquilina souriant de pitié, de terreur, en
jetant aux deux amis un horrible regard. Ah ! vous ignorez
ce que c'est que d'être condamnée au plaisir avec un mort
2315 dans le cœur. »

Contempler en ce moment les salons, c'était avoir une vue
anticipée du Pandémonium de Milton¹. Les flammes bleues
du punch coloraient d'une teinte infernale les visages de ceux
qui pouvaient boire encore. Des danses folles, animées par une
2320 sauvage énergie, excitaient des rires et des cris qui éclataient
comme les détonations d'un feu d'artifice. Jonchés de morts
et de mourants, le boudoir et un petit salon offraient l'image
d'un champ de bataille. L'atmosphère était chaude de vin, de
plaisirs et de paroles. L'ivresse, l'amour, le délire, l'oubli du

1. **Pandémonium** : capitale imaginaire des Enfers dépeinte par John Milton
(1608-1674), poète anglais du XVII^e siècle, dans *Le Paradis perdu*.

2325 monde étaient dans les cœurs, sur les visages, écrits sur les
tapis, exprimés par le désordre, et jetaient sur tous les regards
de légers voiles qui faisaient voir dans l'air des vapeurs eni-
vrantes. Il s'était ému, comme dans les bandes lumineuses
2330 laquelle se jouaient les formes les plus capricieuses, les luttes
les plus grotesques. Çà et là, des groupes de figures enlacées se
confondaient avec les marbres blancs, nobles chefs-d'œuvre de
la sculpture qui ornaient les appartements. Quoique les deux
amis conservassent encore une sorte de lucidité trompeuse
2335 dans les idées et dans leurs organes, un dernier frémissement,
simulacre imparfait de la vie, il leur était impossible de recon-
naître ce qu'il y avait de réel dans les fantaisies bizarres, de
possible dans les tableaux surnaturels qui passaient incessam-
ment devant leurs yeux lassés. Le ciel étouffant de nos rêves,
2340 l'ardente suavité que contractent les figures dans nos visions,
surtout je ne sais quelle agilité chargée de chaînes, enfin les
phénomènes les plus inaccoutumés du sommeil les assaillaient
si vivement qu'ils prirent les jeux de cette débauche pour les
caprices d'un cauchemar où le mouvement est sans bruit, où
2345 les cris sont perdus pour l'oreille. En ce moment le valet de
chambre de confiance réussit, non sans peine, à attirer son
maître dans l'antichambre, et lui dit à l'oreille : « Monsieur,
tous les voisins sont aux fenêtres et se plaignent du tapage.

— S'ils ont peur du bruit, ne peuvent-ils pas faire mettre de
2350 la paille devant leurs portes ? » s'écria Taillefer.

Raphaël laissa tout à coup échapper un éclat de rire si
brusquement intempestif, que son ami lui demanda compte
de cette joie brutale.

« Tu me comprendrais difficilement, répondit-il. D'abord, il
2355 faudrait t'avouer que vous m'avez arrêté sur le quai Voltaire,
au moment où j'allais me jeter dans la Seine, et tu voudrais
sans doute connaître les motifs de ma mort. Mais quand j'ajou-
terais que, par un hasard presque fabuleux, les ruines les plus
poétiques du monde matériel venaient alors de se résumer
2360 à mes yeux par une traduction symbolique de la sagesse
humaine ; tandis qu'en ce moment les débris de tous les tré-
sors intellectuels que nous avons saccagés à table aboutissent
à ces deux femmes, images vives et originales de la folie, et

que notre profonde insouciance des hommes et des choses
 2365 a servi de transition aux tableaux fortement colorés de deux
 systèmes d'existence si diamétralement opposés, en seras-tu
 plus instruit ? Si tu n'étais pas ivre, tu y verrais peut-être un
 traité de philosophie.

— Si tu n'avais pas les deux pieds sur cette ravissante
 2370 Aquilina dont les ronflements ont je ne sais quelle analogie
 avec le rugissement d'un orage près d'éclater, reprit Émile
 qui lui-même s'amusait à rouler et à dérouler les cheveux
 d'Euphrasie sans trop avoir la conscience de cette innocente
 occupation, tu rougirais de ton ivresse et de ton bavardage.
 2375 Tes deux systèmes peuvent entrer dans une seule phrase et se
 réduisent à une pensée. La vie simple et mécanique conduit à
 quelque sagesse insensée en étouffant notre intelligence par le
 travail ; tandis que la vie passée dans le vide des abstractions
 ou dans les abîmes du monde moral mène à quelque folle
 2380 sagesse. En un mot, tuer les sentiments pour vivre vieux, ou
 mourir jeune en acceptant le martyre des passions, voilà notre
 arrêt. Encore, cette sentence lutte-t-elle avec les tempéraments
 que nous a donnés le rude goguenard¹ à qui nous devons le
 patron de toutes les créatures.

— Imbécile ! s'écria Raphaël en l'interrompant. Continue à
 2385 t'abrégé toi-même ainsi, tu feras des volumes ! Si j'avais eu la
 prétention de formuler proprement ces deux idées, je t'aurais
 dit que l'homme se corrompt par l'exercice de la raison et se
 purifie par l'ignorance. C'est faire le procès aux sociétés ! Mais
 2390 que nous vivions avec les sages ou que nous périssions avec
 les fous, le résultat n'est-il pas tôt ou tard le même ? Aussi,
 le grand abstracteur de quintessence a-t-il jadis exprimé ces
 deux systèmes en deux mots : CARYMARY, CARYMARA².

— Tu me fais douter de la puissance de Dieu, car tu es plus
 2395 bête qu'il n'est puissant, répliqua Émile. Notre cher Rabelais a
 résolu cette philosophie par un mot plus bref que *Carymary*,
Carymara : c'est *peut-être*, d'où Montaigne a pris son *Que*
sais-je ? Encore ces derniers mots de la science morale ne

1. **Goguenard** : personne qui aime plaisanter, se moquer. Désigne ici Dieu, « le patron de toutes les créatures » étant Adam, le premier homme.

2. **Carymary, Carymara** : expression dite par les Parisiens que Gargantua noie avec son urine, dans *Gargantua* de Rabelais.

sont-ils guère que l'exclamation de Pyrrhon¹ restant entre le bien et le mal, comme l'âne de Buridan² entre deux mesures d'avoine. Mais laissons là cette éternelle discussion qui aboutit aujourd'hui à *oui et non*. Quelle expérience voulais-tu donc faire en te jetant dans la Seine ? étais-tu jaloux de la machine hydraulique du pont Notre-Dame ?

2405 — Ah ! si tu connaissais ma vie.

— Ah ! s'écria Émile, je ne te croyais pas si vulgaire, la phrase est usée. Ne sais-tu pas que nous avons tous la prétention de souffrir beaucoup plus que les autres ?

— Ah ! s'écria Raphaël.

2410 — Mais tu es bouffon avec ton *ah !* Voyons ? une maladie d'âme ou de corps t'oblige-t-elle de ramener tous les matins, par une contraction de tes muscles, les chevaux qui le soir doivent t'écarteler, comme jadis le fit Damiens³ ? As-tu mangé ton chien tout cru, sans sel, dans ta mansarde ? Tes enfants
2415 t'ont-ils jamais dit : "J'ai faim" ? As-tu vendu les cheveux de ta maîtresse pour aller au jeu ? Es-tu jamais allé payer à un faux domicile une fausse lettre de change, tirée sur un faux oncle, avec la crainte d'arriver trop tard ? Voyons, j'écoute. Si tu te jetais à l'eau pour une femme, pour un protêt⁴, ou par ennui, je
2420 te renie. Confesse-toi, ne mens pas ; je ne te demande point de mémoires historiques. Surtout, sois aussi bref que ton ivresse te le permettra : je suis exigeant comme un lecteur, et près de dormir comme une femme qui lit ses vêpres.

— Pauvre sot ! dit Raphaël. Depuis quand les douleurs ne
2425 sont-elles plus en raison de la sensibilité ? Lorsque nous arriverons au degré de science qui nous permettra de faire une histoire naturelle des cœurs, de les nommer, de les classer en genres, en sous-genres, en familles, en crustacés, en fossiles, en sauriens⁵, en microscopiques, en... que sais-je ? alors, mon

1. **Pyrrhon** (vers 365-275 av. J.-C.) : philosophe sceptique antique grec. Selon lui, l'homme ne peut connaître la vérité et doit donc s'abstenir de porter des jugements.

2. **Âne de Buridan** : dans cet apologue attribué au philosophe scolastique Buridan (XIV^e siècle), un âne, placé à égale distance de deux mesures d'avoine, ne parvient pas à savoir vers laquelle aller et meurt de faim.

3. **Damiens** : il fut écartelé pour avoir tenté d'assassiner Louis XV.

4. **Protêt** : acte qui prouve qu'un paiement n'a pas été honoré.

5. **Sauriens** : sous-ordre des reptiles, du type des lézards ou des caméléons.

2430 bon ami, ce sera chose prouvée qu'il en existe de tendres, de
délicats, comme des fleurs, et qui doivent se briser comme
elles par de légers froissements auxquels certains cœurs miné-
raux ne sont même pas sensibles.

— Oh ! de grâce, épargne-moi ta préface », dit Émile d'un
2435 air moitié riant moitié piteux, en prenant la main de Raphaël.

LA FEMME SANS CŒUR

Après être resté silencieux pendant un moment, Raphaël dit en laissant échapper un geste d'insouciance : « Je ne sais en vérité s'il ne faut pas attribuer aux fumées du vin et du punch l'espèce de lucidité qui me permet d'embrasser en cet instant toute ma
5 vie comme un même tableau où les figures, les couleurs, les ombres, les lumières, les demi-teintes sont fidèlement rendues. Ce jeu poétique de mon imagination ne m'étonnerait pas, s'il n'était accompagné d'une sorte de dédain pour mes souffrances et pour mes joies passées. Vue à distance, ma vie est comme
10 rétrécie par un phénomène moral. Cette longue et lente douleur qui a duré dix ans peut aujourd'hui se reproduire par quelques phrases dans lesquelles la douleur ne sera plus qu'une pensée, et le plaisir une réflexion philosophique. Je juge, au lieu de sentir...

— Tu es ennuyeux comme un amendement qui se développe, s'écria Émile.
15

— C'est possible, reprit Raphaël sans murmurer. Aussi, pour ne pas abuser de tes oreilles, te ferai-je grâce des dix-sept premières années de ma vie. Jusque-là, j'ai vécu comme toi, comme mille autres, de cette vie de collègue ou de lycée, dont
20 les malheurs fictifs et les joies réelles sont les délices de notre souvenir, à laquelle notre gastronomie blasée redemande les légumes du vendredi, tant que nous ne les avons pas goûtés de nouveau : belle vie dont les travaux nous semblent méprisables et qui cependant nous ont appris le travail...

— Arrive au drame, dit Émile d'un air moitié comique et moitié plaintif.
25

— Quand je sortis du collège, reprit Raphaël en réclamant par un geste le droit de continuer, mon père m'astreignit à

une discipline sévère, il me logea dans une chambre contiguë
30 à son cabinet ; je me couchais dès neuf heures du soir et me
levais à cinq heures du matin ; il voulait que je fisse mon
Droit en conscience, j'allais en même temps à l'École et chez
un avoué¹ ; mais les lois du temps et de l'espace étaient si
sévèrement appliquées à mes courses, à mes travaux, et mon
35 père me demandait en dînant un compte si rigoureux de...

— Qu'est-ce que cela me fait ? dit Émile.

— Eh ! que le diable t'emporte, répondit Raphaël. Comment
pourras-tu concevoir mes sentiments si je ne te raconte les
faits imperceptibles qui influèrent sur mon âme, la façon-
40 nèrent à la crainte et me laissèrent longtemps dans la naïveté
primitive du jeune homme ? Ainsi, jusqu'à vingt et un ans,
j'ai été courbé sous un despotisme aussi froid que celui d'une
règle monacale. Pour te révéler les tristesses de ma vie, il
suffira peut-être de te dépeindre mon père : un grand homme
45 sec et mince, le visage en lame de couteau, le teint pâle, à
parole brève, taquin comme une vieille fille, méticuleux
comme un chef de bureau. Sa paternité planait au-dessus de
mes lutines et joyeuses pensées, et les enfermait comme sous
un dôme de plomb ; si je voulais lui manifester un sentiment
50 doux et tendre, il me recevait en enfant qui va dire une sottise,
je le redoutais bien plus que nous ne craignons naguère nos
maîtres d'étude, j'avais toujours huit ans pour lui. Je crois
encore le voir devant moi. Dans sa redingote marron, où il se
tenait droit comme un cierge pascal, il avait l'air d'un hareng
55 saur enveloppé dans la couverture rougeâtre d'un pamphlet.
Cependant j'aimais mon père, au fond il était juste. Peut-être
ne haïssons-nous pas la sévérité quand elle est justifiée par
un grand caractère, par des mœurs pures, et qu'elle est adroi-
tement entremêlée de bonté. Si mon père ne me quitta jamais,
60 si jusqu'à l'âge de vingt ans il ne laissa pas dix francs à ma
disposition, dix coquins, dix libertins de francs, trésor immense
dont la possession vainement enviée me faisait rêver d'inef-
fables délices, il cherchait du moins à me procurer quelques
distractions. Après m'avoir promis un plaisir pendant des
65 mois entiers, il me conduisait aux Bouffons, à un concert, à un

1. **Avoué** : homme de loi, apportant une aide juridique à ses clients.

bal où j'espérais rencontrer une maîtresse. Une maîtresse ! c'était pour moi l'indépendance. Mais honteux et timide, ne sachant point l'idiome¹ des salons et n'y connaissant personne, j'en revenais le cœur toujours aussi neuf et tout aussi
70 gonflé de désirs. Puis le lendemain, bridé comme un cheval d'escadron par mon père, dès le matin je retournais chez un avoué, au Droit, au Palais. Vouloir m'écarter de la route uniforme que mon père m'avait tracée, c'eût été m'exposer à sa colère ; il m'avait menacé de m'embarquer à ma première
75 faute, en qualité de mousse, pour les Antilles. Aussi me prenait-il un horrible frisson quand par hasard j'osais m'aventurer, pendant une heure ou deux, dans quelque partie de plaisir. Figure-toi l'imagination la plus vagabonde, le cœur le plus amoureux, l'âme la plus tendre, l'esprit le plus poétique,
80 sans cesse en présence de l'homme le plus caillouteux, le plus atrabilaire², le plus froid du monde ; enfin marie une jeune fille à un squelette, et tu comprendras l'existence dont les scènes curieuses ne peuvent que t'être dites : projets de fuite évanouis à l'aspect de mon père, désespoirs calmés par le
85 sommeil, désirs comprimés, sombres mélancolies dissipées par la musique. J'exhalais mon malheur en mélodies. Beethoven ou Mozart furent souvent mes discrets confidents. Aujourd'hui je souris en me souvenant de tous les préjugés qui troublaient ma conscience à cette époque d'innocence et
90 de vertu : si j'avais mis le pied chez un restaurateur, je me serais cru ruiné ; mon imagination me faisait considérer un café comme un lieu de débauche, où les hommes se perdaient d'honneur et engageaient leur fortune ; quant à risquer de l'argent au jeu, il aurait fallu en avoir. Oh ! quand je devrais
95 t'endormir, je veux te raconter l'une des plus terribles joies de ma vie, une de ces joies armées de griffes et qui s'enfoncent dans notre cœur comme un fer chaud sur l'épaule d'un forçat. J'étais au bal chez le duc de Navarreins, cousin de mon père. Mais pour que tu puisses parfaitement comprendre ma position,
100 apprends que j'avais un habit râpé, des souliers mal faits, une cravate de cocher et des gants déjà portés. Je me mis

1. **Idiome** : langage.

2. **Atrabilaire** : colérique.

dans un coin afin de pouvoir tout à mon aise prendre des
 glaces et contempler les jolies femmes. Mon père m'aperçut.
 Par une raison que je n'ai jamais devinée, tant cet acte de
 105 confiance m'abasourdit, il me donna sa bourse et ses clefs à
 garder. À dix pas de moi quelques hommes jouaient.
 J'entendais frétiller l'or. J'avais vingt ans, je souhaitais passer
 une journée entière plongé dans les crimes de mon âge. C'était
 un libertinage d'esprit dont l'analogue ne se trouverait ni dans
 110 les caprices de courtisane, ni dans les songes des jeunes filles.
 Depuis un an je me rêvais bien mis, en voiture, ayant une
 belle femme à mes côtés, tranchant du seigneur, dînant chez
 Véry¹, allant le soir au spectacle, décidé à ne revenir que le
 lendemain chez mon père, mais armé contre lui d'une aven-
 115 ture plus intriguée que ne l'est *Le Mariage de Figaro*, et de
 laquelle il lui aurait été impossible de se dépêtrer. J'avais
 estimé toute cette joie cinquante écus. N'étais-je pas encore
 sous le charme naïf de l'école *buissonnière* ? J'allai donc dans
 un boudoir où, seul, les yeux cuisants, les doigts tremblants,
 120 je comptai l'argent de mon père : cent écus ! Évoquées par
 cette somme, les joies de mon escapade apparurent devant
 moi, dansant comme les sorcières de Macbeth autour de leur
 chaudière, mais alléchantes, frémissantes, délicieuses ! Je
 devins un coquin déterminé. Sans écouter ni les tintements
 125 de mon oreille, ni les battements précipités de mon cœur, je
 pris deux pièces de vingt francs que je vois encore ! Leurs
 millésimes² étaient effacés et la figure de Bonaparte y grima-
 çait. Après avoir mis la bourse dans ma poche, je revins vers
 une table de jeu en tenant les deux pièces d'or dans la paume
 130 humide de ma main, et je rôdai autour des joueurs comme un
 émouchet³ au-dessus d'un poulailler. En proie à des angoisses
 inexprimables, je jetai soudain un regard translucide autour
 de moi. Certain de n'être aperçu par aucune personne de
 connaissance, je pariai pour un petit homme gras et réjoui,
 135 sur la tête duquel j'accumulai plus de prières et de vœux qu'il
 ne s'en fait en mer pendant trois tempêtes. Puis, avec un ins-

1. **Véry** : restaurant parisien.

2. **Millésime** : date de la fabrication d'une pièce de monnaie.

3. **Émouchet** : rapace.

tinct de scélératesse ou de machiavélisme surprenant à mon âge, j'allai me planter près d'une porte, regardant à travers les salons sans y rien voir. Mon âme et mes yeux voltigeaient
140 autour du fatal tapis vert. De cette soirée date la première observation physiologique¹ à laquelle j'ai dû cette espèce de pénétration qui m'a permis de saisir quelques mystères de notre double nature. Je tournais le dos à la table où se disputait mon futur bonheur, bonheur d'autant plus profond peut-
145 être qu'il était criminel ; entre les deux joueurs et moi, il se trouvait une haie d'hommes, épaisse de quatre ou cinq rangées de causeurs ; le bourdonnement des voix empêchait de distinguer le son de l'or qui se mêlait au bruit de l'orchestre ; malgré tous ces obstacles, par un privilège accordé aux pas-
150 sions et qui leur donne le pouvoir d'anéantir l'espace et le temps, j'entendais distinctement les paroles des deux joueurs, je connaissais leurs points, je savais celui des deux qui retournait le roi comme si j'eusse vu les cartes ; enfin, à dix pas du jeu, je pâlisais de ses caprices. Mon père passa devant moi
155 tout à coup, je compris alors cette parole de l'écriture : "L'esprit de Dieu passa devant sa face !" J'avais gagné. À travers le tourbillon d'hommes qui gravitait autour des joueurs, j'accourus à la table en m'y glissant avec la dextérité d'une anguille qui s'échappe par la maille rompue d'un filet. De doulou-
160 reuses, mes fibres devinrent joyeuses. J'étais comme un condamné qui, marchant au supplice, a rencontré le Roi. Par hasard, un homme décoré réclama quarante francs qui manquaient. Je fus soupçonné par des yeux inquiets, je pâlis et des gouttes de sueur sillonnèrent mon front. Le crime d'avoir
165 volé mon père me parut bien vengé. Le bon gros petit homme dit alors d'une voix certainement angélique : "Tous ces messieurs avaient mis", et paya les quarante francs. Je relevai mon front et jetai des regards triomphants sur les joueurs. Après avoir réintégré dans la bourse de mon père l'or que j'y
170 avais pris, je laissai mon gain à ce digne et honnête monsieur qui continua de gagner. Dès que je me vis possesseur de cent soixante francs, je les enveloppai dans mon mouchoir de manière à ce qu'ils ne pussent ni remuer ni sonner pendant

1. **Physiologique** : qui concerne le fonctionnement du corps.

notre retour au logis, et ne jouai plus. “Que faisiez-vous au
175 jeu ? me dit mon père en entrant dans le fiacre. – Je regardais,
répondis-je en tremblant. – Mais, reprit mon père, il n’y aurait
eu rien d’extraordinaire à ce que vous eussiez été forcé par
amour-propre à mettre quelque argent sur le tapis. Aux yeux
des gens du monde, vous paraissez assez âgé pour avoir le
180 droit de commettre des sottises. Aussi vous excuserais-je,
Raphaël, si vous vous étiez servi de ma bourse...” Je ne répon-
dis rien. Quand nous fûmes de retour, je rendis à mon père
ses clefs et son argent. En rentrant dans sa chambre, il vida
la bourse sur sa cheminée, compta l’or, se tourna vers moi
185 d’un air assez gracieux, et me dit en séparant chaque phrase
par une pause plus ou moins longue et significative : “Mon
fils, vous avez bientôt vingt ans. Je suis content de vous. Il
vous faut une pension¹, ne fût-ce que pour vous apprendre à
économiser, à connaître les choses de la vie. Dès ce soir, je
190 vous donnerai cent francs par mois. Vous disposerez de votre
argent comme il vous plaira. Voici le premier trimestre de
cette année”, ajouta-t-il en caressant une pile d’or, comme pour
vérifier la somme. J’avoue que je fus près de me jeter à ses
pieds, à lui déclarer que j’étais un brigand, un infâme, et... pis
195 que cela, un menteur ! la honte me retint, j’allais l’embrasser,
il me repoussa faiblement. “Maintenant, tu es un homme, *mon
enfant*, me dit-il. Ce que je fais est une chose simple et juste
dont tu ne dois pas me remercier. Si j’ai droit à votre recon-
naissance, Raphaël, reprit-il d’un ton doux mais plein de
200 dignité, c’est pour avoir préservé votre jeunesse des malheurs
qui dévorent tous les jeunes gens, à Paris. Désormais, nous
serons deux amis. Vous deviendrez, dans un an, docteur en
droit. Vous avez, non sans quelques déplaisirs et certaines
privations, acquis les connaissances solides et l’amour du
205 travail si nécessaires aux hommes appelés à manier les
affaires. Apprenez, Raphaël, à me connaître. Je ne veux faire
de vous ni un avocat, ni un notaire, mais un homme d’État
qui puisse devenir la gloire de notre pauvre maison. À
demain !” ajouta-t-il en me renvoyant par un geste mystérieux.
210 Dès ce jour, mon père m’initia franchement à ses projets.

1. **Pension** : somme d’argent reçue régulièrement.

J'étais fils unique et j'avais perdu ma mère depuis dix ans. Autrefois, peu flatté d'avoir le droit de labourer la terre l'épée au côté, mon père, chef d'une maison historique à peu près oubliée en Auvergne, vint à Paris pour y lutter avec le diable.

215 Doué de cette finesse qui rend les hommes du midi de la France si supérieurs quand elle se trouve accompagnée d'énergie, il était parvenu sans grand appui à prendre position au cœur même du pouvoir. La Révolution renversa bientôt sa fortune ; mais il avait su épouser l'héritière d'une grande mai-

220 son, et s'était vu sous l'Empire au moment de restituer à notre famille son ancienne splendeur. La Restauration, qui rendit à ma mère des biens considérables, ruina mon père. Ayant jadis acheté plusieurs terres données par l'Empereur à ses généraux et situées en pays étranger, il se battait depuis dix ans avec

225 des liquidateurs et des diplomates, avec les tribunaux prussiens et bavaoïses pour se maintenir dans la possession contestée de ces malheureuses dotations. Mon père me jeta dans le labyrinthe inextricable de ce vaste procès d'où dépendait notre avenir. Nous pouvions être condamnés à restituer les

230 revenus, ainsi que le prix de certaines coupes de bois faites de 1814 à 1816 ; dans ce cas, le bien de ma mère suffisait à peine pour sauver l'honneur de notre nom. Ainsi, le jour où mon père parut en quelque sorte m'avoir émancipé, je tombai

235 sous le joug le plus odieux. Je dus combattre comme sur un champ de bataille, travailler nuit et jour, aller voir des hommes d'État, tâcher de surprendre leur religion, tenter de les intéresser à notre affaire, les séduire, eux, leurs femmes, leurs valets, leurs chiens, et déguiser cet horrible métier sous des formes élégantes, sous d'agréables plaisanteries. Je compris

240 tous les chagrins dont l'empreinte flétrissait la figure de mon père. Pendant une année environ, je menai donc en apparence la vie d'un homme du monde ; mais cette dissipation et mon empressement à me lier avec des parents en faveur ou avec des gens qui pouvaient nous être utiles, cachaient d'immenses

245 travaux. Mes divertissements étaient encore des plaidoiries, et mes conversations des mémoires. Jusque-là, j'avais été vertueux par l'impossibilité de me livrer à mes passions de jeune homme ; mais craignant alors de causer la ruine de mon père ou la mienne par une négligence, je devins mon propre

250 despote¹, et n'osai me permettre ni un plaisir ni une dépense.
 Lorsque nous sommes jeunes, quand, à force de froissements,
 les hommes et les choses ne nous ont point encore enlevé
 cette délicate fleur de sentiment, cette verdure de pensée,
 255 cette noble pureté de conscience qui ne nous laisse jamais
 transiger avec le mal, nous sentons vivement nos devoirs ;
 notre honneur parle haut et se fait écouter ; nous sommes
 francs et sans détour : ainsi étais-je alors. Je voulus justifier
 la confiance de mon père ; naguère, je lui aurais dérobé déli-
 260 cieusement une chétive somme ; mais portant avec lui le far-
 deau de ses affaires, de son nom, de sa maison, je lui eusse
 donné secrètement mes biens, mes espérances, comme je lui
 sacrifiais mes plaisirs, heureux même de mon sacrifice ! Aussi,
 quand M. de Villèle² exhuma, tout exprès pour nous, un décret
 265 impérial sur les déchéances, et nous eut ruinés, signai-je la
 vente de mes propriétés, n'en gardant qu'une île sans valeur,
 située au milieu de la Loire, et où se trouvait le tombeau de
 ma mère. Aujourd'hui, peut-être, les arguments, les détours,
 les discussions philosophiques, philanthropiques et politiques
 ne me manqueraient pas pour me dispenser de faire ce que
 270 mon avoué nommait une *bêtise*. Mais à vingt et un ans, nous
 sommes, je le répète, tout générosité, tout chaleur, tout amour.
 Les larmes que je vis dans les yeux de mon père furent alors
 pour moi la plus belle des fortunes, et le souvenir de ces
 larmes a souvent consolé ma misère. Dix mois après avoir
 275 payé ses créanciers, mon père mourut de chagrin, il m'adorait
 et m'avait ruiné ; cette idée le tua. En 1826, à l'âge de vingt-
 deux ans, vers la fin de l'automne, je suivis tout seul le convoi
 de mon premier ami, de mon père. Peu de jeunes gens se sont
 trouvés, seuls avec leurs pensées, derrière un corbillard, per-
 280 dus dans Paris, sans avenir, sans fortune. Les orphelins
 recueillis par la charité publique ont au moins pour avenir le
 champ de bataille, pour père le Gouvernement ou le procureur
 du Roi, pour refuge un hospice³. Moi, je n'avais rien ! Trois

1. **Despote** : tyran.

2. **John de Villèle** (1773-1854) : homme politique français, opposé à la Révolution. Il tenta, sous Louis XVIII et Charles X, de rétablir les grands principes de l'Ancien Régime.

3. **Hospice** : maison où l'on s'occupe des personnes démunies.

285 mois après, un commissaire-priseur me remit onze cent douze francs, produit net et liquide de la succession paternelle. Des créanciers m'avaient obligé à vendre notre mobilier. Accoutumé dès ma jeunesse à donner une grande valeur aux objets de luxe dont j'étais entouré, je ne pus m'empêcher de marquer une sorte d'étonnement à l'aspect de ce reliquat¹

290 exigu. "Oh ! me dit le commissaire-priseur, tout cela était bien *rococo*²." Mot épouvantable qui flétrissait toutes les religions de mon enfance et me dépouillait de mes premières illusions, les plus chères de toutes. Ma fortune se résumait par un bordereau de vente, mon avenir gisait dans un sac de toile qui contenait onze cent douze francs, la Société m'apparaissait en la personne d'un huissier-priseur qui me parlait le chapeau sur la tête. Un valet de chambre qui me chérissait, et à qui ma mère avait jadis constitué quatre cents francs de rente viagère, Jonathas me dit en quittant la maison d'où j'étais si

300 souvent sorti joyeusement en voiture pendant mon enfance : "Soyez bien économe, monsieur Raphaël !" Il pleurait, le bon homme. Tels sont, mon cher Émile, les événements qui maîtrisèrent ma destinée, modifièrent mon âme, et me placèrent jeune encore dans la plus fausse de toutes les situations

305 sociales, dit Raphaël après avoir fait une pause. Des liens de famille, mais faibles, m'attachaient à quelques maisons riches dont l'accès m'eût été interdit par ma fierté, si le mépris et l'indifférence ne m'en eussent déjà fermé les portes. Quoique parent de personnes très influentes et prodigues de leur protection pour des étrangers, je n'avais ni parents ni protecteurs. Sans cesse arrêtée dans ses expansions, mon âme s'était repliée sur elle-même. Plein de franchise et de naturel, je devais paraître froid, dissimulé ; le despotisme de mon père m'avait ôté toute confiance en moi ; j'étais timide et gauche,

315 je ne croyais pas que ma voix pût exercer le moindre empire, je me déplaisais, je me trouvais laid, j'avais honte de mon regard. Malgré la voix intérieure qui doit soutenir les hommes de talent dans leurs luttes, et qui me criait : "Courage ! marche !" malgré les révélations soudaines de ma puissance

1. **Reliquat** : ce qui reste.

2. **Rococo** : vieux, passé de mode.

320 dans la solitude, malgré l'espoir dont j'étais animé en comparant les ouvrages nouveaux admirés du public à ceux qui voltigeaient dans ma pensée, je doutais de moi comme un enfant. J'étais la proie d'une excessive ambition, je me croyais destiné à de grandes choses, et je me sentais dans le néant.

325 J'avais besoin des hommes, et je me trouvais sans amis. Je devais me frayer une route dans le monde, et j'y restais seul, moins craintif que honteux. Pendant l'année où je fus jeté par mon père dans le tourbillon de la grande société, j'y vins avec un cœur neuf, avec une âme fraîche. Comme tous les grands

330 enfants, j'aspirai secrètement à de belles amours. Je rencontrai parmi les jeunes gens de mon âge une secte de fanfarons qui allaient tête levée, disant des riens, s'asseyant sans trembler près des femmes qui me semblaient les plus imposantes, débitant des impertinences, mâchant le bout de leurs cannes,

335 minaudant, se prostituant à eux-mêmes les plus jolies personnes, mettant ou prétendant avoir mis leurs têtes sur tous les oreillers, ayant l'air d'être au refus du plaisir, considérant les plus vertueuses, les plus prudes comme de prise facile et pouvant être conquises à la simple parole, au moindre geste

340 hardi, par le premier regard insolent ! Je te le déclare, en mon âme et conscience, la conquête du pouvoir ou d'une grande renommée littéraire me paraissait un triomphe moins difficile à obtenir qu'un succès auprès d'une femme de haut rang, jeune, spirituelle et gracieuse. Je trouvai donc les troubles de

345 mon cœur, mes sentiments, mes cultes en désaccord avec les maximes de la société. J'avais de la hardiesse, mais dans l'âme seulement, et non dans les manières. J'ai su plus tard que les femmes ne voulaient pas être mendrées ; j'en ai beaucoup vu que j'adorais de loin, auxquelles je livrais un cœur à toute

350 épreuve, une âme à déchirer, une énergie qui ne s'effrayait ni des sacrifices, ni des tortures ; elles appartenaient à des sots de qui je n'aurais pas voulu pour portiers. Combien de fois, muet, immobile, n'ai-je pas admiré la femme de mes rêves, surgissant dans un bal ; dévouant alors en pensée mon existence à des caresses éternelles, j'imprimais toutes mes espérances en un regard, et lui offrais dans mon extase un amour

355 de jeune homme qui courait au-devant des tromperies. En certains moments, j'aurais donné ma vie pour une seule nuit.

Eh bien, n'ayant jamais trouvé d'oreilles où jeter mes propos passionnés, de regards où reposer les miens, de cœur pour mon cœur, j'ai vécu dans tous les tourments d'une impuissante énergie qui se dévorait elle-même, soit faute de hardiesse ou d'occasions, soit inexpérience. Peut-être ai-je désespéré de me faire comprendre, ou tremblé d'être trop compris. Et cependant j'avais un orage tout prêt à chaque regard poli que l'on pouvait m'adresser. Malgré ma promptitude à prendre ce regard ou des mots en apparence affectueux comme de tendres engagements, je n'ai jamais osé ni parler ni me taire à propos. À force de sentiment ma parole était insignifiante, et mon silence devenait stupide. J'avais sans doute trop de naïveté pour une société factice qui vit aux lumières, qui rend toutes ses pensées par des phrases convenues, ou par des mots que dicte la mode. Puis je ne savais point parler en me taisant, ni me taire en parlant. Enfin, gardant en moi des feux qui me brûlaient, ayant une âme semblable à celles que les femmes souhaitent de rencontrer, en proie à cette exaltation dont elles sont avides, possédant l'énergie dont se vantent les sots, toutes les femmes m'ont été traîtreusement cruelles. Aussi, admirais-je naïvement les héros de coterie¹ quand ils célébraient leurs triomphes, sans les soupçonner de mensonge. J'avais sans doute le tort de désirer un amour sur parole, de vouloir trouver grande et forte dans un cœur de femme frivole et légère, affamée de luxe, ivre de vanité, cette passion large, cet océan qui battait tempétueusement dans mon cœur. Oh ! se sentir né pour aimer, pour rendre une femme bien heureuse, et n'avoir trouvé personne, pas même une courageuse et noble Marceline² ou quelque vieille marquise ! Porter des trésors dans une besace et ne pouvoir rencontrer une enfant, quelque jeune fille curieuse pour les lui faire admirer. J'ai souvent voulu me tuer de désespoir.

— Joliment tragique ce soir ! s'écria Émile.

1. Coterie : petit groupe de personnes ayant les mêmes intérêts.

2. Marceline : personnage du *Mariage de Figaro* (1784), de Pierre-Augustin de Beaumarchais (1732-1799). Initialement amoureuse de Figaro, elle se révèle être sa mère, et formule alors un plaidoyer en faveur des femmes abusées et trompées par les hommes.

— Eh ! laisse-moi condamner ma vie, répondit Raphaël. Si ton amitié n'a pas la force d'écouter mes élégies¹, si tu ne
 395 peux me faire crédit d'une demi-heure d'ennui, dors ! Mais ne me demande plus alors compte de mon suicide qui gronde, qui se dresse, qui m'appelle et que je salue. Pour juger un homme, au moins faut-il être dans le secret de sa pensée, de ses malheurs, de ses émotions ; ne vouloir connaître de sa vie
 400 que les événements matériels, c'est faire de la chronologie, l'histoire des sots ! »

Le ton amer avec lequel ces paroles furent prononcées frappa si vivement Émile que, dès ce moment, il prêta toute son attention à Raphaël en le regardant d'un air hébété.

« Mais, reprit le narrateur, maintenant la lueur qui colore ces accidents leur prête un nouvel aspect. L'ordre des choses que je considérais jadis comme un malheur a peut-être engendré les belles facultés dont plus tard je me suis enorgueilli. La curiosité philosophique, les travaux excessifs, l'amour de la
 410 lecture qui, depuis l'âge de sept ans jusqu'à mon entrée dans le monde, ont constamment occupé ma vie, ne m'auraient-ils pas doué de la facile puissance avec laquelle, s'il faut vous en croire, je sais rendre mes idées et marcher en avant dans le vaste champ des connaissances humaines ? L'abandon auquel
 415 j'étais condamné, l'habitude de refouler mes sentiments et de vivre dans mon cœur ne m'ont-ils pas investi du pouvoir de comparer, de méditer ? En ne se perdant pas au service des irritations mondaines qui rapetissent la plus belle âme et la réduisent à l'état de guenille, ma sensibilité ne s'est-elle pas
 420 concentrée pour devenir l'organe perfectionné d'une volonté plus haute que le vouloir de la passion ? Méconnu par les femmes, je me souviens de les avoir observées avec la sagacité de l'amour dédaigné. Maintenant, je le vois, la sincérité de mon caractère a dû déplaire ! Peut-être les femmes veulent-elles un peu d'hypocrisie ? Moi qui suis tour à tour, dans la même heure, homme et enfant, futile et penseur, sans préjugés et plein de superstitions, souvent femme comme elles, n'ont-elles pas dû prendre ma naïveté pour du cynisme, et la pureté même de ma pensée pour du libertinage ? la science

1. **Élégies** : plaintes.

430 leur était ennui, la langueur féminine faiblesse. Cette excessive
mobilité d'imagination, le malheur des poètes, me faisait sans doute
juger comme un être incapable d'amour, sans constance dans les idées,
sans énergie. Idiot quand je me taisais, je les effarouchais peut-être
quand j'essayais de leur plaire, et les femmes m'ont condamné. J'ai
435 accepté, dans les larmes et le chagrin, l'arrêt porté par le monde. Cette
peine a produit son fruit. Je voulus me venger de la société, je voulus
posséder l'âme de toutes les femmes en me soumettant les intelligences,
et voir tous les regards fixés sur moi quand mon nom serait prononcé
440 par un valet à la porte d'un salon. Je m'instituai grand homme. Dès
mon enfance, je m'étais frappé le front en me disant comme André de
Chénier¹ : "Il y a quelque chose là !" Je croyais sentir en moi une
pensée à exprimer, un système à établir, une science à expliquer. Ô mon
445 cher Émile ! aujourd'hui que j'ai vingt-six ans à peine, que je suis sûr
de mourir inconnu, sans avoir jamais été l'amant de la femme que j'ai
rêvé de posséder, laisse-moi te conter mes folies ? N'avons-nous pas tous,
plus ou moins, pris nos désirs pour des réalités ? Ah ! je ne voudrais
point pour ami d'un jeune homme qui dans ses rêves ne se serait pas
450 tressé des couronnes, construit quelque piédestal ou donné de complaisantes
maîtresses. Moi ! j'ai souvent été général, empereur ; j'ai été Byron,
puis rien. Après avoir joué sur le faîte² des choses humaines, je m'apercevais
que toutes les montagnes, toutes les difficultés restaient à gravir. Cet
immense amour-propre qui bouillonnait en moi, cette croyance sublime
455 à une destinée, et qui devient du génie peut-être, quand un homme ne
se laisse pas déchiqueter l'âme par le contact des affaires aussi facilement
qu'un mouton abandonne sa laine aux épines des halliers³ où il passe,
tout cela me sauva. Je voulus me couvrir de gloire et travailler dans
le silence pour la maîtresse que j'espérais avoir un jour. Toutes les
460 femmes se résumaient par une seule, et cette femme je croyais la
rencontrer dans la première qui s'offrait à mes regards ; mais, voyant
une reine dans

1. **André de Chénier** (1762-1794) : poète français du XVIII^e siècle.

2. **Faîte** : sommet.

3. **Halliers** : buissons.

465 chacune d'elles, toutes devaient, comme les reines qui sont
obligées de faire des avances à leurs amants, venir au-devant
de moi, souffreteux, pauvre et timide. Ah ! pour celle qui m'eût
plait, j'avais dans le cœur tant de reconnaissance outre
l'amour, que je l'eusse adorée pendant toute sa vie. Plus tard,
470 mes observations m'ont appris de cruelles vérités. Ainsi, mon
cher Émile, je risquais de vivre éternellement seul. Les femmes
sont habituées, par je ne sais quelle pente de leur esprit, à ne
voir dans un homme de talent que ses défauts, et dans un
sot que ses qualités ; elles éprouvent de grandes sympathies
475 pour les qualités du sot qui sont une flatterie perpétuelle de
leurs propres défauts, tandis que l'homme supérieur ne leur
offre pas assez de jouissances pour compenser ses imper-
fections. Le talent est une fièvre intermittente, nulle femme
n'est jalouse d'en partager seulement les malaises ; toutes elles
480 veulent trouver dans leurs amants des motifs de satisfaire leur
vanité. C'est elles encore qu'elles aiment en nous ! Un homme
pauvre, fier, artiste, doué du pouvoir de créer, n'est-il pas armé
d'un blessant égoïsme ? il existe autour de lui je ne sais quel
tourbillon de pensées dans lequel il enveloppe tout, même
485 sa maîtresse, qui doit en suivre le mouvement. Une femme
adulée peut-elle croire à l'amour d'un tel homme ? ira-t-elle le
chercher ? Cet amant n'a pas le loisir de s'abandonner autour
d'un divan à ces petites singeries de sensibilité auxquelles les
femmes tiennent tant et qui sont le triomphe des gens faux
490 et insensibles. Le temps manque à ses travaux, comment en
dépenserait-il à se rapetisser, à se chamarrer¹ ? Prêt à donner
ma vie d'un coup, je ne l'aurais pas avilie en détail. Enfin
il existe, dans le manège d'un agent de change² qui fait les
commissions d'une femme pâle et minauidière, je ne sais quoi
495 de mesquin dont a horreur l'artiste. L'amour abstrait ne suffit
pas à un homme pauvre et grand, il en veut tous les dévoue-
ments. Les petites créatures qui passent leur vie à essayer des
cachemires ou qui se font les porte-manteaux de la mode n'ont
pas de dévouement, elles en exigent et voient dans l'amour le
500 plaisir de commander, non celui d'obéir. La véritable épouse

1. **Chamarrer** : parer avec des vêtements de couleurs vives.

2. **Agent de change** : personne qui s'occupe d'affaires financières.

en cœur, en chair et en os, se laisse traîner là où va celui en qui réside sa vie, sa force, sa gloire, son bonheur. Aux hommes supérieurs, il faut des femmes orientales dont l'unique pensée soit l'étude de leurs besoins ; car, pour eux, le malheur est dans le désaccord de leurs désirs et des moyens. Moi, qui me croyais homme de génie, j'aimais précisément ces petites maîtresses ! Nourrissant des idées si contraires aux idées reçues, ayant la prétention d'escalader le ciel sans échelle, possédant des trésors qui n'avaient pas cours, armé de connaissances étendues qui surchargeaient ma mémoire et que je n'avais pas encore classées, que je ne m'étais point assimilées ; me trouvant sans parents, sans amis, seul au milieu du plus affreux désert, un désert pavé, un désert animé, pensant, vivant, où tout vous est bien plus qu'ennemi, indifférent ! la résolution que je pris était naturelle, quoique folle ; elle comportait je ne sais quoi d'impossible qui me donna du courage. Ce fut comme un pari fait avec moi-même, et où j'étais le joueur et l'enjeu. Voici mon plan. Mes onze cents francs devaient suffire à ma vie pendant trois ans, et je m'accordais ce temps pour mettre au jour un ouvrage qui pût attirer l'attention publique sur moi, me faire une fortune ou un nom. Je me réjouissais en pensant que j'allais vivre de pain et de lait, comme un solitaire de la Thébaïde¹, plongé dans le monde des livres et des idées, dans une sphère inaccessible au milieu de ce Paris si tumultueux, sphère de travail et de silence où, comme les chrysalides, je me bâtissais une tombe pour renaître brillant et glorieux. J'allais risquer de mourir pour vivre. En réduisant l'existence à ses vrais besoins, au strict nécessaire, je trouvais que trois cent soixante-cinq francs par an devaient suffire à ma pauvreté. En effet, cette maigre somme a satisfait à ma vie, tant que j'ai voulu subir ma propre discipline claustrale²...

— C'est impossible, s'écria Émile.

— J'ai vécu près de trois ans ainsi, répondit Raphaël avec une sorte de fierté. Comptons ? reprit-il. Trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous de charcuterie m'empêchaient de mourir de faim et tenaient mon esprit dans un état de lucidité

1. **Thébaïde** : partie désertique de l'Égypte.

2. **Claustrale** : qui évoque un cloître, un monastère.

singulière. J'ai observé, tu le sais, de merveilleux effets produits par la diète sur l'imagination. Mon logement me coûtait trois sous par jour, je brûlais pour trois sous d'huile par nuit, je faisais moi-même ma chambre, je portais des chemises de flanelle pour ne dépenser que deux sous de blanchissage par jour. Je me chauffais avec du charbon de terre, dont le prix divisé par les jours de l'année n'a jamais donné plus de deux sous pour chacun. J'avais des habits, du linge, des chaussures pour trois années, je ne voulais m'habiller que pour aller à certains cours publics et aux bibliothèques. Ces dépenses réunies ne faisaient que dix-huit sous, il me restait deux sous pour les choses imprévues. Je ne me souviens pas d'avoir, pendant cette longue période de travail, passé le pont des Arts, ni d'avoir jamais acheté d'eau ; j'allais en chercher le matin à la fontaine de la place Saint-Michel, au coin de la rue des Grès. Oh ! je portais ma pauvreté fièrement. Un homme qui pressent un bel avenir marche dans sa vie de misère comme un innocent conduit au supplice, il n'a point honte. Je n'avais pas voulu prévoir la maladie. Comme Aquilina, j'envisageais l'hôpital sans terreur. Je n'ai pas douté un moment de ma bonne santé. D'ailleurs, le pauvre ne doit se coucher que pour mourir. Je me coupai les cheveux, jusqu'au moment où un ange d'amour ou de bonté... Mais je ne veux pas anticiper sur la situation à laquelle j'arrive. Apprends seulement, mon cher ami, qu'à défaut de maîtresse, je vécus avec une grande pensée, avec un rêve, un mensonge auquel nous commençons tous par croire plus ou moins. Aujourd'hui je ris de moi, de ce *moi* peut-être saint et sublime qui n'existe plus. La société, le monde, nos usages, nos mœurs, vus de près, m'ont révélé le danger de ma croyance innocente et la superfluité¹ de mes fervents travaux. Ces approvisionnements sont inutiles à l'ambitieux. Que léger soit le bagage de qui poursuit la fortune. La faute des hommes supérieurs est de dépenser leurs jeunes années à se rendre dignes de la faveur. Pendant que les pauvres gens thésaurisent² leur force et la science pour porter sans effort le poids d'une puissance qui les fuit,

1. **Superfluité** : caractère de ce qui est superflu, inutile.

2. **Thésaurisent** : économisent.

les intrigants riches de mots et dépourvus d'idées vont et viennent, surprennent les sots, et se logent dans la confiance
575 des demi-niais ; les uns étudient, les autres marchent, les uns sont modestes, les autres hardis ; l'homme de génie tait son orgueil, l'intrigant arbore le sien, il doit arriver nécessairement. Les hommes du pouvoir ont si fort besoin de croire au mérite
580 tout fait, au talent effronté, qu'il y a chez le vrai savant de l'enfantillage à espérer des récompenses humaines. Je ne cherche certes pas à paraphraser les lieux communs de la vertu, le *Cantique des Cantiques* éternellement chanté par les génies méconnus ; je veux déduire logiquement la raison des fréquents succès obtenus par les hommes médiocres. Hélas !
585 l'étude est si maternellement bonne, qu'il y a peut-être crime à lui demander des récompenses autres que les pures et douces joies dont elle nourrit ses enfants. Je me souviens d'avoir quelquefois trempé gaiement mon pain dans mon lait, assis auprès de ma fenêtre en y respirant l'air, en laissant
590 planer mes yeux sur un paysage de toits bruns, grisâtres, rouges, en ardoises, en tuiles, couverts de mousses jaunes ou vertes. Si d'abord cette vue me parut monotone, j'y découvris bientôt de singulières beautés. Tantôt le soir des raies lumineuses, parties des volets mal fermés, nuançaient et animaient
595 les noires profondeurs de ce pays original. Tantôt les lueurs pâles des réverbères projetaient d'en bas des reflets jaunâtres à travers le brouillard, et accusaient faiblement dans les rues les ondulations de ces toits pressés, océan de vagues immobiles. Enfin parfois de rares figures apparaissaient au milieu
600 de ce morne désert, parmi les fleurs de quelque jardin aérien, j'entrevois le profil anguleux et crochu d'une vieille femme arrosant des capucines, ou dans le cadre d'une lucarne pourrie quelque jeune fille faisant sa toilette, se croyant seule, et de qui je ne pouvais apercevoir que le beau front et les longs
605 cheveux élevés en l'air par un joli bras blanc. J'admirais dans les gouttières quelques végétations éphémères, pauvres herbes bientôt emportées par un orage ! J'étudiais les mousses, leurs couleurs ravivées par la pluie, et qui sous le soleil se changeaient en un velours sec et brun à reflets capricieux.
610 Enfin les poétiques et fugitifs effets du jour, les tristesses du brouillard, les soudains pétilllements du soleil, le silence et les

magies de la nuit, les mystères de l'aurore, les fumées de chaque cheminée, tous les accidents de cette singulière nature, devenus familiers pour moi, me divertissaient. J'aimais ma prison, elle était volontaire. Ces savanes de Paris formées par des toits nivelés comme une plaine, mais qui couvraient des abîmes peuplés, allaient à mon âme et s'harmoniaient avec mes pensées. Il est fatigant de retrouver brusquement le monde quand nous descendons des hauteurs célestes où nous entraînent les méditations scientifiques ; aussi ai-je alors parfaitement conçu la nudité des monastères. Quand je fus bien résolu à suivre mon nouveau plan de vie, je cherchai mon logis dans les quartiers les plus déserts de Paris. Un soir, en revenant de l'Estrapade, je passais par la rue des Cordiers pour retourner chez moi. À l'angle de la rue de Cluny, je vis une petite fille d'environ quatorze ans qui jouait au volant avec une de ses camarades, et dont les rires et les espiègleries amusaient les voisins. Il faisait beau, la soirée était chaude, le mois de septembre durait encore. Devant chaque porte, des femmes assises devisaient comme dans une ville de province par un jour de fête. J'observai d'abord la jeune fille, dont la physionomie était d'une admirable expression, et le corps tout posé pour un peintre. C'était une scène ravissante. Je cherchai la cause de cette bonhomie au milieu de Paris, je remarquai que la rue n'aboutissait à rien, et ne devait pas être très passante. En me rappelant le séjour de J.-J. Rousseau dans ce lieu, je trouvai l'hôtel Saint-Quentin, le délabrement dans lequel il était me fit espérer d'y rencontrer un gîte peu coûteux et je voulus le visiter. En entrant dans une chambre basse, je vis les classiques flambeaux de cuivre garnis de leurs chandelles, méthodiquement rangés au-dessus de chaque clef, et fus frappé de la propreté qui régnait dans cette salle ordinairement assez mal tenue dans les autres hôtels et que je trouvai là peignée comme un tableau de genre ; son lit bleu, les ustensiles, les meubles avaient la coquetterie d'une nature de convention. La maîtresse de l'hôtel, femme de quarante ans environ, dont les traits exprimaient des malheurs, dont le regard était comme terni par des pleurs, se leva, vint à moi ; je lui soumis humblement le tarif de mon loyer ; mais, sans en paraître étonnée, elle chercha une clef parmi toutes les

autres, et me conduisit dans les mansardes où elle me montra une chambre qui avait vue sur les toits, sur les cours des maisons voisines, par les fenêtres desquelles passaient de longues perches chargées de linge. Rien n'était plus horrible que cette mansarde aux murs jaunes et sales, qui sentait la misère et appelait son savant. La toiture s'y abaissait régulièrement et les tuiles disjointes laissaient voir le ciel. Il y avait place pour un lit, une table, quelques chaises, et sous l'angle aigu du toit je pouvais loger mon piano. N'étant pas assez riche pour meubler cette cage digne des *plombs* de Venise¹, la pauvre femme n'avait jamais pu la louer. Ayant précisément excepté de la vente mobilière que je venais de faire les objets qui m'étaient en quelque sorte personnels, je fus bientôt d'accord avec mon hôtesse, et m'installai le lendemain chez elle. Je vécus dans ce sépulcre² aérien pendant près de trois ans, travaillant nuit et jour sans relâche, avec tant de plaisir que l'étude me semblait être le plus beau thème, la plus heureuse solution de la vie humaine. Le calme et le silence nécessaires au savant ont je ne sais quoi de doux, d'enivrant comme l'amour. L'exercice de la pensée, la recherche des idées, les contemplations tranquilles de la Science nous prodiguent d'ineffables délices, indescriptibles comme tout ce qui participe de l'intelligence dont les phénomènes sont invisibles à nos sens extérieurs. Aussi sommes-nous toujours forcés d'expliquer les mystères de l'esprit par des comparaisons matérielles. Le plaisir de nager dans un lac d'eau pure, au milieu des rochers, des bois et des fleurs, seul et caressé par une brise tiède, donnerait aux ignorants une bien faible image du bonheur que j'éprouvais quand mon âme baignait dans les lueurs de je ne sais quelle lumière, quand j'écoutais les voix terribles et confuses de l'inspiration, quand d'une source inconnue les images ruisselaient dans mon cerveau palpitant. Voir une idée qui poind³ dans le champ des abstractions humaines comme le soleil au matin et s'élève comme lui, qui, mieux encore, grandit comme un enfant, arrive à la puberté, se fait lentement virile, est une joie

1. **Plombs de Venise** : prisons situées dans le Palais ducal, sous les toits recouverts de plomb.

2. **Sépulcre** : tombe.

3. **Poind** : apparaît.

supérieure aux autres joies terrestres, ou plutôt c'est un divin plaisir. L'étude prête une sorte de magie à tout ce qui nous environne. Le bureau chétif sur lequel j'écrivais, et la basane brune qui le couvrait, mon piano, mon lit, mon fauteuil, les
690 bizarreries de mon papier de tenture, mes meubles, toutes ces choses s'animaient et devinrent pour moi d'humbles amis, les complices silencieux de mon avenir ; combien de fois ne leur ai-je pas communiqué mon âme, en les regardant ? Souvent, en laissant voyager mes yeux sur une moulure déjetée, je ren-
695 contrais des développements nouveaux, une preuve frappante de mon système ou des mots que je croyais heureux pour rendre des pensées presque intraduisibles. À force de contem-pler les objets qui m'entouraient, je trouvais à chacun sa phy-sionomie, son caractère ; souvent ils me parlaient : si,
700 par-dessus les toits, le soleil couchant jetait à travers mon étroite fenêtre quelque lueur furtive, ils se coloraient, pâlis-saient, brillaient, s'attristaient ou s'égayaient en me surprenant toujours par des effets nouveaux. Ces menus accidents de la vie solitaire, qui échappent aux préoccupations du monde,
705 sont la consolation des prisonniers. N'étais-je pas captivé par une idée, emprisonné dans un système ; mais soutenu par la perspective d'une vie glorieuse ! À chaque difficulté vaincue, je baisais les mains douces de la femme aux beaux yeux, élé-gante et riche qui devait un jour caresser mes cheveux en me disant avec attendrissement : "Tu as bien souffert, pauvre
710 ange !" J'avais entrepris deux grandes œuvres. Une comédie devait en peu de jours me donner une renommée, une fortune, et l'entrée de ce monde, où je voulais reparaître en y exerçant les droits régaliens¹ de l'homme de génie. Vous avez tous vu
715 dans ce chef-d'œuvre la première erreur d'un jeune homme qui sort du collège, une véritable niaiserie d'enfant. Vos plai-santeries ont coupé les ailes à de fécondes illusions qui depuis ne se sont plus réveillées. Toi seul, mon cher Émile, as calmé la plaie profonde que d'autres firent à mon cœur ! Toi seul
720 admiras ma *Théorie de la volonté*, ce long ouvrage pour lequel j'avais appris les langues orientales, l'anatomie, la physiologie, auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps.

1. Régaliens : royaux.

Cette œuvre, si je ne me trompe, complétera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall, de Bichat¹, en ouvrant une nouvelle route à la science humaine. Là s'arrête ma belle vie, ce sacrifice de tous les jours, ce travail de ver à soie inconnu au monde et dont la seule récompense est peut-être dans le travail même. Depuis l'âge de raison jusqu'au jour où j'eus terminé ma théorie, j'ai observé, appris, écrit, lu sans relâche, et ma vie fut comme un long pensum². Amant efféminé de la paresse orientale, amoureux de mes rêves, sensuel, j'ai toujours travaillé, me refusant à goûter les jouissances de la vie parisienne. Gourmand, j'ai été sobre ; aimant et la marche et les voyages maritimes, désirant visiter plusieurs pays, trouvant encore du plaisir à faire, comme un enfant, ricocher des cailloux sur l'eau, je suis resté constamment assis, une plume à la main ; bavard, j'allais écouter en silence les professeurs aux cours publics de la Bibliothèque et du Muséum ; j'ai dormi sur mon grabat solitaire comme un religieux de l'ordre de Saint-Benoît, et la femme était cependant ma seule chimère, une chimère que je caressais et qui me fuyait toujours ! Enfin ma vie a été une cruelle antithèse, un perpétuel mensonge. Puis jugez donc les hommes ! Parfois mes goûts naturels se révélaient comme un incendie longtemps couvé. Par une sorte de mirage ou de calenture³, moi, veuf de toutes les femmes que je désirais, dénué de tout et logé dans une mansarde d'artiste, je me voyais alors entouré de maîtresses ravissantes ! Je courais à travers les rues de Paris, couché sur les moelleux coussins d'un brillant équipage ! J'étais rongé de vices, plongé dans la débauche, voulant tout, ayant tout ; enfin ivre à jeun, comme saint Antoine dans sa tentation. Heureusement le sommeil finissait par éteindre ces visions dévorantes ; le lendemain la science m'appelait en souriant, et je lui étais fidèle. J'imagine que les femmes dites vertueuses doivent être souvent la proie de ces tourbillons de folie, de désirs et de passions, qui s'élèvent en nous, malgré nous. De tels rêves ne

1. **Mesmer, Lavater, Gall, Bichat** : scientifiques et médecins.

2. **Pensum** : travail ennuyeux.

3. **Calenture** : folie qui s'empare des marins au moment où ils traversent des zones tropicales et qui s'accompagne d'un désir irrésistible de se jeter à la mer.

sont pas sans charmes, ne ressemblent-ils pas à ces causeries du soir, en hiver, où l'on part de son foyer pour aller en Chine. Mais que devient la vertu, pendant ces délicieux voyages où la pensée a franchi tous les obstacles ? Pendant les dix premiers mois de ma réclusion, je menai la vie pauvre et solitaire que je t'ai dépeinte ; j'allais chercher moi-même, dès le matin et sans être vu, mes provisions pour la journée ; je faisais ma chambre, j'étais tout ensemble le maître et le serviteur, je diogénisais¹ avec une incroyable fierté. Mais après ce temps, pendant lequel l'hôtesse et sa fille espionnèrent mes mœurs et mes habitudes, examinèrent ma personne et comprirent ma misère, peut-être parce qu'elles étaient elles-mêmes fort malheureuses, il s'établit d'inévitables liens entre elles et moi. Pauline, cette charmante créature dont les grâces naïves et secrètes m'avaient en quelque sorte amené là, me rendit plusieurs services qu'il me fut impossible de refuser. Toutes les infortunes sont sœurs, elles ont le même langage, la même générosité, la générosité de ceux qui ne possédant rien sont prodigues de sentiment, paient de leur temps et de leur personne. Insensiblement Pauline s'impatronisa chez moi, voulut me servir et sa mère ne s'y opposa point. Je vis la mère elle-même raccommo-
dant mon linge et rougissant d'être surprise à cette charitable occupation. Devenu malgré moi leur protégé, j'acceptai leurs services. Pour comprendre cette singulière affection, il faut connaître l'emportement du travail, la tyrannie des idées et cette répugnance instinctive qu'éprouve pour les détails de la vie matérielle l'homme qui vit par la pensée. Pouvais-je résister à la délicate attention avec laquelle Pauline m'apportait à pas muets mon repas frugal, quand elle s'apercevait que, depuis sept ou huit heures, je n'avais rien pris ? Avec les grâces de la femme et l'ingénuité de l'enfance, elle me souriait en faisant un signe pour me dire que je ne devais pas la voir. C'était Ariel se glissant comme un sylphe² sous mon toit, et prévoyant mes besoins. Un soir, Pauline me raconta son histoire avec une touchante ingénuité. Son père

1. **Diogénisais** : référence au philosophe grec antique, Diogène, qui vivait très pauvrement.

2. **Sylphe** : esprit de l'air.

était chef d'escadron dans les grenadiers à cheval de la garde impériale. Au passage de la Bérésina¹, il avait été fait prisonnier par les Cosaques ; plus tard, quand Napoléon proposa de l'échanger, les autorités russes le firent vainement chercher
795 en Sibérie ; au dire des autres prisonniers, il s'était échappé avec le projet d'aller aux Indes. Depuis ce temps, Mme Gaudin, mon hôtesse, n'avait pu obtenir aucune nouvelle de son mari, les désastres de 1814 et 1815 étaient arrivés, seule, sans res-
800 sources et sans secours, elle avait pris le parti de tenir un hôtel garni pour faire vivre sa fille. Elle espérait toujours revoir son mari. Son plus cruel chagrin était de laisser Pauline sans éducation, sa Pauline, filleule de la princesse Borghèse², et qui n'aurait pas dû mentir aux belles destinées promises par son
805 impériale protectrice. Quand Mme Gaudin me confia cette amère douleur qui la tuait, et me dit avec un accent déchirant : "Je donnerais bien et le chiffon de papier qui crée Gaudin baron de l'Empire, et le droit que nous avons à la dotation de Wistchnau, pour savoir Pauline élevée à Saint-Denis³ !" tout
810 à coup je tressaillis, et pour reconnaître les soins que me prodiguaient ces deux femmes, j'eus l'idée de m'offrir à finir l'éducation de Pauline. La candeur avec laquelle ces deux femmes acceptèrent ma proposition fut égale à la naïveté qui la dictait. J'eus ainsi des heures de récréation. La petite avait les plus
815 heureuses dispositions, elle apprit avec tant de facilité qu'elle devint bientôt plus forte que je ne l'étais sur le piano. En s'accoutumant à penser tout haut près de moi, elle déployait les mille gentilleses d'un cœur qui s'ouvre à la vie comme le calice d'une fleur lentement dépliée par le soleil, elle m'écou-
820 tait avec recueillement et plaisir en arrêtant sur moi ses yeux noirs et veloutés qui semblaient sourire, elle répétait ses leçons d'un accent doux et caressant en témoignant une joie enfantine quand j'étais content d'elle. Sa mère, chaque jour plus inquiète d'avoir à préserver de tout danger une jeune fille

1. **Bérésina** (mis pour Berezina) : rivière de Biélorussie, où eut lieu une bataille qui fut une défaite pour Napoléon.

2. **Princesse Borghèse** : la sœur de Napoléon.

3. **Saint-Denis** : référence à la prestigieuse maison d'éducation de la Légion d'honneur : seuls les enfants de personnes ayant reçu cette décoration pouvaient y étudier.

825 qui développait en croissant toutes les promesses faites par
les grâces de son enfance, la vit avec plaisir s'enfermant pen-
dant toute la journée pour étudier. Mon piano étant le seul
dont elle pût se servir, elle profitait de mes absences pour
s'exercer. Quand je rentrais, je trouvais Pauline chez moi, dans
830 la toilette la plus modeste ; mais au moindre mouvement, sa
taille souple et les attraits de sa personne se révélaient sous
l'étoffe grossière. Comme l'héroïne du conte de Peau d'Âne,
elle laissait voir un pied mignon dans d'ignobles souliers. Mais
ces jolis trésors, cette richesse de jeune fille, tout ce luxe de
835 beauté fut comme perdu pour moi. Je m'étais ordonné à moi-
même de ne voir qu'une sœur en Pauline, j'aurais eu horreur
de tromper la confiance de sa mère, j'admirais cette charmante
fille comme un tableau, comme le portrait d'une maîtresse
morte. Enfin, c'était mon enfant, ma statue. Pygmalion¹ nou-
840 veau, je voulais faire d'une vierge vivante et colorée, sensible
et parlante, un marbre ; j'étais très sévère avec elle, mais plus
je lui faisais éprouver les effets de mon despotisme magistral,
plus elle devenait douce et soumise. Si je fus encouragé dans
ma retenue et dans ma continence par des sentiments nobles,
845 néanmoins les raisons de procureur ne me manquèrent pas.
Je ne comprends point la probité des écus sans la probité de
la pensée. Tromper une femme ou faire faillite a toujours été
même chose pour moi. Aimer une jeune fille ou se laisser
aimer par elle constitue un vrai contrat dont les conditions
850 doivent être bien entendues. Nous sommes maîtres d'aban-
donner la femme qui se vend, mais non pas la jeune fille qui
se donne, car elle ignore l'étendue de son sacrifice. J'aurais
donc épousé Pauline, et c'eût été une folie. N'était-ce pas livrer
une âme douce et vierge à d'effroyables malheurs ? Mon indi-
855 gence parlait son langage égoïste, et venait toujours mettre
sa main de fer entre cette bonne créature et moi. Puis, je
l'avoue à ma honte, je ne conçois pas l'amour dans la misère.
Peut-être est-ce en moi une déprivation due à cette maladie
humaine que nous nommons la civilisation ; mais une femme,
860 fût-elle attrayante autant que la belle Hélène, la Galatée d'Ho-
mère, n'a plus aucun pouvoir sur mes sens pour peu qu'elle

1. **Pygmalion** : sculpteur mythologique qui tombe amoureux de sa propre statue.

soit crottée. Ah ! vive l'amour dans la soie, sur le cachemire, entouré des merveilles du luxe qui le parent merveilleusement bien, parce que lui-même est un luxe peut-être. J'aime
865 à froisser sous mes désirs de pimpantes toilettes, à briser des fleurs, à porter une main dévastatrice dans les élégants édifices d'une coiffure embaumée. Des yeux brûlants, cachés par un voile de dentelle que les regards percent comme la flamme déchire la fumée du canon, m'offrent de fantastiques
870 attraits. Mon amour veut des échelles de soie escaladées en silence, par une nuit d'hiver. Quel plaisir d'arriver couvert de neige dans une chambre éclairée par des parfums, tapissée de soies peintes et d'y trouver une femme qui, elle aussi, secoue de la neige, car quel autre nom donner à ces voiles
875 de voluptueuses mousselines à travers lesquels elle se dessine vaguement comme un ange dans son nuage, et d'où elle va sortir ? Puis il me faut encore un craintif bonheur, une audacieuse sécurité. Enfin je veux revoir cette mystérieuse femme, mais éclatante, mais au milieu du monde, mais vertueuse, environnée d'hommages, vêtue de dentelles, de diamants, donnant ses ordres à la ville, et si haut placée et si imposante que nul n'ose lui adresser des vœux. Au milieu de sa cour, elle me jette un regard à la dérobee, un regard qui dément ces artifices, un regard qui me sacrifie le monde
885 et les hommes ! Certes, je me suis cent fois trouvé ridicule d'aimer quelques aunes¹ de blonde², du velours, de fines batistes, les tours de force d'un coiffeur, des bougies, un carrosse, un titre, d'héraldiques couronnes peintes par des vitriers ou fabriquées par un orfèvre, enfin tout ce qu'il y a
890 de factice et de moins femme dans la femme ; je me suis moqué de moi, je me suis raisonné, tout a été vain. Une femme aristocratique et son sourire fin, la distinction de ses manières et son respect d'elle-même m'enchantent ; quand elle met une barrière entre elle et le monde, elle flatte en moi
895 toutes les vanités, qui sont la moitié de l'amour. Enviée par tous, ma félicité me paraît avoir plus de saveur. En ne faisant rien de ce que font les autres femmes, en ne marchant pas,

1. **Aune** : unité de mesure.

2. **Blonde** : dentelle.

ne vivant pas comme elles, en s'enveloppant dans un manteau qu'elles ne peuvent avoir, en respirant des parfums à elle, ma maîtresse me semble être bien mieux à moi ; plus elle s'éloigne de la terre, même dans ce que l'amour a de terrestre, plus elle s'embellit à mes yeux. En France, heureusement pour moi, nous sommes depuis vingt ans sans reine, j'eusse aimé la reine ! Pour avoir les façons d'une princesse, une femme doit être riche. En présence de mes romanesques fantaisies, qu'était Pauline ? Pouvait-elle me vendre des nuits qui coûtent la vie, un amour qui tue et met en jeu toutes les facultés humaines ? Nous ne mourons guère pour de pauvres filles qui se donnent ! Je n'ai jamais pu détruire ces sentiments ni ces rêveries de poète. J'étais né pour l'amour impossible, et le hasard a voulu que je fusse servi par-delà mes souhaits. Combien de fois n'ai-je pas vêtu de satin les pieds mignons de Pauline, emprisonné sa taille svelte comme un jeune peuplier dans une robe de gaze¹, jeté sur son sein une légère écharpe en lui faisant fouler les tapis de son hôtel et la conduisant à une voiture élégante ; je l'eusse adorée ainsi, je lui donnais une fierté qu'elle n'avait pas, je la dépouillais de toutes ses vertus, de ses grâces naïves, de son délicieux naturel, de son sourire ingénu pour la plonger dans le Styx² de nos vices et lui rendre le cœur invulnérable, pour la farder de nos crimes, pour en faire la poupée fantasque de nos salons, une femme fluette qui se couche au matin pour renaître le soir, à l'aurore des bougies. Pauline était tout sentiment, tout fraîcheur, je la voulais sèche et froide. Dans les derniers jours de ma folie, le souvenir m'a montré Pauline, comme il nous peint les scènes de notre enfance. Plus d'une fois, je suis resté attendri, songeant à de délicieux moments : soit que je revisse cette délicieuse fille assise près de ma table, occupée à coudre, paisible, silencieuse, recueillie et faiblement éclairée par le jour qui, descendant de ma lucarne, dessinait de légers reflets argentés sur sa belle chevelure noire ; soit que j'entendisse son rire jeune, ou sa voix au timbre riche chanter les gracieuses cantilènes qu'elle composait sans

1. **Gaze** : étoffe très fine.

2. **Styx** : fleuve des Enfers dans la mythologie grecque.

efforts. Souvent ma Pauline s'exaltait en faisant de la musique, sa figure ressemblait alors d'une manière frappante à la noble tête par laquelle Carlo Dolci a voulu représenter l'Italie. Ma cruelle mémoire me jetait cette jeune fille à travers les excès de mon existence comme un remords, comme une image de la vertu ! Mais laissons la pauvre enfant à sa destinée ! quelque malheureuse qu'elle puisse être, au moins l'aurai-je mise à l'abri d'un effroyable orage, en évitant de la traîner dans mon enfer. Jusqu'à l'hiver dernier, ma vie fut la vie tranquille et studieuse de laquelle j'ai tâché de te donner une faible image. Dans les premiers jours du mois de décembre 1829, je rencontrai Rastignac qui, malgré le misérable état de mes vêtements, me donna le bras et s'enquit de ma fortune avec un intérêt vraiment fraternel ; pris à la glu de ses manières, je lui racontai brièvement et ma vie et mes espérances ; il se mit à rire, me traita tout à la fois d'homme de génie et de sot, sa voix gasconne, son expérience du monde, l'opulence qu'il devait à son savoir-faire, agirent sur moi d'une manière irrésistible. Rastignac me fit mourir à l'hôpital, méconnu comme un niais, conduisit mon propre convoi, me jeta dans le trou des pauvres. Il me parla de charlatanisme. Avec cette verve aimable qui le rend si séduisant, il me montra tous les hommes de génie comme des charlatans. Il me déclara que j'avais un sens de moins, une cause de mort, si je restais seul, rue des Cordiers. Selon lui, je devais aller dans le monde, habituer les gens à prononcer mon nom et me dépouiller moi-même de l'humble *monsieur* qui messeyait¹ à un grand homme de son vivant. "Les imbéciles, s'écria-t-il, nomment ce métier-là *intriguer*, les gens à morale le proscrivent sous le mot de *vie dissipée* ; ne nous arrêtons pas aux hommes, interrogeons les résultats. Toi, tu travailles ?... eh bien, tu ne feras jamais rien. Moi, je suis propre à tout et bon à rien, paresseux comme un homard ?... eh bien, j'arriverai à tout. Je me répands, je me pousse, l'on me fait place ; je me vante, l'on me croit ; je fais des dettes, on les paie ! La dissipation, mon cher, est un système politique. La vie d'un homme occupé à manger sa fortune devient souvent une spécula-

1. **Messeyait** : ne convenait pas.

tion ; il place ses capitaux en amis, en plaisirs, en protecteurs, en connaissances. Un négociant risque-t-il un million ? pendant vingt ans il ne dort, ni ne boit, ni ne s’amuse ; il couve son million, il le fait trotter par toute l’Europe ; il s’ennuie, se
 975 donne à tous les démons que l’homme a inventés ; puis une liquidation, comme j’en ai vu faire, le laisse souvent sans un sou, sans un nom, sans un ami. Le dissipateur, lui, s’amuse à vivre, à faire courir ses chevaux. Si par hasard il perd ses capitaux, il a la chance d’être nommé receveur général, de se
 980 bien marier, d’être attaché à un ministre, à un ambassadeur. Il a encore des amis, une réputation et toujours de l’argent. Connaissant les ressorts du monde, il les manœuvre à son profit. Ce système est-il logique, ou ne suis-je qu’un fou ? N’est-ce pas là la moralité de la comédie qui se joue tous les
 985 jours dans le monde ? Ton ouvrage est achevé, reprit-il après une pause, tu as un talent immense ! Eh bien, tu arrives à mon point de départ. Il faut maintenant faire ton succès toi-même, c’est plus sûr. Tu iras conclure des alliances avec les coteries, conquérir des prôneurs¹. Moi, je veux me mettre de
 990 moitié dans ta gloire, je serai le bijoutier qui aura monté les diamants de ta couronne. Pour commencer, dit-il, sois ici demain soir. Je te présenterai dans une maison où va tout Paris, notre Paris à nous, celui des beaux, des gens à millions, des célébrités, enfin des hommes qui parlent d’or comme
 995 Chrysostome². Quand ces gens ont adopté un livre, le livre devient à la mode ; s’il est réellement bon, ils ont donné quelque brevet de génie sans le savoir. Si tu as de l’esprit, mon cher enfant, tu feras toi-même la fortune de ta théorie en comprenant mieux la théorie de la fortune. Demain soir
 1000 tu verras la belle comtesse Fœdora, la femme à la mode. – Je n’en ai jamais entendu parler. – Tu es un Cafre³, dit Rastignac en riant. Ne pas connaître Fœdora ! Une femme à marier qui possède près de quatre-vingt mille livres de rentes, qui ne veut de personne ou de qui personne ne veut ! Espèce de
 1005 problème féminin, une Parisienne à moitié Russe, une Russe

1. **Prôneurs** : personnes qui font des éloges de façon excessive.

2. **Chrysostome** : Père de l’Église qui savait très bien parler.

3. **Cafre** : habitant de certaines parties d’Afrique.

à moitié Parisienne ! Une femme chez laquelle s'éditent toutes les productions romantiques qui ne paraissent pas, la plus belle femme de Paris, la plus gracieuse ! Tu n'es même pas un Cafre, tu es la bête intermédiaire qui joint le Cafre à l'animal. Adieu, à demain !" Il fit une pirouette et disparut sans attendre ma réponse, n'admettant pas qu'un homme raisonnable pût refuser d'être présenté à Fœdora. Comment expliquer la fascination d'un nom ? FŒDORA me poursuivit comme une mauvaise pensée avec laquelle on cherche à transiger. Une voix me disait : "Tu iras chez Fœdora." J'avais beau me débattre avec cette voix et lui crier qu'elle mentait, elle écrasait tous mes raisonnements avec ce nom : Fœdora. Mais ce nom, cette femme n'étaient-ils pas le symbole de tous mes désirs et le thème de ma vie ? Le nom réveillait les poésies artificielles du monde, faisait briller les fêtes du haut Paris et les clinquants de la vanité. La femme m'apparaissait avec tous les problèmes de passion dont je m'étais affolé. Ce n'était peut-être ni la femme ni le nom, mais tous mes vices qui se dressaient debout dans mon âme pour me tenter de nouveau. La comtesse Fœdora, riche et sans amant, résistant à des séductions parisiennes, n'était-ce pas l'incarnation de mes espérances, de mes visions ? Je me créai une femme, je la dessinaï dans ma pensée, je la rêvai. Pendant la nuit je ne dormis pas, je devins son amant, je fis tenir en peu d'heures une vie entière, une vie d'amour, et j'en savourai les fécondes, les brûlantes délices. Le lendemain, incapable de soutenir le supplice d'attendre longuement la soirée, j'allai louer un roman, et passai la journée à le lire, me mettant ainsi dans l'impossibilité de penser ni de mesurer le temps. Pendant ma lecture le nom de Fœdora retentissait en moi comme un son que l'on entend dans le lointain, qui ne vous trouble pas, mais qui se fait écouter. Je possédais heureusement encore un habit noir et un gilet blanc assez honorables ; puis de toute ma fortune il me restait environ trente francs, que j'avais semés dans mes hardes¹, dans mes tiroirs, afin de mettre entre une pièce de cent sous et mes fantaisies la barrière épineuse

1. **Hardes** : habits vieux et abîmés.

d'une recherche et les hasards d'une circumnavigation¹ dans ma chambre. Au moment de m'habiller, je poursuivis mon trésor à travers un océan de papiers. La rareté du numéraire
1045 peut te faire concevoir ce que mes gants et mon fiacre emportèrent de richesses, ils mangèrent le pain de tout un mois. Hélas ! nous ne manquons jamais d'argent pour nos caprices, nous ne discutons que le prix des choses utiles ou nécessaires.
1050 Nous jetons l'or avec insouciance à des danseuses, et nous marchandons un ouvrier dont la famille affamée attend le paiement d'un mémoire. Combien de gens ont un habit de cent francs, un diamant à la pomme de leur canne, et qui dînent à vingt-cinq sous ! Il semble que nous n'achetions
1055 jamais assez chèrement les plaisirs de la vanité. Rastignac, fidèle au rendez-vous, sourit de ma métamorphose et m'en plaisanta ; mais, tout en allant chez la comtesse, il me donna de charitables conseils sur la manière de me conduire avec elle ; il me la peignit avare, vaine et défiante ; mais avare avec
1060 faste, vaine avec simplicité, défiante avec bonhomie. "Tu connais mes engagements, me dit-il, et tu sais combien je perdrais à changer d'amour. En observant Fœdora j'étais désintéressé, de sang-froid, mes remarques doivent être justes. En pensant à te présenter chez elle, je songeais à ta fortune ;
1065 ainsi prends garde à tout ce que tu lui diras, elle a une mémoire cruelle, elle est d'une adresse à désespérer un diplomate, elle saurait deviner le moment où il dit vrai ; entre nous, je crois que son mariage n'est pas reconnu par l'Empereur, car l'ambassadeur de Russie s'est mis à rire quand je lui ai
1070 parlé d'elle. Il ne la reçoit pas, et la salue fort légèrement quand il la rencontre au bois. Néanmoins elle est de la société de Mme de Sérisy, va chez Mmes de Nucingen et de Restaud. En France sa réputation est intacte ; la duchesse de Carigliano, la maréchale la plus *collet monté* de toute la coterie bonapartiste, va souvent passer avec elle la belle saison à sa terre.
1075 Beaucoup de jeunes fats, le fils d'un pair de France, lui ont offert un nom en échange de sa fortune ; elle les a tous poliment éconduits. Peut-être sa sensibilité ne commence-t-elle qu'au titre de comte ! N'es-tu pas marquis ? marche en avant

1. **Circumnavigation** : navigation autour d'une terre ou du monde.

1080 si elle te plaît ! Voilà ce que j'appelle donner des instructions." Cette plaisanterie me fit croire que Rastignac voulait rire et piquer ma curiosité, en sorte que ma passion improvisée était arrivée à son paroxysme quand nous nous arrêtàmes devant un péristyle orné de fleurs. En montant un vaste escalier à
1085 tapis, où je remarquai toutes les recherches du *comfort* anglais, le cœur me battit ; j'en rougissais, je démentais mon origine, mes sentiments, ma fierté, j'étais sottement bourgeois. Hélas ! je sortais d'une mansarde, après trois années de pauvreté, sans savoir encore mettre au-dessus des bagatelles de la vie
1090 ces trésors acquis, ces immenses capitaux intellectuels qui vous enrichissent en un moment quand le pouvoir tombe entre vos mains sans vous écraser, parce que l'étude vous a formé d'avance aux luttes politiques. J'aperçus une femme d'environ vingt-deux ans, de moyenne taille, vêtue de blanc,
1095 entourée d'un cercle d'hommes, mollement couchée sur une ottomane¹, et tenant à la main un écran de plumes. En voyant entrer Rastignac, elle se leva, vint à nous, sourit avec grâce, me fit d'une voix mélodieuse un compliment sans doute apprêté ; notre ami m'avait annoncé comme un homme de
1100 talent, et son adresse, son emphase gasconne me procurèrent un accueil flatteur. Je fus l'objet d'une attention particulière qui me rendit confus ; mais Rastignac avait heureusement parlé de ma modestie. Je rencontrai là des savants, des gens de lettres, d'anciens ministres, des pairs de France². La conversation reprit son cours quelque temps après mon arrivée, et, sentant que j'avais une réputation à soutenir, je me rassurai ; puis, sans abuser de la parole quand elle m'était accordée, je tâchai de résumer les discussions par des mots plus ou moins incisifs, profonds ou spirituels. Je produisis quelque sensation.
1110 Pour la millième fois de sa vie Rastignac fut prophète. Quand il y eut assez de monde pour que chacun retrouvât sa liberté, mon introducteur me donna le bras, et nous nous promenâmes dans les appartements. "N'aie pas l'air d'être trop émerveillé de la princesse, me dit-il, elle devinerait le motif
1115 de ta visite." Les salons étaient meublés avec un goût exquis.

1. **Ottomane** : sorte de canapé.

2. **Pairs de France** : membres de la Haute Assemblée législative.

J'y vis des tableaux de choix. Chaque pièce avait, comme chez les Anglais les plus opulents, son caractère particulier, et la tenture de soie, les agréments, la forme des meubles, le moindre décor s'harmoniaient avec une pensée première.

1120 Dans un boudoir gothique dont les portes étaient cachées par des rideaux en tapisserie, les encadrements de l'étoffe, la pendule, les dessins du tapis étaient gothiques ; le plafond formé de solives brunes sculptées présentait à l'œil des caissons pleins de grâce et d'originalité, les boiseries étaient artiste-

1125 ment travaillées, rien ne détruisait l'ensemble de cette jolie décoration, pas même les croisées dont les vitraux étaient colorés et précieux. Je fus surpris à l'aspect d'un petit salon moderne où je ne sais quel artiste avait épuisé la science de

1130 notre décor si léger, si frais, si suave, sans éclat, sobre de dorures. C'était amoureux et vague comme une ballade allemande, un vrai réduit taillé pour une passion de 1827, embaumé par des jardinières pleines de fleurs rares. Après ce salon, j'aperçus en enfilade une pièce dorée où revivait le goût du siècle de Louis XIV qui, opposé à nos peintures

1135 actuelles, produisait un bizarre mais agréable contraste. "Tu seras assez bien logé, me dit Rastignac avec un sourire où perçait une légère ironie. N'est-ce pas séduisant ?" ajouta-t-il en s'asseyant. Tout à coup il se leva, me prit par la main, me conduisit à la chambre à coucher, et me montra sous un dais¹

1140 de mousseline et de moire² blanches un lit voluptueux doucement éclairé, le vrai lit d'une jeune fée fiancée à un génie. "N'y a-t-il pas, s'écria-t-il à voix basse, de l'impudeur, de l'insolence et de la coquetterie outre mesure, à nous laisser contempler ce trône de l'amour ? Ne se donner à personne,

1145 et permettre à tout le monde de mettre là sa carte ! si j'étais libre, je voudrais voir cette femme soumise et pleurant à ma porte. - Es-tu donc si certain de sa vertu ? - Les plus audacieux de nos maîtres, et même les plus habiles, avouent avoir échoué près d'elle, l'aiment encore et sont ses amis dévoués.

1150 Cette femme n'est-elle pas une énigme ?" Ces paroles excitèrent en moi une sorte d'ivresse, ma jalousie craignait déjà

1. **Dais** : baldaquin.

2. **Moire** : tissu comportant des reflets.

le passé. Tressaillant d'aise, je revins précipitamment dans le salon où j'avais laissé la comtesse que je rencontrai dans le boudoir gothique. Elle m'arrêta par un sourire, me fit asseoir
1155 près d'elle, me questionna sur mes travaux, et sembla s'y intéresser vivement, surtout quand je lui traduisis mon système en plaisanteries au lieu de prendre le langage d'un professeur pour le lui développer doctoralement¹. Elle parut s'amuser
1160 beaucoup en apprenant que la volonté humaine était une force matérielle semblable à la vapeur ; que, dans le monde moral, rien ne résistait à cette puissance quand un homme s'habitua à la concentrer, à en manier la somme, à diriger constamment sur les âmes la projection de cette masse fluide ;
1165 que cet homme pouvait à son gré tout modifier relativement à l'humanité, même les lois absolues de la nature. Les objections de Fœdora me révélèrent en elle une certaine finesse d'esprit, je me complus² à lui donner raison pendant quelques moments pour la flatter, et je détruisis ses raisonnements de femme par un mot, en attirant son attention sur un fait journalier³ dans la vie, le sommeil, fait vulgaire en apparence,
1170 mais au fond plein de problèmes insolubles pour le savant, et je piquai sa curiosité. La comtesse resta même un instant silencieuse quand je lui dis que nos idées étaient des êtres organisés, complets, qui vivaient dans un monde invisible et influaient sur nos destinées, en lui citant pour preuves les pensées de Descartes, de Diderot, de Napoléon qui avaient conduit, qui conduisaient encore tout un siècle. J'eus l'honneur d'amuser cette femme, elle me quitta en m'invitant à la venir voir ; en style de cour, elle me donna les grandes entrées.
1180 Soit que je prisse, selon ma louable habitude, des formules polies pour des paroles de cœur, soit que Fœdora vît en moi quelque célébrité prochaine, et voulût augmenter sa ménagerie de savants, je crus lui plaire. J'évoquai toutes mes connaissances physiologiques et mes études antérieures sur la femme
1185 pour examiner minutieusement pendant cette soirée cette singulière personne et ses manières ; caché dans l'embrasement

1. **Doctoralement** : de façon savante.

2. **Complus** : plus.

3. **Journalier** : quotidien.

d'une fenêtre, j'espionnai ses pensées en les cherchant dans son maintien, en étudiant ce manège d'une maîtresse de maison qui va et vient, s'assied et cause, appelle un homme, 1190 l'interroge, et s'appuie pour l'écouter sur un chambranle de porte ; je remarquai dans sa démarche un mouvement brisé si doux, une ondulation de robe si gracieuse, elle excitait si puissamment le désir que je devins alors très incrédule sur sa vertu. Si Fœdora méconnaissait aujourd'hui l'amour, elle 1195 avait dû jadis être fort passionnée ; car une volupté savante se peignait jusque dans la manière dont elle se posait devant son interlocuteur, elle se soutenait sur la boiserie avec coquetterie, comme une femme près de tomber, mais aussi près de s'enfuir si quelque regard trop vif l'intimide. Les bras 1200 mollement croisés, paraissant respirer les paroles, les écoutant même du regard et avec bienveillance, elle exhalait¹ le sentiment. Ses lèvres fraîches et rouges tranchaient sur un teint d'une vive blancheur. Ses cheveux bruns faisaient assez bien valoir la couleur orangée de ses yeux mêlés de veines 1205 comme une pierre de Florence, et dont l'expression semblait ajouter de la finesse à ses paroles. Enfin son corsage était paré des grâces les plus attrayantes. Une rivale aurait peut-être accusé de dureté d'épais sourcils qui paraissaient se rejoindre, et blâmé l'imperceptible duvet qui ornait les 1210 contours du visage. Je trouvai la passion empreinte en tout. L'amour était écrit sur les paupières italiennes de cette femme, sur ses belles épaules dignes de la Vénus de Milo², dans ses traits, sur sa lèvre supérieure un peu forte et légèrement ombragée. C'était plus qu'une femme, c'était un 1215 roman. Oui, ces richesses féminines, l'ensemble harmonieux des lignes, les promesses que cette riche structure faisait à la passion, étaient tempérés par une réserve constante, par une modestie extraordinaire, qui contrastaient avec l'expression de toute la personne. Il fallait une observation aussi 1220 sagace que la mienne pour découvrir dans cette nature les signes d'une destinée de volupté. Pour expliquer plus claire-

1. **Exhalait** : faisait sortir d'elle, respirait.

2. **Vénus de Milo** : statue antique de la déesse de l'Amour, retrouvée en 1820 sur l'île grecque de Milo (aujourd'hui, Milos).

ment ma pensée, il y avait en Fœdora deux femmes séparées par le buste peut-être ; l'une était froide, la tête seule semblait être amoureuse ; avant d'arrêter ses yeux sur un homme, elle
1225 préparait son regard, comme s'il se passait je ne sais quoi de mystérieux en elle-même, vous eussiez dit d'une convulsion dans ses yeux si brillants. Enfin, ou ma science était imparfaite, et j'avais encore bien des secrets à découvrir dans le monde moral, ou la comtesse possédait une belle âme dont
1230 les sentiments et les émanations communiquaient à sa physionomie ce charme qui nous subjugue et nous fascine, ascendant tout moral et d'autant plus puissant qu'il s'accorde avec les sympathies du désir. Je sortis ravi, séduit par cette femme, enivré par son luxe, chatouillé dans tout ce que mon
1235 cœur avait de noble, de vicieux, de bon, de mauvais. En me sentant si ému, si vivant, si exalté, je crus comprendre l'attrait qui amenait là ces artistes, ces diplomates, ces hommes de pouvoir, ces agioteurs¹ doublés de tôle comme leurs caisses ; sans doute ils venaient chercher près d'elle l'émotion délirante qui faisait vibrer en moi toutes les forces de mon être, fouettait mon sang dans la moindre veine, agaçait le plus petit nerf et tressaillait dans mon cerveau ! elle ne s'était donnée à aucun pour les garder tous. Une femme est coquette tant qu'elle n'aime pas. "Puis, dis-je à Rastignac, elle a peut-être été mariée ou vendue à quelque vieillard, et le souvenir de ses premières noces lui donne de l'horreur pour l'amour."
1240 Je revins à pied du faubourg Saint-Honoré, où Fœdora demeure. Entre son hôtel et la rue des Cordiers il y a presque tout Paris ; le chemin me parut court, et cependant il faisait froid. Entreprendre la conquête de Fœdora dans l'hiver, un
1250 rude hiver, quand je n'avais pas trente francs en ma possession, quand la distance qui nous séparait était si grande ! Un jeune homme pauvre peut seul savoir ce qu'une passion coûte en voitures, en gants, en habits, linge, etc. Si l'amour
1255 reste un peu trop de temps platonique, il devient ruineux. Vraiment, il y a des Lauzun de l'École de Droit auxquels il est impossible d'approcher d'une passion logée à un premier étage. Et comment pouvais-je lutter, moi, faible, grêle, mis

1. **Agioteurs** : spéculateurs.

simplement, pâle et hâve¹ comme un artiste en convalescence
 1260 d'un ouvrage, avec des jeunes gens bien frisés, jolis, pimpants,
 cravatés à désespérer toute la Croatie, riches, armés de tilburys²
 et vêtus d'impertinence ? "Bah ! Fœdora ou la mort !
 criai-je au détour d'un pont. Fœdora, c'est la fortune !" Le beau
 boudoir gothique et le salon à la Louis XIV passèrent devant
 1265 mes yeux ; je revis la comtesse avec sa robe blanche, ses
 grandes manches gracieuses, et sa séduisante démarche, et
 son corsage tentateur. Quand j'arrivai dans ma mansarde nue,
 froide, aussi mal peignée que la perruque d'un naturaliste,
 j'étais encore environné par les images du luxe de Fœdora.
 1270 Ce contraste était un mauvais conseiller, les crimes doivent
 naître ainsi. Je maudis alors, en frissonnant de rage, ma
 décente et honnête misère, ma mansarde féconde où tant de
 pensées avaient surgi. Je demandai compte à Dieu, au diable,
 à l'État social, à mon père, à l'univers entier, de ma destinée,
 1275 de mon malheur ; je me couchai tout affamé, grommelant de
 risibles imprécations³, mais bien résolu de séduire Fœdora.
 Ce cœur de femme était un dernier billet de loterie chargé de
 ma fortune. Je te ferai grâce de mes premières visites chez
 Fœdora, pour arriver promptement au drame. Tout en tâchant
 1280 de m'adresser à l'âme de cette femme, j'essayai de gagner son
 esprit, d'avoir sa vanité pour moi ; afin d'être sûrement aimé,
 je lui donnai mille raisons de mieux s'aimer elle-même, jamais
 je ne la laissai dans un état d'indifférence ; les femmes veulent
 des émotions à tout prix, je les lui prodiguai ; je l'eusse mise
 1285 en colère plutôt que de la voir insouciant avec moi. Si
 d'abord, animé d'une volonté ferme et du désir de me faire
 aimer, je pris un peu d'ascendant sur elle, bientôt ma passion
 grandit, je ne fus plus maître de moi, je tombai dans le vrai,
 je me perdis et devins éperdument amoureux. Je ne sais pas
 1290 bien ce que nous appelons, en poésie ou dans la conversation,
amour ; mais le sentiment qui se développa tout à coup dans
 ma double nature, je ne l'ai trouvé peint nulle part, ni dans
 les phrases rhétoriques et apprêtées de J.-J. Rousseau de qui

1. **Hâve** : pâli, amaigri.

2. **Tilburys** : voitures à cheval.

3. **Imprécations** : malédictions proférées contre quelqu'un.

j'occupais peut-être le logis, ni dans les froides conceptions
1295 de nos deux siècles littéraires, ni dans les tableaux de l'Italie.
La vue du lac de Bienna, quelques motifs de Rossini, la
Madone de Murillo que possède le maréchal Soult, les lettres
de la Lescombat¹, certains mots épars dans les recueils d'anec-
dotes, mais surtout les prières des extatiques et quelques
1300 passages de nos fabliaux ont pu seuls me transporter dans
les divines régions de mon premier amour. Rien dans les lan-
gages humains, aucune traduction de la pensée faite à l'aide
des couleurs, des marbres, des mots ou des sons, ne saurait
rendre le nerf, la vérité, le fini, la soudaineté du sentiment
1305 dans l'âme ! Oui ! qui dit art, dit mensonge. L'amour passe
par des transformations infinies avant de se mêler pour tou-
jours à notre vie et de la teindre à jamais de sa couleur de
flamme. Le secret de cette infusion imperceptible échappe à
l'analyse de l'artiste. La vraie passion s'exprime par des cris,
1310 par des soupirs ennuyeux pour un homme froid. Il faut aimer
sincèrement pour être de moitié dans les rugissements de
Lovelace², en lisant *Clarisse Harlowe*. L'amour est une source
naïve, partie de son lit de cresson, de fleurs, de gravier, qui
rivière, qui fleuve, change de nature et d'aspect à chaque flot,
1315 et se jette dans un incommensurable océan où les esprits
incomplets voient la monotonie, où les grandes âmes s'abî-
ment en de perpétuelles contemplations. Comment oser
décrire ces teintes transitoires du sentiment, ces riens qui ont
tant de prix, ces mots dont l'accent épuise les trésors du lan-
1320 gage, ces regards plus féconds que les plus riches poèmes ?
Dans chacune des scènes mystiques par lesquelles nous nous
éprenons insensiblement d'une femme, s'ouvre un abîme à
engloutir toutes les poésies humaines. Eh ! comment
pourrions-nous reproduire par des gloses³ les vives et mysté-
1325 rieuses agitations de l'âme, quand les paroles nous manquent
pour peindre les mystères visibles de la beauté ? Quelles fas-
cinations ! Combien d'heures ne suis-je pas resté plongé dans

1. **La Lescombat** : femme qui, au XVIII^e siècle, a été condamnée à mort pour avoir fait exécuter son mari par son amant.

2. **Lovelace** : personnage du roman *Clarisse Harlowe*, écrit par Samuel Richardson (1689-1761).

3. **Gloses** : explications.

une extase ineffable occupé à *la voir* ! Heureux, de quoi ? je ne sais. Dans ces moments, si son visage était inondé de lumière, il s'y opérerait je ne sais quel phénomène qui le faisait resplendir ; l'imperceptible duvet qui dore sa peau délicate et fine en dessinait mollement les contours avec la grâce que nous admirons dans les lignes lointaines de l'horizon quand elles se perdent dans le soleil. Il semblait que le jour la caressât en s'unissant à elle, ou qu'il s'échappât de sa rayonnante figure une lumière plus vive que la lumière même ; puis une ombre passant sur cette douce figure y produisait une sorte de couleur qui en variait les expressions en changeant les teintes. Souvent une pensée semblait se peindre sur son front de marbre ; son œil paraissait rougir, sa paupière vacillait, ses traits ondulaient agités par un sourire ; le corail intelligent de ses lèvres s'animait, se déliait, se repliait ; je ne sais quel reflet de ses cheveux jetait des tons bruns sur ses tempes fraîches ; à chaque accident, elle avait parlé. Chaque nuance de beauté donnait des fêtes nouvelles à mes yeux, révélait des grâces inconnues à mon cœur. Je voulais lire un sentiment, un espoir, dans toutes ces phases du visage. Ces discours muets pénétraient d'âme à âme comme un son dans l'écho, et me prodiguaient des joies passagères qui me laissaient des impressions profondes. Sa voix me causait un délire que j'avais peine à comprimer. Imitant je ne sais quel prince de Lorraine, j'aurais pu ne pas sentir un charbon ardent au creux de ma main pendant qu'elle aurait passé dans ma chevelure ses doigts chatouilleux. Ce n'était plus une admiration, un désir, mais un charme¹, une fatalité. Souvent, rentré sous mon toit, je voyais indistinctement Fœdora chez elle, et participais vaguement à sa vie ; si elle souffrait, je souffrais, et je lui disais le lendemain : "Vous avez souffert !" Combien de fois n'est-elle pas venue au milieu des silences de la nuit, évoquée par la puissance de mon extase ! Tantôt, soudaine comme une lumière qui jaillit, elle abattait ma plume, elle effarouchait la Science et l'Étude qui s'enfuyaient désolées ; elle me forçait à l'admirer en reprenant la pose attrayante où je l'avais vue naguère. Tantôt j'allais moi-même au-devant

1. **Charme** : envoûtement.

1365 d'elle dans le monde des apparitions, et la saluais comme une
espérance en lui demandant de me faire entendre sa voix
argentine ; puis je me réveillais en pleurant. Un jour, après
m'avoir promis de venir au spectacle avec moi, tout à coup
elle refusa capricieusement de sortir, et me pria de la laisser
1370 seule. Désespéré d'une contradiction qui me coûtait une jour-
née de travail, et, le dirai-je ? mon dernier écu, je me rendis
là où elle aurait dû être, voulant voir la pièce qu'elle avait
désiré voir. À peine placé, je reçus un coup électrique dans
le cœur. Une voix me dit : "Elle est là !" Je me retourne, j'aper-
1375 çois la comtesse au fond de sa loge, cachée dans l'ombre, au
rez-de-chaussée. Mon regard n'hésita pas, mes yeux la trou-
vèrent tout d'abord avec une lucidité fabuleuse, mon âme
avait volé vers sa vie comme un insecte vole à sa fleur. Par
quoi mes sens avaient-ils été avertis ? Il est de ces tressaille-
1380 ments intimes qui peuvent surprendre les gens superficiels,
mais ces effets de notre nature intérieure sont aussi simples
que les phénomènes habituels de notre vision extérieure ;
aussi ne fus-je pas étonné, mais fâché. Mes études sur notre
puissance morale, si peu connue, servaient au moins à me
1385 faire rencontrer dans ma passion quelques preuves vivantes
de mon système. Cette alliance du savant et de l'amoureux,
d'une véritable idolâtrie et d'un amour scientifique, avait je
ne sais quoi de bizarre. La Science était souvent contente de
ce qui désespérait l'amant, et, quand il croyait triompher,
1390 l'amant chassait loin de lui la Science avec bonheur. Fœdora
me vit et devint sérieuse, je la gênais. Au premier entracte,
j'allai lui faire une visite ; elle était seule, je restai. Quoique
nous n'eussions jamais parlé d'amour, je pressentis une expli-
cation. Je ne lui avais point encore dit mon secret, et cepen-
1395 dant il existait entre nous une sorte d'entente : elle me confiait
ses projets d'amusement, et me demandait la veille avec une
sorte d'inquiétude amicale si je viendrais le lendemain ; elle
me consultait par un regard quand elle disait un mot spirituel,
comme si elle eût voulu me plaire exclusivement ; si je bou-
1400 dais, elle devenait caressante ; si elle faisait la fâchée, j'avais
en quelque sorte le droit de l'interroger ; si je me rendais cou-
pable d'une faute, elle se laissait longtemps supplier avant de
me pardonner. Ces querelles, auxquelles nous avons pris

goût, étaient pleines d'amour. Elle y déployait tant de grâce
1405 et de coquetterie, et moi j'y trouvais tant de bonheur ! En ce
moment notre intimité fut tout à fait suspendue, et nous res-
tâmes l'un devant l'autre comme deux étrangers. La comtesse
était glaciale ; moi, j'appréhendais un malheur. "Vous allez
1410 m'accompagner", me dit-elle quand la pièce fut finie. Le
temps avait changé subitement. Lorsque nous sortîmes il
tombait une neige mêlée de pluie. La voiture de Fœdora ne
put arriver jusqu'à la porte du théâtre. En voyant une femme
bien mise obligée de traverser le boulevard, un commission-
naire étendit son parapluie au-dessus de nos têtes, et réclama
1415 le prix de son service quand nous fûmes montés. Je n'avais
rien, j'eusse alors vendu dix ans de ma vie pour avoir deux
sous. Tout ce qui fait l'homme et ses mille vanités furent
écrasés en moi par une douleur infernale. Ces mots : "Je n'ai
1420 pas de monnaie, mon cher !" furent dits d'un ton dur qui
parut venir de ma passion contrariée, dits par moi, frère de
cet homme, moi qui connaissais si bien le malheur ! moi qui
jadis avais donné sept cent mille francs avec tant de facilité !
Le valet repoussa le commissionnaire, et les chevaux fen-
dèrent l'air. En revenant à son hôtel, Fœdora, distraite, ou
1425 affectant d'être préoccupée, répondit par de dédaigneux
monosyllabes à mes questions. Je gardai le silence. Ce fut
un horrible moment. Arrivés chez elle, nous nous assîmes
devant la cheminée. Quand le valet de chambre se fut retiré
après avoir attisé le feu, la comtesse se tourna vers moi d'un
1430 air indéfinissable et me dit avec une sorte de solennité :
"Depuis mon retour en France, ma fortune a tenté quelques
jeunes gens, j'ai reçu des déclarations d'amour qui auraient
pu satisfaire mon orgueil, j'ai rencontré des hommes dont
l'attachement était si sincère et si profond qu'ils m'eussent
1435 encore épousée, même quand ils n'auraient trouvé en moi
qu'une fille pauvre comme je l'étais jadis. Enfin sachez, mon-
sieur de Valentin, que de nouvelles richesses et des titres
nouveaux m'ont été offerts ; mais apprenez aussi que je n'ai
jamais revu les personnes assez mal inspirées pour m'avoir
1440 parlé d'amour. Si mon affection pour vous était légère, je ne
vous donnerais pas un avertissement dans lequel il entre
plus d'amitié que d'orgueil. Une femme s'expose à recevoir

une sorte d'affront lorsque, en se supposant aimée, elle se refuse par avance à un sentiment toujours flatteur. Je connais
 1445 les scènes d'Arsinoé, d'Araminte¹, ainsi je me suis familiarisée avec les réponses que je puis entendre en pareille circonstance ; mais j'espère aujourd'hui ne pas être mal jugée par un homme supérieur pour lui avoir montré franchement mon âme." Elle s'exprimait avec le sang-froid d'un avoué,
 1450 d'un notaire, expliquant à leurs clients les moyens d'un procès ou les articles d'un contrat. Le timbre clair et séducteur de sa voix n'accusait pas la moindre émotion ; seulement sa figure et son maintien, toujours nobles et décents, me semblèrent avoir une froideur, une sécheresse diplomatiques.
 1455 Elle avait sans doute médité ses paroles et fait le programme de cette scène. Oh ! mon cher ami, quand certaines femmes trouvent du plaisir à nous déchirer le cœur, quand elles se sont promis d'y enfoncer un poignard et de le retourner dans la plaie, ces femmes-là sont adorables, elles aiment ou
 1460 veulent être aimées ! Un jour elles nous récompenseront de nos douleurs, comme Dieu doit, dit-on, rémunérer nos bonnes œuvres ; elles nous rendront en plaisirs le centuple d'un mal dont la violence est appréciée par elles, leur méchanceté n'est-elle pas pleine de passion ? Mais être torturé par une
 1465 femme qui nous tue avec indifférence, n'est-ce pas un atroce supplice ? En ce moment Foedora marchait, sans le savoir, sur toutes mes espérances, brisait ma vie et détruisait mon avenir avec la froide insouciance et l'innocente cruauté d'un enfant qui, par curiosité, déchire les ailes d'un papillon. "Plus
 1470 tard, ajouta Foedora, vous reconnaîtrez, je l'espère, la solidité de l'affection que j'offre à mes amis. Pour eux, vous me trouverez toujours bonne et dévouée. Je saurais leur donner ma vie, mais vous me mépriseriez si je subissais leur amour sans le partager. Je m'arrête. Vous êtes le seul homme auquel j'aie
 1475 encore dit ces derniers mots." D'abord les paroles me manquèrent, et j'eus peine à maîtriser l'ouragan qui s'élevait en moi ; mais bientôt je refoulai mes sensations au fond de mon

1. **Arsinoé, Araminte** : personnages féminins du *Misanthrope* (1666) de Molière (1622-1673) et des *Fausse confidences* (1737) de Marivaux (1688-1706), qui repoussent les avances de leur amant.

âme, et me mis à sourire : “Si je vous dis que je vous aime, répondez-moi, vous me bannirez ; si je m’accuse d’indifférence, vous m’en punirez. Les prêtres, les magistrats et les femmes ne dépouillent jamais leur robe entièrement. Le silence ne préjuge rien ; trouvez bon, madame, que je me taise. Pour m’avoir adressé de si fraternels avertissements, il faut que vous ayez craint de me perdre, et cette pensée pourrait satisfaire mon orgueil. Mais laissons la personnalité loin de nous. Vous êtes peut-être la seule femme avec laquelle je puisse discuter en philosophe une résolution si contraire aux lois de la nature. Relativement aux autres sujets de votre espèce, vous êtes un phénomène. Eh bien, cherchons ensemble, de bonne foi, la cause de cette anomalie psychologique. Existait-il en vous, comme chez beaucoup de femmes fières d’elles-mêmes, amoureuses de leurs perfections, un sentiment d’égoïsme raffiné qui vous fasse prendre en horreur l’idée d’appartenir à un homme, d’abdiquer votre vouloir et d’être soumise à une supériorité de convention qui vous offense ? vous me sembleriez mille fois plus belle. Auriez-vous été maltraitée une première fois par l’amour ? Peut-être le prix que vous devez attacher à l’élégance de votre taille, à votre délicieux corsage, vous fait-il craindre les dégâts de la maternité : ne serait-ce pas une de vos meilleures raisons secrètes pour vous refuser à être trop bien aimée ? Avez-vous des imperfections qui vous rendent vertueuse malgré vous ? Ne vous fâchez pas, je discute, j’étudie, je suis à mille lieues de la passion. La nature, qui fait des aveugles de naissance, peut bien créer des femmes sourdes, muettes et aveugles en amour. Vraiment vous êtes un sujet précieux pour l’observation médicale ! Vous ne savez pas tout ce que vous valez. Vous pouvez avoir un dégoût fort légitime pour les hommes, je vous approuve, ils me paraissent tous laids et odieux. Mais vous avez raison, ajoutai-je en sentant mon cœur se gonfler, vous devez nous mépriser, il n’existe pas d’homme qui soit digne de vous !” Je ne te dirai pas tous les sarcasmes que je lui débitai en riant. Eh bien, la parole la plus acérée, l’ironie la plus aiguë, ne lui arrachèrent ni un mouvement ni un geste de dépit. Elle m’écoutait en gardant sur ses lèvres, dans ses yeux, son sourire d’habitude, ce sourire qu’elle prenait comme

un vêtement, et toujours le même pour ses amis, pour ses
simples connaissances, pour les étrangers. “Ne suis-je pas
bien bonne de me laisser mettre ainsi sur un amphithéâtre ?
1520 dit-elle en saisissant un moment pendant lequel je la regar-
dais en silence. Vous le voyez, continua-t-elle en riant, je n’ai
pas de sottises susceptibilités en amitié ! Beaucoup de femmes
puniraient votre impertinence en vous faisant fermer leur
porte. – Vous pouvez me bannir de chez vous sans être tenue
1525 de donner la raison de vos sévérités.” En disant cela, je me
sentais prêt à la tuer si elle m’avait congédié. “Vous êtes fou,
s’écria-t-elle en souriant. – Avez-vous jamais songé, repris-je,
aux effets d’un violent amour ? Un homme au désespoir a
souvent assassiné sa maîtresse. – Il vaut mieux être morte
1530 que malheureuse, répondit-elle froidement. Un homme si
passionné doit un jour abandonner sa femme et la laisser sur
la paille après lui avoir mangé sa fortune.” Cette arithmétique
m’abasourdit. Je vis clairement un abîme entre cette femme
et moi. Nous ne pouvions jamais nous comprendre. “Adieu,
1535 lui dis-je froidement. – Adieu, répondit-elle en inclinant la
tête d’un air amical. À demain.” Je la regardai pendant un
moment en lui dardant¹ tout l’amour auquel je renonçais. Elle
était debout, et me jetait son sourire banal, le détestable sou-
rire d’une statue de marbre, paraissant exprimer l’amour, mais
1540 froid. Concevras-tu bien, mon cher, toutes les douleurs qui
m’assaillirent en revenant chez moi par la pluie et la neige,
en marchant sur le verglas des quais pendant une lieue, ayant
tout perdu ? Oh ! savoir qu’elle ne pensait seulement pas à
ma misère et me croyait, comme elle, riche et doucement
1545 voituré ! Combien de ruines et de déceptions ! Il ne s’agissait
plus d’argent, mais de toutes les fortunes de mon âme. J’allais
au hasard, en discutant avec moi-même les mots de cette
étrange conversation, je m’égarais si bien dans mes commen-
taires que je finissais par douter de la valeur nominale des
1550 paroles et des idées ! Et j’aimais toujours, j’aimais cette femme
froide dont le cœur voulait être conquis à tout moment, et
qui, en effaçant toujours les promesses de la veille, se pro-
duisait le lendemain comme une maîtresse nouvelle. En tour-

1. **Dardant** : lançant.

nant sous les guichets de l'Institut, un mouvement fiévreux
1555 me saisit. Je me souvins alors que j'étais à jeun. Je ne possédais pas un denier. Pour comble de malheur, la pluie déformait mon chapeau. Comment pouvoir aborder désormais une femme élégante et me présenter dans un salon sans un chapeau mettable ! Grâce à des soins extrêmes, et tout en maudissant la mode niaise et sottie qui nous condamne à exhiber
1560 la coiffe de nos chapeaux en les gardant constamment à la main, j'avais maintenu le mien jusque-là dans un état douteux. Sans être curieusement neuf ou sèchement vieux, dénué de barbe ou très soyeux, il pouvait passer pour le chapeau
1565 d'un homme soigneux ; mais son existence artificielle arrivait à son dernier période, il était blessé, déjeté¹, fini, véritable haillon, digne représentant de son maître. Faute de trente sous, je perdais mon industrieuse² élégance. Ah ! combien de sacrifices ignorés n'avais-je pas faits à Fœdora depuis trois
1570 mois ! Souvent je consacrais l'argent nécessaire au pain d'une semaine pour aller la voir un moment. Quitter mes travaux et jeûner, ce n'était rien ! Mais traverser les rues de Paris sans se laisser éclabousser, courir pour éviter la pluie, arriver chez elle aussi bien mis que les fats qui l'entouraient, ah ! pour un
1575 poète amoureux et distrait, cette tâche avait d'innombrables difficultés. Mon bonheur, mon amour, dépendait d'une moucheture de fange³ sur mon seul gilet blanc ! Renoncer à la voir si je me crotais, si je me mouillais ! Ne pas posséder cinq sous pour faire effacer par un décrotteur la plus légère
1580 tache de boue sur ma botte ! Ma passion s'était augmentée de tous ces petits supplices inconnus, immenses chez un homme irritable. Les malheureux ont des dévouements desquels il ne leur est point permis de parler aux femmes qui vivent dans une sphère de luxe et d'élégance ; elles voient le monde à travers un prisme qui teint en or les hommes et les
1585 choses. Optimistes par égoïsme, cruelles par bon ton, ces femmes s'exemptent⁴ de réfléchir au nom de leurs jouissances, et s'absolvent de leur indifférence au malheur par

1. **Déjeté** : déformé.

2. **Industrieuse** : habile.

3. **Fange** : boue.

4. **S'exemptent** : s'épargnent, se dispensent.

l'entraînement du plaisir. Pour elles un denier n'est jamais
1590 un million, c'est le million qui leur semble être un denier. Si
l'amour doit plaider sa cause par de grands sacrifices, il doit
aussi les couvrir délicatement d'un voile, les ensevelir dans
le silence ; mais, en prodiguant leur fortune et leur vie, en se
dévouant, les hommes riches profitent des préjugés mondains
1595 qui donnent toujours un certain éclat à leurs amoureuses
folies ; pour eux le silence parle et le voile est une grâce,
tandis que mon affreuse détresse me condamnait à d'épou-
vantables souffrances sans qu'il me fût permis de dire :
"J'aime !" ou : "Je meurs !" Était-ce du dévouement après
1600 tout ? N'étais-je pas richement récompensé par le plaisir que
j'éprouvais à tout immoler pour elle ? La comtesse avait
donné d'extrêmes valeurs, attaché d'excessives jouissances
aux accidents les plus vulgaires de ma vie. Naguère insou-
ciant en fait de toilette, je respectais maintenant mon habit
1605 comme un autre moi-même. Entre une blessure à recevoir et
la déchirure de mon frac, je n'aurais pas hésité ! Tu dois alors
épouser ma situation et comprendre les rages de pensées, la
frénésie croissante qui m'agitaient en marchant, et que peut-
être la marche animait encore ! J'éprouvais je ne sais quelle
1610 joie infernale à me trouver au faite du malheur. Je voulais
voir un présage de fortune dans cette dernière crise ; mais le
mal a des trésors sans fond. La porte de mon hôtel était
entrouverte. À travers les découpures en forme de cœur pra-
tiquées dans le volet, j'aperçus une lumière projetée dans la
1615 rue. Pauline et sa mère causaient en m'attendant. J'entendis
prononcer mon nom, j'écoutai. "Raphaël, disait Pauline, est
bien mieux que l'étudiant du numéro sept ! Ses cheveux
blonds sont d'une si jolie couleur ! Ne trouves-tu pas quelque
chose dans sa voix, je ne sais, mais quelque chose qui vous
1620 remue le cœur ? Et puis, quoiqu'il ait l'air un peu fier, il est
si bon, il a des manières si distinguées ! Oh ! il est vraiment
très bien ! Je suis sûre que toutes les femmes doivent être
folles de lui. – Tu en parles comme si tu l'aimais, reprit
Mme Gaudin. – Oh ! je l'aime comme un frère, répondit-elle
1625 en riant. Je serais joliment ingrate si je n'avais pas de l'amitié
pour lui ! Ne m'a-t-il pas appris la musique, le dessin, la gram-
maire, enfin tout ce que je sais ? Tu ne fais pas grande atten-

tion à mes progrès, ma bonne mère ; mais je deviens si
 instruite que dans quelque temps je serai assez forte pour
 1630 donner des leçons, et alors nous pourrons avoir une domes-
 tique.” Je me retirai doucement ; et, après avoir fait quelque
 bruit, j’entrai dans la salle pour y prendre ma lampe que
 Pauline voulut allumer. La pauvre enfant venait de jeter un
 baume délicieux sur mes plaies. Ce naïf éloge de ma personne
 1635 me rendit un peu de courage. J’avais besoin de croire en
 moi-même et de recueillir un jugement impartial sur la véri-
 table valeur de mes avantages. Mes espérances, ainsi rani-
 mées, se reflétèrent peut-être sur les choses que je voyais.
 Peut-être aussi n’avais-je point encore bien sérieusement
 1640 examiné la scène assez souvent offerte à mes regards par ces
 deux femmes au milieu de cette salle ; mais alors j’admirai
 dans sa réalité le plus délicieux tableau de cette nature
 modeste si naïvement reproduite par les peintres flamands.
 La mère, assise au coin d’un foyer à demi éteint, tricotait des
 1645 bas, et laissait errer sur ses lèvres un bon sourire. Pauline
 coloriait des écrans¹, ses couleurs, ses pinceaux étalés sur
 une petite table parlaient aux yeux par de piquants effets ;
 mais, ayant quitté sa place et se tenant debout pour allumer
 ma lampe, sa blanche figure en recevait toute la lumière ; il
 1650 fallait être subjugué par une bien terrible passion pour ne
 pas adorer ses mains transparentes et roses, l’idéal de sa tête
 et sa virginale attitude ! La nuit et le silence prêtaient leur
 charme à cette laborieuse veillée, à ce paisible intérieur. Ces
 travaux continus et gaiement supportés attestaient une rési-
 1655 gnation religieuse pleine de sentiments élevés. Une indéfi-
 nissable harmonie existait là entre les choses et les personnes.
 Chez Foedora le luxe était sec, il réveillait en moi de mau-
 vaises pensées ; tandis que cette humble misère et ce bon
 naturel me rafraîchissaient l’âme. Peut-être étais-je humilié
 1660 en présence du luxe ; près de ces deux femmes, au milieu de
 cette salle brune où la vie simplifiée semblait se réfugier dans
 les émotions du cœur, peut-être me réconciliai-je avec moi-
 même en trouvant à exercer la protection que l’homme est
 si jaloux de faire sentir. Quand je fus près de Pauline, elle me

1. **Écrans** : petits panneaux que l’on décore.

1665 jeta un regard presque maternel, et s'écria, les mains trem-
blantes, en posant vivement la lampe : "Dieu ! comme vous
êtes pâle ! Ah ! il est tout mouillé ! Ma mère va vous essuyer.
Monsieur Raphaël, reprit-elle après une légère pause, vous
1670 êtes friand de lait : nous avons eu ce soir de la crème, tenez,
un bol de porcelaine plein de lait, et me le présenta si vive-
ment, me le mit sous le nez d'une si gentille façon, que j'hé-
sitai. "Vous me refuseriez ?" dit-elle d'une voix altérée. Nos
deux fiertés se comprenaient : Pauline paraissait souffrir de
1675 sa pauvreté, et me reprocher ma hauteur. Je fus attendri.
Cette crème était peut-être son déjeuner du lendemain, j'ac-
ceptai cependant. La pauvre fille essaya de cacher sa joie,
mais elle pétillait dans ses yeux. "J'en avais besoin, lui dis-je
en m'asseyant. (Une expression soucieuse passa sur son
1680 front.) Vous souvenez-vous, Pauline, de ce passage où Bossuet
nous peint Dieu récompensant un verre d'eau plus richement
qu'une victoire ? - Oui", dit-elle. Et son sein battait comme
celui d'une jeune fauvette¹ entre les mains d'un enfant. "Eh
bien, comme nous nous quitterons bientôt, ajoutai-je d'une
1685 voix mal assurée, laissez-moi vous témoigner ma reconnais-
sance pour tous les soins que vous et votre mère vous avez
eus de moi. - Oh ! ne comptons pas", dit-elle en riant. Son
rire cachait une émotion qui me fit mal. "Mon piano, repris-je
sans paraître avoir entendu ses paroles, est un des meilleurs
1690 instruments d'Érard : acceptez-le. Prenez-le sans scrupule, je
ne saurais vraiment l'emporter dans le voyage que je compte
entreprendre." Éclairées peut-être par l'accent de mélancolie
avec lequel je prononçai ces mots, les deux femmes sem-
blèrent m'avoir compris et me regardèrent avec une curiosité
1695 mêlée d'effroi. L'affection que je cherchais au milieu des
froides régions du grand monde était donc là, vraie, sans
faste, mais onctueuse et peut-être durable. "Il ne faut pas
prendre tant de souci, me dit la mère. Restez ici. Mon mari
est en route à cette heure, reprit-elle. Ce soir, j'ai lu l'Évangile
1700 de saint Jean pendant que Pauline tenait suspendue entre
ses doigts notre clef attachée dans une Bible, la clef a tourné.

1. **Fauvette** : petit oiseau.

Ce présage annonce que Gaudin se porte bien et prospère. Pauline a recommencé pour vous et pour le jeune homme du numéro sept ; mais la clef n'a tourné que pour vous. Nous
1705 serons tous riches, Gaudin reviendra millionnaire. Je l'ai vu en rêve sur un vaisseau plein de serpents ; heureusement l'eau était trouble, ce qui signifie or et pierreries d'outre-mer." Ces paroles amicales et vides, semblables aux vagues chansons avec lesquelles une mère endort les douleurs de son
1710 enfant, me rendirent une sorte de calme. L'accent et le regard de la bonne femme exhalèrent cette douce cordialité qui n'efface pas le chagrin, mais qui l'apaise, qui le berce et l'émousse. Plus perspicace que sa mère, Pauline m'examinait avec inquiétude, ses yeux intelligents semblaient deviner ma vie
1715 et mon avenir. Je remerciai par une inclination de tête la mère et la fille ; puis je me sauvai, craignant de m'attendrir. Quand je me trouvai seul sous mon toit, je me couchai dans mon malheur. Ma fatale imagination me dessina mille projets sans base et me dicta des résolutions impossibles. Quand un
1720 homme se traîne dans les décombres de sa fortune, il y rencontre encore quelques ressources ; mais j'étais dans le néant. Ah ! mon cher, nous accusons trop facilement la misère. Soyons indulgents pour les effets du plus actif de tous les dissolvants sociaux. Là où règne la misère, il n'existe plus ni
1725 pudeur, ni crimes, ni vertus, ni esprit. J'étais alors sans idées, sans force, comme une jeune fille tombée à genoux devant un tigre. Un homme sans passion et sans argent reste maître de sa personne ; mais un malheureux qui aime ne s'appartient plus et ne peut pas se tuer. L'amour nous donne une sorte
1730 de religion pour nous-mêmes, nous respectons en nous une autre vie ; il devient alors le plus horrible des malheurs, le malheur avec une espérance, une espérance qui vous fait accepter des tortures. Je m'endormis avec l'idée d'aller le lendemain confier à Rastignac la singulière détermination
1735 de Fœdora. "Ah ! ah ! me dit Rastignac en me voyant entrer chez lui dès neuf heures du matin, je sais ce qui t'amène, tu dois être congédié par Fœdora. Quelques bonnes âmes jalouses de ton empire sur la comtesse ont annoncé votre mariage. Dieu sait les folies que tes rivaux t'ont prêtées et les calomnies dont tu as été l'objet ! - Tout s'explique !"

1740

m'écriai-je. Je me souvins de toutes mes impertinences et trouvai la comtesse sublime. À mon gré, j'étais un infâme qui n'avait pas encore assez souffert, et je ne vis plus dans son indulgence que la patiente charité de l'amour. "N'allons pas si vite, me dit le prudent Gascon. Fœdora possède la pénétration naturelle aux femmes profondément égoïstes, elle t'aura jugé peut-être au moment où tu ne voyais encore en elle que sa fortune et son luxe ; en dépit de ton adresse, elle aura lu dans ton âme. Elle est assez dissimulée pour qu'aucune dissimulation ne trouve grâce devant elle. Je crois, ajouta-t-il, t'avoir mis dans une mauvaise voie. Malgré la finesse de son esprit et de ses manières, cette créature me semble impérieuse¹ comme toutes les femmes qui ne prennent de plaisir que par la tête. Pour elle le bonheur gît tout entier dans le bien-être de la vie, dans les jouissances sociales ; chez elle, le sentiment est un rôle, elle te rendrait malheureux, et ferait de toi son premier valet !" Rastignac parlait à un sourd. Je l'interrompis, en lui exposant avec une apparente gaieté ma situation financière. "Hier au soir, me répondit-il, une veine contraire m'a emporté tout l'argent dont je pouvais disposer. Sans cette vulgaire infortune, j'eusse partagé volontiers ma bourse avec toi. Mais, allons déjeuner au cabaret, les huîtres nous donneront peut-être un bon conseil." Il s'habilla, fit atteler son tilbury ; puis semblables à deux millionnaires, nous arrivâmes au Café de Paris avec l'impertinence de ces audacieux spéculateurs qui vivent sur des capitaux imaginaires. Ce diable de Gascon me confondait par l'aisance de ses manières et par son aplomb imperturbable. Au moment où nous prenions le café, après avoir fini un repas fort délicat et très bien entendu, Rastignac, qui distribuait des coups de tête à une foule de jeunes gens également recommandables par les grâces de leur personne et par l'élégance de leur mise, me dit en voyant entrer un de ces *dandys* : "Voici ton affaire !" Et il fit signe à un gentilhomme bien cravaté, qui semblait chercher une table à sa convenance, de venir lui parler. "Ce gaillard-là, me dit Rastignac à l'oreille, est décoré pour avoir publié des ouvrages qu'il ne comprend pas ; il est chimiste,

1. **Impérieuse** : autoritaire.

historien, romancier, publiciste¹ ; il possède des quarts, des tiers, des moitiés, dans je ne sais combien de pièces de théâtre, et il est ignorant comme la mule de don Miguel. Ce n'est pas un homme, c'est un nom, une étiquette familière au public. Aussi se garderait-il bien d'entrer dans ces cabinets sur lesquels il y a cette inscription : *Ici l'on peut écrire soi-même*. Il est fin à jouer tout un congrès. En deux mots, c'est un métis en morale, ni tout à fait probe², ni complètement fripon. Mais chut ! il s'est déjà battu, le monde n'en demande pas davantage et dit de lui : "C'est un homme honorable." "Eh ! bien, mon excellent ami, mon honorable ami, comment se porte Votre Intelligence ? lui dit Rastignac au moment où l'inconnu s'assit à la table voisine. – Mais ni bien, ni mal. Je suis accablé de travail. J'ai entre les mains tous les matériaux nécessaires pour faire des mémoires historiques très curieux, et je ne sais à qui les attribuer. Cela me tourmente, il faut se hâter, les mémoires vont passer de mode. – Sont-ce des mémoires contemporains, anciens, sur la cour, sur quoi ? – Sur l'affaire du Collier³. – N'est-ce pas un miracle ?" me dit Rastignac en riant. Puis, se retournant vers le spéculateur : "M. de Valentin, reprit-il en me désignant, est un de mes amis que je vous présente comme l'une de nos futures célébrités littéraires. Il avait jadis une tante fort bien en cour, marquise, et depuis deux ans il travaille à une histoire royaliste de la révolution." Puis, se penchant à l'oreille de ce singulier négociant, il lui dit : "C'est un homme de talent ; mais un niais qui peut vous faire vos mémoires, au nom de sa tante, pour cent écus par volume. – Le marché me va, répondit l'autre en haussant sa cravate. Garçon, mes huîtres, donc ! – Oui, mais vous me donnerez vingt-cinq louis de commission et lui paierez un volume d'avance, reprit Rastignac. – Non, non. Je n'avancerai que cinquante écus pour être plus sûr d'avoir promptement mon manuscrit." Rastignac me répéta cette conversation mercantile à voix basse. Puis sans me consulter : "Nous sommes d'accord, lui répondit-il. Quand pouvons-

1. **Publiciste** : journaliste.

2. **Probe** : droit, honnête.

3. **Affaire du Collier** : affaire qui concerna la reine Marie-Antoinette en 1785.

nous aller vous voir pour terminer cette affaire ? – Eh bien, venez dîner ici, demain soir, à sept heures.” Nous nous levâmes, Rastignac jeta de la monnaie au garçon, mit la carte à payer dans sa poche, et nous sortîmes. J’étais stupéfait de la légèreté, de l’insouciance avec laquelle il avait vendu ma respectable tante, la marquise de Montbauron. “J’aime mieux m’embarquer pour le Brésil, et y enseigner aux Indiens l’algèbre, que je ne sais pas, que de salir le nom de ma famille !” Rastignac m’interrompit par un éclat de rire. “Es-tu bête ! Prends d’abord les cinquante écus et fais les mémoires. Quand ils seront achevés, tu refuseras de les mettre sous le nom de ta tante, imbécile ! Mme de Montbauron, morte sur l’échafaud, ses paniers¹, ses considérations, sa beauté, son fard, ses mules valent bien plus de six cents francs. Si le libraire ne veut pas alors payer ta tante ce qu’elle vaut, il trouvera quelque vieux chevalier d’industrie, ou je ne sais quelle fangeuse² comtesse pour signer les mémoires. – Oh ! m’écriai-je, pourquoi suis-je sorti de ma vertueuse mansarde ? Le monde a des envers bien salement ignobles. – Bon, répondit Rastignac, voilà de la poésie, et il s’agit d’affaires. Tu es un enfant. Écoute : quant aux mémoires, le public les jugera ; quant à mon Proxénète littéraire, n’a-t-il pas dépensé huit ans de sa vie, et payé ses relations avec la librairie par de cruelles expériences ? En partageant inégalement avec lui le travail du livre, ta part d’argent n’est-elle pas aussi la plus belle ? Vingt-cinq louis sont une bien plus grande somme pour toi, que mille francs pour lui. Va, tu peux écrire des mémoires historiques, œuvres d’art si jamais il en fut, quand Diderot a fait six sermons pour cent écus. – Enfin, lui dis-je tout ému, c’est pour moi une nécessité : ainsi, mon pauvre ami, je te dois des remerciements. Vingt-cinq louis me rendront bien riche. – Et plus riche que tu ne penses, reprit-il en riant. Si Finot me donne une commission dans l’affaire, ne devines-tu pas qu’elle sera pour toi ? Allons au bois de Boulogne, dit-il ; nous y verrons ta comtesse, et je te montrerai la jolie petite veuve que je dois épouser, une charmante personne, Alsacienne un peu grasse.

1. **Paniers** : éléments que l’on met sous la jupe et qui lui donnent du volume.

2. **Fangeuse** : vile, infâme.

Elle lit Kant, Schiller, Jean-Paul, et une foule de livres hydrauliques. Elle a la manie de toujours me demander mon opinion, je suis obligé d'avoir l'air de comprendre toute cette sensiblerie allemande, de connaître un tas de ballades, toutes drogues qui me sont défendues par le médecin. Je n'ai pas encore pu la déshabituer de son enthousiasme littéraire, elle pleure des averses à la lecture de Goethe, et je suis obligé de pleurer un peu, par complaisance, car il y a cinquante mille livres de rentes, mon cher, et le plus joli petit pied, la plus jolie petite main de la terre ! Ah ! si elle ne disait pas *mon anche* et *proulier* pour *mon ange* et *brouiller*, ce serait une femme accomplie." Nous vîmes la comtesse, brillante dans un brillant équipage. La coquette nous salua fort affectueusement en me jetant un sourire qui me parut alors divin et plein d'amour. Ah ! j'étais bien heureux, je me croyais aimé, j'avais de l'argent et des trésors de passion, plus de misère. Léger, gai, content de tout, je trouvai la maîtresse de mon ami charmante. Les arbres, l'air, le ciel, toute la nature semblait me répéter le sourire de Fœdora. En revenant des Champs-Élysées, nous allâmes chez le chapelier et chez le tailleur de Rastignac. L'affaire du Collier me permit de quitter mon misérable pied de paix, pour passer à un formidable pied de guerre. Désormais je pouvais sans crainte lutter de grâce et d'élégance avec les jeunes gens qui tourbillonnaient autour de Fœdora. Je revins chez moi. Je m'y enfermai, restant tranquille en apparence, près de ma lucarne ; mais disant d'éternels adieux à mes toits, vivant dans l'avenir, dramatisant ma vie, escomptant l'amour et ses joies. Ah ! comme une existence peut devenir orageuse entre les quatre murs d'une mansarde ! L'âme humaine est une fée, elle métamorphose une paille en diamants ; sous sa baguette les palais enchantés éclosent comme les fleurs des champs sous les chaudes inspirations du soleil. Le lendemain, vers midi, Pauline frappa doucement à ma porte et m'apporta, devine quoi ? une lettre de Fœdora. La comtesse me pria de venir la prendre au Luxembourg pour aller, de là, voir ensemble le Muséum et le Jardin des Plantes. "Un commissionnaire attend la réponse", me dit-elle après un moment de silence. Je griffonnai promptement une lettre de remerciement que Pauline

emporta. Je m'habillai. Au moment où, assez content de moi-même, j'achevais ma toilette, un frisson glacial me saisit à
1890 cette pensée : Fœdora est-elle venue en voiture ou à pied ? pleuvra-t-il, fera-t-il beau ? Mais, me dis-je, qu'elle soit à pied ou en voiture, est-on jamais certain de l'esprit fantasque d'une femme ? elle sera sans argent et voudra donner cent sous à un petit Savoyard parce qu'il aura de jolies guenilles. J'étais
1895 sans un rouge liard et ne devais avoir de l'argent que le soir. Oh ! combien, dans ces crises de notre jeunesse, un poète paie cher la puissance intellectuelle dont il est investi par le régime et par le travail ! En un instant, mille pensées vives et douloureuses me piquèrent comme autant de dards. Je
1900 regardai le ciel par ma lucarne, le temps était fort incertain. En cas de malheur, je pouvais bien prendre une voiture pour la journée ; mais aussi ne tremblerais-je pas à tout moment, au milieu de mon bonheur, de ne pas rencontrer Finot le soir ? Je ne me sentis pas assez fort pour supporter tant de
1905 craintes au sein de ma joie. Malgré la certitude de ne rien trouver, j'entrepris une grande exploration à travers ma chambre, je cherchai des écus imaginaires jusque dans les profondeurs de ma paillasse, je fouillai tout, je secouai même de vieilles bottes. En proie à une fièvre nerveuse, je regardais
1910 mes meubles d'un œil hagard après les avoir renversés tous. Comprendras-tu le délire qui m'anima, lorsqu'en ouvrant pour la septième fois le tiroir de ma table à écrire que je visitais avec cette espèce d'indolence dans laquelle nous plonge le désespoir, j'aperçus collée contre une planche latérale, tapie
1915 sournoisement, mais propre, brillante, lucide comme une étoile à son lever, une belle et noble pièce de cent sous ? Ne lui demandant compte ni de son silence ni de la cruauté dont elle était coupable en se tenant ainsi cachée, je la baisai comme un ami fidèle au malheur et la saluai par un cri qui
1920 trouva de l'écho. Je me retournai brusquement et vis Pauline devenue pâle. "J'ai cru, dit-elle d'une voix émue, que vous vous faisiez mal. Le commissionnaire..." Elle s'interrompit comme si elle étouffait. "Mais ma mère l'a payé", ajouta-t-elle. Puis elle s'enfuit, enfantine et follette comme un caprice.
1925 Pauvre petite ! je lui souhaitai mon bonheur. En ce moment, il me semblait avoir dans l'âme tout le plaisir de la terre, et

j'aurais voulu restituer aux malheureux la part que je croyais leur voler. Nous avons presque toujours raison dans nos sentiments d'adversité, la comtesse avait renvoyé sa voiture. Par un de ces caprices que les jolies femmes ne s'expliquent pas toujours à elles-mêmes, elle voulait aller au Jardin des Plantes par les boulevards et à pied. "Mais il va pleuvoir", lui dis-je. Elle prit plaisir à me contredire. Par hasard, il fit beau pendant tout le temps que nous marchâmes dans le Luxembourg. Quand nous en sortîmes, un gros nuage dont la marche excitait mon inquiétude ayant laissé tomber quelques gouttes d'eau, nous montâmes dans un fiacre. Lorsque nous eûmes atteint les boulevards, la pluie cessa, le ciel reprit sa sérénité. En arrivant au Muséum, je voulus renvoyer la voiture, Fœdora me pria de la garder. Que de tortures ! Mais causer avec elle en comprimant un secret délire qui sans doute se formulait sur mon visage par quelque sourire niais et arrêté ; errer dans le Jardin des Plantes, en parcourir les allées bocagères et sentir son bras appuyé sur le mien, il y eut dans tout cela je ne sais quoi de fantastique : c'était un rêve en plein jour. Cependant ses mouvements, soit en marchant, soit en nous arrêtant, n'avaient rien de doux ni d'amoureux, malgré leur apparente volupté. Quand je cherchais à m'associer en quelque sorte à l'action de sa vie, je rencontrais en elle une intime et secrète vivacité, je ne sais quoi de saccadé, d'excentrique. Les femmes sans âme n'ont rien de moelleux dans leurs gestes. Aussi n'étions-nous unis, ni par une même volonté, ni par un même pas. Il n'existe point de mots pour rendre ce désaccord matériel de deux êtres, car nous ne sommes pas encore habitués à reconnaître une pensée dans le mouvement. Ce phénomène de notre nature se sent instinctivement, il ne s'exprime pas.

« Pendant ces violents paroxysmes de ma passion, reprit Raphaël après un moment de silence, et comme s'il répondait à une objection qu'il se fût adressée à lui-même, je n'ai pas disséqué mes sensations, analysé mes plaisirs, ni supputé les battements de mon cœur, comme un avare examine et pèse ses pièces d'or. Oh ! non, l'expérience jette aujourd'hui sa triste lumière sur les événements passés, et le souvenir m'apporte ces images, comme par un beau temps les flots de la

mer amènent brin à brin les débris d'un naufrage sur la grève¹. "Vous pouvez me rendre un service assez important, me dit la comtesse en me regardant d'un air confus. Après vous avoir confié mon antipathie pour l'amour, je me sens plus libre en réclamant de vous un bon office au nom de l'amitié. N'aurez-vous pas, reprit-elle en riant, beaucoup plus de mérite à m'obliger aujourd'hui ?" Je la regardais avec douleur. N'éprouvant rien près de moi, elle était pateline² et non pas affectueuse ; elle me paraissait jouer un rôle en actrice consommée ; puis tout à coup son accent, un regard, un mot réveillaient mes espérances ; mais si mon amour ranimé se peignait alors dans mes yeux, elle en soutenait les rayons sans que la clarté des siens s'en altérât, car ils semblaient, comme ceux des tigres, être doublés par une feuille de métal. En ces moments-là, je la détestais. "La protection du duc de Navarreins, dit-elle en continuant avec des inflexions de voix pleines de câlinerie, me serait très utile auprès d'une personne toute-puissante en Russie, et dont l'intervention est nécessaire pour me faire rendre justice dans une affaire qui concerne à la fois ma fortune et mon état dans le monde, la reconnaissance de mon mariage par l'Empereur. Le duc de Navarreins n'est-il pas votre cousin ? Une lettre de lui déciderait tout. – Je vous appartiens, lui répondis-je, ordonnez. – Vous êtes bien aimable, reprit-elle en me serrant la main. Venez dîner avec moi, je vous dirai tout comme à un confesseur." Cette femme si méfiante, si discrète, et à laquelle personne n'avait entendu dire un mot sur ses intérêts, allait donc me consulter. "Oh ! combien j'aime maintenant le silence que vous m'avez imposé ! m'écriai-je. Mais j'aurais voulu quelque épreuve plus rude encore." En ce moment, elle accueillit l'ivresse de mes regards et ne se refusa point à mon admiration, elle m'aimait donc ! Nous arrivâmes chez elle. Fort heureusement, le fond de ma bourse put satisfaire le cocher. Je passai délicieusement la journée, seul avec elle, chez elle ; c'était la première fois que je pouvais la voir ainsi. Jusqu'à ce jour, le monde, sa gênante politesse et ses façons froides

1. **Grève** : rivage.

2. **Pateline** : faussement douce.

nous avaient toujours séparés, même pendant ses somptueux dîners ; mais alors j'étais chez elle comme si j'eusse vécu sous son toit, je la possédais pour ainsi dire. Ma vagabonde imagination brisait les entraves, arrangeait les événements de la vie à ma guise, et me plongeait dans les délices d'un amour heureux. Me croyant son mari, je l'admirais occupée de petits détails ; j'éprouvais même du bonheur à lui voir ôter son schall¹ et son chapeau. Elle me laissa seul un moment, et revint les cheveux arrangés, charmante. Cette jolie toilette avait été faite pour moi ! Pendant le dîner, elle me prodigua ses attentions et déploya des grâces infinies dans mille choses qui semblent des riens et qui cependant sont la moitié de la vie. Quand nous fûmes tous deux devant un foyer pétillant, assis sur la soie, environnés des plus désirables créations d'un luxe oriental ; quand je vis si près de moi cette femme dont la beauté célèbre faisait palpiter tant de cœurs, cette femme si difficile à conquérir, me parlant, me rendant l'objet de toutes ses coquetteries, ma voluptueuse félicité devint presque de la souffrance. Pour mon malheur, je me souvins de l'importante affaire que je devais conclure, et voulus aller au rendez-vous qui m'avait été donné la veille. "Quoi ! déjà !" dit-elle en me voyant prendre mon chapeau. Elle m'aimait ! Je le crus du moins, en l'entendant prononcer ces deux mots d'une voix caressante. Pour prolonger mon extase, j'aurais alors volontiers troqué deux années de ma vie contre chacune des heures qu'elle voulait bien m'accorder. Mon bonheur s'augmenta de tout l'argent que je perdais ! Il était minuit quand elle me renvoya. Néanmoins le lendemain, mon héroïne me coûta bien des remords, je craignis d'avoir manqué l'affaire des mémoires, devenue si capitale pour moi ; je courus chez Rastignac, et nous allâmes surprendre à son lever le titulaire de mes travaux futurs. Finot me lut un petit acte où il n'était point question de ma tante, et après la signature duquel il me compta cinquante écus. Nous déjeunâmes tous les trois. Quand j'eus payé mon nouveau chapeau, soixante cachets à trente sous et mes dettes, il ne me resta plus que trente francs ; mais toutes les difficultés de la vie s'étaient

1. Schall : châle.

aplanies pour quelques jours. Si j'avais voulu écouter
2040 Rastignac, je pouvais avoir des trésors en adoptant avec fran-
chise le *système anglais*. Il voulait absolument m'établir un
crédit et me faire faire des emprunts, en prétendant que les
emprunts soutiendraient le crédit. Selon lui, l'avenir était de
2045 tous les capitaux du monde le plus considérable et le plus
solide. En hypothéquant ainsi mes dettes sur de futurs
contingents, il donna ma pratique à son tailleur, un artiste
qui comprenait *le jeune homme* et devait me laisser tranquille
jusqu'à mon mariage. Dès ce jour, je rompis avec la vie
monastique et studieuse que j'avais menée pendant trois ans.
2050 J'allai fort assidûment chez Fœdora, où je tâchai de surpasser
en apparence les impertinents ou les héros de coterie qui s'y
trouvaient. En croyant avoir échappé pour toujours à la
misère, je recouvrai ma liberté d'esprit, j'écrasai mes rivaux,
et passai pour un homme plein de séductions, prestigieux,
2055 irrésistible. Cependant les gens habiles disaient en parlant
de moi : "Un garçon aussi spirituel ne doit avoir de passions
que dans la tête !" Ils vantaient charitablement mon esprit
aux dépens de ma sensibilité. "Est-il heureux de ne pas
aimer ! s'écriaient-ils. S'il aimait, aurait-il autant de gaieté, de
2060 verve ?" J'étais cependant bien amoureuxment stupide en
présence de Fœdora ! Seul avec elle, je ne savais rien lui dire,
ou si je parlais, je médisais de l'amour ; j'étais tristement gai
comme un courtisan qui veut cacher un cruel dépit. Enfin,
j'essayai de me rendre indispensable à sa vie, à son bonheur,
2065 à sa vanité : tous les jours près d'elle, j'étais un esclave, un
jouet sans cesse à ses ordres. Après avoir ainsi dissipé ma
journée, je revenais chez moi pour y travailler pendant les
nuits, ne dormant guère que deux ou trois heures de la mati-
née. Mais n'ayant pas, comme Rastignac, l'habitude du sys-
2070 tème anglais, je me vis bientôt sans un sou. Dès lors, mon
cher ami, fat sans bonnes fortunes, élégant sans argent, amou-
reux anonyme, je retombai dans cette vie précaire, dans ce
froid et profond malheur soigneusement caché sous les trom-
peuses apparences du luxe. Je ressentis alors mes souffrances
2075 premières, mais moins aiguës : je m'étais familiarisé sans
doute avec leurs terribles crises. Souvent les gâteaux et le
thé, si parcimonieusement offerts dans les salons, étaient ma

seule nourriture. Quelquefois, les somptueux dîners de la comtesse me substantaient¹ pendant deux jours. J'employai
2080 tout mon temps, mes efforts et ma science d'observation à pénétrer plus avant dans l'impénétrable caractère de Fœdora. Jusqu'alors, l'espérance ou le désespoir avaient influencé mon opinion, je voyais en elle tour à tour la femme la plus aimante ou la plus insensible de son sexe ; mais ces alternatives de joie et de tristesse devinrent intolérables : je voulus
2085 chercher un dénouement à cette lutte affreuse, en tuant mon amour. De sinistres lueurs brillaient parfois dans mon âme et me faisaient entrevoir des abîmes entre nous. La comtesse justifiait toutes mes craintes, je n'avais pas encore surpris de
2090 larmes dans ses yeux ; au théâtre une scène attendrissante la trouvait froide et rieuse, elle réservait toute sa finesse pour elle, et ne devinait ni le malheur ni le bonheur d'autrui. Enfin elle m'avait joué ! Heureux de lui faire un sacrifice, je m'étais presque avili pour elle en allant voir mon parent le duc de
2095 Navarreins, homme égoïste qui rougissait de ma misère et qui avait de trop grands torts envers moi pour ne pas me haïr ; il me reçut donc avec cette froide politesse qui donne aux gestes et aux paroles l'apparence de l'insulte, son regard inquiet excita ma pitié. J'eus honte pour lui de sa petitesse
2100 au milieu de tant de grandeur, de sa pauvreté au milieu de tant de luxe. Il me parla des pertes considérables que lui occasionnait le trois pour cent, je lui dis alors quel était l'objet de ma visite. Le changement de ses manières, qui de glaciales devinrent insensiblement affectueuses, me dégoûta. Eh bien,
2105 mon ami, il vint chez la comtesse, il m'y écrasa. Fœdora trouva pour lui des enchantements, des prestiges inconnus ; elle le séduisit, traita sans moi cette affaire mystérieuse de laquelle je ne sus pas un mot : j'avais été pour elle un moyen !... Elle paraissait ne plus m'apercevoir quand mon
2110 cousin était chez elle, elle m'acceptait alors avec moins de plaisir peut-être que le jour où je lui fus présenté. Un soir, elle m'humilia devant le duc par un de ces gestes et par un de ces regards qu'aucune parole ne saurait peindre. Je sortis pleurant, formant mille projets de vengeance, combinant

1. **Me substantaient** : me nourrissaient.

2115 d'épouvantables viols. Souvent je l'accompagnais aux
Bouffons ; là, près d'elle, tout entier à mon amour, je la
contemplais en me livrant au charme d'écouter la musique,
épuisant mon âme dans la double jouissance d'aimer et de
2120 retrouver les mouvements de mon cœur bien rendus par les
phrases du musicien. Ma passion était dans l'air, sur la scène ;
elle triomphait partout, excepté chez ma maîtresse. Je prenais
alors la main de Fœdora, j'étudiais ses traits et ses yeux en
sollicitant une fusion de nos sentiments, une de ces soudaines
2125 harmonies qui, réveillées par les notes, font vibrer les âmes
à l'unisson ; mais sa main était muette et ses yeux ne disaient
rien. Quand le feu de mon cœur émané de tous mes traits la
frappait trop fortement au visage, elle me jetait ce sourire
cherché, phrase convenue qui se reproduit au Salon sur les
2130 lèvres de tous les portraits. Elle n'écoutait pas la musique.
Les divines pages de Rossini, de Cimarosa, de Zingarelli ne
lui rappelaient aucun sentiment, ne lui traduisaient aucune
poésie de sa vie ; son âme était aride. Fœdora se produisait
là comme un spectacle dans le spectacle. Sa lorgnette¹ voya-
geait incessamment de loge en loge² ; inquiète, quoique tran-
2135 quille, elle était victime de la mode ; sa loge, son bonnet, sa
voiture, sa personne étaient tout pour elle. Vous rencontrez
souvent des gens de colossale apparence de qui le cœur est
tendre et délicat sous un corps de bronze ; mais elle cachait
un cœur de bronze sous sa frêle et gracieuse enveloppe. Ma
2140 fatale science me déchirait bien des voiles. Si le bon ton
consiste à s'oublier pour autrui, à mettre dans sa voix et dans
ses gestes une constante douceur, à plaire aux autres en les
rendant contents d'eux-mêmes, malgré sa finesse, Fœdora
n'avait pas effacé tout vestige de sa plébéienne³ origine : son
2145 oubli d'elle-même était fausseté ; ses manières, au lieu d'être
innées, avaient été laborieusement conquises ; enfin sa poli-
tesse sentait la servitude. Eh bien, ses paroles emmiellées
étaient pour ses favoris l'expression de la bonté, sa préten-
tieuse exagération était un noble enthousiasme. Moi seul

1. **Lorgnette** : lunette qu'on utilise au théâtre.

2. **Loge** : au théâtre, petit compartiment de quelques personnes.

3. **Plébéienne** : populaire.

2150 avais étudié ses grimaces, j'avais dépouillé son être intérieur
de la mince écorce qui suffit au monde, et n'étais plus la dupe
de ses singeries ; je connaissais à fond son âme de chatte.
Quand un niais la complimentait, la vantait, j'avais honte
pour elle. Et je l'aimais toujours ! j'espérais fondre ses glaces
2155 sous les ailes d'un amour de poète. Si je pouvais une fois
ouvrir son cœur aux tendresses de la femme, si je l'initiais à
la sublimité des dévouements, je la voyais alors parfaite ; elle
devenait un ange. Je l'aimais en homme, en amant, en artiste,
quand il aurait fallu ne pas l'aimer pour l'obtenir ; un fat bien
2160 gourmé¹, un froid calculateur, en aurait triomphé peut-être.
Vaine, artificieuse, elle eût sans doute entendu le langage de
la vanité, se serait laissé entortiller dans les pièges d'une
intrigue ; elle eût été dominée par un homme sec et glacé.
Des douleurs acérées entraient jusqu'au vif dans mon âme,
2165 quand elle me révélait naïvement son égoïsme. Je l'aperce-
vais avec douleur seule un jour dans la vie et ne sachant à
qui tendre la main, ne rencontrant pas de regards amis où
reposer les siens. Un soir, j'eus le courage de lui peindre, sous
des couleurs animées, sa vieillesse déserte, vide et triste. À
2170 l'aspect de cette épouvantable vengeance de la nature trom-
pée, elle dit un mot atroce. "J'aurai toujours de la fortune, me
répondit-elle. Eh bien, avec de l'or nous pouvons toujours
créer autour de nous les sentiments qui sont nécessaires à
notre bien-être." Je sortis foudroyé par la logique de ce luxe,
2175 de cette femme, de ce monde, en me blâmant d'en être si
sottement idolâtre. Je n'aimais pas Pauline pauvre, Fœdora
riche n'avait-elle pas le droit de repousser Raphaël ? Notre
conscience est un juge infailible, quand nous ne l'avons pas
encore assassinée. "Fœdora, me criait une voix sophistique²,
2180 n'aime ni ne repousse personne ; elle est libre, mais elle s'est
autrefois donnée pour de l'or. Amant ou époux, le comte russe
l'a possédée. Elle aura bien une tentation dans sa vie !
Attends-la." Ni vertueuse ni fautive, cette femme vivait loin
de l'humanité, dans une sphère à elle, enfer ou paradis. Ce
2185 mystère femelle vêtu de cachemire et de broderies mettait

1. **Gourmé** : prétentieux.

2. **Sophistique** : qui relève du sophisme, c'est-à-dire d'un mauvais raisonnement.

en jeu dans mon cœur tous les sentiments humains, orgueil, ambition, amour, curiosité. Un caprice de la mode, ou cette envie de paraître original qui nous poursuit tous, avait amené la manie de vanter un petit spectacle du boulevard. La comtesse témoigna le désir de voir la figure enfarinée d'un acteur qui faisait les délices de quelques gens d'esprit, et j'obtins l'honneur de la conduire à la première représentation de je ne sais quelle mauvaise farce. La loge coûtait à peine cent sous, je ne possédais pas un traître liard. Ayant encore un demi-volume de mémoires à écrire, je n'osais pas aller mendier un secours à Finot, et Rastignac, ma providence, était absent. Cette gêne constante maléficiait¹ toute ma vie. Une fois, au sortir des Bouffons, par une horrible pluie, Fœdora m'avait fait avancer une voiture sans que je pusse me soustraire à son obligeance de parade : elle n'admit aucune de mes excuses, ni mon goût pour la pluie, ni mon envie d'aller au jeu. Elle ne devinait mon indigence ni dans l'embarras de mon maintien, ni dans mes paroles tristement plaisantes. Mes yeux rougissaient, mais comprenait-elle un regard ? La vie des jeunes gens est soumise à de singuliers caprices ! Pendant le voyage, chaque tour de roue réveilla des pensées qui me brûlèrent le cœur ; j'essayai de détacher une planche au fond de la voiture en espérant glisser sur le pavé ; mais rencontrant des obstacles invincibles, je me pris à rire convulsivement et demeurai dans un calme morne, hébété comme un homme au carcan. À mon arrivée au logis, aux premiers mots que je balbutiai, Pauline m'interrompit en disant : "Si vous n'avez pas de monnaie..." Ah ! la musique de Rossini n'était rien auprès de ces paroles. Mais revenons aux Funambules ! Pour pouvoir y conduire la comtesse, je pensai à mettre en gage le cercle d'or qui entourait le portrait de ma mère. Quoique le Mont-de-Piété² se fût toujours dessiné dans ma pensée comme une des portes du bague, il valait encore mieux y porter mon lit moi-même que de solliciter une aumône. Le regard d'un homme à qui vous demandez de

1. **Maléficiait** : causait du tort à.

2. **Mont-de-Piété** : organisme qui prête de l'argent, en échange d'un bien laissé en gage.

l'argent fait tant de mal ! Certains emprunts nous coûtent notre honneur, comme certains refus prononcés par une bouche amie nous enlèvent une dernière illusion. Pauline travaillait, sa mère était couchée. Jetant un regard furtif sur le lit dont les rideaux étaient légèrement relevés, je crus Mme Gaudin profondément endormie, en apercevant au milieu de l'ombre son profil calme et jaune imprimé sur l'oreiller. "Vous avez du chagrin, me dit Pauline qui posa son pinceau sur son coloriage. – Ma pauvre enfant, vous pouvez me rendre un grand service", lui répondis-je. Elle me regarda d'un air si heureux que je tressaillis. "M'aimerait-elle ?" pensai-je. "Pauline ?" repris-je. Et je m'assis près d'elle pour la bien étudier. Elle me devina, tant mon accent était interrogateur ; elle baissa les yeux, et je l'examinai, croyant pouvoir lire dans son cœur comme dans le mien tant sa physionomie était naïve et pure. "Vous m'aimez ? lui dis-je. – Un peu, passionnément, pas du tout !" s'écria-t-elle. Elle ne m'aimait pas. Son accent moqueur et la gentillesse du geste qui lui échappa peignaient seulement une folâtre¹ reconnaissance de jeune fille. Je lui avouai donc ma détresse, l'embaras dans lequel je me trouvais, et la priai de m'aider. "Comment, monsieur Raphaël, dit-elle, vous ne voulez pas aller au Mont-de-Piété, et vous m'y envoyez !" Je rougis, confondu par la logique d'un enfant. Elle me prit alors la main comme si elle eût voulu compenser par une caresse la vérité de son exclamation. "Oh ! j'irais bien, dit-elle, mais la course est inutile. Ce matin, j'ai trouvé derrière le piano deux pièces de cent sous qui s'étaient glissées à votre insu entre le mur et la barre, et je les ai mises sur votre table. – Vous devez bientôt recevoir de l'argent, monsieur Raphaël, me dit la bonne mère qui montra sa tête entre les rideaux, je puis bien vous prêter quelques écus en attendant. – Oh ! Pauline, m'écriai-je en lui serrant la main, je voudrais être riche. – Bah ! pourquoi ?" dit-elle d'un air mutin². Sa main tremblant dans la mienne répondait à tous les battements de mon cœur ; elle retira vivement ses doigts, examina les miens : "Vous épou-

1. **Folâtre** : légère.

2. **Mutin** : malicieux.

serez une femme riche ! dit-elle, mais elle vous donnera bien du chagrin. Ah ! Dieu ! elle vous tuera. J'en suis sûre !" Il y avait dans son cri une sorte de croyance aux folles superstitions de sa mère. "Vous êtes bien crédule, Pauline ! - Oh ! bien certainement ! dit-elle en me regardant avec terreur, la femme que vous aimerez vous tuera." Elle reprit son pinceau, le trempa dans la couleur en laissant paraître une vive émotion, et ne me regarda plus. En ce moment, j'aurais bien voulu croire à des chimères. Un homme n'est pas tout à fait misérable quand il est superstitieux. Une superstition, c'est souvent une espérance. Retiré dans ma chambre, je vis en effet deux nobles écus dont la présence me parut inexplicable. Au sein des pensées confuses du premier sommeil, je tâchai de vérifier mes dépenses pour me justifier cette trouvaille inespérée, mais je m'endormis perdu dans d'inutiles calculs. Le lendemain, Pauline vint me voir au moment où je sortais pour aller louer une loge. "Vous n'avez peut-être pas assez de dix francs, me dit en rougissant cette bonne et aimable fille, ma mère m'a chargée de vous offrir cet argent. Prenez, prenez !" Elle jeta trois écus sur ma table et voulut se sauver ; mais je la retins. L'admiration sécha les larmes qui roulaient dans mes yeux : "Pauline, lui dis-je, vous êtes un ange ! Ce prêt me touche bien moins que la pudeur de sentiment avec laquelle vous me l'offrez. Je désirais une femme riche, élégante, titrée ; hélas ! maintenant je voudrais posséder des millions et rencontrer une jeune fille pauvre comme vous et comme vous riche de cœur, je renoncerais à une passion fatale qui me tuera. Vous aurez peut-être raison. - Assez !" dit-elle. Elle s'enfuit, et sa voix de rossignol, ses roulades fraîches retentirent dans l'escalier. "Elle est bien heureuse de ne pas aimer encore !" me dis-je en pensant aux tortures que je souffrais depuis plusieurs mois. Les quinze francs de Pauline me furent bien précieux. Fœdora, songeant aux émanations populacières de la salle où nous devions rester pendant quelques heures, regretta de ne pas avoir un bouquet, j'allai lui chercher des fleurs, je lui apportai ma vie et ma fortune. J'eus à la fois des remords et des plaisirs en lui donnant un bouquet dont le prix me révéla tout ce que la galanterie superficielle en usage dans le monde avait de

dispendieux¹. Bientôt elle se plaignit de l'odeur un peu trop forte d'un jasmin du Mexique, elle éprouva un intolérable dégoût en voyant la salle, en se trouvant assise sur de dures banquettes, elle me reprocha de l'avoir amenée là. Quoiqu'elle
 2300 fût près de moi, elle voulut s'en aller ; elle s'en alla. M'imposer des nuits sans sommeil, avoir dissipé deux mois de mon existence, et ne pas lui plaire ! Jamais ce démon ne fut ni plus gracieux ni plus insensible. Pendant la route, assis près d'elle
 2305 dans un étroit coupé, je respirais son souffle, je touchais son gant parfumé, je voyais distinctement les trésors de sa beauté, je sentais une vapeur douce comme l'iris : toute la femme et point de femme. En ce moment, un trait de lumière me permit de voir les profondeurs de cette vie mystérieuse. Je pensai
 2310 tout à coup au livre récemment publié par un poète, une vraie conception d'artiste taillée dans la statue de Polyclès². Je croyais voir ce monstre qui, tantôt officier, dompte un cheval fougueux, tantôt jeune fille, se met à sa toilette et désespère ses amants, amant, désespère une vierge douce et modeste. Ne pouvant plus résoudre autrement Fœdora, je lui racontai
 2315 cette histoire fantastique ; mais rien ne décela sa ressemblance avec cette poésie de l'impossible, elle s'en amusa de bonne foi, comme un enfant d'une fable prise aux *Mille et une Nuits*. "Pour résister à l'amour d'un homme de mon âge, à la chaleur communicative de cette belle contagion de l'âme,
 2320 Fœdora doit être gardée par quelque mystère, me dis-je en revenant chez moi. Peut-être, semblable à lady Delacour, est-elle dévorée par un cancer ? Sa vie est sans doute une vie artificielle." À cette pensée, j'eus froid. Puis je formai le projet le plus extravagant et le plus raisonnable en même temps
 2325 auquel un amant puisse jamais songer. Pour examiner cette femme corporellement comme je l'avais étudiée intellectuellement, pour la connaître enfin tout entière, je résolus de passer une nuit chez elle, dans sa chambre, à son insu. Voici comment j'exécutai cette entreprise, qui me dévorait l'âme
 2330 comme un désir de vengeance mord le cœur d'un moine

1. **Dispendieux** : coûteux.

2. **Statue de Polyclès** : référence à l'*Hermaphrodite*, attribué par Winckelmann à Polyclès (sculpteur grec du II^e siècle av. J.-C.) dont une copie se trouve au Louvre.

corse. Aux jours de réception, Fœdora réunissait une assemblée trop nombreuse pour qu'il fût possible au portier d'établir une balance exacte entre les entrées et les sorties. Sûr de pouvoir rester dans la maison sans y causer de scandale, j'attendis impatiemment la prochaine soirée de la comtesse. En m'habillant, je mis dans la poche de mon gilet un petit canif anglais, à défaut de poignard. Trouvé sur moi, cet instrument littéraire n'avait rien de suspect, et ne sachant jusqu'où me conduirait ma résolution romanesque, je voulais être armé. Lorsque les salons commencèrent à se remplir, j'allai dans la chambre à coucher y examiner les choses, et trouvai les persiennes et les volets fermés, ce fut un premier bonheur ; comme la femme de chambre pourrait venir pour détacher les rideaux drapés aux fenêtres, je lâchai leurs embrasses ; je risquais beaucoup en me hasardant ainsi à faire le ménage par avance, mais je m'étais soumis aux périls de ma situation et les avais froidement calculés. Vers minuit, je vins me cacher dans l'embrasement d'une fenêtre. Afin de ne pas laisser voir mes pieds, j'essayai de grimper sur la plinthe de la boiserie, le dos appuyé contre le mur, en me cramponnant à l'espagnolette. Après avoir étudié mon équilibre, mes points d'appui, mesuré l'espace qui me séparait des rideaux, je parvins à me familiariser avec les difficultés de ma position, de manière à demeurer là sans être découvert, si les crampes, la toux et les étternuements me laissaient tranquille. Pour ne pas me fatiguer inutilement, je me tins debout en attendant le moment critique pendant lequel je devais rester suspendu comme une araignée dans sa toile. La moire blanche et la mousseline des rideaux formaient devant moi de gros plis semblables à des tuyaux d'orgue, où je pratiquai des trous avec mon canif afin de tout voir par ces espèces de meurtrières. J'entendis vaguement le murmure des salons, les rires des causeurs, leurs éclats de voix. Ce tumulte vaporeux, cette sourde agitation diminua par degrés. Quelques hommes vinrent prendre leurs chapeaux placés près de moi, sur la commode de la comtesse. Quand ils froissaient les rideaux, je frissonnais en pensant aux distractions, aux hasards de ces recherches faites par des gens pressés de partir et qui furettent alors partout. J'augurai bien de mon

2370 entreprise en n'éprouvant aucun de ces malheurs. Le dernier
 chapeau fut emporté par un vieil amoureux de Fœdora, qui
 se croyant seul regarda le lit, et poussa un gros soupir suivi
 de je ne sais quelle exclamation assez énergique. La comtesse,
 qui n'avait plus autour d'elle, dans le boudoir voisin de sa
 2375 chambre, que cinq ou six personnes intimes, leur proposa d'y
 prendre le thé. Les calomnies, pour lesquelles la société
 actuelle a réservé le peu de croyance qui lui reste, se mêlèrent
 alors à des épigrammes, à des jugements spirituels, au bruit
 des tasses et des cuillers. Sans pitié pour mes rivaux,
 2380 Rastignac excitait un rire fou par de mordantes saillies¹.
 "M. de Rastignac est un homme avec lequel il ne faut pas se
 brouiller, dit la comtesse en riant. – Je le crois, répondit-il
 naïvement. J'ai toujours eu raison dans mes haines. Et dans
 mes amitiés, ajouta-t-il. Mes ennemis me servent autant que
 2385 mes amis peut-être. J'ai fait une étude assez spéciale de
 l'idiome moderne et des artifices naturels dont on se sert
 pour tout attaquer ou pour tout défendre. L'éloquence minis-
 térielle est un perfectionnement social. Un de vos amis est-il
 sans esprit ? vous parlez de sa probité, de sa franchise.
 2390 L'ouvrage d'un autre est-il lourd ? vous le présentez comme
 un travail consciencieux. Si le livre est mal écrit, vous en
 vantez les idées. Tel homme est sans foi, sans constance,
 vous échappe à tout moment ? Bah ! il est séduisant, presti-
 gieux, il charme. S'agit-il de vos ennemis ? vous leur jetez à
 2395 la tête les morts et les vivants ; vous renversez pour eux les
 termes de votre langage, et vous êtes aussi perspicace à
 découvrir leurs défauts que vous étiez habile à mettre en
 relief les vertus de vos amis. Cette application de la lorgnette
 à la vue morale est le secret de nos conversations et tout l'art
 2400 du courtisan. N'en pas user, c'est vouloir combattre sans
 armes des gens bardés de fer comme des chevaliers banne-
 rets. Et j'en use ! j'en abuse même quelquefois. Aussi me
 respecte-t-on moi et mes amis, car, d'ailleurs, mon épée vaut
 ma langue." Un des plus fervents admirateurs de Fœdora,
 2405 jeune homme dont l'impertinence était célèbre, et qui s'en
 faisait même un moyen de parvenir, releva le gant si dédai-

1. **Saillies** : traits d'esprit.

gneusement jeté par Rastignac. Il se mit, en parlant de moi, à vanter outre mesure mes talents et ma personne. Rastignac avait oublié ce genre de médisance. Cet éloge sardonique
 2410 trompa la comtesse qui m'immola sans pitié ; pour amuser ses amis, elle abusa de mes secrets, de mes prétentions et de mes espérances. "Il a de l'avenir, dit Rastignac. Peut-être sera-t-il un jour homme à prendre de cruelles revanches, ses talents égalent au moins son courage ; aussi regardé-je
 2415 comme bien hardis ceux qui s'attaquent à lui, car il a de la mémoire... - Et fait des mémoires, dit la comtesse, à qui parut déplaire le profond silence qui régna. - Des mémoires de fausse comtesse, madame, répliqua Rastignac. Pour les écrire, il faut avoir une autre sorte de courage. - Je lui crois beaucoup de courage, reprit-elle, il m'est fidèle." Il me prit une
 2420 vive tentation de me montrer soudain aux rieurs comme l'ombre de Banquo dans *Macbeth*¹. Je perdais une maîtresse, mais j'avais un ami ! Cependant l'amour me souffla tout à coup un de ces lâches et subtils paradoxes avec lesquels il
 2425 sait endormir toutes nos douleurs. Si Fœdora m'aime, pensai-je, ne doit-elle pas dissimuler son affection sous une plaisanterie malicieuse ? Combien de fois le cœur n'a-t-il pas démenti les mensonges de la bouche ? Enfin, bientôt, mon impertinent rival, resté seul avec la comtesse, voulut partir.
 2430 "Eh ! quoi ! déjà ? lui dit-elle avec un son de voix plein de câlineries et qui me fit palpiter. Ne me donnerez-vous pas encore un moment ! N'avez-vous donc plus rien à me dire, et ne me sacrifierez-vous point quelques-uns de vos plaisirs ?" Il s'en alla. "Ah ! s'écria-t-elle en bâillant, ils sont tous bien
 2435 ennuyeux !" Et tirant avec force un cordon, le bruit d'une sonnette retentit dans les appartements. La comtesse rentra dans sa chambre en fredonnant une phrase du *Pria che spunti*². Jamais personne ne l'avait entendue chanter, et ce mutisme donnait lieu à de bizarres interprétations. Elle avait,
 2440 dit-on, promis à son premier amant, charmé de ses talents et jaloux d'elle par-delà le tombeau, de ne donner à personne

1. *Macbeth* : pièce de Shakespeare, dans laquelle Macbeth voit le fantôme de Banquo, qu'il a fait assassiner.

2. *Pria che spunti* : air d'un opéra de Domenico Cimarosa (1749-1801), *Le Mariage secret*.

un bonheur qu'il voulait avoir goûté seul. Je tendis les forces de mon âme pour aspirer les sons. De note en note la voix s'éleva, Fœdora sembla s'animer, les richesses de son gosier se déployèrent, et cette mélodie prit alors quelque chose de divin. La comtesse avait dans l'organe une clarté vive, une justesse de ton, je ne sais quoi d'harmonique et de vibrant qui pénétrait, remuait et chatouillait le cœur. Les musiciennes sont presque toujours amoureuses. Celle qui chantait ainsi devait savoir bien aimer. La beauté de cette voix fut donc un mystère de plus dans une femme déjà si mystérieuse. Je la voyais alors comme je te vois, elle paraissait s'écouter elle-même et ressentir une volupté qui lui fût particulière ; elle éprouvait comme une jouissance d'amour. Elle vint devant la cheminée en achevant le principal motif de ce rondo ; mais quand elle se tut, sa physionomie changea, ses traits se décomposèrent, et sa figure exprima la fatigue. Elle venait d'ôter un masque ; actrice, son rôle était fini. Cependant l'espèce de flétrissure imprimée à sa beauté par son travail d'artiste, ou par la lassitude de la soirée, n'était pas sans charme. "La voilà vraie", me dis-je. Elle mit, comme pour se chauffer, un pied sur la barre de bronze qui surmontait le garde-cendre, ôta ses gants, détacha ses bracelets, et enleva par-dessus sa tête une chaîne d'or au bout de laquelle était suspendue sa cassolette¹ ornée de pierres précieuses. J'éprouvais un plaisir indicible à voir ses mouvements empreints de la gentillesse dont les chattes font preuve en se toilettant au soleil. Elle se regarda dans la glace, et dit tout haut d'un air de mauvaise humeur : "Je n'étais pas jolie ce soir, mon teint se fane avec une effrayante rapidité. Je devrais peut-être me coucher plus tôt, renoncer à cette vie dissipée. Mais Justine se moque-t-elle de moi ?" Elle sonna de nouveau, la femme de chambre accourut. Où logeait-elle ? je ne sais. Elle arriva par un escalier dérobé. J'étais curieux de l'examiner. Mon imagination de poète avait souvent incriminé cette invisible servante, grande fille brune, bien faite. "Madame a sonné ? - Deux fois, répondit Fœdora. Vas-tu donc maintenant devenir sourde ? - J'étais à faire le lait d'amandes de Madame." Justine s'age-

1. **Cassolette** : bijou creux dans lequel on mettait un parfum.

2480 nouilla, défit les cothurnes des souliers, déchaussa sa maîtresse, qui nonchalamment étendue sur un fauteuil à ressorts, au coin du feu, bâillait en se grattant la tête. Il n'y avait rien que de très naturel dans tous ses mouvements, et nul symptôme ne me révéla ni les souffrances secrètes, ni les passions que j'avais supposées. "Georges est amoureux, dit-elle, je le renverrai. N'a-t-il pas encore défait les rideaux ce soir ? à quoi pense-t-il ?" À cette observation, tout mon sang reflua vers mon cœur, mais il ne fut plus question des rideaux. "L'existence est bien vide, reprit la comtesse. Ah çà ! prends garde de m'égratigner comme hier. Tiens, vois-tu, dit-elle en 2485 lui montrant un petit genou satiné, je porte encore la marque de tes griffes." Elle mit ses pieds nus dans des pantoufles de velours fourrées de cygne, et détacha sa robe pendant que Justine prit un peigne pour lui arranger les cheveux. "Il faut vous marier, madame, avoir des enfants. - Des enfants ! Il ne 2490 me manquerait plus que cela pour m'achever, s'écria-t-elle. Un mari ! Quel est l'homme auquel je pourrais me... Étais-je bien coiffée ce soir ? - Mais, pas très bien. - Tu es une sottie. - Rien ne vous va plus mal que de trop crêper vos cheveux, reprit Justine. Les grosses boucles bien lisses vous sont plus 2495 avantageuses. - Vraiment ? - Mais oui, madame, les cheveux crêpés clair ne vont bien qu'aux blondes. - Me marier ? non, non. Le mariage est un trafic pour lequel je ne suis pas née." Quelle épouvantable scène pour un amant ! Cette femme solitaire, sans parents, sans amis, athée en amour, ne croyant 2500 à aucun sentiment ; et quelque faible que fût en elle ce besoin d'épanchement cordial, naturel à toute créature humaine, réduite pour le satisfaire à causer avec sa femme de chambre, à dire des phrases sèches ou des riens ! j'en eus pitié. Justine la délaça. Je la contemplai curieusement au moment où le 2505 dernier voile s'enleva. Elle avait un corsage de vierge qui m'éblouit ; à travers sa chemise et à la lueur des bougies, son corps blanc et rose étincela comme une statue d'argent qui brille sous son enveloppe de gaze. Non, nulle imperfection ne devait lui faire redouter les yeux furtifs de l'amour. Hélas ! 2510 un beau corps triomphera toujours des résolutions les plus martiales. La maîtresse s'assit devant le feu, muette et pensive, pendant que la femme de chambre allumait la bougie

de la lampe d'albâtre suspendue devant le lit. Justine alla chercher une bassinoire¹, prépara le lit, aida sa maîtresse à se coucher ; puis, après un temps assez long employé par de minutieux services qui accusaient la profonde vénération de Fœdora pour elle-même, cette fille partit. La comtesse se retourna plusieurs fois, elle était agitée, elle soupirait ; ses lèvres laissaient échapper un léger bruit perceptible à l'ouïe et qui indiquait des mouvements d'impatience ; elle avança la main vers la table, y prit une fiole, versa dans son lait avant de le boire quelques gouttes d'une liqueur brune ; enfin, après quelques soupirs pénibles, elle s'écria : "Mon Dieu !" Cette exclamation, et surtout l'accent qu'elle y mit, me brisa le cœur. Insensiblement elle resta sans mouvement. J'eus peur, mais bientôt j'entendis retentir la respiration égale et forte d'une personne endormie ; j'écartai la soie criarde des rideaux, quittai ma position et vins me placer au pied de son lit, en la regardant avec un sentiment indéfinissable. Elle était ravissante ainsi. Elle avait la tête sous le bras comme un enfant ; son tranquille et joli visage enveloppé de dentelles exprimait une suavité qui m'enflamma. Présument trop de moi-même, je n'avais pas compris mon supplice : être si près et si loin d'elle. Je fus obligé de subir toutes les tortures que je m'étais préparées. *Mon Dieu !* ce lambeau d'une pensée inconnue, que je devais remporter pour toute lumière, avait tout à coup changé mes idées sur Fœdora. Ce mot insignifiant ou profond, sans substance ou plein de réalités, pouvait s'interpréter également par le bonheur ou par la souffrance, par une douleur de corps ou par des peines. Était-ce imprécation ou prière, souvenir ou avenir, regret ou crainte ? Il y avait toute une vie dans cette parole, vie d'indigence ou de richesse ; il y tenait même un crime ! L'énigme cachée dans ce beau semblant de femme renaissait, Fœdora pouvait être expliquée de tant de manières qu'elle devenait inexplicable. Les fantaisies du souffle qui passait entre ses dents, tantôt faible, tantôt accentué, grave ou léger, formaient une sorte de langage auquel j'attachais des pensées et des sentiments. Je rêvais

1. **Bassinoire** : objet en métal dans lequel on mettait des braises pour réchauffer les draps.

avec elle, j'espérais m'initier à ses secrets en pénétrant dans
2555 son sommeil, je flottais entre mille partis contraires, entre
mille jugements. À voir ce beau visage, calme et pur, il me
fut impossible de refuser un cœur à cette femme. Je résolus
de faire encore une tentative. En lui racontant ma vie, mon
amour, mes sacrifices, peut-être pourrais-je réveiller en elle
2560 la pitié, lui arracher une larme, à celle qui ne pleurait jamais.
J'avais placé toutes mes espérances dans cette dernière
épreuve, quand le tapage de la rue m'annonça le jour. Il y eut
un moment où je me représentai Fœdora se réveillant dans
mes bras. Je pouvais me mettre tout doucement à ses côtés,
2565 m'y glisser, et l'étreindre. Cette idée me tyrannisa si cruelle-
ment que, voulant y résister, je me sauvai dans le salon sans
prendre aucune précaution pour éviter le bruit ; mais j'arrivai
heureusement à une porte dérobée qui donnait sur un petit
escalier. Ainsi que je le présumai, la clef se trouvait à la ser-
2570 rure ; je tirai la porte avec force, je descendis hardiment dans
la cour, et sans regarder si j'étais vu, je sautai vers la rue en
trois bonds. Deux jours après, un auteur devait lire une comé-
die chez la comtesse, j'y allai dans l'intention de rester le
dernier pour lui présenter une requête assez singulière ; je
2575 voulais la prier de m'accorder la soirée du lendemain, et de
me la consacrer tout entière, en faisant fermer sa porte.
Quand je me trouvai seul avec elle, le cœur me faillit. Chaque
battement de la pendule m'épouvantait. Il était minuit moins
un quart. "Si je ne lui parle pas, me dis-je, il faut me briser le
2580 crâne sur l'angle de la cheminée." Je m'accordai trois minutes
de délai, les trois minutes se passèrent, je ne me brisai pas
le crâne sur le marbre, mon cœur s'était alourdi comme une
éponge dans l'eau. "Vous êtes extrêmement aimable, me dit-
elle. - Ah ! madame, répondis-je, si vous pouviez me com-
2585 prendre ! - Qu'avez-vous ! reprit-elle, vous pâlissez. - J'hésite
à réclamer de vous une grâce." Elle m'encouragea par un
geste, et je lui demandai le rendez-vous. "Volontiers, dit-elle.
Mais pourquoi ne me parleriez-vous pas en ce moment ?
- Pour ne pas vous tromper, je dois vous montrer l'étendue
2590 de votre engagement, je désire passer cette soirée près de
vous, comme si nous étions frère et sœur. Soyez sans crainte,
je connais vos antipathies ; vous avez pu m'apprécier assez

pour être certaine que je ne veux rien de vous qui puisse vous déplaire ; d'ailleurs, les audacieux ne procèdent pas ainsi. Vous m'avez témoigné de l'amitié, vous êtes bonne, pleine d'indulgence. Eh bien, sachez que je dois vous dire adieu demain. Ne vous rétractez pas !" m'écriai-je en la voyant près de parler, et je disparus. En mai dernier, vers huit heures du soir, je me trouvai seul avec Fœdora, dans son boudoir gothique. Je ne tremblai pas alors, j'étais sûr d'être heureux. Ma maîtresse devait m'appartenir, ou je me réfugiais dans les bras de la mort. J'avais condamné mon lâche amour. Un homme est bien fort quand il s'avoue sa faiblesse. Vêtue d'une robe de cachemire bleu, la comtesse était étendue sur un divan, les pieds sur un coussin. Un béret oriental, coiffure que les peintres attribuent aux premiers Hébreux, avait ajouté je ne sais quel piquant attrait d'étrangeté à ses séductions. Sa figure était empreinte d'un charme fugitif, qui semblait prouver que nous sommes à chaque instant des êtres nouveaux, uniques, sans aucune similitude avec le *nous* de l'avenir et le *nous* du passé. Je ne l'avais jamais vue aussi éclatante. "Savez-vous, dit-elle en riant, que vous avez piqué ma curiosité ? - Je ne la tromperai pas, répondis-je froidement, en m'asseyant près d'elle et lui prenant une main qu'elle m'abandonna. Vous avez une bien belle voix ! - Vous ne m'avez jamais entendue, s'écria-t-elle en laissant échapper un mouvement de surprise. - Je vous prouverai le contraire quand cela sera nécessaire. Votre chant délicieux serait-il donc encore un mystère ? Rassurez-vous, je ne veux pas le pénétrer." Nous restâmes environ une heure à causer familièrement. Si je pris le ton, les manières et les gestes d'un homme auquel Fœdora ne devait rien refuser, j'eus aussi tout le respect d'un amant. En jouant ainsi, j'obtins la faveur de lui baiser la main ; elle se déganta par un mouvement mignon, et j'étais alors si voluptueusement enfoncé dans l'illusion à laquelle j'essayais de croire, que mon âme se fondit et s'épancha dans ce baiser. Fœdora se laissa flatter, caresser avec un incroyable abandon. Mais ne m'accuse pas de niaiserie ; si j'avais voulu faire un pas de plus au-delà de cette câlinerie fraternelle, j'eusse senti les griffes de la chatte. Nous restâmes dix minutes environ, plongés dans un profond silence. Je

l'admirais, lui prêtant des charmes auxquels elle mentait. En ce moment, elle était à moi, à moi seul. Je possédais cette ravissante créature, comme il était permis de la posséder, intuitivement ; je l'enveloppai dans mon désir, la tins, la serai, mon imagination l'épousa. Je vainquis alors la comtesse par la puissance d'une fascination magnétique. Aussi ai-je toujours regretté de ne pas m'être entièrement soumis cette femme ; mais, en ce moment, je n'en voulais pas à son corps, je souhaitais une âme, une vie, ce bonheur idéal et complet, beau rêve auquel nous ne croyons pas longtemps. "Madame, lui dis-je enfin, sentant que la dernière heure de mon ivresse était arrivée, écoutez-moi. Je vous aime, vous le savez, je vous l'ai dit mille fois, vous auriez dû m'entendre. Ne voulant devoir votre amour ni à des grâces de fat, ni à des flatteries ou à des importunités de niais, je n'ai pas été compris. Combien de maux n'ai-je pas soufferts pour vous, et dont cependant vous êtes innocente ! Mais dans quelques moments vous me jugerez. Il y a deux misères, madame : celle qui va par les rues effrontément en haillons, qui, sans le savoir, recommence Diogène, se nourrissant de peu, réduisant la vie au simple ; heureuse plus que la richesse peut-être, insouciant du moins, elle prend le monde là où les puissants n'en veulent plus. Puis la misère du luxe, une misère espagnole, qui cache la mendicité sous un titre ; fière, emplumée, cette misère en gilet blanc, en gants jaunes, a des carrosses, et perd une fortune faute d'un centime. L'une est la misère du peuple ; l'autre, celle des escrocs, des rois et des gens de talent. Je ne suis ni peuple, ni roi, ni escroc ; peut-être n'ai-je pas de talent : je suis une exception. Mon nom m'ordonne de mourir plutôt que de mendier. Rassurez-vous, madame, je suis riche aujourd'hui, je possède de la terre tout ce qu'il m'en faut, lui dis-je en voyant sa physionomie prendre la froide expression qui se peint dans nos traits quand nous sommes surpris par des quêteuses de bonne compagnie. Vous souvenez-vous du jour où vous avez voulu venir au Gymnase¹ sans moi, croyant que je ne m'y trouverais point ?" Elle fit un signe de tête affirmatif. "J'avais employé mon dernier écu pour aller vous

1. Au Gymnase : théâtre parisien.

y voir. Vous rappelez-vous la promenade que nous fîmes au
 2670 Jardin des Plantes ? Votre voiture me coûta toute ma for-
 tune.” Je lui racontai mes sacrifices, je lui peignis ma vie,
 non pas comme je te la raconte aujourd’hui, dans l’ivresse du
 vin, mais dans la noble ivresse du cœur. Ma passion déborda
 2675 par des mots flamboyants, par des traits de sentiment oubliés
 depuis, et que ni l’art, ni le souvenir ne sauraient reproduire.
 Ce ne fut pas la narration sans chaleur d’un amour détesté,
 mon amour dans sa force et dans la beauté de son espérance
 m’inspira ces paroles qui projettent toute une vie en répétant
 les cris d’une âme déchirée. Mon accent fut celui des der-
 2680 nières prières faites par un mourant sur le champ de bataille.
 Elle pleura. Je m’arrêtai. Grand Dieu ! ses larmes étaient le
 fruit de cette émotion factice achetée cent sous à la porte
 d’un théâtre, j’avais eu le succès d’un bon acteur. “Si j’avais
 su, dit-elle. – N’achevez pas, m’écriai-je. Je vous aime encore
 2685 assez en ce moment pour vous tuer...” Elle voulut saisir le
 cordon de la sonnette. J’éclatai de rire. “N’appellez pas,
 repris-je. Je vous laisserai paisiblement achever votre vie. Ce
 serait mal entendre la haine que de vous tuer ! Ne craignez
 aucune violence ; j’ai passé toute une nuit au pied de votre
 2690 lit, sans... – Monsieur”, dit-elle en rougissant ; mais après ce
 premier mouvement donné à la pudeur que doit posséder
 toute femme, même la plus insensible, elle me jeta un regard
 méprisant et me dit : “Vous avez dû avoir bien froid !
 – Croyez-vous, madame, que votre beauté me soit si pré-
 2695 cieuse ? lui répondis-je en devinant les pensées qui l’agi-
 taient. Votre figure est pour moi la promesse d’une âme plus
 belle encore que vous n’êtes belle. Eh ! madame, les hommes
 qui ne voient que la femme dans une femme peuvent acheter
 tous les soirs des odalisques¹ dignes du sérail et se rendre
 2700 heureux à bas prix ! Mais j’étais ambitieux, je voulais vivre
 cœur à cœur avec vous, avec vous qui n’avez pas de cœur.
 Je le sais maintenant. Si vous deviez être à un homme, je
 l’assassinerais. Mais non, vous l’aimeriez, et sa mort vous
 ferait peut-être de la peine. Combien je souffre ! m’écriai-je.
 2705 – Si cette promesse peut vous consoler, dit-elle en riant, je

1. **Odalisques** : esclaves qui servaient les femmes dans un harem.

puis vous assurer que je n'appartiendrai à personne. – Eh bien, repris-je en l'interrompant, vous insultez à Dieu même, et vous en serez punie ! Un jour, couchée sur un divan, ne pouvant supporter ni le bruit ni la lumière, condamnée à
2710 vivre dans une sorte de tombe, vous souffrirez des maux inouïs. Quand vous chercherez la cause de ces lentes et vengeresses douleurs, souvenez-vous alors des malheurs que vous avez si largement jetés sur votre passage ! Ayant semé partout des imprécations, vous trouverez la haine au retour.
2715 Nous sommes les propres juges, les bourreaux d'une Justice qui règne ici-bas, et marche au-dessus de celle des hommes, au-dessous de celle de Dieu. – Ah ! dit-elle en riant, je suis sans doute bien criminelle de ne pas vous aimer ? Est-ce ma faute ? Non, je ne vous aime pas ; vous êtes un homme, cela
2720 suffit. Je me trouve heureuse d'être seule, pourquoi changerais-je ma vie, égoïste si vous voulez, contre les caprices d'un maître ? Le mariage est un sacrement en vertu duquel nous ne nous communiquons que des chagrins. D'ailleurs, les enfants m'ennuient. Ne vous ai-je pas loyale-
2725 ment prévenu de mon caractère ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas contenté de mon amitié ? Je voudrais pouvoir consoler les peines que je vous ai causées en ne devinant pas le compte de vos petits écus, j'apprécie l'étendue de vos sacrifices ; mais l'amour peut seul payer votre dévouement, vos
2730 délicatesses, et je vous aime si peu, que cette scène m'affecte désagréablement. – Je sens combien je suis ridicule, pardonnez-moi, lui dis-je avec douceur sans pouvoir retenir mes larmes. Je vous aime assez, repris-je, pour écouter avec délices les cruelles paroles que vous prononcez. Oh ! je vou-
2735 drais pouvoir signer mon amour de tout mon sang. – Tous les hommes nous disent plus ou moins bien ces phrases classiques, reprit-elle en riant. Mais il paraît qu'il est très difficile de mourir à nos pieds, car je rencontre de ces morts-là partout. Il est minuit, permettez-moi de me coucher. – Et dans
2740 deux heures vous vous écrierez : *Mon Dieu !* lui dis-je. – Avant-hier ! Oui, dit-elle en riant, je pensais à mon agent de change, j'avais oublié de lui faire convertir mes rentes de *cinq* en *trois*, et dans la journée le *trois* avait baissé." Je la contemplais d'un œil étincelant de rage. Ah ! quelquefois un

2745 crime doit être tout un poème, je l'ai compris. Familiarisée
 sans doute avec les déclarations les plus passionnées, elle
 avait déjà oublié mes larmes et mes paroles. "Épouseriez-vous
 un pair de France ? lui demandai-je froidement. – Peut-être,
 s'il était duc." Je pris mon chapeau, je la saluai. "Permettez-
 2750 moi de vous accompagner jusqu'à la porte de mon appartemen-
 t, dit-elle en mettant une ironie perçante dans son geste,
 dans la pose de sa tête et dans son accent. – Madame.
 – Monsieur. – Je ne vous verrai plus. – Je l'espère, répondit-
 elle en inclinant la tête avec une impertinente expression.
 2755 – Vous voulez être duchesse ? repris-je animé par une sorte
 de frénésie que son geste alluma dans mon cœur. Vous êtes
 folle de titres et d'honneurs ? Eh bien, laissez-vous seulement
 aimer par moi, dites à ma plume de ne parler, à ma voix de
 ne retentir que pour vous, soyez le principe secret de ma vie,
 2760 soyez mon étoile ! Puis ne m'acceptez pour époux que
 ministre, pair de France, duc. Je me ferai tout ce que vous
 voudrez que je sois ! – Vous avez, dit-elle en souriant, assez
 bien employé votre temps chez l'avoué, vos plaidoyers ont
 de la chaleur. – Tu as le présent, m'écriai-je, et moi l'avenir.
 2765 Je ne perds qu'une femme, et tu perds un nom, une famille.
 Le temps est gros de ma vengeance, il t'apportera la laideur
 et une mort solitaire, à moi la gloire ! – Merci de la pérorai-
 son¹ !" dit-elle en retenant un bâillement et témoignant par
 son attitude le désir de ne plus me voir. Ce mot m'imposa
 2770 silence. Je lui jetai ma haine dans un regard et je m'enfuis.
 Il fallait oublier Fœdora, me guérir de ma folie, reprendre ma
 studieuse solitude ou mourir. Je m'imposai donc des travaux
 exorbitants, je voulus achever mes ouvrages. Pendant quinze
 jours, je ne sortis pas de ma mansarde, et consumai toutes
 2775 mes nuits en de pâles études. Malgré mon courage et les
 inspirations de mon désespoir, je travaillais difficilement, par
 saccades. La muse avait fui. Je ne pouvais chasser le fantôme
 brillant et moqueur de Fœdora. Chacune de mes pensées
 couvait une autre pensée malade, je ne sais quel désir, ter-
 2780 rible comme un remords. J'imitai les anachorètes² de la

1. **Péroraison** : conclusion.

2. **Anachorètes** : ermites.

Thébaïde. Sans prier comme eux, comme eux je vivais dans un désert, creusant mon âme au lieu de creuser des rochers. Je me serais au besoin serré les reins avec une ceinture armée de pointes, pour dompter la douleur morale par la douleur physique. Un soir, Pauline pénétra dans ma chambre. “Vous vous tuez, me dit-elle d’une voix suppliante ; vous devriez sortir, allez voir vos amis. – Ah ! Pauline ! votre prédiction était vraie. Fœdora me tue, je veux mourir. La vie m’est insupportable. – Il n’y a donc qu’une femme dans le monde ? dit-elle en souriant. Pourquoi mettez-vous des peines infinies dans une vie si courte ?” Je regardai Pauline avec stupeur. Elle me laissa seul. Je ne m’étais pas aperçu de sa retraite, j’avais entendu sa voix, sans comprendre le sens de ses paroles. Bientôt je fus obligé de porter le manuscrit de mes mémoires à mon entrepreneur de littérature. Préoccupé par ma passion, j’ignorais comment j’avais pu vivre sans argent, je savais seulement que les quatre cent cinquante francs qui m’étaient dus suffiraient à payer mes dettes ; j’allai donc chercher mon salaire, et je rencontrai Rastignac, qui me trouva changé, maigri. “De quel hôpital sors-tu ? me dit-il. – Cette femme me tue, répondis-je. Je ne puis ni la mépriser ni l’oublier. – Il vaut mieux la tuer, tu n’y songeras peut-être plus, s’écria-t-il en riant. – J’y ai bien pensé, répondis-je. Mais si parfois je rafraîchis mon âme par l’idée d’un crime, viol ou assassinat, et les deux ensemble, je me trouve incapable de le commettre en réalité. La comtesse est un admirable monstre qui demanderait grâce, et n’est pas Othello¹ qui veut ! – Elle est comme toutes les femmes que nous ne pouvons pas avoir, dit Rastignac en m’interrompant. – Je suis fou, m’écriai-je. Je sens la folie rugir par moments dans mon cerveau. Mes idées sont comme des fantômes, elles dansent devant moi sans que je puisse les saisir. Je préfère la mort à cette vie. Aussi cherché-je avec conscience le meilleur moyen de terminer cette lutte. Il ne s’agit plus de la Fœdora vivante, de la Fœdora du faubourg Saint-Honoré, mais de ma Fœdora, de celle qui est là, dis-je en me frappant le front. Que penses-tu

1. **Othello** : personnage de la pièce *Othello* (1604), de Shakespeare, qui tue sa femme Desdémone.

de l'opium ? – Bah ! des souffrances atroces, répondit Rastignac. – L'asphyxie ? – Canaille ! – La Seine ? – Les filets et la Morgue sont bien sales. – Un coup de pistolet ? – Et si
 2820 tu te manques, tu restes défiguré. Écoute, reprit-il, j'ai comme tous les jeunes gens médité sur les suicides. Qui de nous, à trente ans, ne s'est pas tué deux ou trois fois ? Je n'ai rien trouvé de mieux que d'user l'existence par le plaisir. Plonge-toi dans une dissolution profonde, ta passion ou toi, vous y
 2825 pérez. L'intempérance¹, mon cher ! est la reine de toutes les morts. Ne commande-t-elle pas à l'apoplexie foudroyante ? L'apoplexie est un coup de pistolet qui ne nous manque point. Les orgies nous prodiguent tous les plaisirs physiques, n'est-ce pas l'opium en petite monnaie ? En nous forçant de
 2830 boire à outrance, la débauche porte de mortels défis au vin. Le tonneau de malvoisie² du duc de Clarence n'a-t-il pas meilleur goût que les bourbes de la Seine ? Quand nous tombons noblement sous la table, n'est-ce pas une petite asphyxie périodique ! Si la patrouille nous ramasse, en restant étendus
 2835 sur les lits froids des corps de garde, ne jouissons-nous pas des plaisirs de la Morgue, moins les ventres enflés, turgides, bleus, verts, plus l'intelligence de la crise ? Ah ! reprit-il, ce long suicide n'est pas une mort d'épicier en faillite. Les négociants ont déshonoré la rivière, ils se jettent à l'eau pour
 2840 attendrir leurs créanciers. À ta place, je tâcherais de mourir avec élégance. Si tu veux créer un nouveau genre de mort en te débattant ainsi contre la vie, je suis ton second. Je m'ennuie, je suis désappointé. L'Alsacienne qu'on m'a proposée pour femme a six doigts au pied gauche, je ne puis pas
 2845 vivre avec une femme qui a six doigts ! cela se saurait, je deviendrais ridicule. Elle n'a que dix-huit mille francs de rente, sa fortune diminue et ses doigts augmentent. Au diable ! En menant une vie enragée, peut-être trouverons-nous le bonheur par hasard !” Rastignac m'entraîna. Ce projet
 2850 faisait briller de trop fortes séductions, il rallumait trop d'espérances, enfin il avait une couleur trop poétique pour ne pas plaire à un poète. “Et de l'argent ? lui dis-je. – N'as-tu pas

1. **Intempérance** : excès.

2. **Malvoisie** : vin grec liqueux.

quatre cent cinquante francs ? – Oui, mais je dois à mon tailleur, à mon hôtesse. – Tu paies ton tailleur ? tu ne seras jamais rien, pas même ministre. – Mais que pouvons-nous avec vingt louis ? – Aller au jeu.” Je frissonnai. “Ah ! reprit-il en s’apercevant de ma prudence, tu veux te lancer dans ce que je nomme le *Système dissipatif*, et tu as peur d’un tapis vert ! – Écoute, lui répondis-je, j’ai promis à mon père de ne jamais mettre le pied dans une maison de jeu. Non seulement cette promesse est sacrée, mais encore j’éprouve une horreur invincible en passant devant un tripot ; prends mes cent écus, et vas-y seul. Pendant que tu risqueras notre fortune, j’irai mettre mes affaires en ordre, et reviendrai t’attendre chez toi.” Voilà, mon cher, comment je me perdis. Il suffit à un jeune homme de rencontrer une femme qui ne l’aime pas, ou une femme qui l’aime trop, pour que toute sa vie soit dérangée. Le bonheur engloutit nos forces, comme le malheur éteint nos vertus. Revenu à mon hôtel Saint-Quentin, je contemplai longtemps la mansarde où j’avais mené la chaste vie d’un savant, une vie qui peut-être aurait été honorable, longue, et que je n’aurais pas dû quitter pour la vie passionnée qui m’entraînait dans un gouffre. Pauline me surprit dans une attitude mélancolique. “Eh bien, qu’avez-vous ?” dit-elle. Je me levai froidement et comptai l’argent que je devais à sa mère en y ajoutant le prix de mon loyer pour six mois. Elle m’examina avec une sorte de terreur. “Je vous quitte, ma chère Pauline. – Je l’ai deviné, s’écria-t-elle. – Écoutez, mon enfant, je ne renonce pas à revenir ici. Gardez-moi ma cellule pendant une demi-année. Si je ne suis pas de retour vers le quinze novembre, vous hériterez de moi. Ce manuscrit cacheté, dis-je en lui montrant un paquet de papiers, est la copie de mon grand ouvrage sur *La Volonté*, vous le déposerez à la Bibliothèque du Roi. Quant à tout ce que je laisse ici, vous en ferez ce que vous voudrez.” Elle me jetait des regards qui pesaient sur mon cœur. Pauline était là comme une conscience vivante. “Je n’aurai plus de leçons”, dit-elle en me montrant le piano. Je ne répondis pas. “M’écrirez-vous ? – Adieu, Pauline.” Je l’attirai doucement à moi, puis sur son front d’amour, vierge comme la neige qui n’a pas touché terre, je mis un baiser de frère, un baiser de vieillard.

Elle se sauva. Je ne voulus pas voir Mme Gaudin. Je mis ma clef à sa place habituelle et partis. En quittant la rue de Cluny, j'entendis derrière moi le pas léger d'une femme. "Je vous avais brodé cette bourse, la refuserez-vous aussi ?" me dit Pauline. Je crus apercevoir à la lueur du réverbère une larme dans les yeux de Pauline, et je soupirai. Poussés tous deux par la même pensée peut-être, nous nous séparâmes avec l'empressement de gens qui auraient voulu fuir la peste. La vie de dissipation à laquelle je me vouais apparut devant moi bizarrement exprimée par la chambre où j'attendais avec une noble insouciance le retour de Rastignac. Au milieu de la cheminée, s'élevait une pendule surmontée d'une Vénus accroupie sur sa tortue, et qui tenait entre ses bras un cigare à demi consumé. Des meubles élégants, présents de l'amour, étaient épars. De vieilles chaussettes traînaient sur un voluptueux divan. Le confortable fauteuil à ressorts dans lequel j'étais plongé portait des cicatrices comme un vieux soldat, il offrait aux regards ses bras déchirés, et montrait incrustées sur son dossier la pommade et l'huile antique apportées par toutes les têtes d'amis. L'opulence et la misère s'accouplaient naïvement dans le lit, sur les murs, partout. Vous eussiez dit les palais de Naples bordés de lazzaroni¹. C'était une chambre de joueur ou de mauvais sujet dont le luxe est tout personnel, qui vit de sensations, et des incohérences ne se soucie guère. Ce tableau ne manquait pas d'ailleurs de poésie. La vie s'y dressait avec ses paillettes et ses haillons, soudaine, incomplète comme elle est réellement, mais vive, mais fantasque comme dans une halte où le maraudeur a pillé tout ce qui fait sa joie. Un Byron auquel manquaient des pages avait allumé la falourde² du jeune homme qui risque au jeu mille francs et n'a pas une bûche, qui court en tilbury sans posséder une chemise saine et valide. Le lendemain, une comtesse, une actrice ou l'écarté³ lui donnent un trousseau de roi. Ici la bougie était fichée dans le fourreau vert d'un briquet phosphorique ; là gisait un portrait de femme dépouillé de sa

1. **Lazzaroni** : nom que l'on donnait aux gens les plus misérables de Naples.

2. **Falourde** : fagot de bûches.

3. **L'écarté** : jeu de cartes.

monture d'or ciselé. Comment un jeune homme naturellement avide d'émotions renoncerait-il aux attraits d'une vie aussi riche d'oppositions et qui lui donne les plaisirs de la
2930 guerre en temps de paix ? J'étais presque assoupi quand, d'un coup de pied, Rastignac enfonça la porte de sa chambre, et s'écria : "Victoire ! nous pourrions mourir à notre aise !" Il me montra son chapeau plein d'or, le mit sur la table, et nous dansâmes autour comme deux Cannibales ayant une proie à
2935 manger, hurlant, trépignant, sautant, nous donnant des coups de poing à tuer un rhinocéros, et chantant à l'aspect de tous les plaisirs du monde contenus pour nous dans ce chapeau. "Vingt-sept mille francs, répétait Rastignac en ajoutant quelques billets de banque au tas d'or. À d'autres cet argent
2940 suffirait pour vivre, mais nous suffira-t-il pour mourir ? Oh ! oui, nous expirerons dans un bain d'or. Hourra !" Et nous cabriolâmes derechef. Nous partageâmes en héritiers, pièce à pièce, commençant par les doubles napoléons, allant des grosses pièces aux petites, et distillant notre joie en disant
2945 longtemps : "À toi. - À moi." "Nous ne dormirons pas, s'écria Rastignac. Joseph, du punch !" Il jeta de l'or à son fidèle domestique : "Voilà ta part, dit-il, enterre-toi si tu peux." Le lendemain, j'achetai des meubles chez Lesage, je louai l'appartement où tu m'as connu, rue Taitbout, et chargeai le
2950 meilleur tapissier de le décorer. J'eus des chevaux. Je me lançai dans un tourbillon de plaisirs creux et réels tout à la fois. Je jouais, gagnais et perdais tour à tour d'énormes sommes, mais au bal, chez nos amis ; jamais dans les maisons de jeu pour lesquelles je conservai ma sainte et primitive
2955 horreur. Insensiblement je me fis des amis. Je dus leur attachement à des querelles ou à cette facilité confiante avec laquelle nous nous livrons nos secrets en nous avilissant de compagnie ; mais peut-être aussi, ne nous accrochons-nous bien que par nos vices ? Je hasardai quelques compositions
2960 littéraires qui me valurent des compliments. Les grands hommes de la littérature marchande, ne voyant point en moi de rival à craindre, me vantèrent, moins sans doute pour mon mérite personnel que pour chagriner celui de leurs camarades. Je devins un *viveur*, pour me servir de l'expression
2965 pittoresque consacrée par votre langage d'orgie. Je mettais

de l'amour-propre à me tuer promptement, à écraser les plus gais compagnons par ma verve et par ma puissance. J'étais toujours frais, élégant. Je passais pour spirituel. Rien ne trahissait en moi cette épouvantable existence qui fait d'un
2970 homme un entonnoir, un appareil à chyle¹, un cheval de luxe. Bientôt la Débauche m'apparut dans toute la majesté de son horreur, et je la compris ! Certes les hommes sages et rangés qui étiquettent des bouteilles pour leurs héritiers ne peuvent guère concevoir ni la théorie de cette large vie,
2975 ni son état normal ; en inculquerez-vous la poésie aux gens de province pour qui l'opium et le thé, si prodigues de délices, ne sont encore que deux médicaments ? À Paris même, dans cette capitale de la pensée, ne se rencontre-t-il pas des sybarites² incomplets ? Inhabiles à supporter l'excès
2980 du plaisir, ne s'en vont-ils pas fatigués après une orgie, comme le sont ces bons bourgeois qui, après avoir entendu quelque nouvel opéra de Rossini, condamnent la musique ? Ne renoncent-ils pas à cette vie, comme un homme sobre ne veut plus manger de pâtés de Ruffec, parce que le premier
2985 lui a donné une indigestion ? La débauche est certainement un art comme la poésie, et veut des âmes fortes. Pour en saisir les mystères, pour en savourer les beautés, un homme doit en quelque sorte s'adonner à de consciencieuses études. Comme toutes les sciences, elle est d'abord repoussante,
2990 épineuse. D'immenses obstacles environnent les grands plaisirs de l'homme, non ses jouissances de détail, mais les systèmes qui érigent en habitude ses sensations les plus rares, les résument, les lui fertilisent en lui créant une vie dramatique dans sa vie, en nécessitant une exorbitante, une
2995 prompte dissipation de ses forces. La Guerre, le Pouvoir, les Arts sont des corruptions mises aussi loin de la portée humaine, aussi profondes que l'est la débauche, et toutes sont de difficile accès. Mais quand une fois l'homme est monté à l'assaut de ces grands mystères, ne marche-t-il pas
3000 dans un monde nouveau ? Les généraux, les ministres, les artistes sont tous plus ou moins portés vers la dissolution

1. **Chyle** : liquide dans l'intestin, résultat de la digestion.

2. **Sybarites** : personnes qui recherchent une vie de plaisirs dans le luxe.

par le besoin d'opposer de violentes distractions à leur existence si fort en dehors de la vie commune. Après tout, la guerre est la débauche du sang, comme la politique est celle des intérêts. Tous les excès sont frères. Ces monstruosité
3005 sociales possèdent la puissance des abîmes, elles nous attirent comme Sainte-Hélène¹ appelait Napoléon ; elles donnent des vertiges, elles fascinent, et nous voulons en voir le fond sans savoir pourquoi. La pensée de l'infini existe
3010 peut-être dans ces précipices, peut-être renferment-ils quelque grande flatterie pour l'homme ; n'intéresse-t-il pas alors tout à lui-même ? Pour contraster avec le paradis de ses heures studieuses, avec les délices de la conception, l'artiste fatigué demande, soit comme Dieu le repos du
3015 dimanche, soit comme le diable les voluptés de l'enfer, afin d'opposer le travail des sens au travail de ses facultés. Le délassément de lord Byron ne pouvait pas être le boston² babillard qui charme un rentier ; poète, il voulait la Grèce à jouer contre Mahmoud³. En guerre, l'homme ne devient-il
3020 pas un ange exterminateur, une espèce de bourreau, mais gigantesque ? Ne faut-il pas des enchantements bien extraordinaires pour nous faire accepter ces atroces douleurs, ennemies de notre frêle enveloppe, qui entourent les passions comme d'une enceinte épineuse ? S'il se roule convulsivement et souffre une sorte d'agonie après avoir abusé du
3025 tabac, le fumeur n'a-t-il pas assisté je ne sais en quelles régions à de délicieuses fêtes ? Sans se donner le temps d'essuyer ses pieds qui trempent dans le sang jusqu'à la cheville, l'Europe n'a-t-elle pas sans cesse recommencé la
3030 guerre ? L'homme en masse a-t-il donc aussi son ivresse, comme la nature a ses accès d'amour ! Pour l'homme privé, pour le Mirabeau qui végète sous un règne paisible et rêve des tempêtes, la débauche comprend tout ; elle est une perpétuelle étreinte de toute la vie, ou mieux, un duel avec une
3035 puissance inconnue, avec un monstre : d'abord le monstre épouvante, il faut l'attaquer par les cornes, c'est des fatigues

1. **Sainte-Hélène** : île sur laquelle Napoléon fut exilé.

2. **Boston** : jeu de cartes.

3. **Mahmoud** : sultan de l'Empire ottoman, empire contre lequel les Grecs se rebellèrent.

inouïes ; la nature vous a donné je ne sais quel estomac étroit ou paresseux ? vous le domptez, vous l'élargissez, vous apprenez à porter le vin, vous apprivoisez l'ivresse, vous passez
3040 les nuits sans sommeil, vous vous faites enfin un tempérament de colonel de cuirassiers, en vous créant vous-même une seconde fois, comme pour fronder Dieu ! Quand l'homme s'est ainsi métamorphosé, quand, vieux soldat, le néophyte a façonné son âme à l'artillerie, ses jambes à la marche, sans
3045 encore appartenir au monstre, mais sans savoir entre eux quel est le maître, ils se roulent l'un sur l'autre, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, dans une sphère où tout est merveilleux, où s'endorment les douleurs de l'âme, où revivent seulement des fantômes d'idées. Déjà cette lutte atroce est
3050 devenue nécessaire. Réalisant ces fabuleux personnages qui, selon les légendes, ont vendu leur âme au diable pour en obtenir la puissance de mal faire, le dissipateur a troqué sa mort contre toutes les jouissances de la vie, mais abondantes, mais fécondes ! Au lieu de couler longtemps entre deux rives
3055 monotones, au fond d'un Comptoir ou d'une Étude, l'existence bouillonne et fuit comme un torrent. Enfin la débauche est sans doute au corps ce que sont à l'âme les plaisirs mystiques. L'ivresse vous plonge en des rêves dont les fantasmagories sont aussi curieuses que peuvent l'être celles de l'extase. Vous
3060 avez des heures ravissantes comme les caprices d'une jeune fille, des causeries délicieuses avec des amis, des mots qui peignent toute une vie, des joies franches et sans arrière-pensée, des voyages sans fatigue, des poèmes déroulés en quelques phrases. La brutale satisfaction de la bête au fond
3065 de laquelle la science a été chercher une âme est suivie de torpeurs enchanteresses après lesquelles soupirent les hommes ennuyés de leur intelligence. Ne sentent-ils pas tous la nécessité d'un repos complet, et la débauche n'est-elle pas une sorte d'impôt que le génie paie au mal ? Vois tous les
3070 grands hommes : s'ils ne sont pas voluptueux, la nature les crée chétifs. Moqueuse ou jalouse, une puissance leur vicie l'âme ou le corps pour neutraliser les efforts de leurs talents. Pendant ces heures avinées, les hommes et les choses comparais-
3075 sent devant vous, vêtus de vos livrées. Roi de la création, vous la transformez à vos souhaits. À travers ce délire

perpétuel, le jeu vous verse, à votre gré, son plomb fondu dans les veines. Un jour, vous appartenez au monstre, vous avez alors, comme je l'eus, un réveil enragé : l'impuissance est assise à votre chevet. Vieux guerrier, une phtisie¹ vous
3080 dévore ; diplomate, un anévrisme suspend dans votre cœur la mort à un fil ; moi, peut-être une pulmonie va me dire :
"Partons !" comme elle a dit jadis à Raphaël d'Urbin², tué par un excès d'amour. Voilà comment j'ai vécu ! j'arrivais ou trop tôt ou trop tard dans la vie du monde ; sans doute ma force
3085 y eût été dangereuse si je ne l'avais amortie ainsi ; l'univers n'a-t-il pas été guéri d'Alexandre par la coupe d'Hercule, à la fin d'une orgie ! Enfin à certaines destinées trompées, il faut le ciel ou l'enfer, la débauche ou l'hospice du mont Saint-Bernard. Tout à l'heure je n'avais pas le courage de moraliser
3090 ces deux créatures, dit-il en montrant Euphrasie et Aquilina. N'étaient-elles pas mon histoire personnifiée, une image de ma vie ! Je ne pouvais guère les accuser, elles m'apparaissaient comme des juges. Au milieu de ce poème vivant, au sein de cette étourdissante maladie, j'eus cependant deux
3095 crises bien fertiles en âcres douleurs. D'abord, quelques jours après m'être jeté comme Sardanapale dans mon bûcher, je rencontrai Fœdora sous le péristyle des Bouffons. Nous attendions nos voitures. "Ah ! je vous retrouve encore en vie." Ce mot était la traduction de son sourire, des malicieuses et
3100 sourdes paroles qu'elle dit à son sigisbée³ en lui racontant sans doute mon histoire, et jugeant mon amour comme un amour vulgaire. Elle applaudissait à sa fausse perspicacité. Oh ! mourir pour elle, l'adorer encore, la voir dans mes excès, dans mes ivresses, dans le lit des courtisanes, et me sentir
3105 victime de sa plaisanterie ! Ne pouvoir déchirer ma poitrine et y fouiller mon amour pour le jeter à ses pieds. Enfin, j'épuisai facilement mon trésor ; mais trois années de régime m'avaient constitué la plus robuste de toutes les santés, et le jour où je me trouvais sans argent, je me portais à merveille.
3110 Pour continuer de mourir, je signai des lettres de change à

1. **Phtisie** : tuberculose pulmonaire.

2. **Raphaël d'Urbin** (1483-1520) : peintre italien de la Renaissance.

3. **Sigisbée** : homme qui accompagne une femme, et cherche à lui plaire.

courte échéance, et le jour du paiement arriva. Cruelles émotions ! et comme elles font vivre de jeunes cœurs ! Je n'étais pas fait pour vieillir encore ; mon âme était toujours jeune, vivace et verte. Ma première dette ranima toutes mes vertus
3115 qui vinrent à pas lents et m'apparurent désolées. Je sus transiger avec elles comme avec ces vieilles tantes qui commencent par nous gronder et finissent en nous donnant des larmes et de l'argent. Plus sévère, mon imagination me montrait mon nom voyageant, de ville en ville, dans les places
3120 de l'Europe. *Notre nom, c'est nous-mêmes*, a dit Eusèbe Salverte. Après des courses vagabondes, j'allais, comme le double d'un Allemand, revenir à mon logis d'où je n'étais pas sorti, pour me réveiller moi-même en sursaut. Ces hommes de la banque, ces remords commerciaux, vêtus de gris, portant la livrée de leur maître, une plaque d'argent, jadis je les voyais avec indifférence quand ils allaient par les rues de Paris ; mais aujourd'hui, je les haïssais par avance. Un matin, l'un d'eux ne viendrait-il pas me demander raison des onze lettres de change que j'avais griffonnées ? Ma signature valait
3130 trois mille francs, je ne les valais pas moi-même ! Les huissiers aux faces insouciantes à tous les désespoirs, même à la mort, se levaient devant moi, comme les bourreaux qui disent à un condamné : "Voici trois heures et demie qui sonnent." Leurs clerks avaient le droit de s'emparer de moi, de griffonner mon nom, de le salir, de s'en moquer. JE DEVAIS ! Devoir, est-ce donc s'appartenir ? D'autres hommes ne pouvaient-ils pas me demander compte de ma vie ? pourquoi j'avais mangé des puddings à la *chipolata*, pourquoi je buvais à la glace ? pourquoi je dormais, marchais, pensais, m'amusais sans les
3135 payer ? Au milieu d'une poésie, au sein d'une idée, ou à déjeuner, entouré d'amis, de joie, de douces railleries, je pouvais voir entrer un monsieur en habit marron, tenant à la main un chapeau râpé. Ce monsieur sera ma dette, ce sera ma lettre de change, un spectre qui flétrira ma joie, me forcera de quitter la table pour lui parler ; il m'enlèvera ma gaieté, ma maîtresse, tout jusqu'à mon lit. Le remords est plus tolérable, il ne nous met ni dans la rue ni à Sainte-Pélagie, il ne nous plonge pas dans cette exécration du vice, il ne nous jette qu'à l'échafaud où le bourreau anoblit : au moment de

3150 notre supplice, tout le monde croit à notre innocence ; tandis
que la société ne laisse pas une vertu au débauché sans
argent. Puis ces dettes à deux pattes, habillées de drap vert,
portant des lunettes bleues ou des parapluies multicolores ;
3155 ces dettes incarnées avec lesquelles nous nous trouvons face
à face au coin d'une rue, au moment où nous sourions, ces
gens allaient avoir l'horrible privilège de dire : "M. de Valentin
me doit et ne me paie pas. Je le tiens. Ah ! qu'il n'ait pas l'air
de me faire mauvaise mine !" Il faut saluer nos créanciers,
les saluer avec grâce. "Quand me paierez-vous ?" disent-ils.
3160 Et nous sommes dans l'obligation de mentir, d'implorer un
autre homme pour de l'argent, de nous courber devant un
sot assis sur sa caisse, de recevoir son froid regard, son regard
de sangsue plus odieux qu'un soufflet, de subir sa morale de
Barême et sa crasse ignorance. Une dette est une œuvre
3165 d'imagination qu'ils ne comprennent pas. Des élans de l'âme
entraînent, subjuguent souvent un emprunteur, tandis que
rien de grand ne subjugue, rien de généreux ne guide ceux
qui vivent dans l'argent et ne connaissent que l'argent. J'avais
horreur de l'argent. Enfin la lettre de change peut se méta-
3170 morphoser en vieillard chargé de famille, flanqué de vertus.
Je devrais peut-être à un vivant tableau de Greuze¹, à un
paralytique environné d'enfants, à la veuve d'un soldat, qui
tous me tendront des mains suppliantes. Terribles créanciers
avec lesquels il faut pleurer, et quand nous les avons payés,
3175 nous leur devons encore des secours. La veille de l'échéance,
je m'étais couché dans ce calme faux des gens qui dorment
avant leur exécution, avant un duel, ils se laissent toujours
bercer par une menteuse espérance. Mais en me réveillant,
quand je fus de sang-froid, quand je sentis mon âme emprisonnée
3180 dans le portefeuille d'un banquier, couchée sur des
états, écrite à l'encre rouge, mes dettes jaillirent partout
comme des sauterelles ; elles étaient dans ma pendule, sur
mes fauteuils, ou incrustées dans les meubles desquels je me
servais avec le plus de plaisir. Devenus la proie des harpies
3185 du Châtelet, ces doux esclaves matériels allaient donc être

1. **Jean-Baptiste Greuze** (1725-1805) : peintre du XVIII^e siècle, auteur de scènes pathétiques, émouvantes.

enlevés par des recors¹, et brutalement jetés sur la place. Ah ! ma dépouille était encore moi-même. La sonnette de mon appartement retentissait dans mon cœur, elle me frappait où l'on doit frapper les rois, à la tête. C'était un martyr, sans le ciel pour récompense. Oui, pour un homme généreux, une dette est l'enfer, mais l'enfer avec des huissiers et des agents d'affaires. Une dette impayée est la bassesse, un commencement de friponnerie, et pis que tout cela, un mensonge ! elle ébauche des crimes, elle assemble les madriers de l'échafaud.

3190 Mes lettres de change furent protestées. Trois jours après je les payai ; voici comment. Un spéculateur vint me proposer de lui vendre l'île que je possédais dans la Loire et où était le tombeau de ma mère. J'acceptai. En signant le contrat chez le notaire de mon acquéreur, je sentis au fond de l'étude obscure une fraîcheur semblable à celle d'une cave. Je frissonnai en reconnaissant le même froid humide qui m'avait saisi sur le bord de la fosse où gisait mon père. J'accueillis ce hasard comme un funeste présage. Il me semblait entendre la voix de ma mère et voir son ombre ; je ne sais quelle puissance

3200 faisait retentir vaguement mon propre nom dans mon oreille, au milieu d'un bruit de cloches ! Le prix de mon île me laissa, toutes dettes payées, deux mille francs. Certes, j'eusse pu revenir à la paisible existence du savant, retourner à ma mansarde après avoir expérimenté la vie, y revenir la tête pleine

3205 d'observations immenses et jouissant déjà d'une espèce de réputation. Mais Foedora n'avait pas lâché sa proie. Nous nous étions souvent trouvés en présence. Je lui faisais corner mon nom aux oreilles par ses amants étonnés de mon esprit, de mes chevaux, de mes succès, de mes équipages. Elle restait froide et insensible à tout, même à cette horrible phrase : "Il se tue pour vous !" dite par Rastignac. Je chargeais le monde entier de ma vengeance, mais je n'étais pas heureux ! En creusant ainsi la vie jusqu'à la fange, j'avais toujours senti davantage les délices d'un amour partagé, j'en poursuivais

3215 le fantôme à travers les hasards de mes dissipations, au sein des orgies. Pour mon malheur, j'étais trompé dans mes belles croyances, j'étais puni de mes bienfaits par l'ingratitude,

3220

1. **Recors** : personnes qui aident les huissiers.

récompensé de mes fautes par mille plaisirs. Sinistre philosophie, mais vraie pour le débauché ! Enfin Fœdora m'avait
3225 communiqué la lèpre de sa vanité. En sondant mon âme, je
la trouvai gangrenée, pourrie. Le démon m'avait imprimé son
ergot¹ au front. Il m'était désormais impossible de me passer
des tressaillements continuels d'une vie à tout moment ris-
3230 quée, et des exécrables raffinements de la richesse. Riche à
millions, j'aurais toujours joué, mangé, couru. Je ne voulais
plus rester seul avec moi-même. J'avais besoin de courtisanes,
de faux amis, de vin, de bonne chère pour m'étourdir. Les
liens qui attachent un homme à la famille étaient brisés en
moi pour toujours. Galérien du plaisir, je devais accomplir ma
3235 destinée de suicide. Pendant les derniers jours de ma fortune,
je fis chaque soir des excès incroyables ; mais, chaque matin,
la mort me rejetait dans la vie. Semblable à un rentier viager,
j'aurais pu passer tranquillement dans un incendie. Enfin je
me trouvai seul avec une pièce de vingt francs, je me souvins
3240 alors du bonheur de Rastignac... Hé ! hé ! » s'écria-t-il en
pensant tout à coup à son talisman qu'il tira de sa poche.

Soit que, fatigué des luttes de cette longue journée, il n'eût
plus la force de gouverner son intelligence dans les flots de
vin et de punch ; soit qu'exaspéré par l'image de sa vie, il se fût
3245 insensiblement enivré par le torrent de ses paroles, Raphaël
s'anima, s'exalta comme un homme complètement privé de
raison. « Au diable la mort ! s'écria-t-il en brandissant la Peau.
Je veux vivre maintenant ! Je suis riche, j'ai toutes les vertus.
Rien ne me résistera. Qui ne serait pas bon quand il peut tout ?
3250 Hé ! hé ! Ohé ! J'ai souhaité deux cent mille livres de rente, je
les aurai. Saluez-moi, pourceaux qui vous vautrez sur ces tapis
comme sur du fumier ! Vous m'appartenez, fameuse propriété !
Je suis riche, je peux vous acheter tous, même le député qui
ronfle là. Allons, canaille de la haute société, bénissez-moi !
3255 Je suis pape. »

En ce moment les exclamations de Raphaël, jusque-là cou-
vertes par la basse continue des ronflements, furent entendues
soudain. La plupart des dormeurs se réveillèrent en criant, ils

1. **Ergot** : ongle, griffe placée derrière la patte des oiseaux (le démon était sou-
vent représenté avec des pattes d'oiseau).

virent l'interrupteur mal assuré sur ses jambes, et maudirent sa bruyante ivresse par un concert de jurements.

« Taisez-vous ! reprit Raphaël. Chiens, à vos niches ! Émile, j'ai des trésors, je te donnerai des cigares de La Havane.

— Je t'entends, répondit le poète, *Fœdora ou la mort ! Va ton train !* Cette sucrée de Fœdora t'a trompé. Toutes les femmes sont filles d'Ève. Ton histoire n'est pas du tout dramatique.

— Ah ! tu dormais, sournois ?

— Non ! Fœdora ou la mort, j'y suis.

— Réveille-toi, s'écria Raphaël en frappant Émile avec la Peau de chagrin comme s'il voulait en tirer du fluide électrique.

— Tonnerre ! dit Émile en se levant et en saisissant Raphaël à bras-le-corps, mon ami, songe donc que tu es avec des femmes de mauvaise vie.

— Je suis millionnaire.

— Si tu n'es pas millionnaire, tu es bien certainement ivre.

— Ivre du pouvoir. Je peux te tuer ! Silence, je suis Néron¹ ! je suis Nabuchodonosor² !

— Mais, Raphaël, nous sommes en méchante compagnie, tu devrais rester silencieux, par dignité.

— Ma vie a été un trop long silence. Maintenant, je vais me venger du monde entier. Je ne m'amuserai pas à dissiper de vils écus, j'imiterai, je résumerai mon époque en consommant des vies humaines, et des intelligences, des âmes. Voilà un luxe qui n'est pas mesquin, n'est-ce pas l'opulence de la peste ! Je lutterai avec la fièvre jaune, bleue, verte, avec les armées, avec les échafauds. Je puis avoir Fœdora. Mais non, je ne veux pas de Fœdora, c'est ma maladie, je meurs de Fœdora ! Je veux oublier Fœdora.

— Si tu continues à crier, je t'emporte dans la salle à manger.

— Vois-tu cette Peau ? c'est le testament de Salomon³. Il est à moi, Salomon, ce petit cuistre de roi ! J'ai l'Arabie, Pétrée encore. L'univers à moi. Tu es à moi, si je veux. Ah ! si je veux, prends garde ? Je peux acheter toute ta boutique de journaliste, tu seras mon valet. Tu me feras des couplets, tu

1. **Néron** (37-68) : empereur romain cruel et tyrannique.

2. **Nabuchodonosor** (605-562 av. J.-C.) : roi de Babylone, souvent symbole de cruauté et de violence.

3. **Salomon** (vers 970-vers 931 av. J.-C.) : roi d'Israël.

3295 régleras mon papier. Valet ! *valet*, cela veut dire : “Il se porte bien, parce qu’il ne pense à rien.” »

À ce mot, Émile emporta Raphaël dans la salle à manger.

« Eh ! bien, oui, mon ami, lui dit-il, je suis ton valet. Mais tu vas être rédacteur en chef d’un journal, tais-toi ! sois décent, par considération pour moi ! M’aimes-tu ?

3300 — Si je t’aime ! Tu auras des cigares de La Havane, avec cette Peau. Toujours la Peau, mon ami, la Peau souveraine ! Excellent topique¹, je peux guérir les cors. As-tu des cors ? je te les ôte.

— Jamais je ne l’ai vu si stupide.

3305 — Stupide, mon ami ? Non. Cette Peau se rétrécit quand j’ai un désir... c’est une antiphrase. Le brachmane², il se trouve un brachmane là-dessous ! le brachmane donc était un gogue-nard, parce que les désirs, vois-tu, doivent étendre³...

— Eh bien, oui.

3310 — Je te dis...

— Oui, cela est très vrai, je pense comme toi. Le désir étend...

— Je te dis, la Peau...

— Oui.

3315 — Tu ne me crois pas. Je te connais, mon ami, tu es menteur comme un nouveau Roi.

— Comment veux-tu que j’adopte les divagations de ton ivresse ?

— Je te parie, je peux te le prouver. Prenons la mesure.

3320 — Allons, il ne s’endormira pas », s’écria Émile en voyant Raphaël occupé à fureter dans la salle à manger.

Valentin, animé d’une adresse de singe, grâce à cette singulière lucidité dont les phénomènes contrastent parfois chez les ivrognes avec les obtuses visions de l’ivresse, sut trouver une écritoire et une serviette, en répétant toujours : « Prenons

3325 la mesure ! Prenons la mesure !

— Eh bien, oui, reprit Émile, prenons la mesure ! »

Les deux amis étendirent la serviette et y superposèrent la Peau de chagrin. Émile, dont la main semblait être plus

1. **Topique** : médicament.

2. **Brachmane** (mis pour brahmane) : prêtre, chez les hindous.

3. Allusion phallique, grivoise.

assurée que celle de Raphaël, décrivit à la plume, par une ligne
3330 d'encre, les contours du talisman, pendant que son ami lui
disait : « J'ai souhaité deux cent mille livres de rente, n'est-il
pas vrai ? Eh bien, quand je les aurai, tu verras la diminution
de tout mon chagrin.

— Oui, maintenant dors. Veux-tu que je t'arrange sur ce
3335 canapé ? Allons, es-tu bien ?

— Oui, mon nourrisson de la Presse. Tu m'amuseras, tu
chasseras mes mouches. L'ami du malheur a droit d'être l'ami
du pouvoir. Aussi, te donnerai-je des ci... ga... res... de La Hav...

— Allons, cuve ton or, millionnaire.

3340 — Toi, cuve tes articles. Bonsoir. Dis donc bonsoir à
Nabuchodonosor ? Amour ! À boire ! France... gloire et riche...
Riche... »

Bientôt les deux amis unirent leurs ronflements à la
musique qui retentissait dans les salons. Concert inutile !
3345 Les bougies s'éteignirent une à une en faisant éclater leurs
bobèches de cristal. La nuit enveloppa d'un crêpe cette longue
orgie dans laquelle le récit de Raphaël avait été comme une
orgie de paroles, de mots sans idées, et d'idées auxquelles les
expressions avaient souvent manqué.

3350 Le lendemain, vers midi, la belle Aquilina se leva, bâillant,
fatiguée, et les joues marbrées par les empreintes du tabouret
en velours peint sur lequel sa tête avait reposé. Euphrasie,
réveillée par le mouvement de sa compagne, se dressa tout
à coup en jetant un cri rauque ; sa jolie figure, si blanche, si
3355 fraîche la veille, était jaune et pâle comme celle d'une fille
allant à l'hôpital. Insensiblement les convives se remuèrent
en poussant des gémissements sinistres, ils se sentirent les
bras et les jambes raidis, mille fatigues diverses les acca-
blèrent à leur réveil. Un valet vint ouvrir les persiennes et
3360 les fenêtres des salons. L'assemblée se trouva sur pied, rap-
pelée à la vie par les chauds rayons du soleil qui pétilla sur
les têtes des dormeurs. Les mouvements du sommeil ayant
brisé l'élégant édifice de leurs coiffures et fané leurs toilettes,
les femmes frappées par l'éclat du jour présentèrent un hideux
3365 spectacle : leurs cheveux pendaient sans grâce, leurs physio-
nomies avaient changé d'expression, leurs yeux si brillants
étaient ternis par la lassitude. Les teints bilieux qui jettent

tant d'éclat aux lumières faisaient horreur, les figures lymphatiques¹, si blanches, si molles quand elles sont reposées, étaient devenues vertes ; les bouches naguère délicieuses et rouges, maintenant sèches et blanches, portaient les honteux stigmates de l'ivresse. Les hommes reniaient leurs maîtresses nocturnes à les voir ainsi décolorées, cadavéreuses comme des fleurs écrasées dans une rue après le passage des processions. Ces hommes dédaigneux étaient plus horribles encore. Vous eussiez frémi de voir ces faces humaines, aux yeux caves et cernés qui semblaient ne rien voir, engourdies par le vin, hébétées par un sommeil gêné, plus fatigant que réparateur. Ces visages hâves où paraissaient à nu les appétits physiques sans la poésie dont les décore notre âme, avaient je ne sais quoi de féroce et de froidement bestial. Ce réveil du vice sans vêtements ni fard, ce squelette du mal déguenillé, froid, vide et privé des sophismes de l'esprit ou des enchantements du luxe, épouvanta ces intrépides athlètes, quelque habitués qu'ils fussent à lutter avec la débauche. Artistes et courtisanes gardèrent le silence en examinant d'un œil hagard le désordre de l'appartement où tout avait été dévasté, ravagé par le feu des passions. Un rire satanique s'éleva tout à coup lorsque Taillefer, entendant le râle sourd de ses hôtes, essaya de les saluer par une grimace ; son visage en sueur et sanguinolent fit planer sur cette scène infernale l'image du crime sans remords. (Voir *L'Auberge rouge*².) Le tableau fut complet. C'était la vie fangeuse au sein du luxe, un horrible mélange des pompes et des misères humaines, le réveil de la débauche, quand de ses mains fortes elle a pressé tous les fruits de la vie, pour ne laisser autour d'elle que d'ignobles débris ou des mensonges auxquels elle ne croit plus. Vous eussiez dit la Mort souriant au milieu d'une famille pestiférée : plus de parfums ni de lumières étourdissantes, plus de gaieté ni de désirs ; mais le dégoût avec ses odeurs nauséabondes et sa poignante philosophie, mais le soleil éclatant comme la vérité, mais un

1. **Bilieux, lymphatiques** : relatifs à la bile, à la lymphe (référence à la théorie antique des humeurs).

2. **L'Auberge rouge** : nouvelle de *La Comédie humaine*, dans laquelle Balzac raconte l'histoire d'un vol et d'un meurtre sordides, exécutés par Taillefer dans sa jeunesse.

air pur comme la vertu, qui contrastaient avec une atmosphère chaude, chargée de miasmes, les miasmes d'une orgie ! Malgré leur habitude du vice, plusieurs de ces jeunes filles pensèrent à leur réveil d'autrefois, quand innocentes et pures elles entrevoyaient, par leurs croisées champêtres ornées de chèvrefeuilles et de roses, un frais paysage enchanté par les joyeuses roulades de l'alouette, vaporeusement illuminé par les lueurs de l'aurore et paré des fantaisies de la rosée. D'autres se peignirent le déjeuner de la famille, la table autour de laquelle riaient innocemment les enfants et le père, où tout respirait un charme indéfinissable, où les mets étaient simples comme les cœurs. Un artiste songeait à la paix de son atelier, à sa chaste statue, au gracieux modèle qui l'attendait. Un jeune homme, se souvenant du procès d'où dépendait le sort d'une famille, pensait à la transaction importante qui réclamait sa présence. Le savant regrettait son cabinet où l'appelait un noble ouvrage. Presque tous se plaignaient d'eux-mêmes. En ce moment, Émile, frais et rose comme le plus joli des commis-marchands d'une boutique en vogue, apparut en riant.

« Vous êtes plus laids que des recors, s'écria-t-il. Vous ne pourrez rien faire aujourd'hui ; la journée est perdue, m'est avis de déjeuner. »

À ces mots, Taillefer sortit pour donner des ordres. Les femmes allèrent languissamment rétablir le désordre de leurs toilettes devant les glaces. Chacun se secoua. Les plus vicieux prêchèrent les plus sages. Les courtisanes se moquèrent de ceux qui paraissaient ne pas se trouver de force à continuer ce rude festin. En un moment, ces spectres s'animèrent, formèrent des groupes, s'interrogèrent et sourirent. Quelques valets habiles et lestes remirent promptement les meubles et chaque chose en sa place. Un déjeuner splendide fut servi. Les convives se ruèrent alors dans la salle à manger. Là, si tout porta l'empreinte ineffaçable des excès de la veille, au moins y eut-il trace d'existence et de pensée comme dans les dernières convulsions d'un mourant. Semblable au convoi du mardi-gras, la saturnale était enterrée par des masques fatigués de leurs danses, ivres de l'ivresse, et voulant convaincre le plaisir d'impuissance pour ne pas s'avouer la leur. Au moment où cette intrépide assemblée borda la table du capitaliste, Cardot,

qui, la veille, avait disparu prudemment après le dîner, pour finir son orgie dans le lit conjugal, montra sa figure officieuse sur laquelle errait un doux sourire. Il semblait avoir deviné quelque succession à déguster, à partager, à inventorier, à
 3445 grossoyer¹, une succession pleine d'actes à faire, grosse d'honoraires, aussi juteuse que le filet tremblant dans lequel l'amphitryon plongeait alors son couteau.

« Oh ! oh ! nous allons déjeuner par-devant notaire, s'écria de Cursy.

3450 — Vous arrivez à propos pour coter et parapher toutes ces pièces, lui dit le banquier en lui montrant le festin.

— Il n'y a pas de testament à faire, mais pour des contrats de mariage, peut-être ! dit le savant qui pour la première fois depuis un an s'était supérieurement marié.

3455 — Oh ! oh !

— Ah ! ah !

— Un instant, répliqua Cardot assourdi par un chœur de mauvaises plaisanteries, je viens ici pour affaire sérieuse. J'apporte six millions à l'un de vous. (Silence profond.)
 3460 Monsieur, dit-il en s'adressant à Raphaël, qui, dans ce moment, s'occupait sans cérémonie à s'essuyer les yeux avec un coin de sa serviette, madame votre mère n'était-elle pas une demoiselle O'Flaharty ?

— Oui, répondit Raphaël assez machinalement, *Barbe-Marie*.

3465 — Avez-vous ici, reprit Cardot, votre acte de naissance et celui de Mme de Valentin ?

— Je le crois.

— Eh ! bien, monsieur, vous êtes seul et unique héritier du major O'Flaharty, décédé en août 1828, à Calcutta.

3470 — C'est une fortune *incalcuttable* ! s'écria le jugeur.

— Le major ayant disposé par son testament de plusieurs sommes en faveur de quelques établissements publics, sa succession a été réclamée à la Compagnie des Indes par le gouvernement français, reprit le notaire. Elle est en ce moment
 3475 liquide et palpable. Depuis quinze jours je cherchais infructueusement les ayants cause de la demoiselle Barbe-Marie O'Flaharty, lorsque hier à table... »

1. **Grossoyer** : expédier un contrat, un acte juridique.

En ce moment, Raphaël se leva soudain en laissant échapper le mouvement brusque d'un homme qui reçoit une blessure. Il se fit comme une acclamation silencieuse, le premier sentiment des convives fut dicté par une sourde envie, tous les yeux se tournèrent vers lui comme autant de flammes. Puis, un murmure, semblable à celui d'un parterre qui se courrouce, une rumeur d'émeute commença, grossit, et chacun dit un mot pour saluer cette fortune immense apportée par le notaire. Rendu à toute sa raison par la brusque obéissance du sort, Raphaël étendit promptement sur la table la serviette avec laquelle il avait mesuré naguère la Peau de chagrin. Sans rien écouter, il y superposa le talisman, et frissonna violemment en voyant une petite distance entre le contour tracé sur le linge et celui de la Peau.

« Hé bien ! qu'a-t-il donc ? s'écria Taillefer, il a sa fortune à bon compte.

— *Soutiens-le, Châtillon*¹, dit Bixiou à Émile, la joie va le tuer. »

Une horrible pâleur dessina tous les muscles de la figure flétrie de cet héritier, ses traits se contractèrent, les saillies de son visage blanchirent, les creux devinrent sombres, le masque fut livide, et les yeux se fixèrent. Il voyait la MORT. Ce banquet splendide entouré de courtisanes fanées, de visages rassisés, cette agonie de la joie, était une vivante image de sa vie. Raphaël regarda trois fois le talisman qui jouait à l'aise dans les impitoyables lignes imprimées sur la serviette, il essayait de douter ; mais un clair pressentiment anéantissait son incrédulité. Le monde lui appartenait, il pouvait tout et ne voulait plus rien. Comme un voyageur au milieu du désert, il avait un peu d'eau pour la soif et devait mesurer sa vie au nombre des gorgées. Il voyait ce que chaque désir devait lui coûter de jours. Puis il croyait à la Peau de chagrin, il s'écoutait respirer, il se sentait déjà malade, il se demandait : « Ne suis-je pas pulmonique ? Ma mère n'est-elle pas morte de la poitrine ? »

« Ah ! ah ! Raphaël, vous allez bien vous amuser ! Que me donnerez-vous ? disait Aquilina.

1. « *Soutiens-le, Châtillon* » : d'après une citation tirée de la tragédie *Zaïre* (1732) de Voltaire (1694-1778), prononcée par le roi Lusignan : « Soutiens-moi, Châtillon ! »

— Buvons à la mort de son oncle, le major Martin O’Flaharty ? Voilà un homme.

3515 — Il sera pair de France.

— Bah ! qu’est-ce qu’un pair de France après Juillet ? dit le joueur.

— Auras-tu loge aux Bouffons ?

— J’espère que vous nous régalez tous, dit Bixiou.

3520 — Un homme comme lui sait faire grandement les choses », dit Émile.

Le hurra de cette assemblée rieuse résonnait aux oreilles de Valentin sans qu’il pût saisir le sens d’un seul mot ; il pensait vaguement à l’existence mécanique et sans désirs d’un paysan de Bretagne, chargé d’enfants, labourant son champ, 3525 mangeant du sarrasin, buvant du cidre à même son *piché*, croyant à la Vierge et au roi, communiant à Pâques, dansant le dimanche sur une pelouse verte et ne comprenant pas le sermon de son *recteur*¹. Le spectacle offert en ce moment à ses regards, ces lambris dorés, ces courtisanes, ce repas, ce 3530 luxe, le prenaient à la gorge et le faisaient tousser.

« Désirez-vous des asperges ? lui cria le banquier.

— *Je ne désire rien*, lui répondit Raphaël d’une voix tonnante.

3535 — Bravo ! répliqua Taillefer. Vous comprenez la fortune, elle est un brevet d’impertinence. Vous êtes des nôtres ! Messieurs, buvons à la puissance de l’or. M. de Valentin devenu six fois millionnaire arrive au pouvoir. Il est roi, il peut tout, il est au-dessus de tout, comme sont tous les riches. 3540 Pour lui désormais, LES FRANÇAIS SONT ÉGAUX DEVANT LA LOI est un mensonge inscrit en tête de la Charte. Il n’obéira pas aux lois, les lois lui obéiront. Il n’y a pas d’échafaud, pas de bourreaux pour les millionnaires !

— Oui, répliqua Raphaël, ils sont eux-mêmes leurs bourreaux !

3545 — Encore un préjugé ! cria le banquier.

— Buvons, dit Raphaël en mettant le talisman dans sa poche.

— Que fais-tu là ? dit Émile en lui arrêtant la main. Messieurs, ajouta-t-il en s’adressant à l’assemblée assez surprise des

1. **Recteur** : curé.

3550 manières de Raphaël, apprenez que notre ami de Valentin, que dis-je ? MONSIEUR LE MARQUIS DE VALENTIN, possède un secret pour faire fortune. Ses souhaits sont accomplis au moment même où il les forme. À moins de passer pour un laquais, pour un homme sans cœur, il va nous enrichir tous.

3555 — Ah ! mon petit Raphaël, je veux une parure de perles, s'écria Euphrasie.

— S'il est reconnaissant, il me donnera deux voitures attelées de beaux chevaux et qui aillent vite ! dit Aquilina.

— Souhaitez cent mille livres de rente pour moi.

3560 — Des cachemires !

— Payez mes dettes !

— Envoie une apoplexie à mon oncle, le grand sec !

— Raphaël, je te tiens quitte à dix mille livres de rente.

— Voilà bien des donations ! s'écria le notaire.

3565 — Il devrait bien me guérir de la goutte.

— Faites baisser les rentes », s'écria le banquier.

Toutes ces phrases partirent comme les gerbes du bouquet qui termine un feu d'artifice. Ces furieux désirs étaient peut-être plus sérieux que plaisants.

3570 « Mon cher ami, dit Émile d'un air grave, je me contenterai de deux cent mille livres de rente, exécute-toi de bonne grâce, allons !

— Émile, dit Raphaël, tu ne sais donc pas à quel prix ?

3575 — Belle excuse ! s'écria le poète. Ne devons-nous pas nous sacrifier pour nos amis ?

— J'ai presque envie de souhaiter votre mort à tous, répondit Valentin en jetant un regard sombre et profond sur les convives.

3580 — Les mourants sont furieusement cruels, dit Émile en riant. Te voilà riche, ajouta-t-il sérieusement, eh ! bien, je ne te donne pas deux mois pour devenir fangeusement égoïste. Tu es déjà stupide, tu ne comprends pas une plaisanterie. Il ne te manque plus que de croire à ta Peau de chagrin. »

3585 Raphaël, qui craignit les moqueries de cette assemblée, garda le silence, but outre mesure et s'enivra pour oublier un moment sa funeste puissance.

L'AGONIE

Dans les premiers jours du mois de décembre, un vieillard septuagénaire allait, malgré la pluie, par la rue de Varennes en levant le nez à la porte de chaque hôtel, et cherchant l'adresse de M. le marquis Raphaël de Valentin, avec la naïveté d'un
5 enfant et l'air absorbé des philosophes. L'empreinte d'un violent chagrin aux prises avec un caractère despotique éclatait sur cette figure accompagnée de longs cheveux gris en désordre, desséchés comme un vieux parchemin qui se tord dans le feu. Si quelque peintre eût rencontré ce singulier personnage, vêtu
10 de noir, maigre et ossu, sans doute, il l'aurait, de retour à l'atelier, transfiguré sur son album, en inscrivant au-dessous du portrait : *Poète classique en quête d'une rime*. Après avoir vérifié le numéro qui lui avait été indiqué, cette vivante palingénésie¹ de Rollin² frappa doucement à la porte d'un magnifique hôtel.
15 « M. Raphaël y est-il ? demanda le bonhomme à un suisse en livrée.

— M. le marquis ne reçoit personne, répondit le valet en avançant une énorme mouillette qu'il retirait d'un large bol de café.

— Sa voiture est là, répondit le vieil inconnu en montrant
20 un brillant équipage arrêté sous le dais de bois qui représentait une tente de coutil³ et par lequel les marches du perron étaient abritées. Il va sortir, je l'attendrai.

— Ah ! mon ancien, vous pourriez bien rester ici jusqu'à demain matin, reprit le suisse. Il y a toujours une voiture prête

1. **Palingénésie** : résurrection.

2. **Charles Rollin** (1661-1741) : professeur et historien du XVII^e-XVIII^e siècle.

3. **Coutil** : toile.

25 pour monsieur. Mais sortez, je vous prie, je perdrais six cents francs de rente viagère si je laissais une seule fois entrer sans ordre une personne étrangère à l'hôtel. »

En ce moment, un grand vieillard dont le costume ressemblait assez à celui d'un huissier ministériel sortit du vestibule
30 et descendit précipitamment quelques marches en examinant le vieux solliciteur ébahi.

« Au surplus, voici M. Jonathas, dit le suisse. Parlez-lui. »

Les deux vieillards, attirés l'un vers l'autre par une sympathie ou par une curiosité mutuelle, se rencontrèrent au milieu
35 de la vaste cour d'honneur, à un rond-point où croissaient quelques touffes d'herbes entre les pavés. Un silence effrayant régnait dans cet hôtel. En voyant Jonathas, vous eussiez voulu pénétrer le mystère qui planait sur sa figure, et dont parlaient les moindres choses dans cette maison morne. Le premier soin
40 de Raphaël, en recueillant l'immense succession de son oncle, avait été de découvrir où vivait le vieux serviteur dévoué sur l'affection duquel il pouvait compter. Jonathas pleura de joie en revoyant son jeune maître auquel il croyait avoir dit un éternel adieu ; mais rien n'égala son bonheur quand le mar-
45 quis le promut aux éminentes fonctions d'intendant. Le vieux Jonathas devint une puissance intermédiaire placée entre Raphaël et le monde entier. Ordonnateur suprême de la fortune de son maître, exécuteur aveugle d'une pensée inconnue, il était comme un sixième sens à travers lequel les émotions
50 de la vie arrivaient à Raphaël.

« Monsieur, je désirerais parler à M. Raphaël, dit le vieillard à Jonathas en montant quelques marches du perron pour se mettre à l'abri de la pluie.

— Parler à M. le marquis, s'écria l'intendant. À peine
55 m'adresse-t-il la parole, à moi son père nourricier.

— Mais je suis aussi son père nourricier, s'écria le vieil homme. Si votre femme l'a jadis allaité, je lui ai fait sucer moi-même le sein des muses. Il est mon nourrisson, mon enfant, *carus alumnus*¹ ! J'ai façonné sa cervelle, cultivé son entendement, développé son génie, et j'ose le dire, à mon honneur et
60 gloire. N'est-il pas un des hommes les plus remarquables de

1. *Carus alumnus* : cher élève.

notre époque ? Je l'ai eu, sous moi, en sixième, en troisième et en rhétorique. Je suis son professeur.

— Ah ! monsieur est M. Porriquet.

65 — Précisément. Mais monsieur...

— Chut, chut ! fit Jonathas à deux marmitons dont les voix rompaient le silence claustral dans lequel la maison était ensevelie.

70 — Mais, monsieur, reprit le professeur, M. le marquis serait-il malade ?

— Mon cher monsieur, répondit Jonathas, Dieu seul sait ce qui tient mon maître. Voyez-vous, il n'existe pas à Paris deux maisons semblables à la nôtre. Entendez-vous ? deux
75 maisons. Ma foi, non. M. le marquis a fait acheter cet hôtel¹ qui appartenait précédemment à un duc et pair. Il a dépensé trois cent mille francs pour le meubler. Voyez-vous ? c'est une somme, trois cent mille francs. Mais chaque pièce de notre maison est un vrai miracle. "Bon ! me suis-je dit en voyant
80 cette magnificence, c'est comme chez défunt monsieur son grand-père ! Le jeune marquis va recevoir la ville et la cour !" Point. Monsieur n'a voulu voir personne. Il mène une drôle de vie, M. Porriquet, entendez-vous ? une vie inconciliable². Monsieur se lève tous les jours à la même heure. Il n'y a que moi, moi seul, voyez-vous ? qui puisse entrer dans sa chambre.
85 J'ouvre à sept heures, été comme hiver. Cela est convenu singulièrement. Étant entré, je lui dis : "M. le marquis, il faut vous réveiller et vous habiller." Il se réveille et s'habille. Je dois lui donner sa robe de chambre, toujours faite de la même façon et de la même étoffe. Je suis obligé de la remplacer quand
90 elle ne pourra plus servir, rien que pour lui éviter la peine d'en demander une neuve. C'te imagination ! Au fait, il a mille francs à manger par jour, il fait ce qu'il veut, ce cher enfant. D'ailleurs, je l'aime tant, qu'il me donnerait un soufflet sur la joue droite, je lui tendrais la gauche ! Il me dirait de faire
95 des choses plus difficiles, je les ferais encore, entendez-vous ? Au reste, il m'a chargé de tant de vétilles³, que j'ai de quoi

1. **Hôtel** : très grande maison.

2. **Inconciliable** : Jonathas emploie constamment ce terme, dans des sens divers et parfois inappropriés. Ici, il signifie « incroyable ».

3. **Vétilles** : broutilles, choses de peu d'importance.

m'occuper. Il lit les journaux, pas vrai ? Ordre de les mettre au même endroit, sur la même table. Je viens aussi, à la même heure, lui faire moi-même la barbe et je ne tremble pas. Le cuisinier perdrait mille écus de rente viagère qui l'attendent après la mort de monsieur, si le déjeuner ne se trouvait pas inconciliablement servi devant monsieur, à dix heures, tous les matins, et le dîner à cinq heures précises. Le menu est dressé pour l'année entière, jour par jour. M. le marquis n'a rien à souhaiter. Il a des fraises quand il y a des fraises, et le premier maquereau qui arrive à Paris, il le mange. Le programme est imprimé, il sait le matin son dîner par cœur. Pour lors, il s'habille à la même heure avec les mêmes habits, le même linge, posés toujours par moi, entendez-vous ? sur le même fauteuil. Je dois encore veiller à ce qu'il ait toujours le même drap ; en cas de besoin, si sa redingote s'abîme, une supposition, la remplacer par une autre, sans lui en dire un mot. S'il fait beau, j'entre et je dis à mon maître : "Vous devriez sortir, monsieur ?" Il me répond oui, ou non. S'il a idée de se promener, il n'attend pas ses chevaux, ils sont toujours attelés ; le cocher reste inconciliablement, fouet en main, comme vous le voyez là. Le soir, après le dîner, monsieur va un jour à l'Opéra et l'autre aux Ital... mais non, il n'est pas encore allé aux Italiens¹, je n'ai pu me procurer une loge qu'hier. Puis, il rentre à onze heures précises pour se coucher. Pendant les intervalles de la journée où il ne fait rien, il lit, il lit toujours, voyez-vous ? une idée qu'il a. J'ai ordre de lire avant lui le *Journal de la librairie*, afin d'acheter des livres nouveaux, afin qu'il les trouve le jour même de leur vente sur sa cheminée. J'ai la consigne d'entrer d'heure en heure chez lui, pour veiller au feu, à tout, pour voir à ce que rien ne lui manque ; il m'a donné, monsieur, un petit livre à apprendre par cœur, et où sont écrits tous mes devoirs, un vrai catéchisme. En été, je dois, avec des tas de glace, maintenir la température au même degré de fraîcheur, et mettre en tous temps des fleurs nouvelles partout. Il est riche ! il a mille francs à manger par jour, il peut faire ses fantaisies. Il a été privé assez longtemps du nécessaire, le pauvre enfant ! Il ne tourmente personne, il

1. Aux Italiens : théâtre parisien.

est bon comme le bon pain, jamais il ne dit mot, mais, par
 135 exemple, silence complet à l'hôtel et dans le jardin ! Enfin,
 mon maître n'a pas un seul désir à former, tout marche au
 doigt et à l'œil, et *recta*¹ ! Et il a raison, si l'on ne tient pas les
 domestiques, tout va à la débandade. Je lui dis tout ce qu'il
 140 a poussé la chose. Ses appartements sont... en... en comment
 donc ? ah ! en enfilade. Eh bien ! il ouvre, une supposition, la
 porte de sa chambre ou de son cabinet, crac ! toutes les portes
 s'ouvrent d'elles-mêmes par un mécanisme. Pour lors, il peut
 aller d'un bout à l'autre de sa maison sans trouver une seule
 145 porte fermée. C'est gentil et commode et agréable pour nous
 autres ! Ça nous a coûté gros, par exemple ! Enfin, finalement,
 monsieur Porriquet, il m'a dit : "Jonathas, tu auras soin de moi
 comme d'un enfant au maillot." Au maillot, oui, monsieur, au
 maillot qu'il a dit. "Tu penseras à mes besoins, pour moi." Je
 150 suis le maître, entendez-vous ? et il est quasiment le domes-
 tique. Le pourquoi ? Ah ! par exemple, voilà ce que personne
 au monde ne sait que lui et le bon Dieu. C'est inconciliable !

— Il fait un poème, s'écria le vieux professeur.

— Vous croyez, monsieur, qu'il fait un poème ? C'est donc
 155 bien assujettissant, ça ! Mais, voyez-vous, je ne crois pas. Il
 me répète souvent qu'il veut vivre comme une vergétation²,
 en vergétant. Et pas plus tard qu'hier, monsieur Porriquet,
 il regardait une tulipe, et il disait en s'habillant : "Voilà ma
 vie. Je vergète, mon pauvre Jonathas." À cette heure, d'autres
 160 prétendent qu'il est *monomane*³. C'est inconciliable !

— Tout me prouve, Jonathas, reprit le professeur avec
 une gravité magistrale qui imprima un profond respect au
 vieux valet de chambre, que votre maître s'occupe d'un grand
 ouvrage. Il est plongé dans de vastes méditations, et ne veut
 165 pas en être distrait par les préoccupations de la vie vulgaire.
 Au milieu de ses travaux intellectuels, un homme de génie
 oublie tout. Un jour le célèbre Newton...

— Ah ! Newton, bien, dit Jonathas. Je ne le connais pas.

1. **Recta** : avec exactitude.

2. **Vergétation** : végétation.

3. **Monomane** : animé d'une idée fixe.

— Newton, un grand géomètre, reprit Porriquet, passa
 170 vingt-quatre heures le coude appuyé sur une table ; quand
 il sortit de sa rêverie, il croyait le lendemain être encore à
 la veille, comme s'il eût dormi. Je vais aller le voir, ce cher
 enfant, je peux lui être utile.

— Minute, s'écria Jonathas. Vous seriez le Roi de France,
 175 l'ancien, s'entend ! que vous n'entreriez pas à moins de for-
 cer les portes et de me marcher sur le corps. Mais, monsieur
 Porriquet, je cours lui dire que vous êtes là, et je lui deman-
 deraï comme ça : "Faut-il le faire monter ?" Il répondra *oui*
 ou *non*. Jamais je ne lui dis : *Souhaitez-vous ? voulez-vous ?*
 180 *désirez-vous ?* Ces mots-là sont rayés de la conversation. Une
 fois il m'en est échappé un. "Veux-tu me faire mourir ?" m'a-t-il
 dit, tout en colère. »

Jonathas laissa le vieux professeur dans le vestibule, en lui
 faisant signe de ne pas avancer ; mais il revint promptement
 185 avec une réponse favorable, et conduisit le vieil émérite¹ à
 travers de somptueux appartements dont toutes les portes
 étaient ouvertes. Porriquet aperçut de loin son élève au coin
 d'une cheminée. Enveloppé d'une robe de chambre à grands
 dessins, et plongé dans un fauteuil à ressorts, Raphaël lisait
 190 le journal. L'extrême mélancolie à laquelle il paraissait être
 en proie était exprimée par l'attitude malade de son corps
 affaissé ; elle était peinte sur son front, sur son visage pâle
 comme une fleur étiolée. Une sorte de grâce efféminée et les
 bizarreries particulières aux malades riches distinguaient sa
 195 personne. Ses mains, semblables à celles d'une jolie femme,
 avaient une blancheur molle et délicate. Ses cheveux blonds,
 devenus rares, se bouclaient autour de ses tempes par une
 coquetterie recherchée. Une calotte grecque, entraînée par un
 gland trop lourd pour le léger cachemire dont elle était faite,
 200 pendait sur un côté de sa tête. Il avait laissé tomber à ses
 pieds le couteau de malachite enrichi d'or dont il s'était servi
 pour couper les feuillets d'un livre. Sur ses genoux était le bec
 d'ambre d'un magnifique houka² de l'Inde dont les spirales

1. **Émérite** : professeur qui a pris sa retraite et a conservé certaines prérogatives liées à sa fonction.

2. **Houka** : pipe orientale.

émaillées gisaient comme un serpent dans sa chambre, et il
205 oubliait d'en sucer les frais parfums. Cependant, la faiblesse
générale de son jeune corps était démentie par des yeux bleus
où toute la vie semblait s'être retirée, où brillait un sentiment
extraordinaire qui saisissait tout d'abord. Ce regard faisait mal
à voir. Les uns pouvaient y lire du désespoir ; d'autres, y deviner
210 un combat intérieur, aussi terrible qu'un remords. C'était
le coup d'œil profond de l'impuissant qui refoule ses désirs au
fond de son cœur, ou celui de l'avare jouissant par la pensée
de tous les plaisirs que son argent pourrait lui procurer, et
s'y refusant pour ne pas amoindrir son trésor ; ou le regard
215 du Prométhée enchaîné, de Napoléon déchu qui apprend à
l'Élysée, en 1815, la faute stratégique commise par ses ennemis,
qui demande le commandement pour vingt-quatre heures et
ne l'obtient pas. Véritable regard de conquérant et de damné !
et, mieux encore, le regard que, plusieurs mois auparavant,
220 Raphaël avait jeté sur la Seine ou sur sa dernière pièce d'or
mise au jeu. Il soumettait sa volonté, son intelligence, au
grossier bon sens d'un vieux paysan à peine civilisé par une
domesticité de cinquante années. Presque joyeux de devenir
une sorte d'automate, il abdiquait la vie pour vivre, et dépouil-
225 lait son âme de toutes les poésies du désir. Pour mieux lutter
avec la cruelle puissance dont il avait accepté le défi, il s'était
fait chaste à la manière d'Origène¹, en châtrant son imagina-
tion. Le lendemain du jour où, soudainement enrichi par un
testament, il avait vu décroître la Peau de chagrin, il s'était
230 trouvé chez son notaire. Là, un médecin assez en vogue avait
raconté sérieusement, au dessert, la manière dont un Suisse
attaqué de pulmonie s'en était guéri. Cet homme n'avait pas
dit un mot pendant dix ans, et s'était soumis à ne respirer
que six fois par minute dans l'air épais d'une vacherie, en
235 suivant un régime alimentaire extrêmement doux. « Je serai
cet homme ! » se dit en lui-même Raphaël, qui voulait vivre
à tout prix. Au sein du luxe, il mena la vie d'une machine à
vapeur. Quand le vieux professeur envisagea ce jeune cadavre,
il tressaillit ; tout lui semblait artificiel dans ce corps fluet et

1. **Origène** (vers 185-vers 254) : théologien et Père de l'Église du III^e siècle, il décida de se châtrer pour pouvoir enseigner aux femmes.

240 débile¹. En apercevant le marquis à l'œil dévorant, au front chargé de pensées, il ne put reconnaître l'élève au teint frais et rose, aux membres juvéniles, dont il avait gardé le souvenir. Si le classique bonhomme, critique sagace et conservateur du bon goût, avait lu lord Byron, il aurait cru voir Manfred, là où
245 il eût voulu voir Childe Harold².

« Bonjour, père Porriquet, dit Raphaël à son professeur en pressant les doigts glacés du vieillard dans une main brûlante et moite. Comment vous portez-vous ?

— Mais moi je vais bien, répondit le vieillard effrayé par le
250 contact de cette main fiévreuse. Et vous ?

— Oh ! j'espère me maintenir en bonne santé.

— Vous travaillez sans doute à quelque bel ouvrage ?

— Non, répondit Raphaël. *Exegi monumentum*³, père Porriquet, j'ai achevé une grande page, et j'ai dit adieu pour
255 toujours à la Science. À peine sais-je où se trouve mon manuscrit.

— Le style en est pur, sans doute ? demanda le professeur. Vous n'aurez pas, j'espère, adopté le langage barbare de cette nouvelle école qui croit faire merveille en inventant Ronsard.

260 — Mon ouvrage est une œuvre purement physiologique.

— Oh ! tout est dit, reprit le professeur. Dans les sciences, la grammaire doit se prêter aux exigences des découvertes. Néanmoins, mon enfant, un style clair, harmonieux, la langue de Massillon⁴, de M. de Buffon⁵, du grand Racine, un style
265 classique, enfin, ne gâte jamais rien. Mais, mon ami, reprit le professeur en s'interrompant, j'oubliais l'objet de ma visite. C'est une visite intéressée. »

Se rappelant trop tard la verbeuse élégance et les éloquentes périphrases auxquelles un long professorat avait

1. **Débile** : faible.

2. **Manfred et Childe Harold** : personnages inventés par lord Byron, poète anglais (1788-1824).

3. **Exegi monumentum [aere perennius]** : « J'ai achevé un monument [plus durable que l'airain] », citation d'une ode d'Horace, poète latin (65-8 av. J.-C.), ode dans laquelle il porte un jugement sur son œuvre.

4. **Jean-Baptiste Massillon** (1663-1742) : homme d'Église réputé pour la qualité du style de ses sermons.

5. **Buffon** (1707-1788) : savant du XVIII^e siècle, qui a écrit, avec ses collaborateurs, *Histoire naturelle*, un monument de vulgarisation scientifique (36 volumes).

270 habitué son maître, Raphaël se repentit presque de l'avoir
reçu ; mais au moment où il allait souhaiter de le voir dehors,
il comprima promptement son secret désir en jetant un fur-
tif coup d'œil à la Peau de chagrin, suspendue devant lui et
appliquée sur une étoffe blanche où ses contours fatigués
275 étaient soigneusement dessinés par une ligne rouge qui l'en-
cadrait exactement. Depuis la fatale orgie, Raphaël étouffait
le plus léger de ses caprices, et vivait de manière à ne pas
causer le moindre tressaillement à ce terrible talisman. La
Peau de chagrin était comme un tigre avec lequel il lui fallait
280 vivre, sans en réveiller la férocité. Il écouta donc patiemment
les amplifications du vieux professeur, le père Porriquet mit
une heure à lui raconter les persécutions dont il était devenu
l'objet depuis la révolution de juillet. Le bonhomme, voulant
un gouvernement fort, avait émis le vœu patriotique de laisser
285 les épiciers à leurs comptoirs, les hommes d'État au manie-
ment des affaires publiques, les avocats au Palais, les pairs
de France au Luxembourg ; mais un des ministres populaires
du roi-citoyen l'avait banni de sa chaire en l'accusant de car-
lisme. Le vieillard se trouvait sans place, sans retraite et sans
290 pain. Étant la providence d'un pauvre neveu dont il payait la
pension au séminaire de Saint-Sulpice, il venait, moins pour
lui-même que pour son enfant adoptif, prier son ancien élève
de réclamer auprès du nouveau ministre, non sa réintégration,
mais l'emploi de proviseur dans quelque collège de province.
Raphaël était en proie à une somnolence invincible, lorsque la
voix monotone du bonhomme cessa de retentir à ses oreilles.
Obligé par politesse de regarder les yeux blancs et presque
immobiles de ce vieillard au débit lent et lourd, il avait été
stupéfié, magnétisé par une inexplicable force d'inertie.

300 « Eh bien, mon bon père Porriquet, répliqua-t-il sans savoir
précisément à quelle interrogation il répondait, je n'y puis rien,
rien du tout. *Je souhaite bien vivement* que vous réussissiez... »

En ce moment, sans apercevoir l'effet que produisirent sur
le front jaune et ridé du vieillard ces banales paroles, pleines
305 d'égoïsme et d'insouciance, Raphaël se dressa comme un
jeune chevreuil effrayé. Il vit une légère ligne blanche entre
le bord de la peau noire et le dessin rouge ; il poussa un cri si
terrible que le pauvre professeur en fut épouvanté.

« Allez, vieille bête ! s'écria-t-il, vous serez nommé provi-
310 seur ! Ne pouviez-vous pas me demander une rente viagère
de mille écus plutôt qu'un souhait homicide¹ ? Votre visite
ne m'aurait rien coûté. Il y a cent mille emplois en France, et
je n'ai qu'une vie ! Une vie d'homme vaut plus que tous les
emplois du monde. Jonathas ! »

315 Jonathas parut.

« Voilà de tes œuvres, triple sot, pourquoi m'as-tu proposé
de recevoir monsieur ? dit-il en lui montrant le vieillard pétri-
fié. T'ai-je remis mon âme entre les mains pour la déchirer ?
Tu m'arraches en ce moment dix années d'existence ! Encore
320 une faute comme celle-ci, et tu me conduiras à la demeure où
j'ai conduit mon père. N'aurais-je pas mieux aimé posséder la
belle Fœdora que d'obliger cette vieille carcasse, espèce de
haillon humain ? J'ai de l'or pour lui. D'ailleurs, quand tous
les Porriquet du monde mourraient de faim, qu'est-ce que cela
325 me ferait ? »

La colère avait blanchi le visage de Raphaël ; une légère
écume sillonnait ses lèvres tremblantes, et l'expression de ses
yeux était sanguinaire. À cet aspect, les deux vieillards furent
saisis d'un tressaillement convulsif, comme deux enfants en
330 présence d'un serpent. Le jeune homme tomba sur son fau-
teuil ; il se fit une sorte de réaction dans son âme, des larmes
coulèrent abondamment de ses yeux flamboyants.

« Oh ! ma vie ! ma belle vie ! dit-il. Plus de bienfaites
pensées ! plus d'amour ! plus rien ! » Il se tourna vers le pro-
fesseur. « Le mal est fait, mon vieil ami, reprit-il d'une voix
335 douce. Je vous aurai largement récompensé de vos soins. Et
mon malheur aura, du moins, produit le bien d'un bon et digne
homme. »

Il y avait tant d'âme dans l'accent qui nuança ces paroles
340 presque inintelligibles, que les deux vieillards pleurèrent
comme on pleure en entendant un air attendrissant chanté
dans une langue étrangère.

« Il est épileptique, dit Porriquet à voix basse.

— Je reconnais votre bonté, mon ami, reprit doucement
345 Raphaël, vous voulez m'excuser. La maladie est un accident,

1. **Homicide** : assassin, meurtrier.

l'inhumanité serait un vice. Laissez-moi maintenant, ajouta-t-il. Vous recevrez demain ou après-demain, peut-être même ce soir, votre nomination, car la *résistance* a triomphé du *mouvement*¹. Adieu. »

350 Le vieillard se retira, pénétré d'horreur et en proie à de vives inquiétudes sur la santé morale de Valentin. Cette scène avait eu pour lui quelque chose de surnaturel. Il doutait de lui-même et s'interrogeait comme s'il se fût réveillé après un songe pénible.

355 « Écoute, Jonathas, reprit le jeune homme en s'adressant à son vieux serviteur. Tâche de comprendre la mission que je t'ai confiée !

— Oui, monsieur le marquis.

— Je suis comme un homme mis hors la loi commune.

360 — Oui, monsieur le marquis.

— Toutes les jouissances de la vie se jouent autour de mon lit de mort et dansent comme de belles femmes devant moi ; si je les appelle, je meurs. Toujours la mort ! Tu dois être une barrière entre le monde et moi.

365 — Oui, monsieur le marquis, dit le vieux valet en essuyant les gouttes de sueur qui chargeaient son front ridé. Mais, si vous ne voulez pas voir de belles femmes, comment ferez-vous ce soir aux Italiens ? Une famille anglaise qui repart pour Londres m'a cédé le reste de son abonnement, et vous avez
370 une belle loge. Oh ! une loge superbe, aux premières. »

Tombé dans une profonde rêverie, Raphaël n'écoutait plus.

Voyez-vous cette fastueuse voiture, ce coupé simple en dehors, de couleur brune, mais sur les panneaux duquel brille l'écusson d'une antique et noble famille ? Quand ce coupé
375 passe rapidement, les grisettes² l'admirent, en convoitent le satin jaune, le tapis de la Savonnerie, la passementerie fraîche comme une paille de riz, les moelleux coussins, et les glaces muettes. Deux laquais en livrée se tiennent derrière cette voiture aristocratique ; mais au fond, sur la soie, gît une tête brû-
380 lante aux yeux cernés, la tête de Raphaël, triste et pensif. Fatale

1. **Résistance et mouvement** : Raphaël fait allusion ici à deux attitudes après la révolution de Juillet : celle qui consiste à freiner les changements et celle qui consiste à les amplifier.

2. **Grisettes** : jeunes femmes de basse condition.

image de la richesse ! Il court à travers Paris comme une fusée, arrive au péristyle du théâtre Favart, le marchepied se déploie, ses deux valets le soutiennent, une foule envieuse le regarde. « Qu'a-t-il fait celui-là pour être si riche ? » dit un pauvre étudiant en droit, qui, faute d'un écu, ne pouvait entendre les magiques accords de Rossini. Raphaël marchait lentement dans les corridors de la salle, il ne se promettait aucune jouissance de ces plaisirs si fort enviés jadis. En attendant le second acte de la *Semiramide*, il se promenait au foyer¹, errait à travers les galeries, insouciant de sa loge dans laquelle il n'était pas encore entré. Le sentiment de la propriété n'existait déjà plus au fond de son cœur. Semblable à tous les malades, il ne songeait qu'à son mal. Appuyé sur le manteau de la cheminée, autour de laquelle abondaient, au milieu du foyer, les jeunes et vieux élégants, d'anciens et de nouveaux ministres, des pairs sans pairie, et des pairies sans pair, telles que les a faites la révolution de juillet, enfin tout un monde de spéculateurs et de journalistes, Raphaël vit à quelques pas de lui, parmi toutes les têtes, une figure étrange et surnaturelle. Il s'avança en clignant les yeux fort insolument vers cet être bizarre, afin de le contempler de plus près. « Quelle admirable peinture ! » se dit-il. Les sourcils, les cheveux, la virgule à la Mazarin que montrait vaniteusement l'inconnu, étaient teints en noir ; mais, appliqué sur une chevelure sans doute trop blanche, le cosmétique avait produit une couleur violâtre et fausse dont les teintes changeaient suivant les reflets plus ou moins vifs des lumières. Son visage étroit et plat, dont les rides étaient comblées par d'épaisses couches de rouge et de blanc, exprimait à la fois la ruse et l'inquiétude. Cette enluminure manquait à quelques endroits de la face et faisait singulièrement ressortir sa décrépitude et son teint plombé ; aussi était-il impossible de ne pas rire en voyant cette tête au menton pointu, au front proéminent, assez semblable à ces grotesques figures de bois sculptées en Allemagne par les bergers pendant leurs loisirs. En examinant tour à tour ce vieil Adonis² et Raphaël, un observateur aurait

1. **Foyer** : au théâtre, endroit hors de la salle de spectacle, où l'on peut se rendre pendant les entractes.

2. **Adonis** : personnage mythologique caractérisé par sa beauté, qui devait vivre tantôt avec Aphrodite, tantôt avec Perséphone.

cru reconnaître dans le marquis les yeux d'un jeune homme sous le masque d'un vieillard, et dans l'inconnu les yeux ternes d'un vieillard sous le masque d'un jeune homme. Valentin cherchait à se rappeler en quelle circonstance il avait vu ce petit
420 vieux sec, bien cravaté, botté en adulte, qui faisait sonner ses éperons et se croisait les bras comme s'il avait toutes les forces d'une pétulante¹ jeunesse à dépenser. Sa démarche n'accusait rien de gêné, ni d'artificiel. Son élégant habit, soigneusement boutonné, déguisait une antique et forte charpente, en lui
425 donnant la tournure d'un vieux fat qui suit encore les modes. Cette espèce de poupée pleine de vie avait pour Raphaël tous les charmes d'une apparition, et il le contemplait comme un vieux Rembrandt enfumé, récemment restauré, verni, mis dans un cadre neuf. Cette comparaison lui fit retrouver la trace de
430 la vérité dans ses confus souvenirs : il reconnut le marchand de curiosités, l'homme auquel il devait son malheur. En ce moment, un rire muet échappait à ce fantastique personnage, et se dessinait sur ses lèvres froides, tendues par un faux râtelier. À ce rire, la vive imagination de Raphaël lui montra dans cet
435 homme de frappantes ressemblances avec la tête idéale que les peintres ont donnée au Méphistophélès de Goethe. Mille superstitions s'emparèrent de l'âme forte de Raphaël, il crut alors à la puissance du démon, à tous les sortilèges rapportés dans les légendes du Moyen Âge et mises en œuvre par les
440 poètes. Se refusant avec horreur au sort de Faust, il invoqua soudain le ciel, ayant, comme les mourants, une foi fervente en Dieu, en la vierge Marie. Une radieuse et fraîche lumière lui permit d'apercevoir le ciel de Michel-Ange et de Sanzio d'Urbino : des nuages, un vieillard à barbe blanche, des têtes
445 ailées, une belle femme assise dans une auréole. Maintenant il comprenait, il adoptait ces admirables créations dont les fantaisies presque humaines lui expliquaient son aventure et lui permettaient encore un espoir. Mais quand ses yeux retombèrent sur le foyer des Italiens, au lieu de la Vierge, il vit une
450 ravissante fille, la détestable Euphrasie, cette danseuse au corps souple et léger, qui, vêtue d'une robe éclatante, couverte de perles orientales, arrivait impatiente de son vieillard impatient,

1. **Pétulante** : vigoureuse.

et venait se montrer, insolente, le front hardi, les yeux pétillants, à ce monde envieux et spéculateur pour témoigner de
455 la richesse sans bornes du marchand dont elle dissipait les trésors. Raphaël se souvint du souhait goguenard par lequel il avait accueilli le fatal présent du vieux homme, et savoura tous les plaisirs de la vengeance en contemplant l'humiliation
460 profonde de cette sagesse sublime, dont naguère la chute semblait impossible. Le funèbre sourire du centenaire s'adressait à Euphrasie qui répondit par un mot d'amour ; il lui offrit son bras desséché, fit deux ou trois fois le tour du foyer, recueillit avec délices les regards de passion et les compliments jetés par la foule à sa maîtresse, sans voir les rires dédaigneux, sans
465 entendre les railleries mordantes dont il était l'objet.

« Dans quel cimetière cette jeune goule¹ a-t-elle déterré ce cadavre ? » s'écria le plus élégant de tous les romantiques.

Euphrasie se prit à sourire. Le railleur était un jeune homme aux cheveux blonds, aux yeux bleus et brillants, svelte, portant
470 moustache, ayant un frac écourté, le chapeau sur l'oreille, la repartie vive, tout le langage du genre.

« Combien de vieillards, se dit Raphaël en lui-même, courent une vie de probité, de travail, de vertu, par une folie. Celui-ci a les pieds froids et fait l'amour. »

475 « Hé bien, monsieur, s'écria Valentin en arrêtant le marchand et lançant une œillade à Euphrasie, ne vous souvenez-vous plus des sévères maximes de votre philosophie ?

— Ah ! répondit le marchand d'une voix déjà cassée, je suis maintenant heureux comme un jeune homme. J'avais
480 pris l'existence au rebours. Il y a toute une vie dans une heure d'amour. »

En ce moment, les spectateurs entendirent la sonnette de rappel et quittèrent le foyer pour se rendre à leurs places. Le vieillard et Raphaël se séparèrent. En entrant dans sa
485 loge, le marquis aperçut Foedora, placée à l'autre côté de la salle précisément en face de lui. Sans doute arrivée depuis peu, la comtesse rejetait son écharpe en arrière, se découvrait le cou, faisait les petits mouvements indescritibles d'une coquette occupée à se poser : tous les regards étaient

1. **Goule** : femme vampire.

490 concentrés sur elle. Un jeune pair de France l'accompagnait, elle lui demanda la lorgnette qu'elle lui avait donnée à porter. À son geste, à la manière dont elle regarda ce nouveau partenaire, Raphaël devina la tyrannie à laquelle son successeur était soumis. Fasciné sans doute comme il l'avait été jadis, 495 dupé comme lui, comme lui luttant avec toute la puissance d'un amour vrai contre les froids calculs de cette femme, ce jeune homme devait souffrir les tourments auxquels Valentin avait heureusement renoncé. Une joie inexprimable anima la figure de Foedora, quand, après avoir braqué sa lorgnette 500 sur toutes les loges, et rapidement examiné les toilettes, elle eut la conscience d'écraser par sa parure et par sa beauté les plus jolies, les plus élégantes femmes de Paris ; elle se mit à rire pour montrer ses dents blanches, agita sa tête ornée de fleurs pour se faire admirer, son regard alla de loge en loge, 505 se moquant d'un béret gauchement posé sur le front d'une princesse russe, ou d'un chapeau manqué qui coiffait horriblement mal la fille d'un banquier. Tout à coup elle pâlit en rencontrant les yeux fixes de Raphaël, son amant dédaigné la foudroya par un intolérable coup d'œil de mépris. Quand 510 aucun de ses amants bannis ne méconnaissait sa puissance, Valentin, seul dans le monde, était à l'abri de ses séductions. Un pouvoir impunément bravé touche à sa ruine. Cette maxime est gravée plus profondément au cœur d'une femme qu'à la tête des rois. Aussi Foedora voyait-elle en Raphaël la 515 mort de ses prestiges et de sa coquetterie. Un mot, dit par lui la veille à l'Opéra, était déjà devenu célèbre dans les salons de Paris. Le tranchant de cette terrible épigramme avait fait à la comtesse une blessure incurable. En France, nous savons cautériser une plaie, mais nous n'y connaissons pas encore 520 de remède au mal que produit une phrase. Au moment où toutes les femmes regardèrent alternativement le marquis et la comtesse, Foedora aurait voulu l'abîmer¹ dans les oubliettes de quelque Bastille, car malgré son talent pour la dissimulation, ses rivales devinèrent sa souffrance. Enfin sa dernière 525 consolation lui échappa. Ces mots délicieux : « Je suis la plus belle ! » cette phrase éternelle qui calmait tous les chagrins de

1. **L'abîmer** : le faire tomber, le précipiter.

sa vanité, devint un mensonge. À l'ouverture du second acte, une femme vint se placer près de Raphaël, dans une loge qui jusqu'alors était restée vide. Le parterre entier laissa échapper un murmure d'admiration. Cette mer de faces humaines agita ses lames intelligentes et tous les yeux regardèrent l'inconnue. Jeunes et vieux firent un tumulte si prolongé que, pendant le lever du rideau, les musiciens de l'orchestre se tournèrent d'abord pour réclamer le silence ; mais ils s'unirent aux applaudissements et en accrurent les confuses rumeurs. Des conversations animées s'établirent dans chaque loge. Les femmes s'étaient toutes armées de leurs jumelles, les vieillards rajeunis nettoyaient avec la peau de leurs gants le verre de leurs lorgnettes. L'enthousiasme se calma par degrés, les chants retentirent sur la scène, tout rentra dans l'ordre. La bonne compagnie, honteuse d'avoir cédé à un mouvement naturel, reprit la froideur aristocratique de ses manières polies. Les riches veulent ne s'étonner de rien, ils doivent reconnaître au premier aspect d'une belle œuvre le défaut qui les dispensera de l'admiration, sentiment vulgaire. Cependant quelques hommes restèrent immobiles sans écouter la musique, perdus dans un ravissement naïf, occupés à contempler la voisine de Raphaël. Valentin aperçut dans une baignoire, et près d'Aquilina, l'ignoble et sanglante figure de Taillefer, qui lui adressait une grimace approbative. Puis il vit Émile, qui, debout à l'orchestre, semblait lui dire : « Mais regarde donc la belle créature qui est près de toi ! » Enfin Rastignac, assis près de Mme de Nucingen et de sa fille, tortillait ses gants comme un homme au désespoir d'être enchaîné là, sans pouvoir aller près de la divine inconnue. La vie de Raphaël dépendait d'un pacte encore inviolé qu'il avait fait avec lui-même, il s'était promis de ne jamais regarder attentivement aucune femme, et pour se mettre à l'abri d'une tentation, il portait un lorgnon dont le verre microscopique, artistement disposé, détruisait l'harmonie des plus beaux traits, en leur donnant un hideux aspect. Encore en proie à la terreur qui l'avait saisi le matin, quand, pour un simple vœu de politesse, le talisman s'était si promptement resserré, Raphaël résolut fermement de ne pas se retourner vers sa voisine. Assis comme une duchesse, il présentait le dos au coin de sa loge, et dérobaît avec impertinence

la moitié de la scène à l'inconnue, ayant l'air de la mépriser, d'ignorer même qu'une jolie femme se trouvât derrière lui. La voisine copiait avec exactitude la posture de Valentin. Elle avait appuyé son coude sur le bord de la loge, et se mettait la tête de trois quarts, en regardant les chanteurs, comme si elle se fût posée devant un peintre. Ces deux personnes ressemblaient à deux amants brouillés qui se boudent, se tournent le dos et vont s'embrasser au premier mot d'amour. Par moments, les légers marabouts¹ ou les cheveux de l'inconnue effleuraient la tête de Raphaël et lui causaient une sensation voluptueuse contre laquelle il luttait courageusement ; bientôt il sentit le doux contact des ruches de blonde qui garnissaient le tour de la robe, la robe elle-même fit entendre le murmure efféminé de ses plis, frissonnement plein de molles sorcelleries ; enfin le mouvement imperceptible imprimé par la respiration à la poitrine, au dos, aux vêtements de cette jolie femme, toute sa vie suave se communiqua soudain à Raphaël comme une étincelle électrique ; le tulle et la dentelle transmirent fidèlement à son épaule chatouillée la délicieuse chaleur de ce dos blanc et nu. Par un caprice de la nature, ces deux êtres désunis par le bon ton, séparés par les abîmes de la mort, respirèrent ensemble et pensèrent peut-être l'un à l'autre. Les pénétrants parfums de l'aloës achevèrent d'enivrer Raphaël. Son imagination irritée par un obstacle, et que les entraves rendaient encore plus fantasque, lui dessina rapidement une femme en traits de feu. Il se retourna brusquement. Choquée sans doute de se trouver en contact avec un étranger, l'inconnue fit un mouvement semblable ; leurs visages, animés par la même pensée, restèrent en présence.

595 « Pauline !

— Monsieur Raphaël ! »

Pétrifiés l'un et l'autre, ils se regardèrent un instant en silence. Raphaël voyait Pauline dans une toilette simple et de bon goût. À travers la gaze qui couvrait chastement son corsage, des yeux habiles pouvaient apercevoir une blancheur de lys et deviner des formes qu'une femme eût admirées. Puis

1. **Marabouts** : désigne ici des plumes de l'oiseau qu'est le marabout, qui servaient à faire des ornements.

c'était toujours sa modestie virginale, sa céleste candeur, sa gracieuse attitude. L'étoffe de sa manche accusait le tremblement qui faisait palpiter le corps comme palpitait le cœur.

605 « Oh ! venez demain, dit-elle, venez à l'hôtel Saint-Quentin, y reprendre vos papiers. J'y serai à midi. Soyez exact. »

Elle se leva précipitamment et disparut. Raphaël voulut suivre Pauline, il craignit de la compromettre, resta, regarda Fœdora, la trouva laide ; mais ne pouvant comprendre une
610 seule phrase de musique, étouffant dans cette salle, le cœur plein, il sortit et revint chez lui.

« Jonathas, dit-il à son vieux domestique au moment où il fut dans son lit, donne-moi une demi-goutte de laudanum¹ sur un morceau de sucre, et demain ne me réveille qu'à midi
615 moins vingt minutes. »

« Je veux être aimé de Pauline », s'écria-t-il le lendemain en regardant le talisman avec une indéfinissable angoisse.

La Peau ne fit aucun mouvement, elle semblait avoir perdu sa force contractile, elle ne pouvait sans doute pas réaliser un
620 désir accompli déjà.

« Ah ! s'écria Raphaël en se sentant délivré comme d'un manteau de plomb qu'il aurait porté depuis le jour où le talisman lui avait été donné, tu mens, tu ne m'obéis pas, le pacte est rompu ! Je suis libre, je vivrai. C'était donc une mauvaise
625 plaisanterie. »

En disant ces paroles, il n'osait pas croire à sa propre pensée. Il se mit aussi simplement qu'il l'était jadis, et voulut aller à pied à son ancienne demeure, en essayant de se reporter en idée à ces jours heureux où il se livrait sans danger à la
630 furie de ses désirs, où il n'avait point encore jugé toutes les jouissances humaines. Il marchait, voyant, non plus la Pauline de l'hôtel Saint-Quentin, mais la Pauline de la veille, cette maîtresse accomplie, si souvent rêvée, jeune fille spirituelle, aimante, artiste, comprenant les poètes, comprenant la poésie
635 et vivant au sein du luxe ; en un mot Fœdora douée d'une belle âme, ou Pauline comtesse et deux fois millionnaire comme l'était Fœdora. Quand il se trouva sur le seuil usé, sur la dalle cassée de cette porte où, tant de fois, il avait eu des pensées

1. **Laudanum** : substance qui fait dormir.

de désespoir, une vieille femme sortit de la salle et lui dit :

640 « N'êtes-vous pas monsieur Raphaël de Valentin ?

— Oui, ma bonne mère, répondit-il.

— Vous connaissez votre ancien logement, reprit-elle, vous y êtes attendu.

— Cet hôtel est-il toujours tenu par Mme Gaudin ?

645 demanda-t-il.

— Oh ! non, monsieur. Maintenant Mme Gaudin est baronne. Elle est dans une belle maison à elle, de l'autre côté de l'eau. Son mari est revenu. Dame ! il a rapporté des mille et des cents. L'on dit qu'elle pourrait acheter tout le quartier
650 Saint-Jacques, si elle le voulait. Elle m'a donné *gratis* son fonds et son restant de bail. Ah ! c'est une bonne femme tout de même ! Elle n'est pas plus fière aujourd'hui qu'elle ne l'était hier. »

Raphaël monta lestement à sa mansarde, et quand il attei-
655 gnit les dernières marches de l'escalier, il entendit les sons du piano. Pauline était là modestement vêtue d'une robe de percaline ; mais la façon de la robe, les gants, le chapeau, le châle, négligemment jetés sur le lit, révélaient toute une fortune.

« Ah ! vous voilà donc ! » s'écria Pauline en tournant la tête
660 et se levant par un naïf mouvement de joie.

Raphaël vint s'asseoir près d'elle, rougissant, honteux, heureux ; il la regarda sans rien dire.

« Pourquoi nous avez-vous donc quittées ? reprit-elle en baissant les yeux au moment où son visage s'empourpra.
665 Qu'êtes-vous devenu ?

— Ah ! Pauline, j'ai été, je suis bien malheureux encore !

— Là ! s'écria-t-elle tout attendrie. J'ai deviné votre sort hier en vous voyant bien mis, riche en apparence, mais en réalité, hein ! monsieur Raphaël, est-ce toujours comme autrefois ? »

670 Valentin ne put retenir quelques larmes, elles roulèrent dans ses yeux, il s'écria : « Pauline !... je... » Il n'acheva pas, ses yeux étincelèrent d'amour, et son cœur déborda dans son regard.

« Oh ! il m'aime, il m'aime », s'écria Pauline.

675 Raphaël fit un signe de tête, car il se sentit hors d'état de prononcer une seule parole. À ce geste, la jeune fille lui prit la main, la serra, et lui dit tantôt riant, tantôt sanglotant : « Riches,

riches, heureux, riches, ta Pauline est riche. Mais moi, je devrais être bien pauvre aujourd'hui. J'ai mille fois dit que je paiera
 680 rais ce mot : *il m'aime*, de tous les trésors de la terre. Ô mon Raphaël ! j'ai des millions. Tu aimes le luxe, tu seras content ; mais tu dois aimer mon cœur aussi, il y a tant d'amour pour toi dans ce cœur ! Tu ne sais pas ? mon père est revenu. Je suis une riche héritière. Ma mère et lui me laissent entièrement
 685 maîtresse de mon sort ; je suis libre, comprends-tu ? »

En proie à une sorte de délire, Raphaël tenait les mains de Pauline, et les baisait si ardemment, si avidement, que son baiser semblait être une sorte de convulsion. Pauline se dégagea les mains, les jeta sur les épaules de Raphaël et le saisit ;
 690 se comprirent, se serrèrent et s'embrassèrent avec cette sainte et délicieuse ferveur, dégagee de toute arrière-pensée, dont se trouve empreint un seul baiser, le premier baiser par lequel deux âmes prennent possession d'elles-mêmes.

« Ah ! s'écria Pauline en retombant sur la chaise, je ne veux
 695 plus te quitter. Je ne sais d'où me vient tant de hardiesse ! reprit-elle en rougissant.

— De la hardiesse, ma Pauline ? Oh ! ne crains rien, c'est de l'amour, de l'amour vrai, profond, éternel comme le mien, n'est-ce pas ?

— Oh ! parle, parle, parle, dit-elle. Ta bouche a été si long-
 700 temps muette pour moi !

— Tu m'aimais donc ?

— Oh ! Dieu, si je t'aimais ! combien de fois j'ai pleuré, là, tiens, en faisant ta chambre, déplorant ta misère et la mienne.
 705 Je me serais vendue au démon pour t'éviter un chagrin ! Aujourd'hui, *mon* Raphaël, car tu es bien à moi : à moi cette belle tête, à moi ton cœur ! Oh ! oui, ton cœur, surtout, éternelle richesse ! Eh bien, où en suis-je ? reprit-elle après une pause. Ah ! m'y voici : nous avons trois, quatre, cinq millions, je
 710 crois. Si j'étais pauvre, je tiendrais peut-être à porter ton nom, à être nommée ta femme ; mais, en ce moment, je voudrais te sacrifier le monde entier, je voudrais être encore et toujours ta servante. Va, Raphaël, en t'offrant mon cœur, ma personne, ma fortune, je ne te donnerais rien de plus aujourd'hui que le jour
 715 où j'ai mis là, dit-elle en montrant le tiroir de la table, certaine pièce de cent sous. Oh ! comme alors ta joie m'a fait mal.

— Pourquoi es-tu riche, s'écria Raphaël, pourquoi n'as-tu pas de vanité ? je ne puis rien pour toi. »

Il se tordit les mains de bonheur, de désespoir, d'amour.

720 « Quand tu seras Mme la marquise de Valentin, je te connais, âme céleste, ce titre et ma fortune ne vaudront pas...

— Un seul de tes cheveux, s'écria-t-elle.

— Moi aussi, j'ai des millions ; mais que sont maintenant les richesses pour nous ? Ah ! j'ai ma vie, je puis te l'offrir,
725 prends-la.

— Oh ! ton amour, Raphaël, ton amour vaut le monde. Comment, ta pensée est à moi ? mais je suis la plus heureuse des heureuses.

— L'on va nous entendre, dit Raphaël.

730 — Hé ! il n'y a personne, répondit-elle en laissant échapper un geste mutin.

— Hé bien, viens », s'écria Valentin en lui tendant les bras.

Elle sauta sur ses genoux et joignit ses mains autour du cou de Raphaël : « Embrassez-moi, dit-elle, pour tous les chagrins
735 que vous m'avez donnés, pour effacer la peine que vos joies m'ont faite, pour toutes les nuits que j'ai passées à peindre mes écrans.

— Tes écrans !

— Puisque nous sommes riches, mon trésor, je puis te
740 dire tout. Pauvre enfant ! combien il est facile de tromper les hommes d'esprit ! Est-ce que tu pouvais avoir des gilets blancs et des chemises propres deux fois par semaine, pour trois francs de blanchissage par mois ? Mais tu buvais deux fois plus de lait qu'il ne t'en revenait pour ton argent. Je t'attrapais
745 sur tout : le feu, l'huile, et l'argent donc ? Oh ! mon Raphaël, ne me prends pas pour femme, dit-elle en riant, je suis une personne trop astucieuse.

— Mais comment faisais-tu donc ?

— Je travaillais jusqu'à deux heures du matin, répondit-elle,
750 et je donnais à ma mère une moitié du prix de mes écrans, à toi l'autre. »

Ils se regardèrent pendant un moment, tous deux hébétés de joie et d'amour.

« Oh ! s'écria Raphaël, nous paierons sans doute, un jour,
755 ce bonheur par quelque effroyable chagrin.

— Serais-tu marié ? cria Pauline. Ah ! je ne veux te céder à aucune femme.

— Je suis libre, ma chérie.

— Libre, répéta-t-elle. Libre, et à moi ! »

760 Elle se laissa glisser sur ses genoux, joignit les mains, et regarda Raphaël avec une dévotieuse ardeur.

« J'ai peur de devenir folle. Combien tu es gentil ! reprit-elle en passant une main dans la blonde chevelure de son amant. Est-elle bête, ta comtesse Foedora ! Quel plaisir j'ai ressenti hier
765 en me voyant saluée par tous ces hommes. Elle n'a jamais été applaudie, elle ! Dis, cher, quand mon dos a touché ton bras, j'ai entendu en moi je ne sais quelle voix qui m'a crié : "Il est là." Je me suis retournée, et je t'ai vu. Oh ! je me suis sauvée, je me sentais l'envie de te sauter au cou devant tout le monde.

770 — Tu es bien heureuse de pouvoir parler, s'écria Raphaël. Moi, j'ai le cœur serré. Je voudrais pleurer, je ne puis. Ne me retire pas ta main. Il me semble que je resterais, pendant toute ma vie, à te regarder ainsi, heureux, content.

— Oh ! répète-moi cela, mon amour !

775 — Et que sont les paroles, reprit Valentin en laissant tomber une larme chaude sur les mains de Pauline. Plus tard, j'essaierai de te dire mon amour, en ce moment je ne puis que le sentir...

— Oh ! s'écria-t-elle, cette belle âme, ce beau génie, ce cœur
780 que je connais si bien, tout est à moi, comme je suis à toi.

— Pour toujours, ma douce créature, dit Raphaël d'une voix émue. Tu seras ma femme, mon bon génie. Ta présence a toujours dissipé mes chagrins et rafraîchi mon âme ; en ce moment, ton sourire angélique m'a pour ainsi dire purifié. Je
785 crois commencer une nouvelle vie. Le passé cruel et mes tristes folies me semblent n'être plus que de mauvais songes. Je suis pur, près de toi. Je sens l'air du bonheur. Oh ! sois là toujours, ajouta-t-il en la pressant saintement sur son cœur palpitant.

— Vienne la mort quand elle voudra, s'écria Pauline en
790 extase, j'ai vécu. »

Heureux qui devinera leurs joies, il les aura connues !

« Oh ! mon Raphaël, dit Pauline après quelques heures de silence, je voudrais qu'à l'avenir personne n'entrât dans cette chère mansarde.

795 — Il faut murer la porte, mettre une grille à la lucarne et acheter la maison, répondit le marquis.

— C'est cela », dit-elle. Puis, après un moment de silence : « Nous avons un peu oublié de chercher tes manuscrits ? »

Ils se prirent à rire avec une douce innocence.

800 « Bah ! je me moque de toutes les sciences, s'écria Raphaël.

— Ah ! monsieur, et la gloire ?

— Tu es ma seule gloire.

— Tu étais bien malheureux en faisant ces petits pieds de mouche, dit-elle en feuilletant les papiers.

805 — Ma Pauline...

— Oh ! oui, je suis ta Pauline. Eh bien ?

— Où demeures-tu donc ?

— Rue Saint-Lazare. Et toi ?

— Rue de Varennes.

810 — Comme nous serons loin l'un de l'autre, jusqu'à ce que... »

Elle s'arrêta en regardant son ami d'un air coquet et malicieux.

« Mais, répondit Raphaël, nous avons tout au plus une quinzaine de jours à rester séparés.

— Vrai ! dans quinze jours nous serons mariés ! » Elle

815 sauta comme un enfant. « Oh ! je suis une fille dénaturée,

reprit-elle, je ne pense plus ni à père, ni à mère, ni à rien

dans le monde ! Tu ne sais pas, pauvre chéri ? mon père

est bien malade. Il est revenu des Indes, bien souffrant. Il

a manqué mourir au Havre, où nous sommes allées le

820 chercher. Ah ! Dieu, s'écria-t-elle en regardant l'heure à sa

montre, déjà trois heures. Je dois me trouver à son réveil,

à quatre heures. Je suis la maîtresse au logis : ma mère fait

toutes mes volontés, mon père m'adore, mais je ne veux pas

abuser de leur bonté, ce serait mal ! Le pauvre père, c'est lui

825 qui m'a envoyée aux Italiens hier, tu viendras le voir demain,

n'est-ce pas ?

— Madame la marquise de Valentin veut-elle me faire l'honneur d'accepter mon bras ?

— Ah ! je vais emporter la clef de cette chambre, reprit-elle.

830 N'est-ce pas un palais, notre trésor ?

— Pauline, encore un baiser ?

— Mille ! Mon Dieu, dit-elle en regardant Raphaël, ce sera toujours ainsi, je crois rêver. »

835 Ils descendirent lentement l'escalier ; puis, bien unis, marchant du même pas, tressaillant ensemble sous le poids du même bonheur, se serrant comme deux colombes, ils arrivèrent sur la place de la Sorbonne, où la voiture de Pauline attendait.

840 « Je veux aller chez toi, s'écria-t-elle. Je veux voir ta chambre, ton cabinet, et m'asseoir à la table sur laquelle tu travailles. Ce sera comme autrefois, » ajouta-t-elle en rougissant. « Joseph, dit-elle à un valet, je vais rue de Varennes avant de retourner à la maison. Il est trois heures un quart, et je dois être revenue à quatre. Georges pressera les chevaux. »

845 Et les deux amants furent en peu d'instant menés à l'hôtel de Valentin.

« Oh ! que je suis contente d'avoir examiné tout cela, s'écria Pauline en chiffonnant la soie des rideaux qui drapaient le lit de Raphaël. Quand je m'endormirai, je serai là, en pensée. Je me figurerai ta chère tête sur cet oreiller. Dis-moi, Raphaël, tu n'as pris conseil de personne pour meubler ton hôtel ?

— De personne.

— Bien vrai ? Ce n'est pas une femme qui...

— Pauline !

855 — Oh ! je me sens une affreuse jalousie. Tu as bon goût. Je veux avoir demain un lit pareil au tien. »

Raphaël, ivre de bonheur, saisit Pauline.

« Oh ! mon père, mon père ! dit-elle.

860 — Je vais donc te reconduire, car je veux te quitter le moins possible, s'écria Valentin.

— Combien tu es aimant ! je n'osais pas te le proposer...

— N'es-tu donc pas ma vie ? »

865 Il serait fastidieux de consigner fidèlement ces adorables bavardages de l'amour auxquels l'accent, le regard, un geste intraduisible donnent seuls du prix. Valentin reconduisit Pauline jusque chez elle, et revint ayant au cœur autant de plaisir que l'homme peut en ressentir et en porter ici-bas. Quand il fut assis dans son fauteuil, près de son feu, pensant à la soudaine et complète réalisation de toutes ses espérances, une idée froide lui traversa l'âme comme l'acier d'un poignard perce une poitrine, il regarda la Peau de chagrin, elle s'était légèrement rétrécie. Il prononça le grand juron

français, sans y mettre les jésuitiques réticences de l'abbesse des Andouillettes, pencha la tête sur son fauteuil et resta sans
875 mouvement les yeux arrêtés sur une patère, sans la voir.

« Grand Dieu ! s'écria-t-il. Quoi ! tous mes désirs, tous !
Pauvre Pauline ! »

Il prit un compas, mesura ce que la matinée lui avait coûté
d'existence : « Je n'en ai pas pour deux mois », dit-il.

880 Une sueur glacée sortit de ses pores, tout à coup il obéit
à un inexprimable mouvement de rage, et saisit la Peau de
chagrin en s'écriant : « Je suis bien bête ! » il sortit, courut,
traversa les jardins et jeta le talisman au fond d'un puits :
« Vogue la galère, dit-il. Au diable toutes ces sottises ! »

885 Raphaël se laissa donc aller au bonheur d'aimer, et vécut
cœur à cœur avec Pauline. Leur mariage, retardé par des dif-
ficultés peu intéressantes à raconter, devait se célébrer dans
les premiers jours de mars. Ils s'étaient éprouvés, ne doutaient
point d'eux-mêmes, et le bonheur leur ayant révélé toute la
890 puissance de leur affection, jamais deux âmes, deux carac-
tères ne s'étaient aussi parfaitement unis qu'ils le furent par
la passion ; en s'étudiant ils s'aimèrent davantage : de part
et d'autre même délicatesse, même pudeur, même volupté, la
plus douce de toutes les voluptés, celle des anges ; point de
895 nuages dans leur ciel ; tour à tour les désirs de l'un faisaient
la loi de l'autre. Riches tous deux, ils ne connaissaient point
de caprices qu'ils ne pussent satisfaire, et partant n'avaient
point de caprices. Un goût exquis, le sentiment du beau, une
vraie poésie animaient l'âme de l'épouse ; dédaignant les
900 colifichets de la finance, un sourire de son ami lui semblait
plus beau que toutes les perles d'Ormus, la mousseline ou les
fleurs formaient ses plus riches parures. Pauline et Raphaël
fuyaient d'ailleurs le monde, la solitude leur était si belle, si
féconde ! Les oisifs voyaient exactement tous les soirs ce joli
905 ménage de contrebande aux Italiens ou à l'Opéra. Si d'abord
quelques médisances égayèrent les salons, bientôt le torrent
d'événements qui passa sur Paris fit oublier deux amants
inoffensifs ; enfin, espèce d'excuse auprès des prudes, leur
mariage était annoncé, et par hasard leurs gens se trouvaient
910 discrets ; donc, aucune méchanceté trop vive ne les punit de
leur bonheur.

Vers la fin du mois de février, époque à laquelle d'assez beaux jours firent croire aux joies du printemps, un matin, Pauline et Raphaël déjeunaient ensemble dans une petite
 915 serre, espèce de salon rempli de fleurs, et de plain-pied avec le jardin. Le doux et pâle soleil de l'hiver, dont les rayons se brisaient à travers des arbustes rares, tiédissait alors la température. Les yeux étaient égayés par les vigoureux contrastes des divers feuillages, par les couleurs des touffes fleuries et
 920 par toutes les fantaisies de la lumière et de l'ombre. Quand tout Paris se chauffait encore devant les tristes foyers, les deux jeunes époux riaient sous un berceau de camélias, de lilas, de bruyères. Leurs têtes joyeuses s'élevaient au-dessus des narcisses, des muguetts et des roses du Bengale. Dans cette serre
 925 voluptueuse et riche, les pieds foulaient une natte africaine colorée comme un tapis. Les parois tendues en coutil vert n'offraient pas la moindre trace d'humidité. L'ameublement était de bois en apparence grossier, mais dont l'écorce polie brillait de propreté. Un jeune chat accroupi sur la table où l'avait
 930 attiré l'odeur du lait se laissait barbouiller de café par Pauline ; elle folâtrait avec lui, défendait la crème qu'elle lui permettait à peine de flairer afin d'exercer sa patience et d'entretenir le combat ; elle éclatait de rire à chacune de ses grimaces, et débitait mille plaisanteries pour empêcher Raphaël de lire le
 935 journal, qui, dix fois déjà, lui était tombé des mains. Il abondait dans cette scène matinale un bonheur, inexprimable comme tout ce qui est naturel et vrai. Raphaël feignait toujours de lire sa feuille, et contemplait à la dérobée Pauline aux prises avec le chat, sa Pauline enveloppée d'un long peignoir qui la lui
 940 voilait imparfaitement, sa Pauline les cheveux en désordre et montrant un petit pied blanc veiné de bleu dans une pantoufle de velours noir. Charmante à voir en déshabillé, délicieuse comme les fantastiques figures de Westall¹, elle semblait être tout à la fois jeune fille et femme ; peut-être plus jeune fille
 945 que femme, elle jouissait d'une félicité sans mélange, et ne connaissait de l'amour que ses premières joies. Au moment où, tout à fait absorbé par sa douce rêverie, Raphaël avait oublié son journal, Pauline le saisit, le chiffonna, en fit une boule,

1. **Richard Westall** (1765-1836) : peintre, graveur et dessinateur britannique.

le lança dans le jardin, et le chat courut après la politique
 950 qui tournait comme toujours sur elle-même. Quand Raphaël,
 distrait par cette scène enfantine, voulut continuer à lire et
 fit le geste de lever la feuille qu'il n'avait plus, éclatèrent des
 rires francs, joyeux, renaissant d'eux-mêmes comme les chants
 d'un oiseau.

955 « Je suis jalouse du journal, dit-elle en essuyant les larmes
 que son rire d'enfant avait fait couler. N'est-ce pas une félonie¹,
 reprit-elle redevenant femme tout à coup, que de lire des
 proclamations russes en ma présence, et de préférer la prose
 de l'empereur Nicolas à des paroles, à des regards d'amour ?

960 — Je ne lisais pas, mon ange aimé, je te regardais. »

En ce moment le pas lourd du jardinier dont les souliers
 ferrés faisaient crier le sable des allées retentit près de la serre.

« Excusez, monsieur le marquis, si je vous interromps ainsi
 que madame, mais je vous apporte une curiosité comme je
 965 n'en ai jamais vu. En tirant tout à l'heure, sous votre respect,
 un seau d'eau, j'ai amené cette singulière plante marine ! La
 voilà ! Faut, tout de même, que ce soit bien accoutumé à l'eau,
 car ce n'était point mouillé, ni humide. C'était sec comme du
 bois, et point gras du tout. Comme monsieur le marquis est
 970 plus savant que moi certainement, j'ai pensé qu'il fallait la lui
 apporter, et que ça l'intéresserait. »

Et le jardinier montrait à Raphaël l'inexorable Peau de cha-
 grin qui n'avait pas six pouces² carrés de superficie.

« Merci, Vanière, dit Raphaël. Cette chose est très curieuse.

975 — Qu'as-tu, mon ange ? tu pâlis ! s'écria Pauline.

— Laissez-nous, Vanière.

— Ta voix m'effraie, reprit la jeune fille, elle est singulière-
 ment altérée. Qu'as-tu ? Que te sens-tu ? Où as-tu mal ? Tu as
 mal ! Un médecin ! cria-t-elle. Jonathas, au secours !

980 — Ma Pauline, tais-toi, répondit Raphaël qui recouvra son
 sang-froid. Sortons. Il y a près de moi une fleur dont le parfum
 m'incommode. Peut-être est-ce cette verveine ? »

Pauline s'élança sur l'innocent arbuste, le saisit par la tige,
 et le jeta dans le jardin.

1. **Félonie** : trahison.

2. **Pouce** : ancienne unité de longueur, qui correspond à environ 2,5 centimètres.

985 « Oh ! ange, s'écria-t-elle en serrant Raphaël par une
 étreinte aussi forte que leur amour et en lui apportant avec
 une langoureuse coquetterie ses lèvres vermeilles à baiser,
 en te voyant pâlir, j'ai compris que je ne te survivrais pas : ta
 vie est ma vie. Mon Raphaël, passe-moi ta main sur le dos ?
 990 J'y sens encore la *petite mort*, j'y ai froid. Tes lèvres sont brû-
 lantes. Et ta main ?... elle est glacée, ajouta-t-elle.

— Folle ! s'écria Raphaël.

— Pourquoi cette larme ? dit-elle. Laisse-la-moi boire.

— Oh ! Pauline, Pauline, tu m'aimes trop.

995 — Il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire,
 Raphaël ? Sois vrai, je saurai bientôt ton secret. Donne-moi
 cela, dit-elle en prenant la Peau de chagrin.

— Tu es mon bourreau, cria le jeune homme en jetant un
 regard d'horreur sur le talisman.

1000 — Quel changement de voix ! répondit Pauline qui laissa
 tomber le fatal symbole du destin.

— M'aimes-tu ? reprit-il.

— Si je t'aime, est-ce une question ?

— Eh bien, laisse-moi, va-t'en ! »

1005 La pauvre petite sortit.

« Quoi ! s'écria Raphaël quand il fut seul, dans un siècle
 de lumières où nous avons appris que les diamants sont les
 cristaux du carbone, à une époque où tout s'explique, où la
 police traduirait un nouveau Messie devant les tribunaux et
 soumettrait ses miracles à l'Académie des Sciences, dans un
 1010 temps où nous ne croyons plus qu'aux paraphes des notaires,
 je croirais, moi ! à une espèce de *Mané, Thekel, Pharès*¹ ? Non,
 de par Dieu ! je ne penserai pas que l'Être Suprême puisse
 trouver du plaisir à tourmenter une honnête créature. Allons
 1015 voir les savants. »

Il arriva bientôt, entre la Halle aux vins, immense recueil de
 tonneaux, et la Salpêtrière, immense séminaire d'ivrognerie,
 devant une petite mare où s'éboudissaient des canards remar-
 quables par la rareté des espèces et dont les ondoyantes cou-

1. *Mané, Thekel, Pharès* : cette citation est tirée de la Bible, du livre de Daniel, dont un passage raconte l'apparition mystérieuse de ces mots pendant un festin : le roi Balthazar meurt le même soir.

1020 leurs, semblables aux vitraux d'une cathédrale, pétillaient sous
les rayons du soleil. Tous les canards du monde étaient là,
criant, barbotant, grouillant, et formant une espèce de chambre
canarde rassemblée contre son gré, mais heureusement sans
1025 charte ni principes politiques, et vivant sans rencontrer de
chasseurs, sous l'œil des naturalistes qui les regardaient par
hasard.

« Voilà M. Lavrille », dit un porte-clefs à Raphaël qui avait
demandé ce grand pontife de la zoologie.

Le marquis vit un petit homme profondément enfoncé dans
1030 quelques sages méditations à l'aspect de deux canards. Ce
savant, entre deux âges, avait une physionomie douce, encore
adoucie par un air obligeant ; mais il régnait dans toute sa
personne une préoccupation scientifique : sa perruque inces-
samment grattée et fantasquement retroussée laissait voir une
1035 ligne de cheveux blancs et accusait la fureur des découvertes
qui, semblable à toutes les passions, nous arrache si puissam-
ment aux choses de ce monde que nous perdons la conscience
du *moi*. Raphaël, homme de science et d'étude, admira ce natu-
raliste dont les veilles étaient consacrées à l'agrandissement
1040 des connaissances humaines, dont les erreurs servaient encore
la gloire de la France ; mais une petite maîtresse aurait ri
sans doute de la solution de continuité qui se trouvait entre
la culotte et le gilet rayé du savant, interstice d'ailleurs chaste-
ment rempli par une chemise qu'il avait copieusement froncée
1045 en se baissant et se levant tour à tour au gré de ses observa-
tions zoogénésiques¹.

Après quelques premières phrases de politesse, Raphaël
crut nécessaire d'adresser à M. Lavrille un compliment banal
sur ses canards.

1050 « Oh ! nous sommes riches en canards, répondit le natu-
raliste. Ce genre est d'ailleurs, comme vous le savez sans
doute, le plus fécond de l'ordre des palmipèdes. Il com-
mence au *cygne*, et finit au *canard zinzin*, en comprenant
cent trente-sept variétés d'individus bien distincts, ayant leurs
1055 noms, leurs mœurs, leur patrie, leur physionomie, et qui ne

1. **Zoogénésiques** : néologisme qui signifie « relatifs à la reproduction des animaux ».

se ressemblent pas plus entre eux qu'un blanc ne ressemble à un nègre. En vérité, monsieur, quand nous mangeons un canard, la plupart du temps nous ne nous doutons guère de l'étendue... » Il s'interrompit à l'aspect d'un joli petit canard qui remontait le talus de la mare. « Vous voyez là le cygne à cravate, pauvre enfant du Canada, venu de bien loin pour nous montrer son plumage brun et gris, sa petite cravate noire ! Tenez, il se gratte. Voici la fameuse oie à duvet ou canard *Eider*, sous l'édredon de laquelle dorment nos petites maîtresses ; est-elle jolie ! qui n'admirerait ce petit ventre d'un blanc rougeâtre, ce bec vert ? Je viens, monsieur, reprit-il, d'être témoin d'un accouplement dont j'avais jusqu'alors désespéré. Le mariage s'est fait assez heureusement, et j'en attendrai fort impatientement le résultat. Je me flatte d'obtenir une cent trente-huitième espèce à laquelle peut-être mon nom sera donné ! Voici les nouveaux époux, dit-il en montrant deux canards. C'est d'une part une oie rieuse (*anas albifrons*), de l'autre le grand canard siffleur (*anas ruffina* de Buffon). J'avais longtemps hésité entre le canard siffleur, le canard à sourcils blancs et le canard souchet (*anas clypeata*) : tenez, voici le souchet, ce gros scélérot brun-noir dont le col est verdâtre et si coquettement irisé. Mais, monsieur, le canard siffleur était huppé, vous comprenez alors que je n'ai plus balancé. Il ne nous manque ici que le canard varié à calotte noire. Ces messieurs prétendent unanimement que ce canard fait double emploi avec le canard sarcelle à bec recourbé, quant à moi... » Il fit un geste admirable qui peignit à la fois la modestie et l'orgueil des savants, orgueil plein d'entêtement, modestie pleine de suffisance. « Je ne le pense pas, ajouta-t-il. Vous voyez, mon cher monsieur, que nous ne nous amusons pas ici. Je m'occupe en ce moment de la monographie du genre canard. Mais je suis à vos ordres. »

En se dirigeant vers une assez jolie maison de la rue de Buffon, Raphaël soumit la Peau de chagrin aux investigations de M. Lavrille.

« Je connais ce produit, répondit le savant après avoir braqué sa loupe sur le talisman ; il a servi à quelque dessus de boîte. Le chagrin est fort ancien ! Aujourd'hui les gainiers préfèrent se servir de galuchat. Le galuchat est, comme vous

1095 le savez sans doute, la dépouille du *raja sephen*, un poisson de la mer Rouge...

— Mais ceci, monsieur, puisque vous avez l'extrême bonté...

— Ceci, reprit le savant en interrompant, est autre chose : entre le galuchat et le chagrin, il y a, monsieur, toute la différence de l'océan à la terre, du poisson à un quadrupède. 1100 Cependant la peau du poisson est plus dure que la peau de l'animal terrestre. Ceci, dit-il en montrant le talisman, est, comme vous le savez sans doute, un des produits les plus curieux de la zoologie.

1105 — Voyons ! s'écria Raphaël.

— Monsieur, répondit le savant en s'enfonçant dans son fauteuil, ceci est une peau d'âne.

— Je le sais, dit le jeune homme.

— Il existe en Perse, reprit le naturaliste, un âne extrêmement rare, l'onagre des anciens, *equus asinus*, le *koulan* des Tatars, Pallas est allé l'observer, et l'a rendu à la science. En effet, cet animal avait longtemps passé pour fantastique. Il est, comme vous le savez, célèbre dans l'Écriture sainte ; Moïse avait défendu de l'accoupler avec ses congénères. Mais 1115 l'onagre est encore plus fameux par les prostitutions dont il a été l'objet, et dont parlent souvent les prophètes bibliques. Pallas, comme vous le savez sans doute, déclare, dans ses *Act. Petrop.*, tome II, que ces excès bizarres sont encore religieusement accrédités chez les Persans et les Nogais comme 1120 un remède souverain contre les maux de reins et la goutte sciatique. Nous ne nous doutons guère de cela, nous autres pauvres Parisiens. Le Muséum ne possède pas d'onagre. Quel superbe animal ! reprit le savant. Il est plein de mystères : son œil est muni d'une espèce de tapis réflecteur auquel les 1125 Orientaux attribuent le pouvoir de la fascination, sa robe est plus élégante et plus polie que ne l'est celle de nos plus beaux chevaux ; elle est sillonnée de bandes plus ou moins fauves, et ressemble beaucoup à la peau du zèbre. Son lainage a quelque chose de moelleux, d'ondoyant, de gras au toucher ; sa vue 1130 égale en justesse et en précision la vue de l'homme ; un peu plus grand que nos plus beaux ânes domestiques, il est doué d'un courage extraordinaire. Si, par hasard, il est surpris, il se défend avec une supériorité remarquable contre les bêtes les

plus féroces ; quant à la rapidité de sa marche, elle ne peut se
 1135 comparer qu'au vol des oiseaux ; un onagre, monsieur, tuerait
 à la course les meilleurs chevaux arabes ou persans. D'après le
 père du consciencieux docteur Niebuhr, de qui, vous le savez
 sans doute, nous déplorons la perte récente, le terme moyen
 du pas ordinaire de ces admirables créatures est de sept mille
 1140 pas géométriques par heure. Nos ânes dégénérés ne sauraient
 donner une idée de cet âne indépendant et fier. Il a le port
 leste, animé, l'air spirituel, fin, une physionomie gracieuse, des
 mouvements pleins de coquetterie ! C'est le roi zoologique
 de l'Orient. Les superstitions turques et persanes lui donnent
 1145 même une mystérieuse origine, et le nom de Salomon se mêle
 aux récits que les conteurs du Thibet et de la Tartarie font
 sur les prouesses attribuées à ces nobles animaux. Enfin un
 onagre apprivoisé vaut des sommes immenses ; il est presque
 impossible de le saisir dans les montagnes, où il bondit
 1150 comme un chevreuil, et semble voler comme un oiseau. La
 fable des chevaux ailés, notre Pégase, a sans doute pris nais-
 sance dans ces pays, où les bergers ont pu voir souvent un
 onagre sautant d'un rocher à un autre. Les ânes de selle, obte-
 nus en Perse par l'accouplement d'une ânesse avec un onagre
 1155 apprivoisé, sont peints en rouge, suivant une immémoriale
 tradition. Cet usage a donné lieu peut-être à notre proverbe :
 "Méchant comme un âne rouge." À une époque où l'histoire
 naturelle était très négligée en France, un voyageur aura, je
 pense, amené un de ces animaux curieux qui supportent fort
 1160 impatiemment l'esclavage. De là, le dicton ! La peau que vous
 me présentez, reprit le savant, est la peau d'un onagre. Nous
 varions sur l'origine du nom. Les uns prétendent que *Chagri*
 est un mot turc, d'autres veulent que *Chagri* soit la ville où
 cette dépouille zoologique subit une préparation chimique
 1165 assez bien décrite par Pallas, et qui lui donne le grain particu-
 lier que nous admirons ; M. Martellens m'a écrit que *Châagri*
 est un ruisseau.

— Monsieur, je vous remercie de m'avoir donné des ren-
 seignements qui fourniraient une admirable note à quelque
 1170 Dom Calmet, si les bénédictins existaient encore ; mais j'ai eu
 l'honneur de vous faire observer que ce fragment était primi-
 tivement d'un volume égal... à cette carte géographique, dit

Raphaël en montrant à Lavrille un atlas ouvert : or depuis trois mois elle s'est sensiblement contractée...

1175 — Bien, reprit le savant, je comprends. Monsieur, toutes les
dépouilles d'êtres primitivement organisés sont sujettes à un
dépérissement naturel, facile à concevoir, et dont les progrès
sont soumis aux influences atmosphériques. Les métaux eux-
mêmes se dilatent ou se resserrent d'une manière sensible, car
1180 les ingénieurs ont observé des espaces assez considérables
entre de grandes pierres primitivement maintenues par des
barres de fer. La science est vaste, la vie humaine est bien
courte. Aussi n'avons-nous pas la prétention de connaître tous
les phénomènes de la nature.

1185 — Monsieur, reprit Raphaël presque confus, excusez la
demande que je vais vous faire. Êtes-vous bien sûr que cette
Peau soit soumise aux lois ordinaires de la zoologie, qu'elle
puisse s'étendre ?

— Oh ! certes. Ah ! peste, dit M. Lavrille en essayant de tirer
1190 le talisman. Mais, monsieur, reprit-il, si vous voulez aller voir
Planchette, le célèbre professeur de mécanique, il trouvera
certainement un moyen d'agir sur cette Peau, de l'amollir, de
la distendre.

— Oh ! monsieur, vous me sauvez la vie. »

1195 Raphaël salua le savant naturaliste, et courut chez
Planchette, en laissant le bon Lavrille au milieu de son cabi-
net rempli de bocaux et de plantes séchées. Il remportait de
cette visite, sans le savoir, toute la science humaine : une
nomenclature¹ ! Ce bonhomme ressemblait à Sancho Pança
1200 racontant à Don Quichotte l'histoire des chèvres, il s'amusait
à compter des animaux et à les numéroter. Arrivé sur le bord
de la tombe, il connaissait à peine une petite fraction des
incommensurables nombres du grand troupeau jeté par Dieu à
travers l'océan des mondes, dans un but ignoré. Raphaël était
1205 content. « Je vais tenir mon âne en bride », s'écriait-il. Sterne
avait dit avant lui : « Ménageons notre âne, si nous voulons
vivre vieux. » Mais la bête² est si fantasque !

1. **Nomenclature** : classement des espèces.

2. **Notre âne, la bête** : chez Sterne, elle désigne le sexe masculin. Balzac joue avec cette allusion grivoise.

Planchette était un grand homme sec, véritable poète perdu dans une perpétuelle contemplation, occupé à regarder toujours un abîme sans fond, LE MOUVEMENT. Le vulgaire¹ taxe de folie ces esprits sublimes, gens incompris qui vivent dans une admirable insouciance du luxe et du monde, restant des journées entières à fumer un cigare éteint, ou venant dans un salon sans avoir toujours bien exactement marié les boutons de leurs vêtements avec les boutonnières. Un jour, après avoir longtemps mesuré le vide, ou entassé des X sous des Aa - gG, ils ont analysé quelque loi naturelle et décomposé le plus simple des principes ; tout à coup la foule admire une nouvelle machine ou quelque haquet² dont la facile structure nous étonne et nous confond ! Le savant modeste sourit en disant à ses admirateurs : « Qu'ai-je donc créé ? Rien. L'homme n'invente pas une force, il la dirige, et la science consiste à imiter la nature. »

Raphaël surprit le mécanicien planté sur ses deux jambes, comme un pendu tombé droit sous sa potence. Planchette examinait une bille d'agate qui roulait sur un cadran solaire, en attendant qu'elle s'y arrêtât. Le pauvre homme n'était ni décoré, ni pensionné, car il ne savait pas enluminer ses calculs. Heureux de vivre à l'affût d'une découverte, il ne pensait ni à la gloire, ni au monde, ni à lui-même, et vivait dans la science pour la science.

« Cela est indéfinissable », s'écria-t-il. « Ah ! monsieur, reprit-il en apercevant Raphaël, je suis votre serviteur. Comment va la maman ? Allez voir ma femme. »

« J'aurais cependant pu vivre ainsi ! » pensa Raphaël qui tira le savant de sa rêverie en lui demandant le moyen d'agir sur le talisman qu'il lui présenta. « Dussiez-vous rire de ma crédulité, monsieur, dit le marquis en terminant, je ne vous cacherai rien. Cette Peau me semble posséder une force de résistance contre laquelle rien ne peut prévaloir.

— Monsieur, dit-il, les gens du monde traitent toujours la Science assez cavalièrement, tous nous disent à peu près ce qu'un incroyable disait à Lalande³ en lui amenant des dames

1. **Le vulgaire** : les gens ordinaires.

2. **Haquet** : chariot.

3. **Jérôme de Lalande** (1732-1807) : astronome français du XVIII^e siècle.

après l'éclipse : "Ayez la bonté de recommencer." Quel effet
voulez-vous produire ? La Mécanique a pour but d'appliquer
1245 les lois du mouvement ou de les neutraliser. Quant au mou-
vement en lui-même, je vous le déclare avec humilité, nous
sommes impuissants à le définir. Cela posé, nous avons remar-
qué quelques phénomènes constants qui régissent l'action des
solides et des fluides. En reproduisant les causes génératrices
1250 de ces phénomènes, nous pouvons transporter les corps, leur
transmettre une force locomotive dans des rapports de vitesse
déterminée, les lancer, les diviser simplement ou à l'infini,
soit que nous les cassions ou les pulvérisions ; puis les tordre,
leur imprimer une rotation, les modifier, les comprimer, les
1255 dilater, les étendre. Cette science, monsieur, repose sur un
seul fait. Vous voyez cette bille, reprit-il. Elle est ici sur cette
pierre. La voici maintenant là. De quel nom appellerons-nous
cet acte si physiquement naturel et si moralement extraordi-
naire ? Mouvement, locomotion, changement de lieu ? Quelle
1260 immense vanité cachée sous les mots ! Un nom, est-ce donc
une solution ? Voilà pourtant toute la science. Nos machines
emploient ou décomposent cet acte, ce fait. Ce léger phéno-
mène adapté à des masses va faire sauter Paris. Nous pou-
vons augmenter la vitesse aux dépens de la force, et la force
1265 aux dépens de la vitesse. Qu'est-ce que la force et la vitesse ?
Notre science est inhabile à le dire, comme elle l'est à créer un
mouvement. Un mouvement, quel qu'il soit, est un immense
pouvoir, et l'homme n'invente pas de pouvoirs. Le pouvoir est
un, comme le mouvement, l'essence même du pouvoir. Tout
1270 est mouvement. La pensée est un mouvement. La nature est
établie sur le mouvement. La mort est un mouvement dont les
fins nous sont peu connues. Si Dieu est éternel, croyez qu'il est
toujours en mouvement ? Dieu est le mouvement, peut-être.
Voilà pourquoi le mouvement est inexplicable comme lui ;
1275 comme lui profond, sans bornes, incompréhensible, intangible.
Qui jamais a touché, compris, mesuré le mouvement ? Nous
en sentons les effets sans les voir. Nous pouvons même le
nier comme nous nions Dieu. Où est-il ? où n'est-il pas ? D'où
part-il ? Où en est le principe ? Où en est la fin ? Il nous enve-
1280 loppe, nous presse et nous échappe. Il est évident comme un
fait, obscur comme une abstraction, tout à la fois effet et cause.

Il lui faut comme à nous l'espace, et qu'est-ce que l'espace ? Le mouvement seul nous le révèle ; sans le mouvement, il n'est plus qu'un mot vide de sens. Problème insoluble, semblable au vide, semblable à la création, à l'infini, le mouvement confond la pensée humaine, et tout ce qu'il est permis à l'homme de concevoir, c'est qu'il ne le concevra jamais. Entre chacun des points successivement occupés par cette bille dans l'espace, reprit le savant, il se rencontre un abîme pour la raison humaine, un abîme où est tombé Pascal¹. Pour agir sur la substance inconnue, que vous voulez soumettre à une force inconnue, nous devons d'abord étudier cette substance ; d'après sa nature, ou elle se brisera sous un choc, ou elle y résistera ; si elle se divise et que votre intention ne soit pas de la partager, nous n'atteindrons pas le but proposé. Voulez-vous la comprimer ? il faut transmettre un mouvement égal à toutes les parties de la substance de manière à diminuer uniformément l'intervalle qui les sépare. Désirez-vous l'étendre ? nous devons tâcher d'imprimer à chaque molécule une force excentrique égale ; car, sans l'observation exacte de cette loi, nous y produirions des solutions de continuité. Il existe, monsieur, des modes infinis, des combinaisons sans bornes dans le mouvement. À quel effet vous arrêtez-vous ?

— Monsieur, dit Raphaël impatienté, je désire une pression quelconque assez forte pour étendre indéfiniment cette Peau...

— La substance étant finie, répondit le mathématicien, ne saurait être indéfiniment distendue, mais la compression multipliera nécessairement l'étendue de sa surface aux dépens de l'épaisseur ; elle s'amincira jusqu'à ce que la matière manque...

— Obtenez ce résultat, monsieur, s'écria Raphaël, et vous aurez gagné des millions.

— Je vous volerais votre argent, répondit le professeur avec le flegme d'un Hollandais. Je vais vous démontrer en deux mots l'existence d'une machine sous laquelle Dieu lui-même serait écrasé comme une mouche. Elle réduirait un homme à l'état de papier brouillard, un homme botté, éperonné, cravaté, chapeau, or, bijoux, tout...

1. **Blaise Pascal** (1623-1662) : mathématicien, physicien, moraliste et philosophe français du XVII^e siècle.

— Quelle horrible machine !

1320 — Au lieu de jeter leurs enfants à l'eau, les Chinois devraient les utiliser ainsi », reprit le savant sans penser au respect de l'homme pour sa progéniture.

1325 Tout entier à son idée, Planchette prit un pot de fleurs vide, troué dans le fond, et l'apporta sur la dalle du gnomon¹ ; puis il alla chercher un peu de terre glaise dans un coin du jardin. Raphaël resta charmé comme un enfant auquel sa nourrice conte une histoire merveilleuse. Après avoir posé sa terre glaise sur la dalle, Planchette tira de sa poche une serpette, coupa deux branches de sureau, et se mit à les vider en sifflant comme si Raphaël n'eût pas été là.

1330 « Voilà les éléments de la machine », dit-il.

1335 Il attacha par un coude en terre glaise l'un de ses tuyaux de bois au fond du pot, de manière à ce que le trou du sureau correspondît à celui du vase. Vous eussiez dit d'une énorme pipe. Il étala sur la dalle un lit de glaise en lui donnant la forme d'une pelle, assit le pot de fleurs dans la partie la plus large, et fixa la branche de sureau sur la portion qui représentait le manche. Enfin il mit un pâtre de terre glaise à l'extrémité du tube en sureau, il y planta l'autre branche creuse, tout droit, en pratiquant un autre coude pour la joindre à la branche

1340 horizontale, en sorte que l'air, ou tel fluide ambiant donné, pût circuler dans cette machine improvisée, et courir depuis l'embouchure du tube vertical, à travers le canal intermédiaire, jusque dans le grand pot de fleurs vide.

1345 « Monsieur, cet appareil, dit-il à Raphaël avec le sérieux d'un académicien prononçant son discours de réception, est un des plus beaux titres du grand Pascal à notre admiration.

— Je ne comprends pas. »

1350 Le savant sourit. Il alla détacher d'un arbre fruitier une petite bouteille dans laquelle son pharmacien lui avait envoyé une liqueur où se prenaient les fourmis ; il en cassa le fond, se fit un entonnoir, l'adapta soigneusement au trou de la branche creuse qu'il avait fixée verticalement dans l'argile, en opposition au grand réservoir figuré par le pot de fleurs ; puis, au moyen d'un arrosoir, il y versa la quantité d'eau nécessaire

1. **Gnomon** : cadran solaire.

1355 pour qu'elle se trouvât également bord à bord et dans le grand vase et dans la petite embouchure circulaire du sureau. Raphaël pensait à sa Peau de chagrin.

« Monsieur, dit le mécanicien, l'eau passe encore aujourd'hui pour un corps incompressible, n'oubliez pas ce principe fondamental, néanmoins elle se comprime ; mais si légèrement, que nous devons compter sa faculté contractile comme zéro. Vous voyez la surface que présente l'eau arrivée à la superficie du pot de fleurs.

— Oui, monsieur.

1365 — Hé bien, supposez cette surface mille fois plus étendue que ne l'est l'orifice du bâton de sureau par lequel j'ai versé le liquide. Tenez, j'ôte l'entonnoir.

— D'accord.

— Hé bien, monsieur, si par un moyen quelconque j'augmente le volume de cette masse en introduisant encore de l'eau par l'orifice du petit tuyau, le fluide, contraint d'y descendre, montera dans le réservoir figuré par le pot de fleurs jusqu'à ce que le liquide arrive à un même niveau dans l'un et dans l'autre...

1375 — Cela est évident, s'écria Raphaël.

— Mais il y a cette différence, reprit le savant, que si la mince colonne d'eau ajoutée dans le petit tube vertical y présente une force égale au poids d'une livre par exemple, comme son action se transmettra fidèlement à la masse liquide et viendra réagir sur tous les points de la surface qu'elle présente dans le pot de fleurs, il s'y trouvera mille colonnes d'eau qui, tendant toutes à s'élever comme si elles étaient poussées par une force égale à celle qui fait descendre le liquide dans le bâton de sureau vertical, produiront nécessairement ici, dit
1385 Planchette en montrant à Raphaël l'ouverture du pot de fleurs, une puissance mille fois plus considérable que la puissance introduite là. »

Et le savant indiquait du doigt au marquis le tuyau de bois planté droit dans la glaise.

1390 « Cela est tout simple », dit Raphaël.

Planchette sourit.

« En d'autres termes, reprit-il avec cette ténacité de logique naturelle aux mathématiciens, il faudrait, pour repousser l'irrup-

1395 tion de l'eau, déployer, sur chaque partie de la grande surface,
 une force égale à la force agissant dans le conduit vertical ; in
 à cette différence près, que si la colonne liquide y est haute
 d'un pied, les mille petites colonnes de la grande surface n'y
 auront qu'une très faible élévation. Maintenant, dit Planchette
 1400 en donnant une chiquenaude à ses bâtons, remplaçons ce petit
 appareil grotesque par des tubes métalliques d'une force et
 d'une dimension convenables, si vous couvrez d'une forte pla-
 tine¹ mobile la surface fluide du grand réservoir, et qu'à cette
 platine vous en opposiez une autre dont la résistance et la
 1405 solidité soient à toute épreuve, si de plus vous m'accordez la
 puissance d'ajouter sans cesse de l'eau par le petit tube vertical
 à la masse liquide, l'objet, pris entre les deux plans solides,
 doit nécessairement céder à l'immense action qui le comprime
 indéfiniment. Le moyen d'introduire constamment de l'eau par
 le petit tube est une niaiserie en mécanique, ainsi que le mode
 1410 de transmettre la puissance de la masse liquide à une platine.
 Deux pistons et quelques soupapes suffisent. Concevez-vous
 alors, mon cher monsieur, dit-il en prenant le bras de Valentin,
 qu'il n'existe guère de substance qui, mise entre ces deux résis-
 tances indéfinies, ne soit contrainte à s'étaler.

1415 — Quoi ! l'auteur des *Lettres provinciales* a inventé... s'écria
 Raphaël.

— Lui seul, monsieur. La Mécanique ne connaît rien de plus
 simple ni de plus beau. Le principe contraire, l'expansibilité de
 l'eau a créé la machine à vapeur. Mais l'eau n'est expansible
 1420 qu'à un certain degré, tandis que son incompressibilité, étant
 une force en quelque sorte négative, se trouve nécessairement
 infinie.

— Si cette Peau s'étend, dit Raphaël, je vous promets d'éle-
 ver une statue colossale à Blaise Pascal, de fonder un prix de
 cent mille francs pour le plus beau problème de mécanique
 1425 résolu dans chaque période de dix ans, de doter vos cousines,
 arrière-cousines, enfin de bâtir un hôpital destiné aux mathé-
 maticiens devenus fous ou pauvres.

— Ce serait fort utile, dit Planchette. Monsieur, reprit-il avec
 1430 le calme d'un homme vivant dans une sphère tout intellec-

1. **Platine** : pièce plane, plaque.

tuelle, nous irons demain chez Spieghalter. Ce mécanicien distingué vient de fabriquer, d'après mes plans, une machine perfectionnée avec laquelle un enfant pourrait faire tenir mille bottes de foin dans son chapeau.

1435 — À demain, monsieur.

— À demain. »

« Parlez-moi de la Mécanique ! s'écria Raphaël. N'est-ce pas la plus belle de toutes les sciences ? L'autre avec ses onagres, ses classements, ses canards, ses genres et ses bocaux pleins
1440 de monstres, est tout au plus bon à marquer les points dans un billard public. »

Le lendemain, Raphaël tout joyeux vint chercher Planchette, et ils allèrent ensemble dans la rue de la Santé, nom de favorable augure. Chez Spieghalter, le jeune homme se trouva
1445 dans un établissement immense, ses regards tombèrent sur une multitude de forges rouges et rugissantes. C'était une pluie de feu, un déluge de clous, un océan de pistons, de vis, de leviers, de traverses, de limes, d'écrous, une mer de fontes, de bois, de soupapes et d'aciers en barres. La limaille prenait
1450 à la gorge. Il y avait du fer dans la température, les hommes étaient couverts de fer, tout puait le fer, le fer avait une vie, il était organisé, il se fluidifiait, marchait, pensait en prenant toutes les formes, en obéissant à tous les caprices. À travers les hurlements des soufflets, les *crescendo* des marteaux, les
1455 sifflements des tours qui faisaient grogner le fer, Raphaël arriva dans une grande pièce, propre et bien aérée, où il put contempler à son aise la presse¹ immense dont lui avait parlé Planchette. Il admira des espèces de madriers² en fonte, et des jumelles en fer unies par un indestructible noyau.

1460 « Si vous tourniez sept fois cette manivelle avec promptitude, lui dit Spieghalter en lui montrant un balancier de fer poli, vous feriez jaillir une planche d'acier en des milliers de jets qui vous entreraient dans les jambes comme des aiguilles.

— Peste ! » s'écria Raphaël.

1465 Planchette glissa lui-même la Peau de chagrin entre les deux platines de la presse souveraine, et, plein de cette sécu-

1. **Presse** : machine qui exerce une force sur un objet.

2. **Madriers** : grosses planches.

rité que donnent les convictions scientifiques, il manœuvra vivement le balancier.

« Couchez-vous tous, nous sommes morts », cria Spieghalter
1470 d'une voix tonnante en se laissant tomber lui-même à terre.

Un sifflement horrible retentit dans les ateliers. L'eau conte-
nue dans la machine brisa la fonte, produisit un jet d'une puis-
sance incommensurable, et se dirigea heureusement sur une
vieille forge qu'elle renversa, bouleversa, tordit comme une
1475 trombe entortille une maison et l'emporte avec elle.

« Oh ! dit tranquillement Planchette, le Chagrin est sain
comme mon œil ! Maître Spieghalter, il y avait une paille dans
votre fonte, ou quelque interstice dans le grand tube.

— Non, non, je connais ma fonte. Monsieur peut remporter
1480 son outil, le diable est logé dedans. »

L'Allemand saisit un marteau de forgeron, jeta la Peau sur
une enclume, et, de toute la force que donne la colère, déchar-
gea sur le talisman le plus terrible coup qui jamais eût mugit
dans ses ateliers.

1485 « Il n'y paraît seulement pas », s'écria Planchette en cares-
sant le chagrin rebelle.

Les ouvriers accoururent. Le contremaître prit la Peau et
la plongea dans le charbon de terre d'une forge. Tous, rangés
en demi-cercle autour du feu, attendirent avec impatience
1490 le jeu d'un énorme soufflet. Raphaël, Spieghalter, le profes-
seur Planchette occupaient le centre de cette foule noire et
attentive. En voyant tous ces yeux blancs, ces têtes poudrées
de fer, ces vêtements noirs et luisants, ces poitrines poilues,
Raphaël se crut transporté dans le monde nocturne et fantas-
1495 tique des ballades allemandes. Le contremaître saisit la Peau
avec des pinces après l'avoir laissée dans le foyer pendant
dix minutes.

« Rendez-la-moi », dit Raphaël.

Le contremaître la présenta par plaisanterie à Raphaël.
1500 Le marquis mania facilement la Peau froide et souple sous
ses doigts. Un cri d'horreur s'éleva, les ouvriers s'enfuirent,
Valentin resta seul avec Planchette dans l'atelier désert.

« Il y a décidément quelque chose de diabolique là-dedans,
s'écria Raphaël au désespoir. Aucune puissance humaine ne
1505 saurait donc me donner un jour de plus !

— Monsieur, j'ai tort, répondit le mathématicien d'un air contrit, nous devons soumettre cette Peau singulière à l'action d'un laminoir. Où avais-je les yeux en vous proposant une pression ?

1510 — C'est moi qui l'ai demandée », répliqua Raphaël.

Le savant respira comme un coupable acquitté par douze jurés. Cependant, intéressé par le problème étrange que lui offrait cette peau, il réfléchit un moment et dit : « Il faut traiter cette substance inconnue par des réactifs. Allons voir Japhet, la Chimie sera peut-être plus heureuse que la Mécanique. »

1515 Valentin mit son cheval au grand trot, dans l'espoir de rencontrer le fameux chimiste Japhet à son laboratoire.

« Hé bien, mon vieil ami, dit Planchette en apercevant Japhet assis dans un fauteuil et contemplant un précipité, comment va la Chimie ?

— Elle s'endort. Rien de neuf. L'Académie a cependant reconnu l'existence de la salicine. Mais la salicine, l'asparagine, la vauqueline, la digitaline¹ ne sont pas des découvertes.

1525 — Faute de pouvoir inventer des choses, dit Raphaël, il paraît que vous en êtes réduits à inventer des noms.

— Cela est pardieu vrai, jeune homme !

— Tiens, dit le professeur Planchette au chimiste, essaie de nous décomposer cette substance, si tu en extrais un principe quelconque, je le nomme d'avance la *diaboline*, car en voulant 1530 la comprimer, nous venons de briser une presse hydraulique.

— Voyons, voyons cela, s'écria joyeusement le chimiste, ce sera peut-être un nouveau corps simple.

— Monsieur, dit Raphaël, c'est tout simplement un morceau de peau d'âne.

1535 — Monsieur ? reprit gravement le célèbre chimiste.

— Je ne plaisante pas », répliqua le marquis en lui présentant la Peau de chagrin.

Le baron Japhet appliqua sur la Peau les houppes² nerveuses de sa langue si habile à déguster les sels, les acides, les alcalis, les gaz, et dit après quelques essais : « Point de goût ! Voyons, nous allons lui faire boire un peu d'acide phtorique. »

1. **Salicine, asparagine, vauqueline, digitaline** : substances chimiques.

2. **Houppes** : papilles.

Soumise à l'action de ce principe, si prompt à désorganiser les tissus animaux, la Peau ne subit aucune altération.

« Ce n'est pas du chagrin, s'écria le chimiste. Nous allons
1545 traiter ce mystérieux inconnu comme un minéral et lui donner sur le nez en le mettant dans un creuset infusible où j'ai précisément de la potasse rouge. »

Japhet sortit et revint bientôt.

« Monsieur, dit-il à Raphaël, laissez-moi prendre un mor-
1550 ceau de cette singulière substance, elle est si extraordinaire...

— Un morceau ! s'écria Raphaël, pas seulement la valeur d'un cheveu. D'ailleurs essayez », dit-il d'un air tout à la fois triste et gouguenard.

Le savant cassa un rasoir en voulant entamer la Peau, il tenta
1555 de la briser par une forte décharge d'électricité, puis il la soumit à l'action de la pile voltaïque, enfin les foudres de sa science échouèrent sur le terrible talisman. Il était sept heures du soir. Planchette, Japhet et Raphaël, ne s'apercevant pas de la fuite du temps, attendaient le résultat d'une dernière expérience. Le cha-
1560 grin sortit victorieux d'un épouvantable choc auquel il avait été soumis, grâce à une quantité raisonnable de chlorure d'azote.

« Je suis perdu ! s'écria Raphaël. Dieu est là. Je vais mourir. »

Il laissa les deux savants stupéfaits.

« Gardons-nous bien de raconter cette aventure à l'Acadé-
1565 mie, nos collègues s'y moqueraient de nous », dit Planchette au chimiste après une longue pause pendant laquelle ils se regardèrent sans oser se communiquer leurs pensées.

Les deux savants étaient comme des chrétiens sortant de leurs tombes sans trouver un Dieu dans le ciel. La science ?
1570 impuissante ! Les acides ? eau claire ! La potasse rouge ? déshonorée ! La pile voltaïque et la foudre ? deux bilboquets !

« Une presse hydraulique fendue comme une mouillette ! ajouta Planchette.

— Je crois au diable, dit le baron Japhet après un moment
1575 de silence.

— Et moi à Dieu », répondit Planchette.

Tous deux étaient dans leur rôle. Pour un mécanicien, l'univers est une machine qui veut un ouvrier ; pour la chimie, cette œuvre d'un démon qui va décomposant tout, le monde
1580 est un gaz doué de mouvement.

« Nous ne pouvons pas nier le fait, reprit le chimiste.

— Bah ! pour nous consoler, messieurs les doctrinaires ont créé ce nébuleux axiome¹ : “Bête comme un fait.”

— Ton axiome, répliqua le chimiste, me semble, à moi, fait
1585 comme une bête. »

Ils se prirent à rire, et dînèrent en gens qui ne voyaient plus qu'un phénomène dans un miracle.

En rentrant chez lui, Valentin était en proie à une rage froide ; il ne croyait plus à rien, ses idées se brouillaient dans
1590 sa cervelle, tournoyaient et vacillaient comme celles de tout homme en présence d'un fait impossible. Il avait cru volontiers à quelque défaut secret dans la machine de Spieghalter, l'impuissance de la science et du feu ne l'étonnait pas ; mais la souplesse de la Peau quand il la maniait, mais sa dureté
1595 lorsque les moyens de destruction mis à la disposition de l'homme étaient dirigés sur elle, l'épouvantaient. Ce fait incontestable lui donnait le vertige.

« Je suis fou, se dit-il. Quoi que depuis ce matin je sois à jeun, je n'ai ni faim ni soif, et je sens dans ma poitrine un
1600 foyer qui me brûle. »

Il remit la Peau de chagrin dans le cadre où elle avait été naguère enfermée, et après avoir décrit par une ligne d'encre rouge le contour actuel du talisman, il s'assit dans son fauteuil.

« Déjà huit heures, s'écria-t-il. Cette journée a passé comme
1605 un songe. »

Il s'accouda sur le bras du fauteuil, s'appuya la tête dans sa main gauche, et resta perdu dans une de ces méditations funèbres, dans ces pensées dévorantes dont le secret est emporté par les condamnés à mort.

« Ah ! Pauline, s'écria-t-il, pauvre enfant ! il y a des abîmes que l'amour ne saurait franchir, malgré la force de ses ailes. »
En ce moment il entendit très distinctement un soupir étouffé, et reconnut par un des plus touchants privilèges de la passion le souffle de sa Pauline. « Oh ! se dit-il, voilà mon arrêt. Si elle
1615 était là, je voudrais mourir dans ses bras. »

Un éclat de rire bien franc, bien joyeux, lui fit tourner la tête vers son lit, il vit à travers les rideaux diaphanes la figure de

1. **Axiome** : maxime, formule considérée comme vraie et admise par tous.

Pauline souriant comme un enfant heureux d'une malice qui réussit ; ses beaux cheveux formaient des milliers de boucles sur ses épaules ; elle était là semblable à une rose du Bengale sur un monceau de roses blanches.

« J'ai séduit Jonathas, dit-elle. Ce lit ne m'appartient-il pas, à moi qui suis ta femme ? Ne me gronde pas, chéri, je ne voulais que dormir près de toi, te surprendre. Pardonne-moi cette folie. » Elle sauta hors du lit par un mouvement de chatte, se montra radieuse dans ses mousselines, et s'assit sur les genoux de Raphaël : « De quel abîme parlais-tu donc, mon amour ? dit-elle en laissant voir sur son front une expression soucieuse.

1630 — De la mort.

— Tu me fais mal, répondit-elle. Il y a certaines idées auxquelles, nous autres, pauvres femmes, nous ne pouvons nous arrêter, elles nous tuent. Est-ce force d'amour ou manque de courage ? je ne sais. La mort ne m'effraie pas, reprit-elle en riant. Mourir avec toi, demain matin, ensemble, dans un dernier baiser, ce serait un bonheur. Il me semble que j'aurais encore vécu plus de cent ans. Qu'importe le nombre de jours, si, dans une nuit, dans une heure, nous avons épuisé toute une vie de paix et d'amour ?

1640 — Tu as raison, le ciel parle par ta jolie bouche. Donne que je la baise, et mourons, dit Raphaël.

— Mourons donc », répondit-elle en riant.

Vers les neuf heures du matin, le jour passait à travers les fentes des persiennes ; amoindri par la mousseline des rideaux, il permettait encore de voir les riches couleurs du tapis et les meubles soyeux de la chambre où reposaient les deux amants. Quelques dorures étincelaient. Un rayon de soleil venait mourir sur le mol édredon que les jeux de l'amour avaient jeté par terre. Suspendue à une grande psyché¹, la robe de Pauline se dessinait comme une vaporeuse apparition. Les souliers mignons avaient été laissés loin du lit. Un rossignol vint se poser sur l'appui de la fenêtre, ses gazouillements répétés, le bruit de ses ailes soudainement déployées quand il s'envola, réveillèrent Raphaël.

1. **Psyché** : miroir.

1655 « Pour mourir, dit-il en achevant une pensée commencée
dans son rêve, il faut que mon organisation, ce mécanisme
de chair et d'os animé par ma volonté, et qui fait de moi un
individu *homme*, présente une lésion sensible. Les médecins
doivent connaître les symptômes de la vitalité attaquée, et
1660 pouvoir me dire si je suis en santé ou malade. »

Il contempla sa femme endormie qui lui tenait la tête,
exprimant ainsi pendant le sommeil les tendres sollicitudes
de l'amour. Gracieusement étendue comme un jeune enfant et
le visage tourné vers lui, Pauline semblait le regarder encore
1665 en lui tendant une jolie bouche entr'ouverte par un souffle
égal et pur. Ses petites dents de porcelaine relevaient la rou-
geur de ses lèvres fraîches sur lesquelles errait un sourire ;
l'incarnat de son teint était plus vif, et la blancheur en était
pour ainsi dire plus blanche en ce moment qu'aux heures
1670 les plus amoureuses de la journée. Son gracieux abandon
si plein de confiance mêlait au charme de l'amour les ado-
rables attraits de l'enfance endormie. Les femmes, même les
plus naturelles, obéissent encore pendant le jour à certaines
conventions sociales qui enchaînent les naïves expansions de
1675 leur âme ; mais le sommeil semble les rendre à la soudaineté
de vie qui décore le premier âge : Pauline ne rougissait de
rien, comme une de ces chères et célestes créatures chez qui
la raison n'a encore jeté ni pensées dans les gestes, ni secrets
dans le regard. Son profil se détachait vivement sur la fine
1680 batiste des oreillers, de grosses ruches de dentelle mêlées à
ses cheveux en désordre lui donnaient un petit air mutin ;
mais elle s'était endormie dans le plaisir, ses longs cils étaient
appliqués sur sa joue comme pour garantir sa vue d'une lueur
trop forte ou pour aider à ce recueillement de l'âme quand
1685 elle essaie de retenir une volupté parfaite, mais fugitive ; son
oreille mignonne, blanche et rouge, encadrée par une touffe
de cheveux et dessinée dans une coque de malines, eût rendu
fou d'amour un artiste, un peintre, un vieillard, eût peut-être
restitué la raison à quelque insensé. Voir sa maîtresse endor-
1690 mie, rieuse dans un songe, paisible sous votre protection, vous
aimant même en rêve, au moment où la créature semble cesser
d'être, et vous offrant encore une bouche muette qui dans
le sommeil vous parle du dernier baiser ! voir une femme

1695 confiante, demi-nue, mais enveloppée dans son amour comme
dans un manteau, et chaste au sein du désordre ; admirer ses
vêtements épars, un bas de soie rapidement quitté la veille
pour vous plaire, une ceinture dénouée qui vous accuse une
foi infinie, n'est-ce pas une joie sans nom ? Cette ceinture est
un poème entier : la femme qu'elle protégeait n'existe plus,
1700 elle vous appartient, elle est devenue *vous* ; désormais la tra-
hir, c'est se blesser soi-même. Raphaël attendri contempla
cette chambre chargée d'amour, pleine de souvenirs, où le
jour prenait des teintes voluptueuses, et revint à cette femme
aux formes pures, jeunes, aimante encore, dont surtout les
1705 sentiments étaient à lui sans partage. Il désira vivre toujours.
Quand son regard tomba sur Pauline, elle ouvrit aussitôt les
yeux comme si un rayon de soleil l'eût frappée.

« Bonjour, ami ! dit-elle en souriant. Es-tu beau, méchant ! »

1710 Ces deux têtes empreintes d'une grâce due à l'amour, à
la jeunesse, au demi-jour et au silence formaient une de ces
divines scènes dont la magie passagère n'appartient qu'aux
premiers jours de la passion, comme la naïveté, la candeur
sont les attributs de l'enfance. Hélas ! ces joies printanières
de l'amour, de même que les rires de notre jeune âge, doivent
1715 s'enfuir et ne plus vivre que dans notre souvenir pour nous
désespérer ou nous jeter quelque parfum consolateur, selon
les caprices de nos méditations secrètes.

« Pourquoi t'es-tu réveillée ? dit Raphaël. J'avais tant de
plaisir à te voir endormie, j'en pleurais.

1720 — Et moi aussi, répondit-elle, j'ai pleuré cette nuit en te
contemplant dans ton repos, mais non pas de joie. Écoute,
mon Raphaël, écoute-moi ? Lorsque tu dors, ta respiration n'est
pas franche, il y a dans ta poitrine quelque chose qui résonne,
et qui m'a fait peur. Tu as pendant ton sommeil une petite
1725 toux sèche, absolument semblable à celle de mon père qui
meurt d'une phtisie. J'ai reconnu dans le bruit de tes poumons
quelques-uns des effets bizarres de cette maladie. Puis tu avais
la fièvre, j'en suis sûre, ta main était moite et brûlante. Chéri !
tu es jeune, dit-elle en frissonnant, tu pourrais te guérir encore
1730 si, par malheur... Mais non, s'écria-t-elle joyeusement, il n'y a
pas de malheur, la maladie se gagne, disent les médecins. »
De ses deux bras, elle enlaça Raphaël, saisit sa respiration par

un de ces baisers dans lesquels l'âme arrive : « Je ne désire pas vivre vieille, dit-elle. Mourons jeunes tous deux, et allons dans le ciel les mains pleines de fleurs.

— Ces projets-là se font toujours quand nous sommes en bonne santé », répondit Raphaël en plongeant ses mains dans la chevelure de Pauline ; mais il eut alors un horrible accès de toux, de ces toux graves et sonores qui semblent sortir d'un cercueil, qui font pâlir le front des malades et les laissent tremblants, tout en sueur, après avoir remué leurs nerfs, ébranlé leurs côtes, fatigué leur moelle épinière, et imprimé je ne sais quelle lourdeur à leurs veines. Raphaël abattu, pâle, se coucha lentement, affaissé comme un homme dont toute la force s'est dissipée dans un dernier effort. Pauline le regarda d'un œil fixe, agrandi par la peur, et resta immobile, blanche, silencieuse.

« Ne faisons plus de folies, mon ange », dit-elle en voulant cacher à Raphaël les horribles pressentiments qui l'agitaient. Elle se voila la figure de ses mains, car elle apercevait le hideux squelette de la MORT. La tête de Raphaël était devenue livide et creuse comme un crâne arraché aux profondeurs d'un cimetière pour servir aux études de quelque savant. Pauline se souvenait de l'exclamation échappée la veille à Valentin, et se dit à elle-même : « Oui, il y a des abîmes que l'amour ne peut pas traverser, mais il doit s'y ensevelir. »

Quelques jours après cette scène de désolation, Raphaël se trouva par une matinée du mois de mars assis dans un fauteuil, entouré de quatre médecins qui l'avaient fait placer au jour devant la fenêtre de sa chambre, et tour à tour lui tâtaient le pouls, le palpaient, l'interrogeaient avec une apparence d'intérêt. Le malade épiait leurs pensées en interprétant et leurs gestes et les moindres plis qui se formaient sur leurs fronts. Cette consultation était sa dernière espérance. Ces juges suprêmes allaient lui prononcer un arrêt de vie ou de mort. Aussi, pour arracher à la science humaine son dernier mot, Valentin avait-il convoqué les oracles de la médecine moderne. Grâce à sa fortune et à son nom, les trois systèmes entre lesquels flottent les connaissances humaines étaient là devant lui. Trois de ces docteurs portaient avec eux toute la philosophie médicale, en représentant le combat que se

livrent la Spiritualité, l'Analyse et je ne sais quel Éclectisme¹
 railleur. Le quatrième médecin était Horace Bianchon, homme
 plein d'avenir et de science, le plus distingué peut-être des
 1775 nouveaux médecins, sage et modeste député de la studieuse
 jeunesse qui s'apprête à recueillir l'héritage des trésors amas-
 sés depuis cinquante ans par l'École de Paris, et qui bâtera
 peut-être le monument pour lequel les siècles précédents
 ont apporté tant de matériaux divers. Ami du marquis et de
 1780 Rastignac, il lui avait donné ses soins depuis quelques jours,
 et l'aidait à répondre aux interrogations des trois professeurs
 auxquels il expliquait parfois, avec une sorte d'insistance, les
 diagnostics qui lui semblaient révéler une phtisie pulmonaire.

« Vous avez sans doute fait beaucoup d'excès, mené une
 1785 vie dissipée, vous vous êtes livré à de grands travaux d'in-
 telligence ? dit à Raphaël celui des trois célèbres docteurs
 dont la tête carrée, la figure large, l'énergique organisation,
 paraissaient annoncer un génie supérieur à celui de ses deux
 antagonistes.

1790 — J'ai voulu me tuer par la débauche après avoir travaillé
 pendant trois ans à un vaste ouvrage dont vous vous occu-
 perez peut-être un jour », lui répondit Raphaël.

Le grand docteur hocha la tête en signe de contentement,
 et comme s'il se fût dit en lui-même : « J'en étais sûr ! »

1795 Ce docteur était l'illustre Brisset, le chef des organistes², le
 successeur des Cabanis et des Bichat, le médecin des esprits
 positifs et matérialistes, qui voient en l'homme un être fini,
 uniquement sujet aux lois de sa propre organisation, et dont
 l'état normal ou les anomalies délétères s'expliquent par des
 1800 causes évidentes.

À cette réponse, Brisset regarda silencieusement un homme
 de moyenne taille dont le visage empourpré, l'œil ardent,
 semblaient appartenir à quelque satyre antique, et qui, le dos
 appuyé sur le coin de l'embrasure, contemplant attentivement
 1805 Raphaël sans mot dire. Homme d'exaltation et de croyance, le
 docteur Caméristus, chef des vitalistes³, le poétique défenseur

1. **Éclectisme** : attitude qui consiste à s'intéresser à tous les domaines, ou, dans un domaine particulier, à tous les sujets.

2. **Organistes** : médecins qui pensent que la cause de la maladie est physique.

3. **Vitalistes** : médecins qui pensent que la maladie vient de l'âme.

des doctrines abstraites de Van Helmont, voyait dans la vie humaine un principe élevé, secret, un phénomène inexplicable qui se joue des bistouris, trompe la chirurgie, échappe aux
 1810 médicaments de la pharmaceutique, aux x de l'algèbre, aux démonstrations de l'anatomie, et se rit de nos efforts ; une espèce de flamme intangible, invisible, soumise à quelque loi divine, et qui reste souvent au milieu d'un corps condamné par nos arrêts, comme elle déserte aussi les organisations les
 1815 plus viables.

Un sourire sardonique errait sur les lèvres du troisième, le docteur Maugredie, esprit distingué, mais pyrrhonien¹ et moqueur, qui ne croyait qu'au scalpel, concédait à Brisset la mort d'un homme qui se portait à merveille, et reconnaissait
 1820 avec Caméristus qu'un homme pouvait vivre encore après sa mort. Il trouvait du bon dans toutes les théories, n'en adoptait aucune, prétendait que le meilleur système médical était de n'en point avoir, et de s'en tenir aux faits. Panurge de l'école, roi de l'observation, ce grand explorateur, ce grand railleur,
 1825 l'homme des tentatives désespérées, examinait la Peau de chagrin.

« Je voudrais bien être témoin de la coïncidence qui existe entre vos désirs et son rétrécissement, dit-il au marquis.

— À quoi bon ? s'écria Brisset.

1830 — À quoi bon ? répéta Caméristus.

— Ah ! vous êtes d'accord, répondit Maugredie.

— Cette contraction est toute simple, ajouta Brisset.

— Elle est surnaturelle, dit Caméristus.

— En effet, répliqua Maugredie en affectant un air grave et
 1835 rendant à Raphaël sa Peau de chagrin, le racornissement du cuir est un fait inexplicable et cependant naturel, qui, depuis l'origine du monde, fait le désespoir de la médecine et des jolies femmes. »

À force d'examiner les trois docteurs, Valentin ne découvrit
 1840 en eux aucune sympathie pour ses maux. Tous trois, silencieux à chaque réponse, le toisaient avec indifférence et le questionnaient sans le plaindre. La nonchalance perçait à travers leur politesse. Soit certitude, soit réflexion, leurs paroles étaient si

1. **Pyrrhonien** : qui concerne la philosophie de Pyrrhon (voir note 1, p. 77).

rare, si indolentes, que par moments Raphaël les crut distraits.
1845 De temps à autre, Brisset seul répondait : « Bon ! bien ! » à tous
les symptômes désespérants dont l'existence était démontrée
par Bianchon. Caméristus demeurait plongé dans une pro-
fonde rêverie, Maugredie ressemblait à un auteur comique
1850 étudiant deux originaux pour les transporter fidèlement sur
la scène. La figure d'Horace trahissait une peine profonde,
un attendrissement plein de tristesse. Il était médecin depuis
trop peu de temps pour être insensible devant la douleur et
impassible près d'un lit funèbre ; il ne savait pas éteindre dans
ses yeux les larmes amies qui empêchent un homme de voir
1855 clair et de saisir, comme un général d'armée, le moment pro-
pice à la victoire, sans écouter les cris des moribonds. Après
être restés pendant une demi-heure environ à prendre en
quelque sorte la mesure de la maladie et du malade, comme
un tailleur prend la mesure d'un habit à un jeune homme qui
1860 lui commande ses vêtements de noces, ils dirent quelques
lieux communs, parlèrent même des affaires publiques ; puis
ils voulurent passer dans le cabinet de Raphaël pour se com-
muniquer leurs idées et rédiger la sentence.

« Messieurs, leur dit Valentin, ne puis-je donc assister au
1865 débat ? »

À ce mot, Brisset et Maugredie se récrièrent vivement, et,
malgré les instances de leur malade, ils se refusèrent à déli-
bé rer en sa présence. Raphaël se soumit à l'usage, en pensant
qu'il pouvait se glisser dans un couloir d'où il entendrait faci-
1870 lement les discussions médicales auxquelles les trois profes-
seurs allaient se livrer.

« Messieurs, dit Brisset en entrant, permettez-moi de vous
donner promptement mon avis. Je ne veux ni vous l'imposer,
ni le voir controversé : d'abord il est net, précis, et résulte
1875 d'une similitude complète entre un de mes malades et le
sujet que nous avons été appelés à examiner ; puis, je suis
attendu à mon hospice. L'importance du fait qui y réclame
ma présence m'excusera de prendre le premier la parole. Le
sujet qui nous occupe est également fatigué par des travaux
1880 intellectuels... Qu'a-t-il donc fait, Horace ? dit-il en s'adressant
au jeune médecin.

— Une théorie de la volonté.

— Ah ! diable, mais c'est un vaste sujet. Il est fatigué, dis-je, par des excès de pensée, par des écarts de régime, par l'emploi
 1885 répété de stimulants trop énergiques. L'action violente du corps
 et du cerveau a donc vicié le jeu de tout l'organisme. Il est facile,
 messieurs, de reconnaître, dans les symptômes de la face et
 du corps, une irritation prodigieuse à l'estomac, la névrose du
 1890 grand sympathique, la vive sensibilité de l'épigastre, et le res-
 serrement des hypocondres¹. Vous avez remarqué la grosseur et
 la saillie du foie. Enfin M. Bianchon a constamment observé les
 digestions de son malade, et nous a dit qu'elles étaient difficiles,
 laborieuses. À proprement parler, il n'existe plus d'estomac ;
 l'homme a disparu. L'intellect est atrophié² parce que l'homme
 1895 ne digère plus. L'altération progressive de l'épigastre, centre
 de la vie, a vicié tout le système. De là partent des irradiations
 constantes et flagrantes, le désordre a gagné le cerveau par
 le plexus nerveux, d'où l'irritation excessive de cet organe. Il
 y a monomanie. Le malade est sous le poids d'une idée fixe.
 1900 Pour lui cette Peau de chagrin se rétrécit réellement, peut-être
 a-t-elle toujours été comme nous l'avons vue ; mais, qu'il se
 contracte ou non, ce *chagrin* est pour lui la mouche que certain
 grand vizir avait sur le nez. Mettez promptement des sang-
 sues à l'épigastre, calmez l'irritation de cet organe où l'homme
 1905 tout entier réside, tenez le malade au régime, la monomanie
 cessera. Je n'en dirai pas davantage au docteur Bianchon ; il
 doit saisir l'ensemble et les détails du traitement. Peut-être y
 a-t-il complication de maladie, peut-être les voies respiratoires
 sont-elles également irritées ; mais je crois le traitement de
 1910 l'appareil intestinal beaucoup plus important, plus nécessaire,
 plus urgent que ne l'est celui des poumons. L'étude tenace de
 matières abstraites et quelques passions violentes ont produit
 de graves perturbations dans ce mécanisme vital ; cependant
 1915 il est temps encore d'en redresser les ressorts, rien n'y est trop
 fortement adultéré. Vous pouvez donc facilement sauver votre
 ami, dit-il à Bianchon.

— Notre savant collègue prend l'effet pour la cause, répondit Caméristus. Oui, les altérations si bien observées par lui

1. **Épigastre et hypocondres** : parties de l'abdomen.

2. **Atrophié** : diminué.

1920 existent chez le malade, mais l'estomac n'a pas graduellement
établi des irradiations dans l'organisme et vers le cerveau,
comme une fêlure étend autour d'elle des rayons dans une
vitre. Il a fallu un coup pour trouer le vitrail ; ce coup, qui
l'a porté ? le savons-nous ? avons-nous suffisamment observé
le malade ? connaissons-nous tous les accidents de sa vie ?
1925 Messieurs, le principe vital, l'*archée* de Van Helmont est atteint
en lui, la vitalité même est attaquée dans son essence, l'étin-
celle divine, l'intelligence transitoire qui sert comme de lien
à la machine et qui produit la volonté, la science de la vie,
1930 a cessé de régulariser les phénomènes journaliers du méca-
nisme et les fonctions de chaque organe ; de là proviennent
les désordres si bien appréciés par mon docte confrère. Le
mouvement n'est pas venu de l'épigastre au cerveau, mais du
cerveau vers l'épigastre. Non, dit-il en se frappant avec force
la poitrine, non, je ne suis pas un estomac fait homme ! Non,
1935 tout n'est pas là. Je ne me sens pas le courage de dire que si j'ai
un bon épigastre, le reste est de forme. Nous ne pouvons pas,
reprit-il plus doucement, soumettre à une même cause phy-
sique et à un traitement uniforme les troubles graves qui sur-
viennent chez les différents sujets plus ou moins sérieusement
1940 atteints. Aucun homme ne se ressemble. Nous avons tous des
organes particuliers, diversement affectés, diversement nourris,
propres à remplir des missions différentes, et à développer des
thèmes nécessaires à l'accomplissement d'un ordre de choses
qui nous est inconnu. La portion du grand tout, qui par une
1945 haute volonté vient opérer, entretenir en nous le phénomène
de l'animation, se formule d'une manière distincte dans chaque
homme, et fait de lui un être en apparence fini, mais qui par
un point coexiste à une cause infinie. Aussi, devons-nous étu-
dier chaque sujet séparément, le pénétrer, reconnaître en quoi
1950 consiste sa vie, quelle en est la puissance. Depuis la mollesse
d'une éponge mouillée jusqu'à la dureté d'une pierre ponce,
il y a des nuances infinies. Voilà l'homme. Entre les organisa-
tions spongieuses des lymphatiques et la vigueur métallique
des muscles de quelques hommes destinés à une longue vie,
1955 que d'erreurs ne commettra pas le système unique, implacable,
de la guérison par l'abattement, par la prostration des forces
humaines que vous supposez toujours irritées ! Ici donc, je

voudrais un traitement tout moral, un examen approfondi de l'être intime. Allons chercher la cause du mal dans les entrailles de l'âme et non dans les entrailles du corps ! Un médecin est un être inspiré, doué d'un génie particulier, à qui Dieu concède le pouvoir de lire dans la vitalité, comme il donne aux prophètes des yeux pour contempler l'avenir, au poète la faculté d'évoquer la nature, au musicien celle d'arranger les sons dans un ordre harmonieux dont le type est en haut, peut-être !...

— Toujours sa médecine absolutiste, monarchique et religieuse, dit Brisset en murmurant.

— Messieurs, reprit promptement Maugredie en couvrant avec promptitude l'exclamation de Brisset, ne perdons pas de vue le malade... »

« Voilà donc où en est la science ! s'écria tristement Raphaël. Ma guérison flotte entre un rosaire et un chapelet de sangsues, entre le bistouri de Dupuytren¹ et la prière du prince de Hohenlohe² ! Sur la ligne qui sépare le fait de la parole, la matière de l'esprit, Maugredie est là, doutant. Le *oui* et *non* humain me poursuit partout ! Toujours le *Carymary*, *Carymara* de Rabelais : je suis spirituellement malade, *carymary* ! ou matériellement malade, *carymara* ! Dois-je vivre ? ils l'ignorent. Au moins Planchette était-il plus franc, en me disant : "Je ne sais pas." »

En ce moment, Valentin entendit la voix du docteur Maugredie.

« Le malade est monomane, eh bien, d'accord, s'écria-t-il, mais il a deux cent mille livres de rente, ces monomanes-là sont fort rares, et nous leur devons au moins un avis. Quant à savoir si son épigastre a réagi sur le cerveau, ou le cerveau sur son épigastre, nous pourrions peut-être vérifier le fait, quand il sera mort. Résumons-nous donc. Il est malade, le fait est incontestable. Il lui faut un traitement quelconque. Laissons les doctrines. Mettons-lui des sangsues pour calmer l'irritation intestinale et la névrose sur l'existence desquelles nous sommes d'accord, puis envoyons-le aux eaux³ : nous agirons

1. **Guillaume Dupuytren** (1777-1835) : anatomiste du XIX^e siècle.

2. **Prince de Hohenlohe** (1746-1818) : prince et prêtre allemand du XIX^e siècle, capable d'opérer des guérisons.

3. **Eaux** : ici, établissements utilisant les eaux thermales, réputées guérir un certain nombre de maladies.

à la fois d'après les deux systèmes. S'il est pulmonique, nous ne pouvons guère le sauver, ainsi... »

1995 Raphaël quitta promptement le couloir et vint se remettre dans son fauteuil. Bientôt les quatre médecins sortirent du cabinet. Horace porta la parole et lui dit : « Ces messieurs ont unanimement reconnu la nécessité d'une application immédiate de sangsues à l'estomac, et l'urgence d'un traitement à la fois physique et moral. D'abord un régime diététique, afin
2000 de calmer l'irritation de votre organisme. »

Ici Brisset fit un signe d'approbation.

« Puis, un régime hygiénique pour régir votre moral. Ainsi nous vous conseillons unanimement d'aller aux eaux d'Aix en Savoie, ou à celles du Mont-Dore en Auvergne, si vous les
2005 préférez ; l'air et les sites de la Savoie sont plus agréables que ceux du Cantal, mais vous suivrez votre goût. »

Là, le docteur Caméristus laissa échapper un geste d'assentiment.

« Ces messieurs, reprit Bianchon, ayant reconnu de légères
2010 altérations dans l'appareil respiratoire, sont tombés d'accord sur l'utilité de mes prescriptions antérieures. Ils pensent que votre guérison est facile et dépendra de l'emploi sagement alternatif de ces divers moyens... Et...

— Et voilà pourquoi votre fille est muette¹, dit Raphaël
2015 en souriant et en attirant Horace dans son cabinet pour lui remettre le prix de cette inutile consultation.

— Ils sont logiques, lui répondit le jeune médecin. Caméristus sent, Brisset examine, Maugredie doute. L'homme n'a-t-il pas une âme, un corps et une raison ? L'une de ces trois
2020 causes premières agit en nous d'une manière plus ou moins forte, et il y aura toujours de l'homme dans la science humaine. Crois-moi, Raphaël, nous ne guérissons pas, nous aidons à guérir. Entre la médecine de Brisset et celle de Caméristus, se
2025 trouve encore la médecine expectante² ; mais pour pratiquer celle-ci avec succès, il faudrait connaître son malade depuis dix ans. Il y a au fond de la médecine négation comme dans

1. « Et voilà pourquoi votre fille est muette » : citation ironique du *Médecin malgré lui* (1666) de Molière.

2. **Expectante** : qui attend avant d'agir.

toutes les sciences. Tâche donc de vivre sagement, essaie d'un voyage en Savoie ; le mieux est et sera toujours de se confier à la nature. »

2030 Un mois après, au retour de la promenade et par une belle soirée d'été, quelques-unes des personnes venues aux eaux d'Aix se trouvèrent réunies dans les salons du Cercle¹. Assis près d'une fenêtre et tournant le dos à l'assemblée, Raphaël resta longtemps seul, plongé dans une de ces rêveries machinales
2035 nales durant lesquelles nos pensées naissent, s'enchaînent, s'évanouissent sans revêtir de formes, et passent en nous comme de légers nuages à peine colorés. La tristesse est alors douce, la joie est vaporeuse, et l'âme est presque endormie. Se laissant aller à cette vie sensuelle, Valentin se baignait
2040 dans la tiède atmosphère du soir en savourant l'air pur et parfumé des montagnes, heureux de ne sentir aucune douleur et d'avoir enfin réduit au silence sa menaçante Peau de chagrin. Au moment où les teintes rouges du couchant s'éteignirent sur les cimes, la température fraîchit, il quitta sa place en
2045 poussant la fenêtre.

« Monsieur, lui dit une vieille dame, auriez-vous la complaisance de ne pas fermer la croisée ? Nous étouffons. »

Cette phrase déchira le tympan de Raphaël par des dissonances d'une aigreur singulière ; elle fut comme le mot que
2050 lâche imprudemment un homme à l'amitié duquel nous voulions croire, et qui détruit quelque douce illusion de sentiment en trahissant un abîme d'égoïsme. Le marquis jeta sur la vieille femme le froid regard d'un diplomate impassible, il appela un valet, et lui dit sèchement quand il arriva : « Ouvrez cette
2055 fenêtre ! »

À ces mots, une surprise insolite éclata sur tous les visages. L'assemblée se mit à chuchoter, en regardant le malade d'un air plus ou moins expressif, comme s'il eût commis quelque grave impertinence. Raphaël, qui n'avait pas entièrement dépouillé
2060 sa primitive timidité de jeune homme, eut un mouvement de honte ; mais il secoua sa torpeur, reprit son énergie et se demanda compte à lui-même de cette scène étrange. Soudain un rapide mouvement anima son cerveau, le passé lui apparut

1. **Cercle** : lieu où se réunit un groupe de personnes.

2065 dans une vision distincte où les causes du sentiment qu'il ins-
pirait saillirent en relief comme les veines d'un cadavre chez
lequel, par quelque savante injection, les naturalistes colorent
les moindres ramifications ; il se reconnut lui-même dans ce
tableau fugitif, y suivit son existence, jour par jour, pensée à
2070 pensée ; il s'y vit, non sans surprise, sombre et distrait, au sein de
ce monde rieur, toujours songeant à sa destinée, préoccupé de
son mal, paraissant dédaigner la causerie la plus insignifiante,
fuyant ces intimités éphémères qui s'établissent promptement
entre les voyageurs parce qu'ils comptent sans doute ne plus se
2075 rencontrer ; peu soucieux des autres, et semblable enfin à ces
rochers insensibles aux caresses comme à la furie des vagues.
Puis, par un rare privilège d'intuition, il lut dans toutes les âmes :
en découvrant sous la lueur d'un flambeau le crâne jaune, le pro-
fil sardonique d'un vieillard, il se rappela de lui avoir gagné son
argent sans lui avoir proposé de prendre sa revanche ; plus loin
2080 il aperçut une jolie femme dont les agaceries l'avaient trouvé
froid ; chaque visage lui reprochait un de ces torts inexplicables
en apparence, mais dont le crime gît toujours dans une invi-
sible blessure faite à l'amour-propre. Il avait involontairement
froissé toutes les petites vanités qui gravitaient autour de lui. Les
2085 convives de ses fêtes ou ceux auxquels il avait offert ses chevaux
s'étaient irrités de son luxe ; surpris de leur ingratitude, il leur
avait épargné ces espèces d'humiliations : dès lors ils s'étaient
crus méprisés et l'accusaient d'aristocratie. En sondant ainsi
les cœurs, il put en déchiffrer les pensées les plus secrètes ; il
2090 eut horreur de la société, de sa politesse, de son vernis. Riche
et d'un esprit supérieur, il était envié, haï ; son silence trompait
la curiosité, sa modestie semblait de la hauteur à ces gens mes-
quins et superficiels. Il devina le crime latent, irrémis-¹, dont
il était coupable envers eux : il échappait à la juridiction de leur
2095 médiocrité. Rebelle à leur despotisme inquisiteur, il savait se
passer d'eux ; pour se venger de cette royauté clandestine, tous
s'étaient instinctivement ligués pour lui faire sentir leur pouvoir,
le soumettre à quelque ostracisme², et lui apprendre qu'eux aussi
pouvaient se passer de lui. Pris de pitié d'abord à cette vue du

1. **Irrémis-sible** : qui ne peut pas être pardonné.

2. **Ostracisme** : rejet.

2100 monde, il frémit bientôt en pensant à la souple puissance qui
lui soulevait ainsi le voile de chair sous lequel est ensevelie la
nature morale, et ferma les yeux comme pour ne plus rien voir.
Tout à coup un rideau noir fut tiré sur cette sinistre fantasma-
2105 gorie de vérité, mais il se trouva dans l'horrible isolement qui
attend les puissances et les dominations. En ce moment, il eut
un violent accès de toux. Loin de recueillir une seule de ces
paroles indifférentes en apparence, mais qui du moins simulent
une espèce de compassion polie chez les personnes de bonne
2110 compagnie rassemblées par hasard, il entendit des interjections
hostiles et des plaintes murmurées à voix basse. La Société ne
daignait même plus se grimer pour lui, parce qu'il la devinait
peut-être. « Sa maladie est contagieuse. – Le président du Cercle
devrait lui interdire l'entrée du salon. – En bonne police, il est
2115 vraiment défendu de tousser ainsi. – Quand un homme est aussi
malade, il ne doit pas venir aux eaux. – Il me chassera d'ici. »
Raphaël se leva pour se dérober à la malédiction générale, et
se promena dans l'appartement. Il voulut trouver une protec-
tion, et revint près d'une jeune femme inoccupée à laquelle il
médita d'adresser quelques flatteries ; mais, à son approche, elle
2120 lui tourna le dos, et feignit de regarder les danseurs. Raphaël
craignit d'avoir déjà pendant cette soirée usé de son talisman ;
il ne se sentit ni la volonté, ni le courage d'entamer la conversa-
tion, quitta le salon et se réfugia dans la salle de billard. Là, per-
sonne ne lui parla, ne le salua, ne lui jeta le plus léger regard de
2125 bienveillance. Son esprit naturellement méditatif lui révéla, par
une intussusception¹, la cause générale et rationnelle de l'aver-
sion qu'il avait excitée. Ce petit monde obéissait, sans le savoir
peut-être, à la grande loi qui régit la haute société, dont la morale
implacable se développa tout entière aux yeux de Raphaël ; un
2130 regard rétrograde² lui en montra le type complet en Foedora. Il
ne devait pas rencontrer plus de sympathie pour ses maux chez
celle-ci, que, pour ses misères de cœur, chez celle-là. Le beau
monde bannit de son sein les malheureux, comme un homme de
santé vigoureuse expulse de son corps un principe morbifique³.

1. **Intussusception** : examen introspectif.

2. **Rétrograde** : rétrospectif, qui revient en arrière.

3. **Morbifique** : qui entraîne une maladie.

2135 Le monde abhorre les douleurs et les infortunes, il les redoute à l'égal des contagions, il n'hésite jamais entre elles et les vices : le vice est un luxe. Quelque majestueux que soit un malheur, la société sait l'amoin-drir, le ridiculiser par une épigramme ; elle dessine des caricatures pour jeter à la tête des rois déchus les

2140 affronts qu'elle croit avoir reçus d'eux ; semblable aux jeunes Romaines du Cirque, elle ne fait jamais grâce au gladiateur qui tombe ; elle vit d'or et de moquerie ; *Mort aux faibles !* est le vœu de cette espèce d'ordre équestre institué chez toutes les nations de la terre, car il s'élève partout des riches, et cette sentence est

2145 écrite au fond des cœurs pétris par l'opulence ou nourris par l'aristocratie. Rassemblez-vous des enfants dans un collège ? Cette image en raccourci de la société, mais image d'autant plus vraie qu'elle est plus naïve et plus franche, vous offre toujours de pauvres ilotes¹, créatures de souffrance et de douleur,

2150 incessamment placées entre le mépris et la pitié : l'Évangile leur promet le ciel. Descendez-vous plus bas sur l'échelle des êtres organisés ? Si quelque volatile est endolori parmi ceux d'une basse-cour, les autres le poursuivent à coups de bec, le plument et l'assassinent. Fidèle à cette charte de l'égoïsme, le

2155 monde prodigue ses rigueurs aux misères assez hardies pour venir affronter ses fêtes, pour chagriner ses plaisirs. Quiconque souffre de corps ou d'âme, manque d'argent ou de pouvoir, est un Paria. Qu'il reste dans son désert ; s'il en franchit les limites, il trouve partout l'hiver : froideur de regards, froideur de manières,

2160 de paroles, de cœur ; heureux, s'il ne récolte pas l'insulte là où pour lui devait éclore une consolation. Mourants, restez sur vos lits désertés. Vieillards, soyez seuls à vos froids foyers. Pauvres filles sans dot, gelez et brûlez dans vos greniers solitaires. Si le monde tolère un malheur, n'est-ce pas pour le façonner à son

2165 usage, en tirer profit, le bâter², lui mettre un mors³, une housse, le monter, en faire une joie ? Quinteuses⁴ demoiselles de compagnie, composez-vous de gais visages ! endurez les vapeurs de

1. **Ilotes** : esclaves, misérables.

2. **Bâter** : mettre un bât à une bête de somme, c'est-à-dire une selle lui permettant de transporter des charges.

3. **Mors** : élément du harnais qui passe dans la bouche du cheval et permet de diriger l'animal.

4. **Quinteuses** : colériques.

2170 votre prétendue bienfaitrice ; portez ses chiens ; rivales de ses
 griffons anglais, amusez-la, devinez-la, puis taisez-vous ! Et toi,
 roi des valets sans livrée, parasite effronté, laisse ton caractère à
 la maison ; digère comme digère ton amphitryon, pleure de ses
 pleurs, ris de son rire, tiens ses épigrammes pour agréables ; si
 tu veux en médire, attends sa chute. Ainsi le monde honore-t-il
 le malheur : il le tue ou le chasse, l'avilit ou le châtre.

2175 Ces réflexions sourdirent au cœur de Raphaël avec la
 promptitude d'une inspiration poétique ; il regarda autour
 de lui, et sentit ce froid sinistre que la société distille pour
 éloigner les misères, et qui saisit l'âme encore plus vivement
 que la bise de décembre ne glace le corps. Il se croisa les bras
 2180 sur la poitrine, s'appuya le dos à la muraille, et tomba dans
 une mélancolie profonde. Il songeait au peu de bonheur que
 cette épouvantable police¹ procure au monde. Qu'était-ce ?
 des amusements sans plaisir, de la gaieté sans joie, des fêtes
 sans jouissance, du délire sans volupté, enfin le bois ou les
 2185 cendres d'un foyer, mais sans une étincelle de flamme. Quand
 il releva la tête, il se vit seul, les joueurs avaient fui. « Pour
 leur faire adorer ma toux, il me suffirait de leur révéler mon
 pouvoir ! » se dit-il. À cette pensée, il jeta le mépris comme
 un manteau entre le monde et lui.

2190 Le lendemain, le médecin des eaux vint le voir d'un air
 affectueux et s'inquiéta de sa santé. Raphaël éprouva un mou-
 vement de joie en entendant les paroles amies qui lui furent
 adressées. Il trouva la physionomie du docteur empreinte de
 douceur et de bonté, les boucles de sa perruque blonde res-
 2195 piraient la philanthropie, la coupe de son habit carré, les plis
 de son pantalon, ses souliers larges comme ceux d'un *qua-*
*ker*², tout, jusqu'à la poudre circulairement semée par sa petite
 queue sur son dos légèrement voûté, trahissait un caractère
 apostolique³, exprimait la charité chrétienne et le dévouement
 2200 d'un homme qui, par zèle pour ses malades, s'était astreint à
 jouer le whist et le trictrac assez bien pour toujours gagner
 leur argent.

1. **Police** : ensemble des règles de comportement.

2. **Quaker** : membre d'un mouvement religieux pacifiste fondé au XVII^e siècle en Angleterre.

3. **Apostolique** : relatif aux apôtres.

« Monsieur le marquis, dit-il après avoir causé longtemps avec Raphaël, je vais sans doute dissiper votre tristesse. Maintenant, je connais assez votre constitution pour affirmer que les médecins de Paris, dont les grands talents me sont connus, se sont trompés sur la nature de votre maladie. À moins d'accident, monsieur le marquis, vous pouvez vivre la vie de Mathusalem. Vos poumons sont aussi forts que des soufflets de forge, et votre estomac ferait honte à celui d'une autruche ; mais si vous restez dans une température élevée, vous risquez d'être très proprement et promptement mis en terre sainte. Monsieur le marquis va me comprendre en deux mots. La chimie a démontré que la respiration constitue chez l'homme une véritable combustion dont le plus ou moins d'intensité dépend de l'affluence ou de la rareté des principes phlogistiques¹ amassés par l'organisme particulier à chaque individu. Chez vous, le phlogistique abonde ; vous êtes, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, suroxygéné par la complexion² ardente des hommes destinés aux grandes passions. En respirant l'air vif et pur qui accélère la vie chez les hommes à fibre molle, vous aidez encore à une combustion déjà trop rapide. Une des conditions de votre existence est donc l'atmosphère épaisse des étables, des vallées. Oui, l'air vital de l'homme dévoré par le génie se trouve dans les gras pâturages de l'Allemagne, à Baden-Baden, à Tœplitz. Si vous n'avez pas d'horreur de l'Angleterre, sa sphère brumeuse calmera votre incandescence ; mais nos eaux situées à mille pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée vous sont funestes. Tel est mon avis, dit-il en laissant échapper un geste de modestie ; je le donne contre nos intérêts, puisque, si vous le suivez, nous aurons le malheur de vous perdre. »

Sans ces derniers mots, Raphaël eût été séduit par la fausse bonhomie du mielleux médecin, mais il était trop profond observateur pour ne pas deviner à l'accent, au geste et au regard qui accompagnèrent cette phrase doucement railleuse, la mission dont le petit homme avait sans doute été chargé

1. **Phlogistiques** : du phlogistique, substance que l'on pensait nécessaire à la combustion.

2. **Complexion** : constitution physique d'une personne.

par l'assemblée de ses joyeux malades. Ces oisifs au teint fleuri, ces vieilles femmes ennuyées, ces Anglais nomades, ces petites maîtresses échappées à leurs maris et conduites aux eaux par leurs amants, entreprenaient donc d'en chasser un pauvre moribond débile, chétif, en apparence incapable de résister à une persécution journalière. Raphaël accepta le combat en voyant un amusement dans cette intrigue.

« Puisque vous seriez désolé de mon départ, répondit-il au docteur, je vais essayer de mettre à profit votre bon conseil tout en restant ici. Dès demain, j'y ferai construire une maison où nous modifierons l'air suivant votre ordonnance. »

Interprétant le sourire amèrement goguenard qui vint errer sur les lèvres de Raphaël, le médecin se contenta de le saluer, sans trouver un mot à lui dire.

Le lac du Bourget est une vaste coupe de montagnes tout ébréchée où brille, à sept ou huit cents pieds au-dessus de la Méditerranée, une goutte d'eau bleue comme ne l'est aucune eau dans le monde. Vu du haut de la Dent-du-Chat, ce lac est là comme une turquoise égarée. Cette jolie goutte d'eau a neuf lieues de contour, et dans certains endroits près de cinq cents pieds de profondeur. Être là dans une barque au milieu de cette nappe par un beau ciel, n'entendre que le bruit des rames, ne voir à l'horizon que des montagnes nuageuses, admirer les neiges étincelantes de la Maurienne française, passer tour à tour des blocs de granit vêtus de velours par des fougères ou par des arbustes nains, à de riantes collines ; d'un côté le désert, de l'autre une riche nature ; un pauvre assistant au dîner d'un riche ; ces harmonies et ces discordances composent un spectacle où tout est grand, où tout est petit. L'aspect des montagnes change les conditions de l'optique et de la perspective : un sapin de cent pieds vous semble un roseau, de larges vallées vous apparaissent étroites autant que des sentiers. Ce lac est le seul où l'on puisse faire une confidence de cœur à cœur. On y pense et on y aime. En aucun endroit vous ne rencontreriez une plus belle entente entre l'eau, le ciel, les montagnes et la terre. Il s'y trouve des baumes pour toutes les crises de la vie. Ce lieu garde le secret des douleurs, il les console, les amoindrit, et jette dans l'amour je ne sais quoi de grave, de recueilli, qui rend la passion plus

profonde, plus pure. Un baiser s'y agrandit. Mais c'est surtout le lac des souvenirs ; il les favorise en leur donnant la teinte de ses ondes, miroir où tout vient se réfléchir. Raphaël ne supportait son fardeau qu'au milieu de ce beau paysage, il y pouvait rester indolent, songeur, et sans désirs. Après la visite du docteur, il alla se promener et se fit débarquer à la pointe déserte d'une jolie colline sur laquelle est situé le village de Saint-Innocent. De cette espèce de promontoire, la vue embrasse les monts de Bugey, au pied desquels coule le Rhône, et le fond du lac ; mais de là Raphaël aimait à contempler, sur la rive opposée, l'abbaye mélancolique de Haute-Combe, sépulture des rois de Sardaigne prosternés devant les montagnes comme des pèlerins arrivés au terme de leur voyage. Un frissonnement égal et cadencé de rames troubla le silence de ce paysage et lui prêta une voix monotone, semblable aux psalmodies des moines. Étonné de rencontrer des promeneurs dans cette partie du lac ordinairement solitaire, le marquis examina, sans sortir de sa rêverie, les personnes assises dans la barque, et reconnut à l'arrière la vieille dame qui l'avait si durement interpellé la veille. Quand le bateau passa devant Raphaël, il ne fut salué que par la demoiselle de compagnie de cette dame, pauvre fille noble qu'il lui semblait voir pour la première fois. Déjà, depuis quelques instants, il avait oublié les promeneurs, promptement disparus derrière le promontoire, lorsqu'il entendit près de lui le frôlement d'une robe et le bruit de pas légers. En se retournant, il aperçut la demoiselle de compagnie ; à son air contraint, il devina qu'elle voulait lui parler, et s'avança vers elle. Âgée d'environ trente-six ans, grande et mince, sèche et froide, elle était, comme toutes les vieilles filles, assez embarrassée de son regard, qui ne s'accordait plus avec une démarche indécise, gênée, sans élasticité. Tout à la fois vieille et jeune, elle exprimait par une certaine dignité de maintien le haut prix qu'elle attachait à ses trésors et à ses perfections. Elle avait d'ailleurs les gestes discrets et monastiques des femmes habituées à se chérir elles-mêmes, sans doute pour ne pas faillir à leur destinée d'amour.

« Monsieur, votre vie est en danger, ne venez plus au Cercle, dit-elle à Raphaël en faisant quelques pas en arrière, comme si déjà sa vertu se trouvait compromise.

— Mais, mademoiselle, répondit Valentin en souriant, de grâce expliquez-vous plus clairement, puisque vous avez daigné venir jusqu'ici...

— Ah ! reprit-elle, sans le puissant motif qui m'amène, je n'aurais pas risqué d'encourir la disgrâce de Mme la comtesse, car si elle savait jamais que je vous ai prévenu...

— Et qui le lui dirait, mademoiselle ? s'écria Raphaël.

— C'est vrai, répondit la vieille fille en lui jetant le regard tremblotant d'une chouette mise au soleil. Mais pensez à vous, reprit-elle ; plusieurs jeunes gens qui veulent vous chasser des eaux se sont promis de vous provoquer, de vous forcer à vous battre en duel. »

La voix de la vieille dame retentit dans le lointain.

« Mademoiselle, dit le marquis, ma reconnaissance... »

2330 Sa protectrice s'était déjà sauvée en entendant la voix de sa maîtresse qui, derechef, glapissait dans les rochers.

« Pauvre fille ! les misères s'entendent et se secourent toujours », pensa Raphaël en s'asseyant au pied de son arbre.

2335 La clef de toutes les sciences est sans contredit le point d'interrogation, nous devons la plupart des grandes découvertes au : « Comment ? » et la sagesse dans la vie consiste peut-être à se demander à tout propos : « Pourquoi ? » Mais aussi cette factice prescience détruit-elle nos illusions. Ainsi, Valentin ayant pris, sans préméditation de philosophie, la bonne action
2340 de la vieille fille pour texte de ses pensées vagabondes, la trouva pleine de fiel.

« Que je sois aimé d'une demoiselle de compagnie, se dit-il, il n'y a rien là d'extraordinaire : j'ai vingt-sept ans, un titre et deux cent mille livres de rente ! Mais que sa maîtresse, qui
2345 dispute aux chattes la palme de l'hydrophobie¹, l'ait menée en bateau, près de moi, n'est-ce pas chose étrange et merveilleuse ? Ces deux femmes, venues en Savoie pour y dormir comme des marmottes, et qui demandent à midi s'il est jour, se seraient levées avant huit heures aujourd'hui pour faire du
2350 hasard en se mettant à ma poursuite ? »

Bientôt cette vieille fille et son ingénuité quadragénaire fut à ses yeux une nouvelle transformation de ce monde artificieux

1. **Hydrophobie** : peur de l'eau.

et taquin, une ruse mesquine, un complot maladroït, une poutillerie de prêtre ou de femme. Le duel était-il une fable, ou
2355 voulait-on seulement lui faire peur ? Insolentes et tracassières
comme des mouches, ces âmes étroites avaient réussi à piquer
sa vanité, à réveiller son orgueil, à exciter sa curiosité. Ne vou-
lant ni devenir leur dupe, ni passer pour un lâche, et amusé
2360 peut-être par ce petit drame, il vint au Cercle le soir même. Il
se tint debout, accoudé sur le marbre de la cheminée, et resta
tranquille au milieu du salon principal, en s'étudiant à ne don-
ner aucune prise sur lui ; mais il examinait les visages, et défiait
en quelque sorte l'assemblée par sa circonspection¹. Comme
un dogue sûr de sa force, il attendait le combat chez lui, sans
2365 aboyer inutilement. Vers la fin de la soirée, il se promena dans
le salon de jeu, en allant de la porte d'entrée à celle du billard,
où il jetait de temps à autre un coup d'œil aux jeunes gens
qui y faisaient une partie. Après quelques tours, il s'entendit
nommer par eux. Quoiqu'ils parlassent à voix basse, Raphaël
2370 devina facilement qu'il était devenu l'objet d'un débat, et finit
par saisir quelques phrases dites à haute voix. « Toi ? - Oui,
moi ! - Je t'en défie ! - Parions ? - Oh ! il ira. » Au moment où
Valentin, curieux de connaître le sujet du pari, s'arrêta pour
écouter attentivement la conversation, un jeune homme grand
2375 et fort, de bonne mine, mais ayant le regard fixe et impertinent
des gens appuyés sur quelque pouvoir matériel, sortit du billard.

« Monsieur, dit-il d'un ton calme en s'adressant à Raphaël,
je me suis chargé de vous apprendre une chose que vous
semblez ignorer : votre figure et votre personne déplaisent ici
2380 à tout le monde, et à moi en particulier ; vous êtes trop poli
pour ne pas vous sacrifier au bien général, et je vous prie de
ne plus vous présenter au Cercle.

— Monsieur, cette plaisanterie, déjà faite sous l'Empire
dans plusieurs garnisons, est devenue aujourd'hui de fort
2385 mauvais ton, répondit froidement Raphaël.

— Je ne plaisante pas, reprit le jeune homme, je vous le
répète : votre santé souffrirait beaucoup de votre séjour ici ;
la chaleur, les lumières, l'air du salon, la compagnie nuisent
à votre maladie.

1. **Circonspection** : prudence, retenue.

- 2390 — Où avez-vous étudié la médecine ? demanda Raphaël.
— Monsieur, j'ai été reçu bachelier au tir de Lepage à Paris, et docteur chez Cérésier, le roi du fleuret.
— Il vous reste un dernier grade à prendre, répliqua Valentin, étudiez le Code de la politesse, vous serez un parfait gentilhomme. »

2395 En ce moment les jeunes gens, souriant ou silencieux, sortirent du billard. Les autres joueurs, devenus attentifs, quittèrent leurs cartes pour écouter une querelle qui réjouissait leurs passions. Seul au milieu de ce monde ennemi, Raphaël tâcha de conserver son sang-froid et de ne pas se donner le moindre tort ; mais son antagoniste s'étant permis un sarcasme où l'outrage s'enveloppait dans une forme éminemment incisive et spirituelle, il lui répondit gravement : « Monsieur, il n'est plus permis aujourd'hui de donner un soufflet à un homme, mais je ne sais de quel mot flétrir une conduite aussi lâche que l'est la vôtre.

2400 — Assez ! assez ! vous vous expliquerez demain », dirent plusieurs jeunes gens qui se jetèrent entre les deux champions.

Raphaël sortit du salon, passant pour l'offenseur, ayant accepté un rendez-vous près du château de Bordeaux, dans une petite prairie en pente, non loin d'une route nouvellement percée par où le vainqueur pouvait gagner Lyon. Raphaël devait nécessairement ou garder le lit ou quitter les eaux d'Aix. La société triomphait. Le lendemain, sur les huit heures du matin, l'adversaire de Raphaël, suivi de deux témoins et d'un chirurgien, arriva le premier sur le terrain.

2415 « Nous serons très bien ici, il fait un temps superbe pour se battre, s'écria-t-il gaiement en regardant la voûte bleue du ciel, les eaux du lac et les rochers sans la moindre arrière-pensée de doute ni de deuil. Si je le touche à l'épaule, dit-il en continuant, le mettrai-je bien au lit pour un mois, hein ! docteur ?

2420 — Au moins, répondit le chirurgien. Mais laissez ce petit saule tranquille ; autrement vous vous fatigueriez la main, et ne seriez plus maître de votre coup. Vous pourriez tuer votre homme au lieu de le blesser. »

2425 Le bruit d'une voiture se fit entendre.

« Le voici », dirent les témoins qui bientôt aperçurent dans la route une calèche de voyage attelée de quatre chevaux et menée par deux postillons.

« Quel singulier genre ! s'écria l'adversaire de Valentin, il
2430 vient se faire tuer en poste¹. »

À un duel comme au jeu, les plus légers incidents influent
sur l'imagination des acteurs fortement intéressés au succès
d'un coup ; aussi le jeune homme attendit-il avec une sorte
d'inquiétude l'arrivée de cette voiture qui resta sur la route.
2435 Le vieux Jonathas en descendit lourdement le premier pour
aider Raphaël à sortir ; il le soutint de ses bras débiles, en
déployant pour lui les soins minutieux qu'un amant prodigue
à sa maîtresse. Tous deux se perdirent dans les sentiers qui
séparaient la grande route de l'endroit désigné pour le combat,
2440 et ne reparurent que longtemps après : ils allaient lentement.
Les quatre spectateurs de cette scène singulière éprouvèrent
une émotion profonde à l'aspect de Valentin appuyé sur le
bras de son serviteur : pâle et défait, il marchait en goutteux,
baissait la tête et ne disait mot. Vous eussiez dit de deux
2445 vieillards également détruits, l'un par le temps, l'autre par la
pensée ; le premier avait son âge écrit sur ses cheveux blancs,
le jeune n'avait plus d'âge.

« Monsieur, je n'ai pas dormi », dit Raphaël à son adversaire.

Cette parole glaciale et le regard terrible qui l'accompagna
2450 firent tressaillir le véritable provocateur, il eut la conscience
de son tort et une honte secrète de sa conduite. Il y avait dans
l'attitude, dans le son de voix et le geste de Raphaël quelque
chose d'étrange. Le marquis fit une pause, et chacun imita son
silence. L'inquiétude et l'attention étaient au comble.

« Il est encore temps, reprit-il, de me donner une légère
satisfaction ; mais donnez-la-moi, monsieur, sinon vous allez
mourir. Vous comptez encore en ce moment sur votre habi-
leté, sans reculer à l'idée d'un combat où vous croyez avoir
tout l'avantage. Eh bien, monsieur, je suis généreux, je vous
2460 préviens de ma supériorité. Je possède une terrible puissance.
Pour anéantir votre adresse, pour voiler vos regards, faire
trembler vos mains et palpiter votre cœur, pour vous tuer
même, il me suffit de le désirer. Je ne veux pas être obligé
d'exercer mon pouvoir, il me coûte trop cher d'en user. Vous
2465 ne serez pas le seul à mourir. Si donc vous vous refusez à

1. **Poste** : voiture qui transporte des voyageurs.

me présenter des excuses, votre balle ira dans l'eau de cette cascade malgré votre habitude de l'assassinat, et la mienne droit à votre cœur sans que je le vise. »

En ce moment des voix confuses interrompirent Raphaël.

2470 En prononçant ces paroles, le marquis avait constamment dirigé sur son adversaire l'insupportable clarté de son regard fixe, il s'était redressé en montrant un visage impassible, semblable à celui d'un fou méchant.

« Fais-le taire, avait dit le jeune homme à son témoin, sa voix me tord les entrailles !

— Monsieur, cessez. Vos discours sont inutiles, crièrent à Raphaël le chirurgien et les témoins.

— Messieurs, je remplis un devoir. Ce jeune homme a-t-il des dispositions à prendre ?

2480 — Assez, assez ! »

Le marquis resta debout, immobile, sans perdre un instant de vue son adversaire qui, dominé par une puissance presque magique, était comme un oiseau devant un serpent : contraint de subir ce regard homicide, il le fuyait, il revenait sans cesse.

2485 « Donne-moi de l'eau, j'ai soif, dit-il à son témoin.

— As-tu peur ?

— Oui, répondit-il. L'œil de cet homme est brûlant et me fascine.

— Veux-tu lui faire des excuses ?

2490 — Il n'est plus temps. »

Les deux adversaires furent placés à quinze pas l'un de l'autre. Ils avaient chacun près d'eux une paire de pistolets, et, suivant le programme de cette cérémonie, ils devaient tirer deux coups à volonté, mais après le signal donné par les témoins.

2495 « Que fais-tu, Charles ? cria le jeune homme qui servait de second à l'adversaire de Raphaël, tu prends la balle avant la poudre.

2500 — Je suis mort, répondit-il en murmurant, vous m'avez mis en face du soleil.

— Il est derrière vous », lui dit Valentin d'une voix grave et solennelle en chargeant son pistolet lentement sans s'inquiéter ni du signal déjà donné, ni du soin avec lequel l'ajustait son adversaire.

2505 Cette sécurité surnaturelle avait quelque chose de terrible
qui saisit même les deux postillons amenés là par une curio-
sité cruelle. Jouant avec son pouvoir, ou voulant l'éprouver,
Raphaël parlait à Jonathas et le regardait au moment où il
essuya le feu de son ennemi. La balle de Charles alla briser
2510 une branche de saule, et ricocha sur l'eau. En tirant au hasard,
Raphaël atteignit son adversaire au cœur, et, sans faire atten-
tion à la chute de ce jeune homme, il chercha promptement la
Peau de chagrin pour voir ce que lui coûtait une vie humaine.
Le talisman n'était plus grand que comme une petite feuille
2515 de chêne.

« Eh bien, que regardez-vous donc là, postillons ? en route »,
dit le marquis.

Arrivé le soir même en France, il prit aussitôt la route
d'Auvergne, et se rendit aux eaux du Mont-Dore. Pendant ce
2520 voyage, il lui surgit au cœur une de ces pensées soudaines
qui tombent dans notre âme comme un rayon de soleil à tra-
vers d'épais nuages sur quelque obscure vallée. Tristes lueurs,
sagesses implacables ! elles illuminent les événements accom-
plis, nous dévoilent nos fautes et nous laissent sans pardon
2525 devant nous-mêmes. Il pensa tout à coup que la possession
du pouvoir, quelque immense qu'il pût être, ne donnait pas la
science de s'en servir. Le sceptre est un jouet pour un enfant,
une hache pour Richelieu, et pour Napoléon un levier à faire
pencher le monde. Le pouvoir nous laisse tels que nous
2530 sommes et ne grandit que les grands. Raphaël avait pu tout
faire, il n'avait rien fait.

Aux eaux du Mont-Dore, il retrouva ce monde qui tou-
jours s'éloignait de lui avec l'empressement que les animaux
mettent à fuir un des leurs étendu mort, après l'avoir flairé
2535 de loin. Cette haine était réciproque. Sa dernière aventure lui
avait donné une aversion profonde pour la société. Aussi son
premier soin fut-il de chercher un asile écarté aux environs
des eaux. Il sentait instinctivement le besoin de se rapprocher
de la nature, des émotions vraies et de cette vie végétative à
2540 laquelle nous nous laissons si complaisamment aller au milieu
des champs. Le lendemain de son arrivée, il gravit, non sans
peine, le pic de Sancy, et visita les vallées supérieures, les
sites aériens, les lacs ignorés, les rustiques chaumières des

2545 Monts-Dore, dont les âpres et sauvages attraits commencent
 à tenter les pinceaux de nos artistes. Parfois, il se rencontre
 là d'admirables paysages pleins de grâce et de fraîcheur qui
 contrastent vigoureusement avec l'aspect sinistre de ces
 montagnes désolées. À peu près à une demi-lieue du village,
 2550 Raphaël se trouva dans un endroit où, coquette et joyeuse
 comme un enfant, la nature semblait avoir pris plaisir à cacher
 des trésors ; en voyant cette retraite pittoresque et naïve, il
 résolut d'y vivre. La vie devait y être tranquille, spontanée,
 frugiforme¹ comme celle d'une plante.

2555 Figurez-vous un cône renversé, mais un cône de granit
 largement évasé, espèce de cuvette dont les bords étaient
 morcelés par des anfractuosités² bizarres : ici des tables
 droites sans végétation, unies, bleuâtres, et sur lesquelles les
 rayons solaires glissaient comme sur un miroir ; là des rochers
 entamés par des cassures, ridés par des ravins, d'où pendaient
 2560 des quartiers de lave dont la chute était lentement préparée
 par les eaux pluviales, et souvent couronnés de quelques
 arbres rabougris que torturaient les vents ; puis, çà et là, des
 redans obscurs et frais d'où s'élevait un bouquet de châtai-
 gniers hauts comme des cèdres, ou des grottes jaunâtres qui
 2565 ouvraient une bouche noire et profonde, palissée de ronces,
 de fleurs, et garnie d'une langue de verdure. Au fond de cette
 coupe, peut-être l'ancien cratère d'un volcan, se trouvait un
 étang dont l'eau pure avait l'éclat du diamant. Autour de ce
 bassin profond, bordé de granit, de saules, de glaïeuls, de
 2570 frênes, et de mille plantes aromatiques alors en fleurs, régnait
 une prairie verte comme un bowling anglais ; son herbe
 fine et jolie était arrosée par les infiltrations qui ruisselaient
 entre les fentes des rochers, et engraisée par les dépouilles
 végétales que les orages entraînaient sans cesse des hautes
 2575 cimes vers le fond. Irrégulièrement taillé en dents de loup
 comme le bas d'une robe, l'étang pouvait avoir trois arpents
 d'étendue ; selon les rapprochements des rochers et de l'eau,
 la prairie avait un arpent ou deux de largeur ; en quelques
 endroits, à peine restait-il assez de place pour le passage des

1. **Frugiforme** : qui a la forme d'un fruit.

2. **Anfractuosités** : cavités profondes et irrégulières.

2580 vaches. À une certaine hauteur, la végétation cessait. Le granit affectait dans les airs les formes les plus bizarres, et contractait ces teintes vaporeuses qui donnent aux montagnes élevées de vagues ressemblances avec les nuages du ciel. Au doux aspect du vallon, ces rochers nus et pelés opposaient les sauvages et stériles images de la désolation, des éboulements à craindre, des formes si capricieuses que l'une de ces roches est nommée *le Capucin*, tant elle ressemble à un moine. Parfois ces aiguilles pointues, ces piles audacieuses, ces cavernes aériennes s'illuminaient tour à tour, suivant le cours du soleil ou les fantaisies de l'atmosphère, et prenaient les nuances de l'or, se teignaient de pourpre, devenaient d'un rose vif, ou ternes ou grises. Ces hauteurs offraient un spectacle continu et changeant comme les reflets irisés de la gorge des pigeons. Souvent, entre deux lames de lave que vous eussiez dit séparées par un coup de hache, un beau rayon de lumière pénétrait, à l'aurore ou au coucher du soleil, jusqu'au fond de cette riante corbeille où il se jouait dans les eaux du bassin, semblable à la raie d'or qui perce la fente d'un volet et traverse une chambre espagnole, soigneusement close pour la sieste. Quand le soleil planait au-dessus du vieux cratère, rempli d'eau par quelque révolution antédiluvienne, les flancs rocaillieux s'échauffaient, l'ancien volcan s'allumait, et sa rapide chaleur réveillait les germes, fécondait la végétation, colorait les fleurs, et mûrissait les fruits de ce petit coin de terre ignoré. Lorsque Raphaël y parvint, il aperçut quelques vaches paissant dans la prairie ; après avoir fait quelques pas vers l'étang, il vit, à l'endroit où le terrain avait le plus de largeur, une modeste maison bâtie en granit et couverte en bois. Le toit de cette espèce de chaumière, en harmonie avec le site, était orné de mousses, de lierres et de fleurs qui trahissaient une haute antiquité. Une fumée grêle, dont les oiseaux ne s'effrayaient plus, s'échappait de la cheminée en ruine. À la porte, un grand banc était placé entre deux chèvre-feuilles énormes, rouges de fleurs et qui embaumaient. À peine voyait-on les murs sous les pampres de la vigne et sous les guirlandes de roses et de jasmin qui croissaient à l'aventure et sans gêne. Insouciant de cette parure champêtre, les habitants n'en avaient nul soin, et laissaient à la nature sa grâce

2620 vierge et lutine. Des langes accrochés à un groseillier séchaient
 au soleil. Il y avait un chat accroupi sur une machine à teiller
 le chanvre, et dessous, un chaudron jaune, récemment récuré,
 gisait au milieu de quelques pelures de pommes de terre. De
 l'autre côté de la maison, Raphaël aperçut une clôture d'épines
 2625 sèches, destinée sans doute à empêcher les poules de dévaster
 les fruits et le potager. Le monde paraissait finir là. Cette habi-
 tation ressemblait à ces nids d'oiseaux ingénieusement fixés
 au creux d'un rocher, pleins d'art et de négligence tout
 ensemble. C'était une nature naïve et bonne, une rusticité¹
 vraie, mais poétique, parce qu'elle florissait à mille lieues de
 2630 nos poésies peignées, n'avait d'analogie avec aucune idée, ne
 procédait que d'elle-même, vrai triomphe du hasard. Au
 moment où Raphaël arriva, le soleil jetait ses rayons de droite
 à gauche, et faisait resplendir les couleurs de la végétation,
 mettait en relief ou décorait des prestiges de la lumière, des
 2635 oppositions de l'ombre, les fonds jaunes et grisâtres des
 rochers, les différents verts des feuillages, les masses bleues,
 rouges ou blanches des fleurs, les plantes grimpantes et leurs
 cloches, le velours chatoyant des mousses, les grappes pur-
 purines de la bruyère, mais surtout la nappe d'eau claire où
 2640 se réfléchissaient fidèlement les cimes granitiques, les arbres,
 la maison et le ciel. Dans ce tableau délicieux, tout avait son
 lustre, depuis le mica brillant jusqu'à la touffe d'herbes blondes
 cachée dans un doux clair-obscur ; tout y était harmonieux à
 voir : et la vache tachetée au poil luisant, et les fragiles fleurs
 2645 aquatiques étendues comme des franges qui pendaient au-
 dessus de l'eau dans un enfoncement où bourdonnaient des
 insectes vêtus d'azur ou d'émeraude, et les racines d'arbres,
 espèces de chevelures sablonneuses qui couronnaient une
 informe figure en cailloux. Les tièdes senteurs des eaux, des
 2650 fleurs et des grottes qui parfumaient ce réduit solitaire, cau-
 sèrent à Raphaël une sensation presque voluptueuse. Le
 silence majestueux qui régnait dans ce bocage, oublié peut-
 être sur les rôles du perceuteur, fut interrompu tout à coup
 par les aboiements de deux chiens. Les vaches tournèrent la
 2655 tête vers l'entrée du vallon, montrèrent à Raphaël leurs mufles

1. **Rusticité** : caractère de ce qui est campagnard.

humides, et se remirent à brouter après l'avoir stupidement contemplé. Suspendus dans les rochers comme par magie, une chèvre et son chevreau cabriolèrent et vinrent se poser sur une table de granit près de Raphaël, en paraissant l'inter-
2660 roger. Les jappements des chiens attirèrent au dehors un gros enfant qui resta béant, puis vint un vieillard en cheveux blancs et de moyenne taille. Ces deux êtres étaient en rapport avec le paysage, avec l'air, les fleurs et la maison. La santé débordait dans cette nature plantureuse¹, la vieillesse et l'enfance y
2665 étaient belles ; enfin il y avait dans tous ces types d'existence un laisser-aller primordial, une routine de bonheur qui donnait un démenti à nos capucinades² philosophiques, et guérissait le cœur de ses passions boursoflées. Le vieillard appartenait aux modèles affectionnés par les mâles pinceaux de Schnetz ;
2670 c'était un visage brun dont les rides nombreuses paraissaient rudes au toucher, un nez droit, des pommettes saillantes et veinées de rouge comme une vieille feuille de vigne, des contours anguleux, tous les caractères de la force, même là où la force avait disparu ; ses mains calleuses, quoiqu'elles ne travaillassent plus, conservaient un poil blanc et rare ; son
2675 attitude d'homme vraiment libre faisait pressentir qu'en Italie il serait peut-être devenu brigand par amour pour sa précieuse liberté. L'enfant, véritable montagnard, avait des yeux noirs qui pouvaient envisager le soleil sans cligner, un teint de
2680 bistre³, des cheveux bruns en désordre. Il était leste et décidé, naturel dans ses mouvements comme un oiseau ; mal vêtu, il laissait voir une peau blanche et fraîche à travers les déchirures de ses habits. Tous deux restèrent debout et en silence, l'un près de l'autre, mus par le même sentiment, offrant sur
2685 leur physionomie la preuve d'une identité parfaite dans leur vie également oisive. Le vieillard avait épousé les jeux de l'enfant, et l'enfant l'humeur du vieillard par une espèce de pacte entre deux faiblesses, entre une force près de finir et une force près de se déployer. Bientôt une femme âgée d'environ trente
2690 ans apparut sur le seuil de la porte. Elle filait en marchant.

1. **Plantureuse** : féconde.

2. **Capucinades** : discours de moral commun, ennuyeux.

3. **Bistre** : hâlé.

C'était une Auvergnate, haute en couleur, l'air réjoui, franche, à dents blanches, figure de l'Auvergne, taille d'Auvergne, coiffure, robe de l'Auvergne, seins rebondis de l'Auvergne, et son parler ; une idéalisation complète du pays, mœurs laborieuses, 2695 ignorance, économie, cordialité, tout y était.

Elle salua Raphaël, ils entrèrent en conversation ; les chiens s'apaisèrent, le vieillard s'assit sur un banc au soleil, et l'enfant suivit sa mère partout où elle alla, silencieux, mais écoutant, examinant l'étranger.

2700 « Vous n'avez pas peur ici, ma bonne femme ?

— Et d'où que nous aurions peur, monsieur ? Quand nous barrons l'entrée, qui donc pourrait venir ici ? Oh ! nous n'avons point peur ! D'ailleurs, dit-elle en faisant entrer le marquis dans la grande chambre de la maison, qu'est-ce que les 2705 voleurs viendraient donc prendre chez nous ? »

Elle montrait des murs noircis par la fumée, sur lesquels étaient pour tout ornement ces images enluminées de bleu, de rouge et de vert, qui représentent la *Mort de Crédit*, la *Passion de Jésus-Christ* et les *Grenadiers de la Garde impériale* ; puis, 2710 çà et là, dans la chambre, un vieux lit de noyer à colonnes, une table à pieds tordus, des escabeaux, la huche au pain, du lard pendu au plancher, du sel dans un pot, une poêle ; et sur la cheminée, des plâtres jaunis et colorés. En sortant de la maison, Raphaël aperçut, au milieu des rochers, un homme qui tenait 2715 une houe à la main, et qui, penché, curieux, regardait la maison.

« Monsieur, c'est l'homme, dit l'Auvergnate en laissant échapper ce sourire familial aux paysannes ; il laboure là-haut.

— Et ce vieillard est votre père ?

— Faites excuse, monsieur, c'est le grand-père de notre 2720 homme. Tel que vous le voyez, il a cent deux ans¹. Eh ben ! dernièrement il a mené, à pied, notre petit gars à Clermont ! Ç'a été un homme fort ; maintenant, il ne fait plus que dormir, boire et manger. Il s'amuse toujours avec le petit gars. Quelquefois le petit l'emmène dans les hauts, il y va tout de 2725 même. »

Aussitôt Valentin se résolut à vivre entre ce vieillard et cet enfant, à respirer dans leur atmosphère, à manger de

1. Le vieillard a le même âge exceptionnel que l'antiquaire.

leur pain, à boire de leur eau, à dormir de leur sommeil, à se faire de leur sang dans les veines. Caprice de mourant !
2730 Devenir une des huîtres de ce rocher, sauver son écaille pour quelques jours de plus en engourdissant la mort, fut pour lui l'archétype de la morale individuelle, la véritable formule de l'existence humaine, le beau idéal de la vie, la seule vie, la vraie vie. Il lui vint au cœur une profonde pensée d'égoïsme
2735 où s'engloutit l'univers. À ses yeux, il n'y eut plus d'univers, l'univers passa tout en lui. Pour les malades, le monde commence au chevet et finit au pied de leur lit. Ce paysage fut le lit de Raphaël.

Qui n'a pas, une fois dans sa vie, espionné les pas et
2740 démarches d'une fourmi, glissé des pailles dans l'unique orifice par lequel respire une limace blonde, étudié les fantaisies d'une demoiselle¹ fluette, admiré les mille veines, colorées comme une rose de cathédrale gothique, qui se détachent sur le fond rougeâtre des feuilles d'un jeune chêne ? Qui n'a délicieusement regardé pendant longtemps l'effet de la pluie et du soleil sur un toit de tuiles brunes, ou contemplé les gouttes de la rosée, les pétales des fleurs, les découpures variées de leurs calices ? Qui ne s'est plongé dans ces rêveries matérielles,
2745 indolentes et occupées, sans but et conduisant néanmoins à quelque pensée ? Qui n'a pas enfin mené la vie de l'enfance, la vie paresseuse, la vie du sauvage, moins ses travaux ? Ainsi vécut Raphaël pendant plusieurs jours, sans soins, sans désirs, éprouvant un mieux sensible, un bien-être extraordinaire, qui calma ses inquiétudes, apaisa ses souffrances. Il gravissait les
2755 rochers, et allait s'asseoir sur un pic d'où ses yeux embrassaient quelque paysage d'immense étendue. Là, il restait des journées entières comme une plante au soleil, comme un lièvre au gîte. Ou bien, se familiarisant avec des phénomènes de la végétation, avec les vicissitudes² du ciel, il épiait le progrès
2760 de toutes les œuvres, sur la terre, dans les eaux ou dans l'air. Il tenta de s'associer au mouvement intime de cette nature, et de s'identifier assez complètement à sa passive obéissance, pour tomber sous la loi despotique et conservatrice qui régit

1. **Demoiselle** : libellule.

2. **Vicissitudes** : changements.

les existences instinctives. Il ne voulait plus être chargé de
2765 lui-même. Semblable à ces criminels d'autrefois, qui, poursuivis par la justice, étaient sauvés s'ils atteignaient l'ombre d'un autel, il essayait de se glisser dans le sanctuaire de la vie. Il réussit à devenir partie intégrante de cette large et puissante fructification : il avait épousé les intempéries de l'air, habité
2770 tous les creux de rochers, appris les mœurs et les habitudes de toutes les plantes, étudié le régime des eaux, leurs gisements, et fait connaissance avec les animaux ; enfin, il s'était si parfaitement uni à cette terre animée, qu'il en avait en quelque sorte saisi l'âme et pénétré les secrets. Pour lui, les formes
2775 infinies de tous les règnes étaient les développements d'une même substance, les combinaisons d'un même mouvement, vaste respiration d'un être immense qui agissait, pensait, marchait, grandissait, et avec lequel il voulait grandir, marcher, penser, agir. Il avait fantastiquement mêlé sa vie à la vie de ce
2780 rocher, il s'y était implanté. Grâce à ce mystérieux illuminisme, convalescence factice, semblable à ces bienfaisants délires accordés par la nature comme autant de haltes dans la douleur, Valentin goûta les plaisirs d'une seconde enfance durant les premiers moments de son séjour au milieu de ce riant paysage. Il y allait dénichant des riens, entreprenant mille choses
2785 sans en achever aucune, oubliant le lendemain les projets de la veille, insouciant ; il fut heureux, il se crut sauvé. Un matin, il était resté par hasard au lit jusqu'à midi, plongé dans cette rêverie mêlée de veille et de sommeil, qui prête aux réalités
2790 les apparences de la fantaisie et donne aux chimères le relief de l'existence, quand tout à coup, sans savoir d'abord s'il ne continuait pas un rêve, il entendit, pour la première fois, le bulletin de sa santé donné par son hôtesse à Jonathas, venu, comme chaque jour, le lui demander. L'Auvergnate croyait
2795 sans doute Valentin encore endormi, et n'avait pas baissé le diapason de sa voix montagnarde.

« Ça ne va pas mieux, ça ne va pas pis, disait-elle. Il a encore toussé pendant toute cette nuit à rendre l'âme. Il
tousse, il crache, ce cher monsieur, que c'est une pitié. Je me
2800 demandons, moi et mon homme, où il prend la force de tousser comme ça. Ça fend le cœur. Quelle damnée maladie qu'il a ! C'est qu'il n'est point bien du tout ! J'avons toujours peur de

le trouver crevé dans son lit, un matin. Il est vraiment pâle
comme un Jésus de cire ! Dame, je le vois quand il se lève,
2805 eh ben, son pauvre corps est maigre comme un cent de clous.
Et il ne sent déjà pas bon tout de même ! Ça lui est égal, il
se consume à courir comme s'il avait de la santé à vendre. Il
a bien du courage tout de même de ne pas se plaindre. Mais,
2810 vraiment, il serait mieux en terre qu'en pré, car il souffre la
passion de Dieu ! Je ne le désirons pas, monsieur, ce n'est
point notre intérêt. Mais il ne nous donnerait pas ce qu'il
nous donne que je l'aimerions tout de même : ce n'est point
l'intérêt qui nous pousse. Ah ! mon Dieu ! reprit-elle, il n'y a
que les Parisiens pour avoir de ces chiennes de maladies-là !
2815 Où qui prennent ça, donc ? Pauvre jeune homme, il est sûr
qu'il ne peut guère ben finir. C'te fièvre, voyez-vous, ça vous
le mine, ça le creuse, ça le ruine ! Il ne s'en doute point. Il
ne le sait point, monsieur. Il ne s'aperçoit de rien. Faut pas
pleurer pour ça, monsieur Jonathas ! il faut se dire qu'il sera
2820 heureux de ne plus souffrir. Vous devriez faire une neuvaine¹
pour lui. J'avons vu de belles guérisons par les neuvaines, et
je paierions bien un cierge pour sauver une si douce créature,
si bonne, un agneau pascal. »

La voix de Raphaël était devenue trop faible pour qu'il pût
2825 se faire entendre, il fut donc obligé de subir cet épouvantable
bavardage. Cependant l'impatience le chassa de son lit, il se
montra sur le seuil de la porte : « Vieux scélérat, cria-t-il à
Jonathas, tu veux donc être mon bourreau ? » La paysanne
crut voir un spectre et s'enfuit.

2830 « Je te défends, dit Raphaël en continuant, d'avoir la
moindre inquiétude sur ma santé.

— Oui, monsieur le marquis, répondit le vieux serviteur en
essuyant ses larmes.

— Et tu feras même fort bien, dorénavant, de ne pas venir
2835 ici sans mon ordre. »

Jonathas voulut obéir ; mais, avant de se retirer, il jeta sur
le marquis un regard fidèle et compatissant où Raphaël lut
son arrêt de mort. Découragé, rendu tout à coup au sentiment
vrai de sa situation, Valentin s'assit sur le seuil de la porte,

1. **Neuvaine** : ensemble de prières à exécuter pendant neuf jours.

2840 se croisa les bras sur la poitrine et baissa la tête. Jonathas, effrayé, s'approcha de son maître.

« Monsieur ?

— Va-t'en ! va-t'en ! » lui cria le malade.

Pendant la matinée du lendemain, Raphaël, ayant gravi les
2845 rochers, s'était assis dans une crevasse pleine de mousse d'où il pouvait voir le chemin étroit par lequel on venait des eaux à son habitation. Au bas du pic, il aperçut Jonathas conversant derechef avec l'Auvergnate. Une malicieuse puissance lui interpréta les hochements de tête, les gestes désespérants, la
2850 sinistre naïveté de cette femme, et lui en jeta même les fatales paroles dans le vent et dans le silence. Pénétré d'horreur, il se réfugia sur les plus hautes cimes des montagnes et y resta jusqu'au soir, sans avoir pu chasser les sinistres pensées, si malheureusement réveillées dans son cœur par le cruel intérêt
2855 dont il était devenu l'objet. Tout à coup l'Auvergnate elle-même se dressa soudain devant lui comme une ombre dans l'ombre du soir ; par une bizarrerie de poète, il voulut trouver, dans son jupon rayé de noir et de blanc, une vague ressemblance avec les côtes desséchées d'un spectre.

2860 « Voilà le serein¹ qui tombe, mon cher monsieur, lui dit-elle. Si vous restiez là, vous vous avanceriez ni plus ni moins qu'un fruit patrouillé². Faut rentrer. Ça n'est pas sain de humer la rosée, avec ça que vous n'avez rien pris depuis ce matin.

— Par le tonnerre de Dieu, s'écria-t-il, vieille sorcière, je
2865 vous ordonne de me laisser vivre à ma guise, ou je décampe d'ici. C'est bien assez de me creuser ma fosse tous les matins, au moins ne la fouillez pas le soir.

— Votre fosse ! monsieur ! Creuser votre fosse ! Où qu'elle est donc, votre fosse ? Je voudrions vous voir bastant³ comme
2870 notre père, et point dans la fosse ! La fosse ! nous y sommes toujours assez tôt, dans la fosse.

— Assez, dit Raphaël.

— Prenez mon bras, monsieur.

— Non. »

1. **Serein** : fraîcheur de la fin de journée.

2. **Patrouillé** : manipulé de façon maladroite.

3. **Bastant** : suffisamment solide.

2875 Le sentiment que l'homme supporte le plus difficilement
est la pitié, surtout quand il la mérite. La haine est un tonique,
elle fait vivre, elle inspire la vengeance ; mais la pitié tue, elle
affaiblit encore notre faiblesse. C'est le mal devenu patelin,
c'est le mépris dans la tendresse, ou la tendresse dans l'offense.
2880 Raphaël trouva chez le centenaire une pitié triomphante, chez
l'enfant une pitié curieuse, chez la femme une pitié tracassière,
chez le mari une pitié intéressée ; mais, sous quelque forme
que ce sentiment se montrât, il était toujours gros de mort.
Un poète fait de tout un poème, terrible ou joyeux, suivant les
2885 images qui le frappent ; son âme exaltée rejette les nuances
douces, et choisit toujours les couleurs vives et tranchées.
Cette pitié produisit au cœur de Raphaël un horrible poème
de deuil et de mélancolie. Il n'avait pas songé sans doute à
la franchise des sentiments naturels, quand il désira se rap-
2890 procher de la nature. Lorsqu'il se croyait seul sous un arbre,
aux prises avec une quinte¹ opiniâtre dont il ne triomphait
jamais sans sortir abattu par cette terrible lutte, il voyait les
yeux brillants et fluides du petit garçon, placé en vedette sous
une touffe d'herbes, comme un sauvage, et qui l'examinait
2895 avec cette enfantine curiosité dans laquelle il y a autant de
raillerie que de plaisir, et je ne sais quel intérêt mêlé d'insensi-
bilité. Le terrible : *Frère, il faut mourir*, des trappistes, semblait
constamment écrit dans les yeux des paysans avec lesquels
vivait Raphaël ; il ne savait ce qu'il craignait le plus de leurs
2900 paroles naïves ou de leur silence ; tout en eux le gênait. Un
matin, il vit deux hommes vêtus de noir qui rôdèrent autour
de lui, le flairèrent, et l'étudièrent à la dérobee ; puis, feignant
d'être venus là pour se promener, ils lui adressèrent des ques-
tions banales auxquelles il répondit brièvement. Il reconnut
2905 en eux le médecin et le curé des eaux, sans doute envoyés
par Jonathas, consultés par ses hôtes ou attirés par l'odeur
d'une mort prochaine. Il entrevit alors son propre convoi, il
entendit le chant des prêtres, il compta les cierges, et ne vit
plus qu'à travers un crêpe les beautés de cette riche nature, au
2910 sein de laquelle il croyait avoir rencontré la vie. Tout ce qui
naguère lui annonçait une longue existence lui prophétisait

1. **Quinte** : accès de toux.

maintenant une fin prochaine. Le lendemain, il partit pour Paris, après avoir été abreuvé des souhaits mélancoliques et cordialement plaintifs que ses hôtes lui adressèrent.

2915 Après avoir voyagé durant toute la nuit, il s'éveilla dans l'une des plus riantes vallées du Bourbonnais, dont les sites et les points de vue tourbillonnaient devant lui, rapidement emportés comme les images vaporeuses d'un songe. La nature s'étalait à ses yeux avec une cruelle coquetterie. Tantôt l'Al-
 2920 lier déroulait sur une riche perspective son ruban liquide et brillant, puis des hameaux modestement cachés au fond d'une gorge de rochers jaunâtres montraient la pointe de leurs clochers ; tantôt les moulins d'un petit vallon se découvraient soudain après des vignobles monotones, et toujours apparaissaient de riants châteaux, des villages suspendus, ou quelques
 2925 routes bordées de peupliers majestueux ; enfin la Loire et ses longues nappes diamantées reluisirent au milieu de ses sables dorés. Séductions sans fin ! La nature agitée, vivace comme un enfant, contenant à peine l'amour et la sève du mois de juin, attirait fatalement les regards éteints du malade. Il leva les per-
 2930 siennes de sa voiture, et se remit à dormir. Vers le soir, après avoir passé Cosne, il fut réveillé par une joyeuse musique et se trouva devant une fête de village. La poste¹ était située près de la place. Pendant le temps que les postillons mirent à relayer sa voiture, il vit les danses de cette population joyeuse, les
 2935 filles parées de fleurs, jolies, agaçantes, les jeunes gens animés, puis les trognes des vieux paysans gaillardement rougies par le vin. Les petits enfants se rigolaient, les vieilles femmes parlaient en riant, tout avait une voix, et le plaisir enjolivait même les habits et les tables dressées. La place et l'église
 2940 offraient une physionomie de bonheur ; les toits, les fenêtres, les portes mêmes du village semblaient s'être endimanchés aussi. Semblable aux moribonds impatientes du moindre bruit, Raphaël ne put réprimer une sinistre interjection, ni le désir
 2945 d'imposer silence à ces violons, d'anéantir ce mouvement, d'assourdir ces clameurs, de dissiper cette fête insolente. Il monta tout chagrin dans sa voiture. Quand il regarda sur la place, il vit la joie effarouchée, les paysannes en fuite et

1. **La poste** : relais de poste, endroit où l'on remplaçait les chevaux.

les bancs déserts. Sur l'échafaud de l'orchestre, un ménétrier
2950 aveugle continuait à jouer sur sa clarinette une ronde criarde.
Cette musique sans danseurs, ce vieillard solitaire au profil
grimaud, en haillons, les cheveux épars, et caché dans l'ombre
d'un tilleul, était comme une image fantastique du souhait de
Raphaël. Il tombait à torrents une de ces fortes pluies que les
2955 nuages électriques du mois de juin versent brusquement et
qui finissent de même. C'était chose si naturelle, que Raphaël,
après avoir regardé dans le ciel quelques nuages blanchâtres
emportés par un grain de vent, ne songea pas à regarder sa
Peau de chagrin. Il se remit dans le coin de sa voiture, qui
2960 bientôt roula sur la route.

Le lendemain il se trouva chez lui, dans sa chambre, au coin
de sa cheminée. Il s'était fait allumer un grand feu, il avait
froid ; Jonathas lui apporta des lettres, elles étaient toutes de
Pauline. Il ouvrit la première sans empressement, et la déplia
2965 comme si c'eût été le papier grisâtre d'une sommation sans
frais envoyée par le percepueur. Il lut la première phrase :
« Parti, mais c'est une fuite, mon Raphaël. Comment ! per-
sonne ne peut me dire où tu es ? Et si je ne le sais pas, qui
donc le saurait ? » Sans vouloir en apprendre davantage, il prit
2970 froidement les lettres et les jeta dans le foyer, en regardant
d'un œil terne et sans chaleur les jeux de la flamme qui tordait
le papier parfumé, le racornissait, le retournait, le morcelait.

Des fragments roulèrent sur les cendres en lui laissant voir
des commencements de phrase, des mots, des pensées à demi
2975 brûlées, et qu'il se plut à saisir dans la flamme par un diver-
tissement machinal.

« ... Assise à ta porte... attendu... Caprice... j'obéis... Des
rivales... moi, non !... ta Pauline... aime... plus de Pauline
donc ?... Si tu avais voulu me quitter, tu ne m'aurais pas aban-
2980 donnée... *Amour éternel... Mourir...* »

Ces mots lui donnèrent une sorte de remords : il saisit les
pincettes et sauva des flammes un dernier lambeau de lettre.

« ... J'ai murmuré, disait Pauline, mais je ne me suis pas
plainte, Raphaël ? En me laissant loin de toi, tu as sans doute
2985 voulu me dérober le poids de quelques chagrins. Un jour, tu

me tueras peut-être, mais tu es trop bon pour me faire souffrir. Eh bien, ne pars plus ainsi. Va, je puis affronter les plus grands supplices, mais près de toi. Le chagrin que tu m'imposerais ne serait plus un chagrin : j'ai dans le cœur encore bien plus
 2990 d'amour que je ne t'en ai montré. Je puis tout supporter, hors de pleurer loin de toi, et de ne pas savoir ce que tu... »

Raphaël posa sur la cheminée ce débris de lettre noirci par le feu, il le rejeta tout à coup dans le foyer. Ce papier était une image trop vive de son amour et de sa fatale vie.

2995 « Va chercher M. Bianchon », dit-il à Jonathas.

Horace vint et trouva Raphaël au lit.

« Mon ami, peux-tu me composer une boisson légèrement opiacée qui m'entretienne dans une somnolence continuelle, sans que l'emploi constant de ce breuvage me fasse mal ?

3000 — Rien n'est plus aisé, répondit le jeune docteur ; mais il faudra cependant rester debout quelques heures de la journée, pour manger.

— Quelques heures, dit Raphaël en l'interrompant, non, non, je ne veux être levé que durant une heure au plus.

3005 — Quel est donc ton dessein ? demanda Bianchon.

— Dormir, c'est encore vivre », répondit le malade.

« Ne laisse entrer personne, fût-ce même Mlle Pauline de Vitschnau », dit Valentin à Jonathas pendant que le médecin écrivait son ordonnance.

3010 « Hé bien, monsieur Horace, y a-t-il de la ressource ? demanda le vieux domestique au jeune docteur qu'il avait reconduit jusqu'au perron.

— Il peut aller encore longtemps, ou mourir ce soir. Chez lui, les chances de vie et de mort sont égales. Je n'y comprends
 3015 rien, répondit le médecin en laissant échapper un geste de doute. Il faut le distraire.

— Le distraire ! monsieur, vous ne le connaissez pas. Il a tué l'autre jour un homme sans dire ouf ! Rien ne le distrait. »

3020 Raphaël demeura pendant quelques jours plongé dans le néant de son sommeil factice. Grâce à la puissance matérielle exercée par l'opium sur notre âme immatérielle, cet homme d'imagination si puissamment active s'abaissa jusqu'à la hauteur de ces animaux paresseux qui croupissent au sein des

forêts, sous la forme d'une dépouille végétale, sans faire un
3025 pas pour saisir une proie facile. Il avait même éteint la lumière
du ciel, le jour n'entraît plus chez lui. Vers les huit heures du
soir, il sortait de son lit : sans avoir une conscience lucide de
son existence, il satisfaisait sa faim, puis se recouchait aussitôt.
3030 Ses heures froides et ridées ne lui apportaient que de confuses
images, des apparences, des clairs-obscurs sur un fond noir. Il
s'était enseveli dans un profond silence, dans une négation de
mouvement et d'intelligence. Un soir, il se réveilla beaucoup
plus tard que de coutume, et ne trouva pas son dîner servi.
Il sonna Jonathas.

3035 « Tu peux partir, lui dit-il. Je t'ai fait riche, tu seras heureux
dans tes vieux jours ; mais je ne veux plus te laisser jouer ma
vie. Comment ! misérable, je sens la faim. Où est mon dîner ?
réponds. »

Jonathas laissa échapper un sourire de contentement,
3040 prit une bougie dont la lumière tremblotait dans l'obscurité
profonde des immenses appartements de l'hôtel ; il conduisit
son maître redevenu machine à une vaste galerie et en ouvrit
brusquement la porte. Aussitôt Raphaël, inondé de lumière, fut
ébloui, surpris par un spectacle inouï. C'était ses lustres char-
3045 gés de bougies, les fleurs les plus rares de sa serre artistement
disposées, une table étincelante d'argenterie, d'or, de nacre,
de porcelaines ; un repas royal, fumant, et dont les mets appé-
tissants irritaient les houppes nerveuses du palais. Il vit ses
amis convoqués, mêlés à des femmes parées et ravissantes, la
3050 gorge nue, les épaules découvertes, les chevelures pleines de
fleurs, les yeux brillants, toutes de beautés diverses, agaçantes
sous de voluptueux travestissements : l'une avait dessiné ses
formes attrayantes par une jaquette irlandaise, l'autre portait la
basquina lascive des Andalouses ; celle-ci demi-nue en Diane
3055 chasseresse, celle-là modeste et amoureuse sous le costume de
Mlle de La Vallière, étaient également vouées à l'ivresse. Dans
les regards de tous les convives brillaient la joie, l'amour, le
plaisir. Au moment où la morte figure de Raphaël se montra
dans l'ouverture de la porte, une acclamation soudaine éclata,
3060 rapide, rutilante comme les rayons de cette fête improvisée.
Les voix, les parfums, la lumière, ces femmes d'une pénétrante
beauté frappèrent tous ses sens, réveillèrent son appétit. Une

délicieuse musique, cachée dans un salon voisin, couvrit par un torrent d'harmonie ce tumulte enivrant, et compléta cette
3065 étrange vision. Raphaël se sentit la main pressée par une main chatouilleuse, une main de femme dont les bras frais et blancs se levaient pour le serrer, la main d'Aquilina. Il comprit que ce tableau n'était pas vague et fantastique comme les fugitives images de ses rêves décolorés, il poussa un cri sinistre,
3070 ferma brusquement la porte, et flétrit son vieux serviteur en le frappant au visage.

« Monstre, tu as donc juré de me faire mourir ? » s'écria-t-il. Puis, tout palpitant du danger qu'il venait de courir, il trouva des forces pour regagner sa chambre, but une forte dose de
3075 sommeil, et se coucha.

« Que diable ! dit Jonathas en se relevant, M. Bianchon m'avait cependant bien ordonné de le distraire. »

Il était environ minuit. À cette heure, Raphaël, par un de ces caprices physiologiques, l'étonnement et le désespoir des
3080 sciences médicales, resplendissait de beauté pendant son sommeil. Un rose vif colorait ses joues blanches. Son front gracieux comme celui d'une jeune fille exprimait le génie. La vie était en fleurs sur ce visage tranquille et reposé. Vous eussiez dit d'un jeune enfant endormi sous la protection de sa
3085 mère. Son sommeil était un bon sommeil, sa bouche vermeille laissait passer un souffle égal et pur ; il souriait transporté sans doute par un rêve dans une belle vie. Peut-être était-il centenaire, peut-être ses petits-enfants lui souhaitaient-ils de longs jours ; peut-être de son banc rustique, sous le soleil, assis
3090 sous le feuillage, apercevait-il, comme le prophète, en haut de la montagne, la terre promise, dans un bienfaisant lointain !

« Te voilà donc ! »

Ces mots, prononcés d'une voix argentine, dissipèrent les figures nuageuses de son sommeil. À la lueur de la lampe,
3095 il vit assise sur son lit sa Pauline, mais Pauline embellie par l'absence et par la douleur. Raphaël resta stupéfait à l'aspect de cette figure blanche comme les pétales d'une fleur des eaux, et qui, accompagnée de longs cheveux noirs, semblait encore plus blanche dans l'ombre. Des larmes avaient tracé
3100 leur route brillante sur ses joues, et y restaient suspendues, prêtes à tomber au moindre effort. Vêtue de blanc, la tête

penchée et foulant à peine le lit, elle était là comme un ange descendu des cieux, comme une apparition qu'un souffle pouvait faire disparaître.

3105 « Ah ! j'ai tout oublié, s'écria-t-elle au moment où Raphaël ouvrit les yeux. Je n'ai de voix que pour te dire : "Je suis à toi !" Oui, mon cœur est tout amour. Ah ! jamais, ange de ma vie, tu n'as été si beau. Tes yeux foudroient. Mais je devine tout, va ! Tu as été chercher la santé sans moi, tu me craignais... Eh bien...

— Fuis, fuis, laisse-moi, répondit enfin Raphaël d'une voix sourde. Mais va-t'en donc. Si tu restes là, je meurs. Veux-tu me voir mourir ?

— Mourir ! répéta-t-elle. Est-ce que tu peux mourir sans moi.
3115 Mourir, mais tu es jeune ! Mourir, mais je t'aime ! Mourir ! » ajouta-t-elle d'une voix profonde et gutturale en lui prenant les mains par un mouvement de folie.

« Froides, dit-elle. Est-ce une illusion ? »

Raphaël tira de dessous son chevet le lambeau de la Peau de chagrin, fragile et petit comme la feuille d'une pervenche, et le lui montrant : « Pauline, belle image de ma belle vie, disons-nous adieu, dit-il.

— Adieu ? répéta-t-elle d'un air surpris.

— Oui. Ceci est un talisman qui accomplit mes désirs, et
3125 représente ma vie. Vois ce qu'il m'en reste. Si tu me regardes encore, je vais mourir... »

La jeune fille crut Valentin devenu fou, elle prit le talisman, et alla chercher la lampe. Éclairée par la lueur vacillante qui se projetait également sur Raphaël et sur le talisman,
3130 elle examina très attentivement et le visage de son amant et la dernière parcelle de la Peau magique. En la voyant belle de terreur et d'amour, il ne fut plus maître de sa pensée : les souvenirs des scènes caressantes et des joies délirantes de sa passion triomphèrent dans son âme depuis longtemps endormie, et s'y réveillèrent comme un foyer mal éteint.

« Pauline, viens ! Pauline ! »

Un cri terrible sortit du gosier de la jeune fille, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils, violemment tirés par une douleur inouïe, s'écartèrent avec horreur, elle lisait dans les yeux de
3140 Raphaël un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle ; mais à

mesure que grandissait ce désir, la Peau, en se contractant, lui chatouillait la main. Sans réfléchir, elle s'enfuit dans le salon voisin dont elle ferma la porte.

« Pauline ! Pauline ! cria le moribond en courant après elle, je t'aime, je t'adore, je te veux ! Je te maudis, si tu ne m'ouvres ! Je veux mourir à toi ! »

Par une force singulière, dernier éclat de vie, il jeta la porte à terre, et vit sa maîtresse à demi nue se roulant sur un canapé. Pauline avait tenté vainement de se déchirer le sein, et pour se donner une prompte mort, elle cherchait à s'étrangler avec son châle. « Si je meurs, il vivra ! » disait-elle en tâchant vainement de serrer le nœud. Ses cheveux étaient épars, ses épaules nues, ses vêtements en désordre, et dans cette lutte avec la mort, les yeux en pleurs, le visage enflammé, se tordant sous un horrible désespoir, elle présentait à Raphaël, ivre d'amour, mille beautés qui augmentèrent son délire ; il se jeta sur elle avec la légèreté d'un oiseau de proie, brisa le châle, et voulut la prendre dans ses bras.

Le moribond chercha des paroles pour exprimer le désir qui dévorait toutes ses forces ; mais il ne trouva que les sons étranglés du râle dans sa poitrine, dont chaque respiration creusée plus avant semblait partir de ses entrailles. Enfin, ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline au sein. Jonathas se présenta tout épouvanté des cris qu'il entendait, et tenta d'arracher à la jeune fille le cadavre sur lequel elle s'était accroupie dans un coin.

« Que demandez-vous ? dit-elle. Il est à moi, je l'ai tué, ne l'avais-je pas prédit ? »

ÉPILOGUE

« Et que devint Pauline ?

— Ah ! Pauline, bien. Êtes-vous quelquefois resté par une douce soirée d'hiver devant votre foyer domestique, voluptueusement livré à des souvenirs d'amour ou de jeunesse en
5 contemplant les rayures produites par le feu sur un morceau de chêne ? Ici la combustion dessine les cases rouges d'un damier, là elle miroite des velours ; de petites flammes bleues courent, bondissent et jouent sur le fond ardent du brasier. Vient un peintre inconnu qui se sert de cette flamme ; par un
10 artifice unique, il trace au sein de ces flamboyantes teintes violettes ou empourprées une figure surnaturelle et d'une délicatesse inouïe, phénomène fugitif que le hasard ne recommencera jamais : c'est une femme aux cheveux emportés par le vent, et dont le profil respire une passion délicieuse : du feu
15 dans le feu ! elle sourit, elle expire, vous ne la reverrez plus. Adieu fleur de la flamme, adieu principe incomplet, inattendu, venu trop tôt ou trop tard pour être quelque beau diamant.

— Mais Pauline ?

— Vous n'y êtes pas ? je recommence. Place ! place ! Elle
20 arrive, la voici la reine des illusions, la femme qui passe comme un baiser, la femme vive comme un éclair, comme lui jaillie brûlante du ciel, l'être incréé¹, tout esprit, tout amour. Elle a revêtu je ne sais quel corps de flamme, ou pour elle la flamme s'est un moment animée ! Les lignes de ses formes sont d'une
25 pureté qui vous dit qu'elle vient du ciel. Ne respendit-elle pas comme un ange ? n'entendez-vous pas le frémissement

1. **Incréé** : qui n'a pas été créé.

aérien de ses ailes ? Plus légère que l'oiseau, elle s'abat près de vous et ses terribles yeux fascinent ; sa douce, mais puissante haleine attire vos lèvres par une force magique ; elle
30 fuit et vous entraîne, vous ne sentez plus la terre. Vous voulez passer une seule fois votre main chatouillée, votre main fanatisée sur ce corps de neige, froisser ses cheveux d'or, baiser ses yeux étincelants. Une vapeur vous enivre, une musique enchanteresse vous charme. Vous tressaillez de tous vos
35 nerfs, vous êtes tout désir, tout souffrance. Ô bonheur sans nom ! vous avez touché les lèvres de cette femme ; mais tout à coup une atroce douleur vous réveille. Ha ! ha ! votre tête a porté sur l'angle de votre lit, vous en avez embrassé l'acajou brun, les dorures froides, quelque bronze, un amour en cuivre.

40 — Mais, monsieur, Pauline !

— Encore ! Écoutez. Par une belle matinée, en partant de Tours, un jeune homme embarqué sur *La Ville d'Angers* tenait dans sa main la main d'une jolie femme. Unis ainsi, tous deux admirèrent longtemps, au-dessus des larges eaux de la Loire,
45 une blanche figure, artificiellement éclose au sein du brouillard comme un fruit des eaux et du soleil, ou comme un caprice des nuées et de l'air. Tour à tour ondine¹ ou sylphide², cette fluide créature voltigeait dans les airs comme un mot vainement cherché qui court dans la mémoire sans se laisser saisir ; elle se prome-
50 nait entre les îles, elle agitait sa tête à travers les hauts peupliers ; puis devenue gigantesque elle faisait ou resplendir les mille plis de sa robe, ou briller l'auréole décrite par le soleil autour de son visage ; elle planait sur les hameaux, sur les collines, et semblait défendre au bateau à vapeur de passer devant le château d'Ussé.
55 Vous eussiez dit le fantôme de la Dame des Belles Cousines qui voulait protéger son pays contre les invasions modernes.

— Bien, je comprends, ainsi de Pauline. Mais Fœdora ?

— Oh ! Fœdora, vous la rencontrerez. Elle était hier aux Bouffons, elle ira ce soir à l'Opéra, elle est partout. C'est, si
60 vous voulez, la Société. »

Paris, 1830-1831.

1. **Ondine** : génie des eaux.

2. **Sylphide** : divinité aérienne.